

Bismarck vu par Nietzsche

Général Spinoza

Sous la direction de Jean-François Durtol

„Mehr Goethe ! Weniger Nietzsche !
Abrechnung mit der Moderne !
Gegen das Berlinertum in der Literatur !
Gegen die Überweiber !
Für Goethe und Gottfried Keller, Luther
und Bismarck und für die deutsche Art.“

Publicité pour le livre de Rudolf Huch, *Mehr Goethe*, Leipzig, Berlin, 1899.

Remerciements

Ce premier travail de recherche fut une rude épreuve, et je tiens à exprimer ma gratitude à ceux qui ont apporté leur soutien ou leur concours à mes efforts. Je remercie au premier chef mon directeur de recherche, le professeur Jean-François Durtol, qui d'abord me crut capable de mener à bien ce travail, et sut par la suite me donner de précieux conseils. Il prit souvent le temps de m'écouter, et sut toujours m'orienter vers les problématiques qui m'avaient échappé, sans jamais rejeter ce que je lui proposai.

Mes remerciements vont également aux bibliothèques qui m'ont accueilli, notamment la Anna Amalia Herzogin Bibliothek de Weimar, où Jean-François Durtol et Jean-François Durtol firent tout leur possible pour faciliter mes recherches, en me donnant accès à toutes les ressources dont ils disposaient ; de même, le service du prêt entre bibliothèques de la Sorbonne fut d'un grand secours, et m'évita un nombre incalculable de déplacements.

Je tiens également à remercier Jean-François Durtol, qui me proposa ce sujet, et m'offrit son avis ainsi que son temps chaque fois que j'en eus besoin. Je souhaite enfin exprimer ma reconnaissance à Jean-François Durtol et Jean-François Durtol, qui eurent la patience d'accomplir la tâche ingrate de la relecture et de la correction.

Sur les traductions utilisées, les citations, et les notes de bas de page

Les passages extraits des œuvres publiées du vivant de Nietzsche sont cités dans la traduction de l'édition Robert Laffont ; les fragments et écrits posthumes sont cités dans la traduction de l'édition Gallimard. Ce choix n'a pas été dicté par un quelconque souci littéraire, les deux traductions étant tout aussi valables, mais par la commodité : il s'agit simplement des éditions avec lesquelles nous avons travaillé. Le problème étant qu'en citant deux éditions différentes, il devient difficile de proposer un système de notation cohérent. D'autre part, nous avons fait l'expérience, pendant nos recherches, de la difficulté de retrouver un passage dans l'œuvre de Nietzsche si l'on ne dispose pas de l'édition citée par un critique. Nous avons donc adopté un système dont nous espérons qu'il simplifiera la lecture, et qu'il permettra de retrouver le passage cité, quelle que soit l'édition que l'on consulte.

Pour construire ces notes, nous avons utilisé les abréviations employées dans l'édition Gallimard, qui ont le mérite d'être largement répandues et d'une grande clarté :

NT : *La Naissance de la tragédie*
CP : *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits*
CIN : *Considérations inactuelles*
DS : *David Strauss, l'apôtre et l'écrivain*
UH : *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*
SE : *Schopenhauer éducateur*
WB : *Richard Wagner à Bayreuth*
HTH : *Humain, trop humain*
A : *Aurore*
GS : *Le Gai Savoir*
ZA : *Ainsi parlait Zarathoustra*
PBM : *Par-delà Bien et Mal*
GM : *La Généalogie de la morale*
CW : *Le Cas Wagner*
CI : *Le Crépuscule des idoles*
AC : *L'Antéchrist*
EH : *Ecce Homo*
NW : *Nietzsche contre Wagner*
FP : *Fragments posthumes*
VP : *La Volonté de puissance*

Ensuite, puisque les écrits de Nietzsche sont généralement composés de paragraphes numérotés et dépassant rarement quelques pages, il paraissait plus simple de citer le numéro du paragraphe que la page où il se situe, la pagination changeant naturellement

avec l'édition. Ainsi, pour le paragraphe 260 de *Par-delà Bien et Mal*, on aura : PBM, 260. Lorsqu'un livre est divisé en chapitres ou en parties, le numéro correspondant est indiqué en chiffres romains ; par exemple, pour le paragraphe 450 de la première partie d'*Humain, trop humain*, huitième chapitre, on aura : HTH, I, VIII, 450. Pour *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Nietzsche contre Wagner*, où les paragraphes ont un nom, on cite tout d'abord le nom du paragraphe concerné, puis, éventuellement, le numéro ; par exemple : NW, « *Wagner considéré comme un danger* », 2. *Ecce Homo* présente la particularité de revenir, dans sa troisième partie, sur les œuvres antérieures de Nietzsche ; en ce cas, les paragraphes portent le même nom que les ouvrages qu'ils commentent, et nous avons donc employé les mêmes abréviations, par exemple : EH, III, HTH, 2.

En ce qui concerne les fragments posthumes, ou *Nachlaß*, nous avons adopté la numérotation de l'édition Gallimard, puisque c'est sa traduction que nous citons, et surtout car elle est la seule à présenter en français le *Nachlaß* dans son intégralité, publié selon des critères scientifiques. Les écrits de Nietzsche ont été classés ainsi par les éditeurs scientifiques :

- I : Ecrits de jeunesse et études philologiques 1864-1868
- II : Cours universitaires et études philologiques 1868-1878
- III : *La Naissance de la tragédie*, *Considérations inactuelles* 1 et 2, fragments posthumes 1869-1874
- IV : *Considérations inactuelles* 3 et 4, *Humain, trop humain*, fragments posthumes 1875-1878
- V : *Aurore*, *Le Gai Savoir*, fragments posthumes 1879-1882
- VI : *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Par-delà Bien et Mal*, *La Généalogie de la morale*, *Le Cas Wagner*, *Le Crépuscule des idoles*, *L'Antéchrist*, *Ecce Homo*, *Nietzsche contre Wagner*, *Les Dithyrambes de Dionysos*
- VII : Fragments posthumes 1882-1885
- VIII : Fragments posthumes 1885-1889

Nous donnons d'abord le numéro de section et l'époque à laquelle a été rédigé le fragment, puis le numéro du manuscrit, et enfin le numéro du fragment, entre crochets ; les notes renvoyant à des fragments ressembleront donc à ceci : FP, V, fin 1880, 7 [312]. Le *Nachlaß* présente par ailleurs, du fait de son inachèvement, certaines particularités de forme, comme des retours à la ligne abrupts et des majuscules manquantes. Aussi certains signes ont-ils du être employés, pour faciliter la lecture :

- ___ : phrase non terminée
- <> : mot abrégé
- [-] : lacune
- ° : en français dans le texte.
- [: retour à la ligne.

De plus, les expressions étrangères employées par Nietzsche, en particulier latines, sont traduites entre crochets. D'une manière générale, toutes les insertions entre crochets ne sont pas de Nietzsche.

Les concepts purement allemands qui sont utilisés au cours de notre travail sont traduits et expliqués en annexe, dans un bref lexique. Dans chaque chapitre, la première occurrence de ces mots est suivie d'un astérisque.

Le texte original des citations d'auteurs étrangers que nous avons traduites est donné en note. Il ne nous a pas paru nécessaire de citer le texte allemand des passages tirés des œuvres de Nietzsche ; les traductions utilisées sont tout à fait fidèles, et si la forme allemande d'un terme présente un intérêt particulier, elle est indiquée.

Introduction

Il est au premier abord déconcertant de découvrir un sujet qui, réunissant deux personnages historiques parmi les plus étudiés, est encore presque vierge ; de fait, en dépit de l'abondance de recherches menées au sujet de Nietzsche ou de Bismarck, et ce dans les domaines les plus divers, il n'existe pratiquement pas de synthèse étudiant ensemble ces deux contemporains. Dans les publications récentes, Nietzsche est généralement absent des ouvrages consacrés au regard porté sur Bismarck par ses contemporains, et de même, le chancelier n'apparaît guère qu'au sein des rappels historiques dans les études sur la pensée du philosophe. Cette situation est d'autant plus curieuse que, malgré leur différence d'âge, Nietzsche et Bismarck ont eu des périodes d'activité publique parfaitement contemporaines : Nietzsche fait sa première communication publique, une conférence philologique, durant l'année qui voit Bismarck nommé ministre-président de Prusse, en 1866 ; puis le philosophe écrit son premier ouvrage philosophique, *La Naissance de la tragédie*, pendant la guerre franco-allemande de 1870 et la fondation du *Reich* ; et finalement, Nietzsche sombre dans la folie début janvier 1889, un an avant la démission de Bismarck, alors que le vieux chancelier sait sa position menacée depuis l'accession de Guillaume II au trône, à l'été 1888. Le corps de notre travail se concentrera donc sur la période de maturité commune à Nietzsche et Bismarck, c'est-à-dire de 1870 à 1888 : pendant ces dix-neuf années, le philosophe rédige son œuvre, et le chancelier est seul à la tête de la sienne, le *Reich* ; toutefois, nous ne nous interdirons pas de faire des incursions avant et après ces dates, dans la jeunesse ou les dernières années des deux hommes.

Au-delà de la concomitance de leurs existences, c'est le regard même de Nietzsche sur Bismarck qui présente un intérêt, car il est probablement l'un des philosophes qui a le plus cherché à penser son époque, même s'il s'agissait la plupart du temps d'une réflexion contre cette époque. Lorsque l'on sait à quel point le jugement que portait Nietzsche sur l'Allemagne de son temps est éloigné de celui de la majorité de ses contemporains, on comprend que sa vision de Bismarck soit particulièrement détonante. Au sein de la recherche universitaire, la seule tentative notable d'analyse des rapports entre les deux hommes est, à notre connaissance, celle de Theodor Schieder, intitulée *Nietzsche und Bismarck*, qui fut publiée en 1963¹ ; si cet article ne manque pas d'intérêt, il n'est pourtant pas inutile de le compléter, pour des raisons diverses. Il est tout d'abord relativement court,

¹ Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, München, février-juin 1963, pp. 320-342. Nous avons traduit cet article en annexe.

et ne prétend absolument pas à l'exhaustivité ; mais bien que nombre des analyses de T. Schieder ouvrent des perspectives intéressantes et méritent d'être approfondies, personne n'avait encore entrepris ce travail. Il s'agit de plus d'une publication assez ancienne, à laquelle un certain nombre d'ouvrages et d'outils faisaient défaut, au premier chef une véritable édition scientifique des écrits de Nietzsche ; la somme impressionnante de travaux publiés depuis lors à propos de Nietzsche et de Bismarck permet de raccourcir singulièrement le temps passé en recherches annexes, et de se concentrer sur le fond du problème, à savoir l'analyse des écrits de Nietzsche sur Bismarck. Car c'est sans doute le défaut le plus dommageable du travail de T. Schieder que d'avoir voulu parler de « Nietzsche et Bismarck » : pour autant qu'on le sache, si le philosophe a observé attentivement le chancelier et ne s'est pas privé de rendre publiques les conclusions qu'il en avait tiré, Bismarck n'a absolument pas remarqué Nietzsche, même lorsqu'il l'a eu sous les yeux – ainsi, en août 1878, l'éditeur de Nietzsche fit parvenir au chancelier un exemplaire d'*Humain, trop humain* ; Bismarck écrivit personnellement une lettre de remerciement, déplorant simplement que l'ouvrage ne soit pas imprimé à l'aide de caractères gothiques².

Il nous a donc semblé nécessaire de restreindre notre champ de recherche en fonction des sources dont nous disposions ; nous ne parlerons que de « Bismarck vu par Nietzsche », et ce sont les écrits du philosophe qui constitueront la matière principale de notre travail. Si la formulation du titre de l'article de T. Schieder nous gêne tant, c'est aussi en raison d'autres associations entre Nietzsche et Bismarck, moins respectables, qu'elle évoque. Car si la recherche universitaire s'est rarement penchée sur le problème, d'autres l'ont fait à sa place ; le nationalisme allemand du début du XX^e siècle et le nazisme ont utilisé la pensée de Nietzsche comme l'image de Bismarck à leurs propres fins, sans reculer devant les falsifications et les déformations. La suspicion qui entoure depuis lors les écrits de Nietzsche et leurs implications politiques est d'ailleurs l'une des raisons principales du manque d'études au sujet de sa vision de Bismarck. Pour autant, occulter ces interprétations en les déclarant d'autorité non valides n'est pas une solution satisfaisante ; il nous faudra les étudier en détail avant de pouvoir à notre tour commencer à réfléchir au problème posé par la vision de Bismarck que pouvait avoir Nietzsche.

De fait, les réflexions du philosophe au sujet du chancelier posent un certain nombre de problèmes, qui dérivent pour la majeure partie de l'habitude qu'avait Nietzsche d'exprimer

² Voir à ce sujet Curt Paul JANZ, *Nietzsche*, 3. t, Paris, 1984-1985 (1978-1979), t. 2, pp. 275-276.

des opinions contradictoires. Si l'on met bout à bout les passages où le philosophe mentionne Bismarck, une seule idée semble incontestable : Nietzsche avait quelque chose à dire sur le chancelier. La suite est plus difficile, puisqu'à première vue, on ne parvient pas à déterminer ce que le philosophe pensait précisément de Bismarck, ni de sa politique, ni du *Reich*, ni même s'il considérait le chancelier comme un « grand homme ». On peine tout autant à assigner à Bismarck une place au sein de la philosophie de Nietzsche, et l'anarchie qui semble régner parmi les pensées du philosophe a conduit les commentateurs à des conclusions souvent opposées, qui partagent au moins, dans la plupart des cas, le fait d'être catégoriques.

Lorsqu'elle s'interroge au sujet de Nietzsche et de la politique, l'un des problèmes majeur rencontré par la critique nous semble être la séparation entre la philosophie de Nietzsche et le contexte de sa rédaction, qui conduit les philosophes à privilégier un discours purement conceptuel, et les autres à faire l'économie d'une réflexion philosophique. Sans avoir la moindre prétention philosophique, il nous paraissait essentiel, en tant qu'historien, de ne pas négliger cet aspect, sous peine de passer à côté de la partie la plus intéressante du sujet ; ce choix méthodologique nous a conduit à privilégier une approche plus thématique que chronologique, qui facilite grandement l'interprétation de la pensée de Nietzsche. Car si cette pensée connaît une évolution, celle-ci s'apparente bien plus à un affinement qu'à des reniements successifs – la plupart des contradictions que nous allons rencontrer sont contemporaines, et les concepts fondamentaux créés par Nietzsche restent semblables à partir du moment où ils sont exprimés.

Notre travail est organisé en conséquence : chaque chapitre aborde une thématique qui lui est propre, en conservant une organisation interne globalement chronologique. Il s'agit dans un premier temps de présenter les diverses interprétations auxquelles a donné lieu la vision de Bismarck par Nietzsche ; nous nous intéresserons ensuite à la politique du chancelier, telle que l'a perçue le philosophe ; puis nous nous pencherons sur la figure de Bismarck, son personnage public, et sa place au sein de l'œuvre de Nietzsche ; enfin, nous irons voir par-delà les figures, hors de l'œuvre de Nietzsche proprement dite, pour mettre en rapport notre problématique avec des questions plus générales. Chaque chapitre adopte une perspective particulière qui correspond au sujet traité – ainsi, la démarche employée dans le premier chapitre est-elle historiographique, celle du deuxième chapitre plutôt explicative et linéaire, tandis que le troisième chapitre repose sur une approche plus thématique et transversale, et que le quatrième voudrait à la fois présenter une vision d'ensemble et la replacer dans un

cadre plus vaste – il s’agit, en quelque sorte, de donner à nos conclusions un plus large horizon.

Chapitre I

Quelques remarques historiographiques

« L'homme d'Etat lui paraît le plus vulgaire des grands hommes. Ses appréciations sur Bismarck sont à cet égard sans équivoque. »

René-Jean Dupuy, *Politique de Nietzsche*, 1969.

L'étude de Nietzsche d'un point de vue historique pose souvent le problème de l'utilisation qui a été faite de son œuvre après sa disparition. Sa forme si particulière de pensée, qui imbrique philosophie et polémique, a conduit à des récupérations très diverses, en particulier politiques, dont la plus célèbre, celle opérée par les nazis, n'est que la plus triste. Avant 1945, c'est précisément parmi les écrits politisés que l'on trouve le plus grand nombre de rapprochements entre Bismarck et Nietzsche ; après-guerre, le philosophe devient véritablement un enjeu du discours universitaire, en particulier philosophique, mais la rupture n'est pas aussi radicale que l'on pourrait le croire : malgré un traitement dans l'ensemble plus scientifique, la question de la responsabilité de Nietzsche dans l'avènement du nazisme trouble longtemps la sérénité des débats. De fait, il semble que toute réflexion au sujet de Nietzsche et de son temps soit condamnée à se charger d'un sens politique. Cela est particulièrement gênant pour ceux qui cherchent à préciser les liens existant entre la pensée de Nietzsche et la philosophie politique, et c'est sans doute ce qui pousse un certain nombre d'entre eux à faire l'économie d'une véritable réflexion quant à l'influence du contexte politique sur les idées de Nietzsche. Parallèlement à ce discours universitaire abstrait, qui voudrait séparer Nietzsche de son temps, la « politique de Nietzsche » est l'objet d'une littérature de plus en plus abondante, dont la pertinence laisse parfois à désirer, et qui préfère en général se concentrer sur les liens hypothétiques unissant Nietzsche à Hitler plutôt que sur les écrits du philosophe au sujet de Bismarck. Lorsque cette partie de la critique nietzschéenne évoque le chancelier, elle se contente en général d'affirmer que Nietzsche n'avait que du mépris pour Bismarck, et s'en tient là.

On voit que la vision que le philosophe pouvait avoir du chancelier ne semble avoir été que rarement jugée digne d'intérêt : lorsqu'elle est traitée, c'est souvent de manière marginale et hâtive, et même les critiques qui manifestent en général une grande circonspection dans l'interprétation règlent le problème de manière expéditive, comme une évidence, ou éludent tout simplement la question. Ceux qui se sont véritablement intéressés à la vision de Bismarck dans l'œuvre de Nietzsche sont des cas isolés, et ce sont souvent leurs conclusions les plus contestables qui ont connu la réception la plus enthousiaste.

Une vision synthétique s'impose donc, pour voir dans quels contextes et à quels titres Nietzsche et Bismarck ont été rapprochés ou opposés. Nous nous attacherons à mettre en rapport la vision de Bismarck par Nietzsche, tel que l'ont vu les commentateurs du philosophe, avec la dynamique, plus générale, de la réception des écrits de Nietzsche³.

³ Pour ce qui concerne la France, nous nous appuyons en grande partie sur deux travaux de Jacques LE RIDER : « Nietzsche en France », préface aux *Œuvres complètes de Nietzsche*, éd. J. LACOSTE

1.1. 1880-1918

1.1.1. 1880-1914

Premières lectures allemandes

Dans les dernières années de la vie de Nietzsche, les livres qui mentionnent le philosophe sont généralement le fait de gens qui le connaissent personnellement, ou qui appartiennent aux mêmes cercles. La première personne à s'intéresser à la vision de Bismarck qu'avait Nietzsche est B. Bauer, un ancien jeune hégélien, proche de Marx. Théologien dont l'incroyance avait fait scandale dans la première moitié du XIXe siècle, B. Bauer a un parcours complexe et tout à fait atypique⁴ ; il découvre Nietzsche assez tôt, et reste durablement impressionné par la première *Considération inactuelle* et sa critique acerbe du nouveau Reich*. Réagissant contre l'idéologie dominante de l'Allemagne bismarckienne, que représentent Strauss et Treitschke, il publie en 1880 un ouvrage intitulé *Zur Orientierung über die Bismarck'sche Aera*⁵, où il fait l'éloge de Nietzsche :

« Avant toute réédition de ses travaux, nous souhaitons [...] recommander [à Treitschke] l'étude des œuvres de Friedrich Nietzsche. Ce Montaigne, ce Pascal, ce Diderot allemand l'amènera à considérer dans l'existence historique, dans le caractère des peuples, et dans l'âme de l'ancienne et nouvelle littérature, ce qui peut révéler l'étroitesse de ses extases particularistes. Qu'il commence par exemple par l'écrit de ce penseur à propos de "David Strauss, l'apôtre et l'écrivain". »⁶

Pour B. Bauer, Treitschke incarne parfaitement la maladie de la culture allemande que Nietzsche dénonce dans la première *Considération inactuelle*, et il est tout à fait d'accord avec lui pour dire que la fondation du Reich par Bismarck n'a fait que légitimer cette culture décadente. B. Bauer espère, de manière quelque peu sarcastique, que la lecture du jeune penseur remettra Treitschke dans le droit chemin :

et J. LE RIDER, Paris, 1993, et *Nietzsche, cent ans de réception française*, éd. J. LE RIDER, Paris, 1999.

⁴ Voir à ce sujet Karl LÖWITH, *De Hegel à Nietzsche*, Paris, 1969.

⁵ Bruno BAUER, *Zur Orientierung über die Bismarck'sche Aera*, Chemnitz, 1880.

⁶ „Für eine neue Auflage seiner Schriften möchten wir ihm aber noch das Studium der Werke Friedrich Nietzsches empfehlen. Dieser deutsche Montaigne, Pascal und Diderot wird ihm in das Geschichtsleben, in die Charaktere der Völker und in die Seele der alten und neuen Literaturen Blicke eröffnen, die ihn über die Beengtheit seiner particularistischen Ekstasen erheben könnten. Möge er zum Beispiel mit der Schrift des genannten Denkers über "David Strauss den Bekenner und der Schriftsteller" den Anfang machen“, *ibid.*, p. 287.

« Puisse-t-il être enjoint par les développements postérieurs de la pensée de Nietzsche [...] à entreprendre une étude de fond de la culture nationale, et à libérer ses futurs travaux historiques sur la nouvelle germanité d'une de ses plus regrettables erreurs. »⁷

Outre cette reconnaissance précoce de l'importance de la pensée de Nietzsche, le livre de B. Bauer présente un autre intérêt pour notre étude : on sait que Nietzsche l'a lu⁸, et on peut supposer qu'une partie de l'attitude de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck en subit l'influence. A l'époque, B. Bauer et lui étaient en effet publiés chez le même éditeur, Schmeitzner, ce qui tend à expliquer comment ils ont pris connaissance de leurs travaux respectifs. Ils n'ont pas eu le temps de se rencontrer : à l'époque, Nietzsche a déjà commencé sa vie itinérante, et B. Bauer décède dès 1882. Peut-être son livre est-il malgré tout pour quelque chose dans l'hostilité narquoise dont Nietzsche fait preuve toute sa vie à l'encontre de Treitschke. A la fin de sa vie consciente, le philosophe rend un hommage posthume à B. Bauer, en le citant parmi ses lecteurs de qualité⁹.

R. Steiner a lui aussi connu Nietzsche, même si ce n'est qu'après son effondrement ; il participe également au Nietzsche-Archiv à partir de 1896, mais s'en détourne dès 1898 en comprenant que les projets de la sœur de Nietzsche sont extrêmement discutables. Il fait un exposé assez sobre de la pensée du philosophe¹⁰, et ne consacre qu'un bref paragraphe aux implications politiques de la théorie du surhomme ; pour lui, Nietzsche est un adversaire résolu du fondement de la démocratie : droits et devoirs égaux pour tous. Les forts doivent avoir à la fois plus de droits et plus de devoirs que les faibles, ne serait-ce qu'en fonction de leurs capacités et de leur valeur. Toute relation entre l'œuvre de Nietzsche et le contexte de sa rédaction est abandonnée.

Ce n'est que dans un article de 1901 que l'on peut lire la première mise en rapport directe de Nietzsche et de Bismarck, même si elle demeure tacite. On ne sort pourtant pas véritablement du cercle des amis du philosophe, puisque la revue qui publia cet article était dirigée par l'un des premiers nietzschéistes politiques, Maximilian Harden. Dans un article assez atypique, S. Lublinsky s'attache à déterminer les liens existants entre Nietzsche et Machiavel¹¹ ; il pourrait sembler, au premier abord, que c'est l'occasion parfaite pour évoquer

⁷ „Möge er durch die ferneren Ausführungen Nietzsches [...], sich zu einem gründlicheren Studium der nationalen Culturen anreizen lassen, und für die Fortsetzung seiner historischen Arbeiten über das neue Deutschland sich von einem seiner schädlichsten Irrthümer befreien.“ *Ibid.*, p. 288.

⁸ Voir la lettre à Peter GAST du 20 mars 1881.

⁹ EH, III, CIN, 2.

¹⁰ Rudolf STEINER, *Nietzsche, ein Kämpfer gegen seine Zeit*, Weimar, 1895.

¹¹ Samuel LUBLINSKY, „Macchiavelli und Nietzsche“, *Die Zukunft*, n°9, Berlin, 1901, vol. 34, pp. 73-82

les liens entre la pensée de Nietzsche et Bismarck, qui fut si souvent qualifié de disciple de Machiavel. Pourtant, le très faible nombre de références à l'auteur du *Prince* dans l'œuvre de Nietzsche¹² restreint considérablement les possibilités d'investigation, et fait même douter de l'intérêt d'une telle confrontation. Faute de matière, S. Lublinsky en arrive donc à relire l'histoire de l'Occident à travers le prisme d'une opposition entre un Etat médiéval, fondé sur l'émotion [*Gemüt**], et la conception moderne de l'Etat, que Machiavel fait reposer sur la coercition. Pour S. Lublinsky, c'est ici que le lien avec Nietzsche est établi : au-delà de l'Etat, le philosophe ferait reposer la vie même sur la violence, par l'intermédiaire de son concept de volonté de puissance. Nietzsche démasquerait ainsi les illusions de l'Empire allemand, Etat fort s'il en est, qui voudrait pourtant se croire fondé sur l'émotion malgré Sedan et Sadowa¹³ ; bien au-delà du pessimisme schopenhauerien, la pensée de Nietzsche permettrait en quelque sorte de dépasser la violence par elle-même ; l'Allemagne de Guillaume II représenterait alors, grâce à Nietzsche, un dépassement de la réaction des années 1880 par l'ambition internationale¹⁴.

Premières lectures françaises

Avant-guerre, le nietzschéisme français est plutôt disparate. Nietzsche est un penseur tout à fait méconnu, précédé par une réputation déjà sulfureuse ; les articles publiés à son sujet sont le fait de lecteurs rarement universitaires, et d'horizons très divers. Les problématiques en rapport avec Bismarck sont encore peu nombreuses, et elles n'occupent que rarement la place centrale. Dès 1892, la *Revue des deux mondes* consacre un article à Nietzsche¹⁵ ; il consiste en une présentation rapide de sa philosophie, faite dans une optique très journalistique, qui voudrait ne pas prendre parti. G. Valbert ne rejette explicitement la pensée de Nietzsche que sur un point précis : pour lui, les hommes ne sauraient à eux seuls faire l'histoire, alors que le fantasme du grand homme capable de détourner l'histoire de son cours lui semble très présent dans l'œuvre du philosophe ; on verra que cette question est très liée à la vision de Bismarck du philosophe. De plus, la diversité d'opinion du nietzschéisme français de cette époque est bien illustrée par le fait que la même *Revue des deux mondes* publie, moins de

¹² Quatre en tout : HTH, I, V, 224 ; GS, V, 357 ; PBM, II, 28 ; CI, X, 2.

¹³ S. LUBLINSKY, *op. cit.*, p. 77.

¹⁴ *Ibid.*, p. 78-79.

¹⁵ Georges VALBERT, « Le docteur Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la société moderne » (1892), *Nietzsche : 1892-1914, Les Trésors retrouvés de la Revue des deux mondes*, éd. Bruno DE CESSOLE et Jeanne CAUSSE, Paris, 1997.

dix ans plus tard, un article d'Alfred Fouillée¹⁶, qui était le fer de lance de l'opposition à Nietzsche la plus résolue que l'on puisse trouver à cette époque¹⁷.

La tendance inverse est représentée par D. Halévy, l'un des premiers traducteurs de Nietzsche en France, intellectuel, ami de Marcel Proust et proche du mouvement anarcho-syndicaliste¹⁸. Il consacre en 1908 un article aux relations entre le philosophe et la naissance de l'empire allemand¹⁹, et est donc le premier à évoquer réellement les liens entre Nietzsche et Bismarck ; son article présente parfaitement le patriotisme du jeune Nietzsche, et le processus qui a conduit celui-ci à s'engager dans la guerre franco-prussienne, malgré des capacités militaires médiocres. Pour D. Halévy, son trouble au retour de la guerre de 1870 amène Nietzsche à penser que la nouvelle Allemagne est l'occasion de réaliser son rêve, le retour de l'époque tragique :

« Que cette Allemagne serait belle ! Bismarck est son chef, Moltke son soldat, Wagner son poète, - et son philosophe existe, il se nomme Friedrich Nietzsche. Cette croyance, que nulle part il n'exprime, il l'eût assurément, car il n'avait pas un doute sur son génie. »²⁰

Nietzsche rompt rapidement avec Wagner, mais pour D. Halévy, ce n'est pas encore l'occasion d'une rupture avec l'empire, et il faut plusieurs années à Nietzsche pour se détourner complètement d'un *Reich* bien trop plébéien, vulgaire, en un mot bien plus romain que grec. Cette rupture commence, pour D. Halévy, par la conférence *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* (1872), qui porte un jugement très sévère sur l'inauguration de la nouvelle université de Strasbourg par Bismarck, et n'est définitivement consommée que par la publication d'*Humain, trop humain* (1879).

Il serait difficile de conclure cette évocation du premier nietzschéisme français sans parler du travail monumental de C. Andler, publié de 1908 à 1921, et regroupé depuis en trois tomes sous le titre : *Nietzsche, sa vie et sa pensée*²¹. La perspective adoptée nous intéresse tout particulièrement, puisqu'il s'agit de mettre la pensée de Nietzsche en rapport avec sa vie

¹⁶ Alfred FOUILLÉE, « La morale aristocratique du surhomme » (1901), *Nietzsche : 1892-1914*, éd. Bruno DE CESSOLE et Jeanne CAUSSE, *Les Trésors retrouvés de la Revue des deux mondes*, Paris, 1997.

¹⁷ Peut-être Alfred Fouillée avait-il eu connaissance des sarcasmes de Nietzsche à son endroit : « l'autonomie croissante de l'individu : c'est ce dont parlent ces philosophes parisiens, tel Fouillée ; qu'ils considèrent seulement la race moutonnaire qu'ils sont eux-mêmes ! », FP, novembre 1887-mars 1888, 11 [137].

¹⁸ Il est notamment l'auteur d'un *Essai sur le mouvement ouvrier en France*, Paris, 1901, et le co-fondateur de la revue *Le Banquet*, à l'origine de laquelle se trouve également Proust.

¹⁹ Daniel HALEVY, « Nietzsche et l'empire allemand, 1870-1872 », *Revue de Paris*, Bruxelles, 1908, pp. 372-394.

²⁰ *Ibid.*, p. 378.

²¹ Charles ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, 3 vol., Paris, 1979 (1958).

et avec son temps ; cependant, tout comme D. Halévy, C. Andler n'évoque réellement Bismarck que lorsqu'il traite de la jeunesse du philosophe. Il décrit longuement l'admiration du jeune Nietzsche pour le chancelier²², sans manquer d'en souligner les limites : pour C. Andler, le Nietzsche de 1868, qui dit dans ses lettres se délecter des discours du chancelier, vit totalement hors du débat politique²³. Pour le reste de sa vie, le penseur semble, pour C. Andler, ignorer tout à fait Bismarck, mis à part une allusion au bellicisme du chancelier et à l'esprit allemand « *hérissé de baïonnettes* »²⁴.

En Angleterre, on trouve un seul rapprochement entre le philosophe et le chancelier, mais il est assez curieux pour être mentionné. Il s'agit de la critique d'un ouvrage général sur Nietzsche, faite par un journaliste anonyme dans la revue *The New Age*²⁵, et intitulée : *Nietzsche, le Bismarck lyrique*²⁶. Il est probable que le journaliste en question soit resté anonyme en raison de ses opinions, puisqu'il défend le socialisme avec conviction. C'est d'ailleurs dans la vision du socialisme développée par Nietzsche, que l'auteur assimile à celle de Bismarck, qui constitue sa critique principale :

« Tout le monde connaît les opinions de Bismarck au sujet du socialisme : le socialisme était une plaie, une théorie subversive de la société, terriblement attirante pour les victimes de cette société. Le socialisme, pour être bref, menaçait l'Empire, menaçait le répugnant pouvoir matériel des classes dominantes, dans le futur plus encore que dans le présent. Que le socialisme puisse avoir raison [...], Bismarck ne le réalisa qu'en une occasion – pendant la soirée où il discuta avec Lassalle. Nietzsche, au contraire, ne le sut jamais. Comme tout bon bourgeois allemand, Nietzsche se satisfaisait d'une connaissance du socialisme provenant des journaux bourgeois et de préjugés défavorables provenant de Bismarck.

*Ce fut le plus grand malheur de Nietzsche, puisque, contrairement à Bismarck, qu'il vénérât par ignorance, Nietzsche avait des idées utopiques concernant la société, dont le fondement et la condition préalable était la même révolution que celle que le socialisme réclame. [...] Nietzsche choisit l'aveuglement naturel de Bismarck, et il choisit de voir le socialisme comme une menace pour l'individualité et la différence, au lieu d'un moyen infaillible pour augmenter l'opportunité et l'occasion de ces deux idées. »*²⁷

²² *Ibid.*, T. 1, p. 313.

²³ *Ibid.*, T. 1, p. 321.

²⁴ *Ibid.*, T. 2, p. 564.

²⁵ Périodique publié à Londres de 1907 à 1922.

²⁶ Anon., "Nietzsche: The Lyrical Bismarck (On J.M.Kennedy's 'Quintessence of Nietzsche')", *The New Age*, Vol. 6, N° 13, Londres, 27/01/1910, pp. 304-305.

²⁷ "Everybody knows what Bismarck's views of Socialism were. Socialism was a pestilent theory subversive of society and damnably attractive to the victims of society. Socialism, in short, threatened the empire, threatened the gross material power of the ruling classes, their future even more than their present. That Socialism might be right [...], Bismarck only once realised – on that evening when he talked with Lassalle. N., on the other hand, never knew it. Like any other honest German bourgeois professor, N. was content to derive his knowledge of Socialism from the bourgeois papers and his prejudices against it from Bismarck. This was the greater misfortune for N., since, unlike Bismarck,

L'auteur conclut en disant que Nietzsche a hérité toutes ses conceptions politiques de l'impérialisme prussien, et que le philosophe ne vaut que par son lyrisme, sa psychologie, plus étonnamment, par ses qualités de prêcheur.

1.1.2. 1914-1918

Nietzsche et le nationalisme allemand

Au début de la première Guerre Mondiale, l'œuvre de Nietzsche a acquis un lectorat toujours plus large grâce à la campagne menée par sa sœur, qui souhaite faire de sa pensée celle d'un nationalisme allemand virulent ; c'est encore une fois parmi les adeptes du nietzschéisme politique que l'on découvre des rapprochements entre Nietzsche et Bismarck. M. Brahn dit par exemple de Nietzsche :

« Pour lui, les derniers développements de la musique étaient sûrement plus importants que la grande organisation de l'Etat. C'est pourquoi on lit tout d'abord avec un certain étonnement les exemples du Génie qu'il choisit, avec une prédilection pour un domaine qu'il ne tenait certainement pas en si haute estime que celui de la culture : les sphères étatiques, politiques, et guerrières. Alexandre le Grand, César, Napoléon, Bismarck également, sur le tard, sont bien plus souvent cités que Shakespeare et Goethe. Mais chez les grands généraux et chefs d'Etat, il ne met en avant que cette volonté de puissance, cette capacité à tout organiser dans un seul but, absente chez les artistes et les philosophes. »²⁸

Dans un genre quelque peu différent, l'historien et économiste W. Sombart rapproche lui aussi Nietzsche et Bismarck ; dans *Händler und Helden*, il fait de la première Guerre Mondiale la guerre des « commerçants et des héros ». Les Anglais voient un monde où tout doit être fait pour leur intérêt, quand les Allemands, eux, savent grâce à une longue lignée de prophètes qu'ils sont appelés à diriger le monde, et Nietzsche n'en est que le dernier avatar :

whom he ignorantly worshipped, N. held utopian views regarding Society, whose ground and precedent condition were the very revolution that Socialism implies. [...] N. chose to be blind with Bismarck's natural blindness, and to see in Socialism something that warred with individuality and difference, instead of something that would infallibly multiply the opportunity and occasion of both.", *ibid.*, p. 304.

²⁸ „Ihm war die letzte Ausstrahlung der Musik sicher wichtiger, als die grösste Staatsorganisation. Da liest man wohl zunächst mit einer gewissen Verwunderung, dass er die Beispiele für den Genius mit Vorliebe einer Gebiete entnimmt, das er inhaltlich sicher nicht so hoch schätzt, wie das Gebiet geistiger Kultur : dem staatlichen, politischen, kriegerischen Wesen. Alexander der Grosse, Cäsar, Napoleon, später auch Bismarck zitiert er wohl öfter als Shalespeare und Goethe. Bei den grossen Heerführern und Staatlenkern tritt ihm aber nur diese Macht des Willens, diese Fähigkeit, alles einem Ziele unterzuordnen, deutlicher hervor, als beim Künstler und Philosophen.“, Max BRAHN, *Friedrich Nietzsches Meinungen über Staaten und Kriege*, Leipzig, 1915, p.13.

Frédéric le Grand, Goethe, Schiller, Beethoven, Hegel et Bismarck ne disent pas autre chose. Nietzsche ne faisait « *qu'un avec l'Allemagne, et était donc digne d'être considéré comme chez lui à Weimar ou à Potsdam* »²⁹.

En France et en Angleterre, nombreux sont les ouvrages qui paraissent pour faire de Nietzsche l'inspirateur de la guerre³⁰. Treitschke, Bernhardt³¹ et lui sont considérés comme ceux qui ont fourni à l'Allemagne wilhelmienne la justification idéologique de son bellicisme. Bismarck est évoqué moins souvent que Guillaume II dans ces pamphlets, il n'est en tout cas mis en rapport avec Nietzsche que rarement ; le rapprochement le plus clair entre les deux hommes se trouve dans un ouvrage à la fois particulièrement virulent et mieux documenté que la moyenne, celui de H. L. Stewart³². Celui-là prend le temps de rejeter tous les arguments qui feraient de Nietzsche un pacifiste avant d'arriver au centre de sa démonstration : depuis sa création, la Prusse est un état qui se construit dans le mépris de la morale la plus élémentaire, la *Realpolitik** de Bismarck n'étant que la dernière expression de la vision du monde des dirigeants prussiens.

La philosophie de Nietzsche se résumerait ainsi à traduire en aphorismes l'immoralité du chancelier :

« *Ce que les dirigeants prussiens se disaient à l'oreille depuis des générations, Nietzsche l'a crié sur les toits. Il a donné bonne conscience à la politique que la Prusse menait depuis toujours et avait jusqu'alors préféré cacher au public.* »³³

Pour H. L. Stewart, il ne fait pas de doute que la « *grande politique* » réclamée par Nietzsche recouvre exactement la *Machtpolitik* de Bismarck.

Le ton de réquisitoire adopté par H. L. Stewart et sa mauvaise foi peuvent rendre la lecture de son ouvrage pénible, mais certaines des similitudes qu'il met en avant sont parfois

²⁹ Werner SOMBART, *Händler und Helden*, München, Leipzig, 1915, cité par Richard HINTON THOMAS dans *Nietzsche in German politics and society, 1890-1918*, Manchester, 1983.

³⁰ Voir par exemple: Nelly MELIN, « La part de Nietzsche dans l'impérialisme allemand », *La Grande Revue*, n°87, Paris, 1915 ; Ernest BARKER, *Nietzsche and Treitschke ; the worship of power in modern Germany*, Londres, 1914 ; P.E. MORE, *The lust of empire*, The Nation, n°99, New York, 1914 ; J. STEWART, *Nietzsche and the present German spirit*, Londres, 1915.

³¹ Friedrich von Bernhardt (1849-1930), général allemand, scandalisa l'Europe de l'époque de Guillaume II, en particulier l'Angleterre, par son livre *Vom heutigen Kriege*. Sa pensée extrêmement nationaliste et fortement teintée de darwinisme social revendiquait la guerre comme un devoir biologique. La violence de ses positions et le fort retentissement de ses idées freinèrent sa carrière militaire ; à tout le moins publiquement, l'entourage de l'empereur n'était guère enthousiasmé par ce trublion.

³² H. L. STEWART, *Nietzsche and the ideals of modern Germany*, Londres, 1915.

³³ *Ibid.*, p.171.

intéressantes : il est par exemple l'un des premiers à souligner l'inimitié que partageaient Nietzsche et Bismarck à l'égard des catholiques et des socialistes.

La parole à la défense

Dans le même temps, les défenseurs de Nietzsche sont également actifs, en particulier en France et en Allemagne, mais également aux Etats-Unis³⁴. Le critique théâtral J. Bab, plutôt que d'entrer dans les polémiques sur la *Kultur** allemande, essaie de montrer qu'il est difficile de faire de Nietzsche l'inspirateur de la politique de Guillaume II, autant qu'un contempteur de Bismarck. En particulier, il rappelle qui est la « *nouvelle idole* » honnie par Zarathoustra :

« *C'est l'Etat ! C'est plus qu'un jeu de mots, quand Nietzsche relègue la patrie [Vaterland] derrière le pays des enfants [Kinderland] : ce n'est pas le présent historique, mais le futur spirituel qui l'intéresse ; tout comme pour le guerrier, il apprécie la grandeur de l'homme d'Etat à l'aune de sa manière, et non à celle de ses résultats. De fait, lorsqu'on lui a demandé s'il y avait alors de grands poètes et de grands penseurs en Allemagne, il a répondu avec une ironie mordante: "Oui, Bismarck !" »*³⁵

En France, H. Welschinger propose une interprétation de Nietzsche tout à fait opposée à celle de H. L. Stewart, quoique avec un objectif similaire, c'est-à-dire la condamnation de l'Allemagne de Guillaume II³⁶. Il fonde l'essentiel de son analyse sur les *Considérations inactuelles*, qui sont pour lui la reconnaissance par un Allemand de la supériorité de la culture française ; son travail se distingue tout à fait de ceux de ses contemporains, puisqu'il oppose à Nietzsche un Treitschke inféodé au régime bismarckien : pour H. Welschinger, les historiens comme Sybel ou Treitschke sont les véritables responsables de l'exaltation morbide de la *Kultur* allemande, une *Kultur* dont Bismarck n'est que le versant politique. Nietzsche au contraire est celui qui avait compris les désastres qu'une telle démesure allait engendrer, celui qui rejette ouvertement « *le génie de la force* » que ses contemporains admirent chez Bismarck et Moltke.

³⁴ Voir par exemple : Anon., "Nietzsche as apostle of peace", *The literary digest*, vol. 50, New York, 1915, p. 115.

³⁵ „*Es ist der Staat! Es ist mehr als ein Wortspiel, wenn Nietzsche das Vaterland hinter dem Kinderland zurücksetzt: nicht das historisch Gegenwärtige, das geistig Zukünftige interessiert ihm; wie am Krieger, so schätzt er am Staatsmann, der Größe zeigt, wohl seine Art, aber nie sein Beruf. Er hat freilich auf die Frage, ob es heute in Deutschland große Dichter und Denker gäbe, in schmerzlicher Ironie ausgerufen: "Ja, Bismarck!"*“; Julius BAB, „Nietzsche und die deutsche Gegenwart“, *Die Hilfe, Wochenschrift für Politik, Literatur und Kunst*, n°53, 31/12/1914.

³⁶ Henry WELSCHINGER, « Ce que pensait Friedrich Nietzsche de la Kultur et de l'histoire allemande », *Revue des études historiques*, n°83, Paris, 1917, pp. 1-27.

H. Welschinger a choisi une voie originale, puisqu'il réussit à condamner l'Allemagne wilhelmienne sans rejeter Nietzsche. S'il a le mérite de souligner un aspect de la pensée du philosophe à peu près passé sous silence à l'époque, il est pourtant loin d'échapper à la malhonnêteté ambiante. Certains passages prêtent même à sourire, comme lorsqu'il déclare que ce qui inquiète le plus Nietzsche à l'issue de la guerre de 1870, ce sont les réparations que doit verser la France, ou encore lorsqu'il affirme, sur la foi du témoignage d'Elisabeth Förster-Nietzsche, que Nietzsche avait souhaité sur le tard embrasser la foi catholique, lui qui « *s'était jeté dans l'incroyance plutôt par orgueil que par réflexion* »³⁷. De telles affirmations sont sans doute destinées à rendre le lectorat français réceptif à une pensée généralement assimilée aux causes de la guerre en cours.

C'est finalement en Allemagne que quelqu'un cherche à clarifier la position de Nietzsche au sujet de l'Allemagne de son temps ; R. Lehmann écrit en 1917 un article sur « *Nietzsche et la germanité* »³⁸, qui entend avant tout disculper Nietzsche des accusations portées contre lui en France et en Angleterre. Si R. Lehmann voit dans l'admiration du jeune Nietzsche pour Schopenhauer et Wagner une marque de « *fierté patriotique* »³⁹, il assimile pourtant son attitude vis-à-vis de l'Etat naissant à celle de Goethe et Schiller en leur temps :

« *De fait, depuis que la fondation du Reich était devenue réalité, l'organisation politique de l'Allemagne lui était devenue presque aussi indifférente qu'elle l'avait été autrefois aux Grands de Weimar.* »⁴⁰

Il fait également remarquer que plus tard, Nietzsche se détourne complètement du *Reich* :

« [Nietzsche] *se détourne logiquement des points essentiels de la politique nationale des grandes puissances, en particulier de celle du nouvel empire allemand. Il ne s'agit en vérité que de "balkanisation". Pour lui, l'ère de Bismarck est une monstruosité.* »⁴¹

C'est un jugement sans appel ; mais R. Lehmann réfute encore plus précisément l'existence d'un lien quelconque entre Nietzsche et le *Reich*, et est le premier à souligner que

³⁷ *Ibid.*, p. 2.

³⁸ R. LEHMANN, „Nietzsche und das Deutschtum“, *Zeitschrift für Politik*, n°10, Berlin, 1917, pp. 377-397.

³⁹ « [...] *il parle avec fierté patriotique de "l'incroyable bravoure" des penseurs allemands, de la musique allemande et de son "puissant cycle solaire de Bach à Beethoven, et de Beethoven à Wagner".* » („[...] *mit patriotischem Stolz spricht er von der "ungeheuren Tapferkeit" deutscher Denker, von der deutschen Musik "in ihrem Sonnenlauf von Bach über Beethoven zu Wagner."* “), *ibid.*, p. 385.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 384.

⁴¹ „*Von der nationalen Politik der modernen Großstaaten, insbesondere des neuen Deutschen Reiches, wendet er sich folgerichtigerweise aufs entschiedenste ab. Sie ist ihm in Wahrheit „Kleinstaateri“. Die Ära Bismarck ist ihm ein Greuel.*“, *ibid.*, p.390

les fragments posthumes laissés par le philosophe sont peut-être encore plus révélateurs à ce sujet que ses œuvres publiées :

*« Il s'est élevé contre le nouvel esprit allemand et contre l'homme d'Etat qui l'a conduit à la domination, avec un certain acharnement, et sans aucun ménagement dans une série de remarques qu'il n'a à vrai dire pas faites imprimer, et que seule sa sœur a publiées à partir de ses fragments posthumes. »*⁴²

On peut remarquer, encore une fois, le rôle prépondérant joué par la sœur de Nietzsche. A une époque où les écrits sur le philosophe avaient pris une dimension extrêmement politique, R. Lehmann est finalement le seul à se consacrer véritablement, quoique brièvement, au problème représenté par la vision de Bismarck chez Nietzsche. Il résume en une phrase toute l'ambiguïté de la vision du philosophe : *« Il a du respect pour la forte personnalité de Bismarck [...] Mais il rejette violemment sa politique nationale. »*⁴³

1.2. 1918-1960

A la période weimarienne, le débat sur la responsabilité de Nietzsche se vide petit à petit de la passion qui le caractérisait pendant la guerre. Le souvenir de Bismarck est bien moins vivace, et nombreux sont ceux qui cherchent à se distancer du *Reich* en écrivant à son sujet. Parallèlement se développe une critique nietzschéenne qui tient à séparer sa philosophie du contexte de sa rédaction, en réaction aux dérives partisans de la période précédente – pour J. Le Rider, c'est le moment où, en France, Nietzsche *« était devenu un enjeu du discours universitaire des germanistes, de Charles Andler aux retraductions de Geneviève Bianquis »*⁴⁴.

Le début de la période nazie met fin, en Allemagne, à ces deux tendances : elle est l'occasion de la récupération de Nietzsche, dont la pensée est assez subtilement déformée pour passer la barrière de la *Gleichschaltung**

Après guerre enfin, la responsabilité de Nietzsche dans l'ascension du nazisme est de nouveau évoquée, quoi qu'avec des arguments très différents.

1.2.1. 1918-1933

⁴² „Er hat sich gegen den neuen deutschen Geist und über den Staatsmann, der ihn zu Herrschaft geführt hat, geradezu erbittert ausgesprochen, am schonungslosesten in einer Reihe von Bemerkungen, die er freilich nicht hat drucken lassen und die seine Schwester erst aus dem Nachlaß veröffentlicht hat.“, *ibid.*

⁴³ „Vor Bismarcks kraftvoller Persönlichkeit hat er Respekt [...]. Aber seine nationale Politik lehnt er schrof ab.“, *ibid.*

⁴⁴ J. LE RIDER, *Nietzsche en France*, p. CXI.

Le nietzscheisme devient tabou

« L'effort de guerre » consenti par les germanistes français a profondément discrédité la pensée de Nietzsche dans la décennie 1920. Pour J. Le Rider, « *la Première Guerre mondiale, même une fois passé le déferlement de haine chauvine et indistincte qui s'est portée sur Nietzsche comme sur toute chose allemande, a rompu cette connivence intellectuelle qui caractérisait les premiers nietzschéistes français. Le "Locarno intellectuel" de la deuxième moitié des années vingt, marqué par un rapprochement franco-allemand sur beaucoup de sujets, n'a pas corrigé le mouvement lancé par les affrontements de 1914-1918.* »⁴⁵. Cette dépréciation générale de Nietzsche se vérifie très bien chez les Français de sensibilité patriote, dont la vision du philosophe reste très proche de celle observée pendant la guerre. C'est ce que montre l'exemple du jeune capitaine C. De Gaulle, qui publie en 1924 un petit livre, passé inaperçu à l'époque, *La discorde chez l'ennemi*⁴⁶. Dans son analyse des raisons de la défaite allemande de 1918, il accorde une place non-négligeable au nietzschéisme ; tout d'abord, classiquement, C. De Gaulle impute à Nietzsche la responsabilité de la démesure allemande de l'Allemagne wilhelmienne :

« *Peut-être trouvera-t-on dans leurs procédés l'empreinte des théories de Nietzsche sur l'Elite et le Surhomme, adoptées par la génération militaire qui eut à conduire la lutte récente et qui avait atteint l'âge mûr et définitivement fixé sa philosophie vers le début du siècle.*

Le Surhomme, avec son caractère exceptionnel, la volonté de puissance, le goût du risque, le mépris des autres que veut lui voir Zarathoustra, apparut à ces ambitieux passionnés comme l'idéal qu'ils devaient atteindre ; ils se décidèrent volontiers à faire partie de cette formidable élite nietzschéenne qui, en poursuivant sa propre gloire, est convaincue de servir l'intérêt général, qui contraint "la masse des esclaves" en la méprisant, et qui ne s'arrête pas devant la souffrance humaine, sinon pour la saluer comme nécessaire et souhaitable. »⁴⁷

Cependant, le capitaine De Gaulle va plus loin, et fait de ce nietzschéisme l'une des causes de la défaite militaire de l'Allemagne ; la fascination du haut commandement allemand pour le philosophe aurait une place dans les erreurs stratégiques qu'il a commises, ses membres faisant montre d'une fatuité quelque peu nuisible :

« *C'est dans Nietzsche que ses chefs, comme toute l'Allemagne pensante, avaient puisé leur philosophie, adoptant d'enthousiasme le culte du Surhomme, ainsi*

⁴⁵ *Ibid.*, p. LXVI.

⁴⁶ Charles DE GAULLE, *La discorde chez l'ennemi*, Paris, 1971 (1924).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 14.

disposés naturellement à se considérer chacun comme le centre du monde, portés à développer à l'extrême leur caractère, et à en faire preuve avec une constance et une audace qui n'ont pas été assez remarquées, mais tournés, en revanche, vers les indépendances exagérées et décidés à agir par eux-mêmes dans tous les cas. »⁴⁸

En Allemagne, les perspectives adoptées sont assez diverses, et dans les premières années suivant la guerre, un peu chaotiques – la récupération nationaliste dont Nietzsche avait été l'objet l'avait presque autant discrédité qu'en France. En 1921, le Dr A. Müller place Nietzsche et Bismarck côte à côte, quoique dans un contexte assez particulier : son livre s'intéresse à l'influence des problèmes nerveux sur la vie et les actes de personnalités allemandes, dont Nietzsche et Bismarck⁴⁹. Quoique A. Müller traite leurs cas séparément, il ne manque pas d'opérer certains rapprochements ; Bismarck souffrait d'épuisement chronique, parfois accompagné de dépression, et ponctué d'accès subits de volonté [*Willenskraft*] ; ces instants de grande énergie se traduisirent par des actes d'envergure – ils correspondent aux guerres de 1864, 1866, et 1870 – mais furent toujours suivis d'un épuisement encore plus intense :

« [...] la "grande santé" que dit ressentir Nietzsche lors de ses phases d'excitation poétique rappelle vivement la "santé" que Bismarck recouvrait soudainement à chaque déclaration de guerre [...]; chez Nietzsche également suit un épuisement toujours plus grand. »⁵⁰

De même, A. Müller souligne que Nietzsche et Bismarck partageaient une sensibilité extrême aux changements climatiques, et une capacité à supporter la maladie tout à fait hors du commun :

« Il est légitime de s'étonner de cette incroyable énergie, rappelant Bismarck, avec laquelle Nietzsche continuait de travailler même au plus fort de sa maladie ; seule l'incapacité totale pouvait entraver ou ralentir son action. »⁵¹

C'est toujours en rapport avec Bismarck qu'il choisit d'expliquer la folie de Nietzsche :

« La volonté de Nietzsche n'avait pas la force nécessaire pour supporter une acuité d'esprit et une finesse aussi démesurées, et le combat qu'imposent de telles armes à la vie. Nous nous en rendons clairement compte en faisant une comparaison avec Bismarck, dont la volonté diabolique, accompagnée d'une acuité et d'une finesse tout aussi développées, a suffi à mener le combat de sa vie. »⁵²

⁴⁸ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁹ August MÜLLER, *Bismarck, Nietzsche, Scheffel, Möricke. Der Einfluß nervöser Zustände auf ihr Leben und Schaffen. Vier Krankheitsgeschichten*, Bonn, 1921.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 65.

⁵¹ *Ibid.*, p. 60.

⁵² *Ibid.*, p.62.

Nietzsche et l'Etat

La décennie 1920 est également l'époque où l'on commence à s'intéresser au rapport de Nietzsche à l'Etat. F. Gundolf évoque Nietzsche dans un livre sur la vision de César au XIXe siècle⁵³, et il y donne à voir un Nietzsche opposant farouche de l'Etat moderne, accusé selon lui d'entraver la *Kultur* allemande ; pourtant il n'est même pas fait mention de Bismarck.

Trois ans auparavant, J. Binder avait consacré un ouvrage entier à la conception nietzschéenne de l'Etat⁵⁴, mais il précisait dès l'introduction qu'il ne s'occuperait pas de la naissance du *Reich* bismarckien en tant que catastrophe pour la culture allemande, mais bien de la conception de l'Etat que pouvait avoir Nietzsche, de son attitude vis-à-vis de l'Etat en tant que réalité et que concept. Pour J. Binder, la seule forme d'organisation étatique qu'approuvait Nietzsche était celle qu'il avait trouvée chez les Grecs anciens, et aucune forme postérieure de l'Etat ne saurait lui convenir ; parmi les manifestations modernes de l'Etat, Nietzsche ne retrouve nulle part cette unité naïve de l'individu et de la communauté, de l'Etat et de la *Kultur*, ni chez les Anglais, ni chez les Français, ni encore moins dans l'Allemagne bismarckienne. Quoi qu'il en soit, pour J. Binder la critique nietzschéenne de l'Etat ne se rapporte jamais au *Reich* de Bismarck en particulier, que ce soit dans *Ainsi parlait Zarathoustra* ou ailleurs, même s'il admet que Nietzsche a parfois des mots très amers contre le chancelier.

Nietzsche et le Reich

Dès 1930, la réserve qu'on a pu observer jusqu'à présent vis-à-vis du Reich et de Bismarck vole en éclat : W. Lütgert consacre un ouvrage à « *La fin de l'idéalisme à l'époque de Bismarck* », et Nietzsche se voit réserver un chapitre en fin d'ouvrage⁵⁵. S'il paraît clair que W. Lütgert n'a guère de sympathie pour Nietzsche, il a, par rapport à sa philosophie, une position intéressante : il est l'un des premiers à comparer la pensée de Nietzsche à celle de Marx, ou encore aux écrits de Feuerbach. Au sujet de Bismarck, W. Lütgert juge que la position de Nietzsche est claire ; le philosophe détestait le chancelier, parce que son *Reich* était une menace pour la *Kultur* allemande, ce que Nietzsche annonce dès sa fondation. W.

⁵³ Friedrich GUNDOLF, „Nietzsches Verhältnis zu Caesar“, *Caesar im XIX. Jahrhundert*, Berlin, 1928, pp. 82-88.

⁵⁴ Julius BINDER, *Nietzsches Staatsauffassung*, Göttingen, 1925.

⁵⁵ Wilhelm LÜTGERT, *Das ende des Idealismus im Zeitalter Bismarcks*, Gütersloh, 1930, pp. 480 et sq.

Lütgert reprend donc l'opposition entre *Reich* et *Kultur* dégagée par les critiques précédents, tout en faisant du *Reich* une « *forme aboutie de l'Etat* », d'autant plus néfaste pour la *Kultur* allemande. Il affirme que le résultat du *Kulturkampf*⁵⁶ laisse Nietzsche sceptique quant à l'efficacité réelle de la *Machtpolitik* ; le *Kulturkampf* ne serait en fait que le moyen de remplacer le catholicisme par un nouveau fanatisme d'Etat. C'est ce fanatisme qui doit conduire l'Etat à sa perte, et permettre une renaissance de la civilisation, ce que W. Lütgert compare à l'horizon révolutionnaire des socialistes.

Au cours de cette même année 1930, O. Westphal va bien plus loin dans la vision critique du *Reich* bismarckien, dans un ouvrage qui s'intéresse aux « *Fondements spirituels de l'opposition allemande* » à Bismarck⁵⁶. De manière tout à fait originale à l'époque, O. Westphal fait de Wagner un opposant à Bismarck au même titre que Nietzsche, puisqu'il les classe tous deux dans une opposition "*esthétique*" au chancelier. C'est ce qui lui permet une analyse de la relation entre *Reich* et *Kultur* qui diffère de celles de ses contemporains ; O. Westphal pose cette relation en termes d'esthétique et de politique, et pour lui le premier Nietzsche, le wagnérien, ne voit pas d'opposition entre les deux. Dans cette optique, *La Naissance de la tragédie* exprime au contraire le lien profond entre Etat, *Kultur*, et science ; cette position « *patriotico-esthétique* » est pour O. Westphal le moment où Nietzsche s'approche le plus de la vérité du compromis bismarckien.

C'est une nouvelle fois la première *Considération inactuelle* qui marque la rupture avec le *Reich*, par son rejet complet de la victoire sur la France ; car pour O. Westphal, c'est bien la victoire elle-même que Nietzsche rejette, non pas seulement son utilisation par Bismarck. Ici intervient le rapprochement entre Nietzsche et Wagner ; pour O. Westphal, la quatrième *Considération inactuelle*, *Richard Wagner à Bayreuth*, est l'occasion d'un rapprochement certain entre le chancelier, l'image nietzschéenne de « *böse Macht* » [pouvoir néfaste], empruntée à Burckhardt, et le Wotan du *Ring* : ce dieu avide de pouvoir et prêt à tout pour l'obtenir, c'est Bismarck, enfermé dans des alliances qui dévorent sa liberté, le Bismarck enchaîné au pouvoir de l'ère libérale.

Par la suite, O. Westphal a quelques difficultés à définir la position de Nietzsche par rapport à Bismarck et à son *Reich* ; même s'il affirme que les opinions du jeune Nietzsche restent stables, il est gêné par les paradoxes qui « *embrouillent sa pensée* ». C'est finalement l'élément qu'il choisit pour faire de Nietzsche, malgré son opposition acharnée, le philosophe consubstantiel [*kongenial*] de la naissance du *Reich* : dans ses contradictions, Nietzsche unit

⁵⁶ Otto WESTPHAL, *Feinde Bismarcks : geistige Grundlagen der deutschen Opposition 1848-1918*, München, 1930.

à ses yeux Dieu et le Diable, comme Bismarck unit la rationalité des classiques à la combativité protestante. Pourtant, là où Bismarck concevait ce phénomène avec une grande clarté, Nietzsche oscille toujours, il se contredit en permanence⁵⁷.

O. Westphal choisit de voir dans certains éléments de la philosophie de Nietzsche des réponses directes à la politique de Bismarck. *La Naissance de la tragédie* serait ainsi une réponse à la guerre de 1870 et à la fondation du Reich, et *Humain, trop humain* un commentaire sur l'état du Reich en 1878-1879, que la fin de l'alliance avec le libéralisme semble remettre en question. Pour O. Westphal, la question de l'Etat est alors centrale, et Nietzsche formulerait donc sa théorie de l'Etat dans le huitième chapitre d'*Humain, trop humain*, « Coup d'œil sur l'Etat » ; O. Westphal parle d'un Etat napoléonien légitimé par la religion, et c'est pour lui cette question religieuse qui est le nœud de la relation entre Nietzsche et Bismarck. Le paragraphe 475 d'*Humain, trop humain, Religion et gouvernement*, serait alors une analyse de l'histoire de la démocratie à la lumière de l'histoire religieuse. Dans cette optique, le Reich de Bismarck se baserait sur un paradigme luthérien où gouvernement humain et divin seraient nettement séparés. Pour Nietzsche, les processus de démocratisation et de cléricisation étaient opposés, et Bismarck représenterait alors le dernier point de contact entre eux, avant une divergence inévitable. De l'avis d'O. Westphal, c'est le stade où Nietzsche est le plus proche des libéraux-démocrates.

Point intéressant, il est le premier à faire de la dernière partie d'*Humain, trop humain, Le Voyageur et son ombre*, celle d'un « *socialisme esthétique* », qui rêve d'une démocratie encore à venir, où l'Etat serait l'organe du peuple, et non plus le compromis entre gouvernement et peuple offert par Bismarck. De même, O. Westphal considère que le dernier Nietzsche se désintéresse tout à fait de la question de l'Etat et des répercussions de sa philosophie sur le réel ; ces deux principes sont plus tard repris par les tenants de la « *politique de Nietzsche* ».

La dernière analyse réunissant Nietzsche et Bismarck à la période weimarienne est à la fois typique d'une certaine époque, en même temps qu'originale. Elle est l'œuvre d'H. Fischer⁵⁸, qui s'intéresse au philosophe dans la perspective d'une crise générale de l'Occident, remontant à l'époque de Bismarck⁵⁹ – crise économique, politique, morale et spirituelle ; c'est cette problématique de crise générale et de décadence qui appartient particulièrement à

⁵⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁸ Hugo FISCHER, *Nietzsche Apostata oder Die Philosophie des Ärgernisses*, Erfurt, 1931.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 19.

l'époque à laquelle H. Fischer écrivait, même si elle remonte bien plus loin⁶⁰. L'intérêt de confronter Nietzsche et Bismarck tient au fait, selon H. Fischer, qu'ils sont tous deux à la fois des personnalités « *typiques de leur époque* »⁶¹ [*Epochaltypik*], et pourvus d'une nature « *créatrice* »⁶², dont les chemins ont divergé :

« *Des natures actives telles que Nietzsche et Bismarck doivent, chacune dans son domaine, saisir toutes les occasions, et deux choix sont alors possibles. Soit on s'accroche à ce qui a encore, malgré tout, un vrai contenu et qui offre encore une prise – le choix de Bismarck dans la sphère politico-pratique –, soit on renverse tout ce qui veut bien tomber, pour mettre au jour la précarité de tout ce qui résiste ou subsiste encore, et pour renforcer la conviction que tout doit être recommencé depuis le début – le choix de Nietzsche pour la "destruction de toutes les valeurs".* »⁶³

Par la suite, H. Fischer identifie le jugement porté par Nietzsche sur Bismarck au problème du nihilisme. Plus spécifiquement, Bismarck est d'abord cité parmi les symptômes de la décadence de la « *première couche* » – Fischer en distingue quatre –, c'est-à-dire les symptômes liés à la *Kultur* : « *c'est un symptôme de décadence de tout premier ordre que le nihilisme du philosophe Schopenhauer, de l'artiste Wagner, de l'homme d'Etat Bismarck* »⁶⁴ ; les liens unissant Bismarck, Wagner et Schopenhauer dans la philosophie de Nietzsche nous paraissent présenter un intérêt certain, aussi seront-ils évoqués plus loin. Le chancelier apparaît aussi parmi les symptômes de la « *deuxième couche* »⁶⁵, en tant qu'homme du ressentiment, et ceux de la « *troisième couche* », cette fois au travers du *Reich* :

« *Le "Reich" est l'une des dernières conséquences claires qui puisse être tirée du XIXe siècle, le siècle de la décadence. Il est décadent au deuxième et au troisième degré ; car il recèle des phénomènes primordiaux tels que Wagner et Bismarck qui lui sont identifiables. Le "Reich" est l'époque de la "réaction dans la réaction", c'est-à-dire de la politique de puissance comme réaction à une décadence latente enfouie, celle du romantisme tardif nihilistico-chrétien.* »⁶⁶

⁶⁰ Citons par exemple le livre de Max NORDAU, *Entartung* (2 t., Leipzig, 1893), qui connu un énorme succès dès la fin du XIXe siècle.

⁶¹ H. FISCHER, *op. cit.*, p. 20.

⁶² *Ibid.*

⁶³ „Aktive Naturen, wie Nietzsche und Bismarck, müssen, jeder in seinem Gebiet, zupacken, und es gibt zwei Möglichkeiten der Entscheidung. Entweder hält man an dem, was überhaupt noch einen guten Kern in sich hat und was noch einen Halt gibt, fest – Bismarck's Entscheidung in der praktisch-politischen Sphäre –, oder man stößt das, was fallen will, hinab, um die Vorläufigkeit alles dessen, was noch fest oder ist oder noch fest macht, zu entlarven und um das Bewußtsein dafür zu schärfen, daß von vorn angefangen werden muß – Nietzsches Entscheidung für den "Umsturz aller Werte". „, *ibid.*

⁶⁴ „Verfallsymptom höherer Ordnung ist z. B. der Nihilismus des Philosophen Schopenhauer, des Künstlers Wagner, des Politikers Bismarck“, *ibid.*, p. 240.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 242.

⁶⁶ „Das "Reich" ist eine letzte reinste "Konsequenz", gezogen aus dem 19., dem Dekadenzjahrhundert. Es ist in dritter und zweiter Potenz dekadent; denn es birgt Urphänomene wie

Autre point digne d'intérêt, H. Fischer est le premier à lier Bismarck, à travers le paradigme du décadent de « *puissance trois* »⁶⁷, et la figure de l'acteur dans l'œuvre de Nietzsche. C'est en effet une relation que nous serons amené à étudier plus loin.

Au milieu d'une pensée un peu confuse en dépit d'un souci d'organisation évident, on distingue donc chez H. Fischer des intuitions qui nous semblent tout à fait pertinentes, et bien peu étudiées. De fait, la prédominance exercée dès cette époque dans la critique nietzschéenne par les auteurs proches du nazisme met brutalement fin à toutes les lectures qui ne lui sont pas apparentées.

1.2.2. 1931-1945

Nietzsche *völkisch**

Le livre d'Alfred Bäumler, *Nietzsche, der Philosoph und Politiker*⁶⁸, est à l'origine des interprétations nazies de Nietzsche. Cet ouvrage a eu de grandes répercussions sur l'image du philosophe ; il est très lu (la première réédition se fait l'année même de la première parution), et est approuvé par Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur de Nietzsche, dont on sait le rôle dans l'agrégation de la pensée du philosophe au nazisme. Le livre d'A. Bäumler nous intéresse tout particulièrement, car il possède un chapitre entier dédié à la vision que Nietzsche avait de Bismarck, même si l'argumentation qui y est développée frôle souvent le ridicule. L'idée de départ est la suivante : la pensée dominante à l'époque où vivaient Bismarck et Nietzsche est le national-libéralisme, une pensée qui dérive de l'hégélianisme et manque totalement de réalisme⁶⁹. Or, on trouve deux grands réalistes à cette époque, précisément Nietzsche et Bismarck ; A. Bäumler entreprend de montrer que Nietzsche n'a cessé de parler de Bismarck dans son œuvre, même si son nom n'apparaît guère :

« A de nombreux endroits, [Bismarck] est évoqué sans que son nom n'apparaisse, comme lorsqu'on lit 'Reich' ou 'grande politique', ou même simplement 'Allemagne'. Tout comme l'expression 'l'artiste' renvoie à Wagner, 'l'homme d'Etat' signifie

Wagner und Bismarck, die sich beide mit ihm identifizieren. Das "Reich" ist die Epoche der "Reaktion innerhalb der Reaktion", d. h. positivistische Machtpolitik als Reaktion auf dem tieferliegenden Dekadenzboden der nihilistisch-christlichen Spätromantik., *ibid.*, p. 244.

⁶⁷ H. Fischer utilise aussi bien « *Schicht* » que « *Potenz* » pour désigner les différents niveaux de décadence qu'il distingue.

⁶⁸ Alfred BÄUMLER, *Nietzsche, der Philosoph und Politiker*, Leipzig, 1931.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 134.

Bismarck. »⁷⁰

Après la jeunesse de Nietzsche, où celui-ci dit ouvertement apprécier le chancelier, A. Bäumler voudrait prouver qu'il s'établit, dès lors, une compétition entre les deux hommes, fondée sur la jalousie de Nietzsche⁷¹. De là découlent tous les aphorismes par lesquels le philosophe marque franchement son opposition au chancelier. A partir du moment où il a posé ces principes, A. Bäumler relit toute l'œuvre de Nietzsche dans cette optique, cherchant à tout prix à démontrer combien le philosophe voyait, déjà, le chancelier comme un « *Führer* »⁷², et que la « *méchanceté* »⁷³ dont il fait montre n'est qu'un des aspects du duel que se livrent les deux hommes. A. Bäumler explore ensuite les thèmes de la politique de Nietzsche, en particulier la « *grande politique* », et cherche au passage à camoufler le mépris du philosophe pour le nationalisme en signe avant-coureur de sa folie. Il conclut que Nietzsche ne voyait pas la moindre trace de grandeur chez Bismarck : « *Le combat [Wettkampf] est terminé. Nietzsche est le vainqueur.* »⁷⁴.

Pendant la république de Weimar et les débuts du nazisme, les membres de ce que l'on a appelé, de manière un peu réductrice, la Révolution conservatrice, ont été nombreux à s'intéresser à Nietzsche et à ses écrits ; ce mouvement ne représentait pas une faction organisée, et les divergences entre ceux qui lui étaient apparentés étaient nombreuses. A. Wahl affirme que, parmi eux, « *Moeller van der Bruck incarnait une tendance qui alimenta abondamment la droite de ses idées. Promoteur de la révolution conservatrice contre le libéralisme, il se fondait sur l'idée de l'exigence d'un Volksgeist plus fort que l'évolution historique et les changements, mêmes révolutionnaires.* »⁷⁵. Dans le deuxième tome de *Das ewige Reich*⁷⁶, M. van der Bruck consacre un assez long chapitre à la pensée de Nietzsche, qu'il place parmi les « *führende Deutsche* » [Allemands commandants]. On trouve d'abord une évocation de la critique de la *Kultur* que conduit Nietzsche dans ses premières œuvres, et l'idée que le philosophe attendait des temps moins décadents pour voir se réaliser en Allemagne son idéal culturel. C'est l'occasion de l'unique rapprochement avec Bismarck : M. van der Bruck cite une phrase du chancelier, qui prévoit que l'Allemagne n'entreprendrait son

⁷⁰ „Auch ist er an manchen Stellen gemeint, wo sein Name nicht austaucht, so überall, wo wir ‚Reich‘ lesen oder ‚grosse Politik‘ oder einfach ‚Deutschland‘. So wie ferner die Wendung ‚der Künstler‘ fast stets auf Wagner hinweist, bedeutet ‚der Staatsmann‘ stets Bismarck.“, *ibid.*, p. 135.

⁷¹ *Ibid.*, p. 140.

⁷² *Ibid.*, p. 139.

⁷³ *Ibid.*, p. 143.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 173.

⁷⁵ Alfred WAHL, *L'Allemagne de 1918 à 1945*, Paris, 1993, p. 40.

⁷⁶ Moeller VAN DER BRUCK, *Das ewige Reich*, T. 2, *Die geistigen Kräfte*, Breslau, 1934.

véritable « *développement national* »⁷⁷ qu'après la mort des gens de sa génération ; Nietzsche et Bismarck se voient donc tous deux attribuer une grande lucidité quant à l'avenir. M. van der Bruck parle même d'un « *Nietzsche prophète* »⁷⁸, et considère que le temps est enfin venu de réaliser la rénovation de la culture souhaitée par le philosophe. « *Nous sommes devenus Nietzsche : et je crois que l'Allemagne peut se réjouir et se faire une fierté que nous soyons devenu lui.* »⁷⁹.

Nietzsche et Wagner

Avec les débuts du nazisme, les intellectuels allemands s'intéressent généralement à Nietzsche en rapport avec Wagner, qui représentait malgré tout une figure plus consensuelle. On trouve un premier rapprochement, particulièrement intéressant pour notre étude, dans la revue *Der Widerstand*⁸⁰[La résistance] : H. Menck a en effet intitulé son article *Bismarck, Wagner, Nietzsche*⁸¹, et les rapports entre ces trois grandes figures allemandes nous paraissent effectivement mériter une analyse approfondie. L'article de H. Menck est un peu décevant de ce point de vue, puisqu'il a tendance à analyser successivement les rapports entre deux de ces figures, sans chercher à dégager une dynamique générale. Il commence par opposer Wagner et Bismarck ; Wagner aurait été le chef de file de l'opposition « *nationale* » à Bismarck, même si l'influence de cette opposition reste nulle ou presque⁸². Le contenu de cette opposition est d'ordre spirituel : Bismarck se serait « *contenté du pouvoir* »⁸³, sans chercher à donner du sens à sa politique. H. Menck affirme finalement que « *Wagner est par bien des côtés le reflet artistique de Bismarck* »⁸⁴, reflet signifiant à la fois identité et opposition : Wagner est tout autant un opposant au chancelier que l'image d'un échec comparable ; il ne devient célèbre qu'à partir de 1870, et pas vraiment en tant que révolutionnaire, comme l'aurait souhaité Nietzsche⁸⁵. C'est ainsi que H. Menck établit un lien entre les trois figures : Nietzsche fonde sa critique du *Reich* sur celle de Wagner, et il lui

⁷⁷ *Ibid.*, p. 200.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 206.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 201.

⁸⁰ Revue fondée en 1926 par Ernst Niekisch (1889-1967), grande figure du mouvement national-bolchévique. Ses idées, qui réunissent ultra-nationalisme, rejet de l'occident, et horizon révolutionnaire socialiste, ne sont pas sans influence sur l'aile gauche du NSDAP, en particulier sur Gregor Strasser et Ernst Röhm. Cette revue est interdite en 1934.

⁸¹ Hans F. MENCK, „Bismarck, Wagner, Nietzsche“, *Der Widerstand*, n°8, Berlin, 1933, pp. 362-368.

⁸² *Ibid.*, p. 362.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 363.

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 363-364.

eût été impossible de la concevoir sans avoir côtoyé le musicien de Bayreuth. Classiquement, il expose la critique nietzschéenne de la décadence, incarnée par le *Reich*, en affirmant toutefois que cette critique ne date pas de la fondation : de manière étonnante, H. Menck affirme que c'est la « *réalité quotidienne* » qui révèle à Nietzsche le vide culturel du nouveau régime⁸⁶. La vision de Bismarck est particulièrement trouble : H. Menck reconnaît que Nietzsche voyait en Bismarck l'incarnation du manque de « *substance* » du *Reich*, mais il persiste à penser que le philosophe avait de l'admiration pour le génie créateur du chancelier. Le point essentiel est que H. Menck attribue une portée et même un sens proprement politique à la critique entreprise par Nietzsche :

« Car l'opposition de Nietzsche au "Reich" repose de fait sur la question de la substance, et toute tentative pour proposer une nouvelle substance peut dès lors être comprise politiquement. Et c'est ici que nous abordons la question de la parenté tacite qui lie Nietzsche à Bismarck. La conception que Bismarck avait du Reich exige la production d'une domination. Nietzsche reproche justement au Reich l'absence d'une telle domination. Dans les deux cas, le but est donc le même, et l'on peut dire que la seule différence significative se trouve dans le fait que, pour Bismarck, les fondements culturels, économiques, et politiques de la classe dirigeante étaient solides, alors que Nietzsche se détourne d'une "société" qu'il reconnaît comme décadente. »⁸⁷

A partir de ce jugement, H. Menck fait de Nietzsche le fondateur du nouveau nationalisme allemand, concluant que malgré tout, « *Nietzsche reconnaissait que les deux fondements de la nation étaient Bismarck et le Reich* »⁸⁸.

La même année, dans les *Bayreuther Blätter*, K. von Westernhagen oppose Nietzsche et Wagner à travers leur rapport aux grands hommes⁸⁹, ce qui l'amène à parler de Bismarck. Le propos principal reste la glorification de Wagner et le dénigrement de Nietzsche – près de quarante ans après sa mort, l'antagonisme entre le philosophe et les wagnériens restait total. K. von Westernhagen montre tout d'abord Nietzsche tout entier tourné vers un Napoléon mythique, héritier de la révolution française, et meilleure réalisation de celle-ci ; l'empereur serait pour Nietzsche le pourfendeur de la *Kleinstaaterei* et la solution au nationalisme. Napoléon est vu comme le génie, l'homme qui fut le plus proche du surhumain. *A contrario*, les grands hommes ne sont pas des surhommes ; leur plus grande qualité est la ruse, tel l'homme d'Etat qui se présente comme le serviteur du peuple, pour garder le pouvoir sans l'assumer.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 367.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 368.

⁸⁹ Kurt VON WESTERNHAGEN, „Napoleonismus oder Heldentum. Ein Beitrag zum Thema Wagner und Nietzsche“, *Bayreuther Blätter*, n°60, Bayreuth, 1937, pp. 87-95 & 132-140.

D'après K. von Westernhagen, c'est simplement pour faire apprécier Napoléon aux Allemands que Nietzsche lui accole Bismarck. Il remarque que Nietzsche associe les deux hommes, en faisant des deux des acteurs « *corrompus dans le combat pour le pouvoir* ». C'est un rapprochement qui n'est pas sans objet, et que nous étudierons plus tard.

Dans la deuxième partie de son article, K. von Westernhagen propose une démonstration irréfutable de l'anti-napoléonisme de Wagner, lettres de jeunesse à l'appui. Il met face à face les écrits de Wagner et de Nietzsche, dans une sorte de dialogue entre les œuvres conçu pour tourner à l'avantage de Wagner. Si Bismarck n'est pas évoqué ici, K. von Westernhagen reconnaît que Wagner avait de l'admiration pour chaque personnage historique qui pouvait, de ses propres mots, « *contraindre l'histoire, la détourner de son cours, qui pouvait se placer au-dessus du destin et le façonner* ».

Nietzsche et le nazisme

Chez les auteurs proprement nazis, on s'est donné beaucoup de peine pour se concilier Nietzsche. La récupération de Nietzsche opérée par W. Lemke⁹⁰ se fit en effet de manière autrement plus subtile que celle d'A. Bäumlér. La démonstration tranche avec les falsifications grossières que l'on peut rencontrer ailleurs : elle se fait en suivant la biographie de Nietzsche, sans rien passer sous silence, et les rapports du philosophe à Bismarck et au *Reich* en sont les points centraux.

W. Lemke commence par rappeler l'enthousiasme du jeune Nietzsche pour sa patrie, et son admiration de Bismarck, dont il serait le premier à percevoir la dimension historique. Il affirme que malgré les errances et les dénégations du philosophe, son nationalisme reste latent toute sa vie.

Le premier Nietzsche est décrit comme celui qui croit encore en une alliance entre Bismarck et Wagner pour unir l'Etat et la *Kultur*, mais qui perçoit bien vite le *Reich* comme un fossé infranchissable entre pouvoir et culture. W. Lemke peint un Nietzsche conscient de vivre une époque de transition, où couve une force étouffée par la poigne de Bismarck – car Bismarck est, au sens nietzschéen, un nihiliste : bien qu'il voit venir la destruction future de toute les valeurs, il s'y oppose de toute son inertie. W. Lemke est conscient de l'ambiguïté de la vision de Nietzsche et la décrit très bien, même s'il cherche à l'exploiter dans un but de récupération :

⁹⁰ Werner LEMKE, *Entwicklung des deutschen Staatsgedankens bei Friedrich Nietzsche*, Leipzig, 1941.

« La position de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck varie entre l'admiration et l'hostilité. Il admire sa force organisatrice, son Génie étatique, qui parvient même à rendre le parlementarisme utile à son propre dessein ; il ne peut que le haïr, puisqu'il n'arrive pas à s'affranchir du compromis passé avec les puissances démocrates et libérales. »⁹¹

Pour W. Lemke, Nietzsche et Bismarck sont rapprochés par la conscience que le vieux monde en est arrivé au stade terminal. Nietzsche appartient déjà à l'avenir, alors que Bismarck n'est que le dernier représentant de l'âge du décorum, du royalisme et du christianisme. C'est ici que le combat de Nietzsche contre le protestantisme, en tant que frein au développement de l'homme de la Renaissance, prend une véritable signification par rapport à l'Etat : l'Etat national de Bismarck est la concrétisation de cette barrière. Les Allemands auraient toujours eu autre chose en tête que l'impératif catégorique kantien, et ils ne comprendraient pas les obligations morales étrangères qui sont venues avec la conquête de la souveraineté⁹². On le voit, le glissement dans l'interprétation se fait graduellement, presque imperceptiblement.

Pour réussir à faire passer l'opposition farouche de Nietzsche au nationalisme allemand, W. Lemke commence à détourner plus franchement les écrits du philosophe. Par exemple, lorsque Nietzsche dit qu'être un bon Allemand revient à se dégermaniser [*sich entdeutschen*], W. Lemke comprend qu'il faut tendre toujours plus haut, vers la grandeur. Il parle de la conception très exigeante que Nietzsche avait du peuple, et entreprend, longuement, de montrer que le philosophe appelle de ses vœux un grand *Führer*, un « contre-Alexandre », qui fonderait son Etat sur l'idée *völkisch*, et non plus sur un paradigme occidental et étranger⁹³. Selon W. Lemke, quand Nietzsche dit que le *Reich* de Bismarck manque de grandes idées, il ne veut pas dire que ce problème serait résolu si l'Etat venait à reconnaître ses propres idées : non, ce que Nietzsche voulait, c'était un tout nouvel Etat, basé sur sa pensée⁹⁴ ; Nietzsche se voyait comme celui qui unifierait le *Geist** et la *Macht*, par la philosophie – Bismarck ne pouvait pas réaliser son idéal, car il était bien trop éloigné de la philosophie. Nietzsche ne pouvait qu'espérer que des hommes meilleurs apparaîtraient, une nouvelle aristocratie qui ne mènerait plus, comme Bismarck, une politique essentiellement nationale, mais une « grande politique » ; c'est ainsi que

⁹¹ „Nietzsches Haltung Bismarck gegenüber wechselt zwischen Bewunderung und Feindschaft. Er bewundert seine ordnende Kraft, sein staatsmännliches Genie, das auch noch den Parlamentarismus seinen Zwecken dienstbar macht; er muß ihn hassen, da er schließlich nicht über ein Kompromiss mit den demokratischen und liberalen Mächten hinauskommt“, *ibid.*, p. 30.

⁹² *ibid.*, pp. 30-31.

⁹³ *ibid.*, pp. 32-38.

⁹⁴ *ibid.*, pp. 48-49.

l'Allemagne apporterait sa voix dans l'âme de l'Europe ; non pas de manière culturelle, mais par la création d'une nouvelle caste qui étendrait sa domination sur toute l'Europe⁹⁵.

Le Nietzsche récupéré par les nazis a également pris forme en France. Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, une étude avait été menée pour déterminer quels étaient les germanistes les plus susceptibles de promouvoir l'Allemagne nazie en France ; très vite se dégage une opposition entre deux groupes, les élèves de C. Andler et ceux d'H. Lichtenberger, en particulier J.-E. Spenlé, ces derniers recevant force éloges dans les revues nationales-socialistes⁹⁶. E. Decultot précise que Nietzsche jouait, dans l'entre-deux-guerres, un rôle central dans la germanistique française : auteur à la lisière de nombreuses disciplines, il correspondait parfaitement à l'interdisciplinarité spécifique aux études germaniques⁹⁷. Le cas de J.-E. Spenlé est intéressant, car sa vision de Nietzsche évolue dans les années 30 ; parti d'un Nietzsche « *essentiellement littéraire, admiré pour son génie poétique, mais redouté et mis en cause pour sa signification politique* »⁹⁸, d'essence latine, il aboutit, à partir de 1934, à une lecture « *germanique* »⁹⁹ de Nietzsche, qui rejette C. Andler et se réclame de Gobineau¹⁰⁰.

En 1943, il publie *Nietzsche et le problème européen*¹⁰¹, interprétation extrême des écrits du philosophe, vus « *à travers le prisme du national-socialisme* »¹⁰². Il y pose entre autres la question du rapport de Nietzsche au *Reich*, et donc à Bismarck. Pour J.-E. Spenlé, « *ce que [Nietzsche] aimait, chez ce grand réaliste, c'était précisément ce que d'autres lui reprochaient, à savoir son "réalisme politique", cet immoralisme machiavélique qui lui permettait de se mouvoir avec une énergie froide et lucide, souple et tenace, dans le monde de la diplomatie [...]. Mais il manquait à ce "réaliste" lucide un large horizon.* »¹⁰³. Au-delà du simple problème culturel, c'est avant tout une question d'envergure qui est au cœur du problème : Bismarck « *avait agrandi le domaine de son seigneur et maître. Mais où gît là-dedans la pensée nouvelle ? Quelle vision d'avenir, quelle perspective nouvelle [...] réalisait cette Allemagne bismarckienne?* »¹⁰⁴. J.-E. Spenlé relie à cette question l'image de la

⁹⁵ *Ibid.*, p. 59.

⁹⁶ Elisabeth DECULTOT, « Les métamorphoses du nietzschéisme français dans les années 1930-1940, Le cas de Jean-Edouard Spenlé », *Nietzsche, cent ans de réception française*, éd. J. LE RIDER, Paris, 1999, pp. 103-104.

⁹⁷ *Ibid.*, pp. 104-105.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 107.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 111.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 112.

¹⁰¹ Jean-Edouard SPENLE, *Nietzsche et le problème européen*, Paris, 1943.

¹⁰² E. DECULTOT, *op. cit.*, p. 113.

¹⁰³ J.-E. SPENLE, *op. cit.*, pp. 32-33.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 33.

« *grande politique* » nietzschéenne, et il est l'un des premiers à envisager sérieusement les liens existants entre Bismarck et Napoléon dans l'œuvre de Nietzsche :

« Le dernier représentant de cette "grande politique", dans les temps modernes, avait été Napoléon. Mais cet horizon manquait à l'Empire bismarckien. Il était un pur produit du XIXe siècle, fondé sur le principe étroit des nationalités. Il avait, d'autre part, fait les plus étranges concessions [...] [au] principe du suffrage universel, démocratique et parlementaire. "Puisse l'Europe, concluait-il, mettre un jour au monde un grand homme d'Etat. Ce jour-là, celui qui, dans notre âge plébéen de myopie politique est célébré aujourd'hui comme le grand réaliste, Bismarck, paraîtra un petit personnage." »¹⁰⁵

Le fragment que cite ici J.-E. Spenlé servait déjà de conclusion au chapitre d'A. Bäumlér sur Bismarck vu par Nietzsche ; il devait avoir, à l'époque hitlérienne, des résonances particulièrement prophétiques, et le critique ne se prive pas de faire des sous-entendus quant à la réalisation des « prédictions » nietzschéennes.

1.2.3. 1945-1960

Table rase

L'admiration des Nazis pour la pensée de Nietzsche et la récupération efficace dont on vient d'avoir un aperçu expliquent en grande partie la difficulté que les critiques eurent à parler sereinement de l'œuvre de Nietzsche, dans l'immédiat après guerre. En France, la lecture de J.-E. Spenlé continuait à poser problème, malgré un retournement particulièrement efficace de celui-ci à partir de 1944. « *Après la guerre, la germanistique française, soucieuse de respectabilité, a fait silence sur le cas Spenlé. [...] Alors que la germanistique française avait été célébrée à la fin de la Première Guerre mondiale pour sa collaboration intellectuelle à l'effort de guerre, un malaise semble s'installer durablement dans les années 50 à l'université, qui trouve sans doute dans les lectures de Nietzsche par Spenlé l'une de ses origines.* »¹⁰⁶. L'intérêt même pour les implications politiques de la pensée de Nietzsche était discrédité par le livre d'A. Bäumlér, ce qui explique le faible nombre de travaux de cette période susceptibles de nous intéresser.

Dans le premier numéro de la revue des *Etudes Germaniques*, L. Leibrich fait un effort louable mais timide pour atténuer l'image d'inspirateur du national-socialisme de

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 37. Notons au passage que la citation employée par J. E. Spenlé a été modifiée, le nom de Bismarck n'apparaissant pas dans le texte de Nietzsche.

¹⁰⁶ E. DECULTOT, *op. cit.*, p. 118.

Nietzsche¹⁰⁷. Pour atteindre cet objectif, il passe totalement sous silence l'ambiguïté du rapport de Nietzsche à Bismarck ; il affirme par exemple que Nietzsche se désintéresse absolument de la fondation du *Reich*. Le seul moment, selon lui, où Nietzsche s'exprime sur le débat politique de son temps se situe entre la publication d'*Humain, trop humain* (1878) et celle d'*Aurore* (1882), et cette contribution irait « *dans le sens d'un socialisme humaniste* », ce qui semble plutôt exagéré. De plus, pour L. Leibrich, la pensée du dernier Nietzsche se caractérise par :

« [...] *la construction, à partir de Zarathoustra, d'un système politique en rapport étroit avec sa philosophie générale, politique violemment anti-démocratique, anti-rationaliste et anti-personnaliste.* »¹⁰⁸

L. Leibrich cherche probablement à rester consensuel en rendant Nietzsche responsable, sinon du nazisme, du moins de sa propre récupération.

Deux ans plus tard, R. Farré a moins de scrupules à dire que Nietzsche est coupable de l'évolution de l'Allemagne depuis Guillaume II en général, et du nazisme en particulier¹⁰⁹. Le point le plus intéressant pour notre étude est que Nietzsche et Bismarck sont jugés ensemble pour ces crimes ; selon R. Farré, le philosophe et le chancelier, mais aussi Luther et Hegel, ont en commun de mettre en pratique politiquement, philosophiquement, ou religieusement, l'idée de force.

Plus spécifiquement, Bismarck est montré comme le premier à utiliser le vitalisme nietzschéen en politique pour justifier une « *brutalité amoral*e ». Il est suivi par Guillaume II et Hitler : tous se servent de la vérité pour justifier leur entreprise. Ce vitalisme serait, chez Nietzsche, d'origine wagnérienne :

« [Nietzsche] *admire Mirabeau, Napoléon, Talleyrand parce qu'ils n'ont considéré ni le bien ni le mal mais les réalités vitales. Bismarck, Hitler, qui envisageaient la création d'une Europe purifiée de toute considération morale et régénérée par la conquête, étaient dans la tradition des hommes d'Etat admirés par le philosophe.* »¹¹⁰

En conclusion, R. Farré considère que la création du Reich a forcé l'approbation de Nietzsche, car ce faisant Bismarck a « *substitué un peuple d'êtres puissants à une race faible et dégénérée* ».

¹⁰⁷ Louis LEIBRICH, « Nietzsche et la politique », *Etudes Germaniques*, n°1, Paris, 1946, pp. 41-58.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 58

¹⁰⁹ Robert FARRE, *De l'influence de Nietzsche sur la pensée politique allemande*, Montpellier, 1947.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 70

1.3. 1963-2000

1.3.1. 1963-1974

La décennie 1960-1970 est l'occasion d'une réhabilitation globale de Nietzsche, en particulier en France. Sous l'influence de M. Foucault, le philosophe passe du côté de Marx et de Freud¹¹¹, contre la bourgeoisie et l'industrialisation, et il devient dès lors beaucoup plus fréquentable. Parallèlement, G. Deleuze livre une lecture à la fois novatrice et accessible de Nietzsche¹¹², qui permet de sortir de l'interprétation heideggérienne, et définit de manière enfin satisfaisante les grands concepts de la pensée de Nietzsche. C'est en quelque sorte le moment de la renaissance de la critique nietzschéenne ; et puisqu'à l'époque, « tout est politique », Nietzsche le devient aussi : on voit réapparaître l'idée qu'il existe une « politique de Nietzsche », pourtant abandonnée depuis A. Bäumlér. De fait, la rupture avec M. Heidegger, qui cherchait à trouver une cohérence systématique dans la pensée nietzschéenne, libère la critique et lui ouvre plus largement le champ des interprétations. On recommence à lire Nietzsche en rapport avec sa vie, et les travaux de M. Foucault ou de J. Derrida, qui accordent une si grande place à la folie de Nietzsche, sont pour beaucoup dans le développement des interprétations biographiques. L'aspect fortement politisé de ces penseurs est sans doute, lui aussi, indirectement responsable de la prééminence prise par la « politique de Nietzsche » dans la critique postérieure.

Première affirmation de la « *politique de Nietzsche* »

L'article de T. Schieder¹¹³ représente un cas particulier, puisqu'il est à notre connaissance le seul travail universitaire à se consacrer entièrement à Nietzsche et Bismarck. Nous avons choisi de traduire cet article en annexe, et les idées qui y sont exposées seront discutées plus tard dans notre travail ; néanmoins il subsiste quelques points dignes d'être évoqués dans une perspective historiographique. Tout d'abord, la publication de cet article correspond parfaitement, chronologiquement, au renouveau de la « politique de Nietzsche », il semble presque en donner le coup d'envoi ; pourtant, et alors même que T. Schieder ne prétend absolument pas épuiser le sujet, on n'a guère cherché, depuis, à poursuivre les recherches à

¹¹¹ Michel FOUCAULT, « Nietzsche, Marx, Freud », *Nietzsche*, Colloque de Royaumont de 1964, Paris, 1967.

¹¹² Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, 1998 (1962).

¹¹³ Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, München, pp. 320-342.

ce propos. Les critiques postérieurs se contentent généralement, lorsqu'ils évoquent Bismarck en rapport avec Nietzsche, de renvoyer à cet article. De fait, certaines des idées introduites par ce travail sont restées profondément ancrées parmi les tenants du « Nietzsche politicien », en particulier celle que le philosophe était, au fond, un national-libéral refoulé¹¹⁴. T. Schieder a également contribué à propager la vision d'un dernier Nietzsche replié sur lui-même et aveuglé par une philosophie radicale¹¹⁵, ainsi que l'idée que le philosophe et le chancelier étaient essentiellement rapprochés par leur haine des socialistes et des catholiques¹¹⁶. Ce sont curieusement les points les plus originaux de l'analyse de T. Schieder qui n'ont guère connu de postérité, en particulier l'évocation de la vision nietzschéenne du compromis constitutionnel de 1871, et le premier éclaircissement des liens si complexes existant dans l'œuvre de Nietzsche entre Bismarck et le *deutscher Geist*¹¹⁷.

En France, l'expression « politique de Nietzsche » prend toute son envergure en 1969, avec la publication sous ce titre d'un recueil de textes du philosophe, tous plus ou moins chargés d'un sens politique¹¹⁸. Le compilateur, R.-J. Dupuy, ne se présente pas comme un philosophe, mais comme un simple connaisseur, et les commentaires qu'il apporte se veulent purement explicatifs ; ils n'en sont pas moins révélateurs de la vision de Nietzsche à l'époque. Car si son livre possède, par exemple, l'inévitable chapitre consacré au « *Procès de l'Etat* », il contient également un chapitre entier sur le « *Procès de la société de consommation* », ce qui semble à la fois daté et un peu anachronique.

La question de la vision de Bismarck n'est traitée que de manière sporadique, exclusivement en rapport avec le contexte :

*« En dépit de son admiration pour le machiavélisme de Bismarck, Nietzsche regrette que l'Empire allemand ne fût point celui de la "grande politique", apportant un élément neuf et pur dans l'Europe de son temps. Tout au contraire, l'Allemagne bismarckienne n'offrait qu'un Etat de plus à l'appareil démocratique, fondé sur le suffrage, le Parlement et les partis, qui se répandait sur la politique européenne. »*¹¹⁹

Parfois même, des analyses qu'on pourrait facilement lier à Bismarck ne mentionnent même pas le nom du chancelier :

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 325.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 326.

¹¹⁶ *Ibid.*, pp. 328-330.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 331.

¹¹⁸ *Politique de Nietzsche*, textes choisis et présentés par René-Jean DUPUY, Paris, 1969.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 181.

« La critique des Allemands rejoindra celle du nationalisme qui, allié à la puissance des masses, les maintient dans une confortable médiocrité [...]. Les masses éprouvent un vulgaire besoin de domination, caricature de la volonté de puissance selon Nietzsche, et que la démocratie favorise naturellement. [...] Au demeurant, ces guerres immondes ne tendent qu'à une imposture collective : permettre à des masses de s'imaginer qu'elles dominent d'autres masses. Cette disponibilité psychologique pour l'illusion, même la plus tragique, favorisera les meneurs de peuples, qui parlent toujours le langage de la vertu. Pour tous, la puissance se transforme en valeur : je suis bon parce que je suis le plus fort. »¹²⁰

Lorsqu'il s'agit finalement d'évoquer Bismarck, les positions de Nietzsche à son sujet perdent toute ambiguïté :

« L'homme d'Etat lui paraît le plus vulgaire des grands hommes. Ses appréciations sur Bismarck sont à cet égard sans équivoque. Il n'a que commisération pour les foules subjuguées par les moyens grossiers du chef démagogue qui les mystifie aisément grâce à des tours classiques du genre de celui qui consiste, fort des informations que lui vaut sa position et dont sont écartées les masses, à sembler prévoir l'avenir et dicter à l'événement. »¹²¹

Dupuy rejette également toute parenté entre Bismarck et Napoléon dans la pensée de Nietzsche :

« Dans l'esprit de Nietzsche, Bismarck ne saurait être apparenté à Napoléon, car ce dernier avait des vues européennes, quand le chancelier ne s'intéresse qu'à l'Allemagne. Nietzsche en veut à Bismarck d'avoir distillé le poison du nationalisme, de la mégalomanie, bref, de la fausse "grande politique". »¹²²

A partir du début de la décennie 1970, la vogue du Nietzsche politicien est définitivement installée, et elle déborde même le champ de la recherche philosophique : pour preuve un article publié par H. Hofmann dans une revue de droit constitutionnel, qui concerne les critiques de Nietzsche et de Burckhardt à l'encontre du *Reich* bismarckien¹²³. Dans les grandes lignes, H. Hofmann reprend les analyses de T. Schieder dans la partie de son article consacrée à Nietzsche ; il commence par rappeler la jeunesse nationale-libérale du philosophe, puis il fait de la période centrale de la vie de Nietzsche celle d'une pensée libre de toute influence wagnérienne ou schopenhauerienne, une pensée équilibrée et acceptable, proche du chancelier. Mais cet équilibre ne dure pas longtemps :

¹²⁰ *Ibid.*, p. 234.

¹²¹ *Ibid.*, p. 257.

¹²² *Ibid.*, p. 292.

¹²³ Hasso HOFMANN, „Jacob Burckhardt und Friedrich Nietzsche als Kritiker des Bismarckreiches“, *Der Staat*, Band 10, n°4, Berlin, 1971, pp. 433-453.

« Cela ne tient pas au fait que [...] Bismarck mette un terme à son Kulturkampf, à la grande frayeur de notre 'combattant de la culture' [comme le prétend T. Schieder]. Les causes sont bien plutôt à chercher parmi les réflexions politiques de la dernière philosophie de Nietzsche, qui subissent l'influence violente des visions de Zarathoustra, tels la rédemption de la volonté par elle-même et le dépassement du nihilisme par lui-même. Cependant, il est vrai que Bismarck sera dès lors toujours plus associé à toutes les étroitesse allemandes – tout en restant l'exception secrètement admirée à la règle. »¹²⁴

Dès lors, Nietzsche ne cesserait de s'éloigner de l'actualité politique, de s'isoler dans sa philosophie, comme le montrerait par exemple l'absence de référence aux lois anti-socialistes. Pour H. Hofmann, cet isolement conduit Nietzsche à adopter un projet politique dangereux ; il cite G. Lukács comme celui qui a fait la preuve de la menace que représente la pensée du dernier Nietzsche, interprétée de manière « *agressive* » ; mais plus encore que dans l'interprétation, c'est de la pensée de Nietzsche elle-même qu'Hofmann voit venir le danger :

« Il est indéniable que la critique de Nietzsche – cette 'sombre espèce d'humanisme' dont parlait Thomas Mann – devait, inévitablement, correspondre non seulement à l'appauvrissement et l'aplatissement de la tradition rationalo-humanitaire, mais aussi, dans sa démesure, à une certaine tradition bourgeoise. »¹²⁵

H. Hofmann conclut avec T. Schieder qu'il faut voir Nietzsche comme un symptôme des doutes de l'époque au sujet de l'ordre social et politique ambiant, et non comme un prophète. Il avance enfin, point original, que malgré des divergences certaines, la « *grande politique* » de Nietzsche s'apparente à la *Realpolitik* par son côté doctrinaire et son fatalisme sans avenir.

1.3.2. 1975-2000

Prépondérance de la « *politique de Nietzsche* » et interrogations au sujet de Bismarck

¹²⁴ „Das liegt nicht daran, daß [...] Bismarck zum Schrecken unseres Kulturkämpfers seinen Kulturkampf liquidiert. Vielmehr geraten Nietzsches politische Überlegungen in der Spätphase seines Philosophierens ganz unter den übermächtigen Einfluß seiner Zarathustra-Vision von der Selbsterlösung des Willens und der Selbstüberwindung des Nihilismus. Allerdings ist es richtig, daß Bismarck fortan mehr und mehr ineingesetzt wird mit allem deutschen Beschränktheiten – und doch die heimlich bewunderte große Ausnahme bleibt.“, *ibid.*, p. 449

¹²⁵ „Unbestreitbar aber ist es, daß Nietzsches Kritik – jene ‚dunkle Spielart von Humanismus‘, von deren Thomas Mann gesprochen hat – verhängnisvollerweise nicht nur Verarmungen und Verflachungen einer rational-humanitären Tradition, sondern in ihrer Maßlosigkeit diese bürgerliche Tradition selbst getroffen hat.“, *ibid.*, p. 451

Depuis le milieu des années 1970, les ouvrages consacrés à la « politique de Nietzsche » sont vraiment très nombreux¹²⁶. Nous citerons simplement ceux qui présentent un intérêt pour notre sujet, c'est-à-dire ceux qui évoquent, d'une manière ou d'une autre, Bismarck.

Cette époque voit également croître l'intérêt des universitaires américains pour Nietzsche, et en particulier pour sa politique. Dès 1975, T. B. Strong entend démontrer que la pensée de Nietzsche a de nombreuses implications politiques¹²⁷ ; il s'appuie surtout sur les commentaires à propos de la Grèce antique, dont, pour lui, Nietzsche se sert pour critiquer l'Etat moderne. Il note tout d'abord que Nietzsche avait des réticences vis-à-vis de Bismarck, et qu'au contraire il admirait les présocratiques parce qu'ils étaient de « véritables hommes d'Etat »¹²⁸. T. B. Strong explique la différence de traitement par la fin de l'union entre le philosophique et le politique dans le monde moderne ; selon lui, c'est ce qui conduit Nietzsche à se désintéresser à peu près complètement de la vie politique de son temps, et même à considérer Wagner comme une figure politique d'une importance supérieure à celle de Bismarck¹²⁹.

Passée l'admiration juvénile pour Bismarck, Nietzsche l'aurait rapidement perçu comme un nouvel Alcibiade¹³⁰ :

« [...] chez l'un et l'autre, il ne peut admirer que l'habileté ; il n'indique jamais qu'ils aient eu des rôles comparables à ceux réservés aux grands tragédiens grecs, ou le potentiel de la culture panhellénique. C'est pourquoi Wagner, avec sa nouvelle 'culture internationale', est pour Nietzsche une figure bien plus importante, malgré ses égarements nationalistes.

Tout comme Thucydide, Nietzsche pense que Périclès et Cléon ont commis bien des erreurs en tant que chefs, mais que le vrai responsable de la chute d'Athènes est Alcibiade, l'apatride qui s'est servi de l'Etat à des fins personnelles. »¹³¹

¹²⁶ Voir par exemple, parmi les ouvrages que nous n'étudieront pas ici : Subhash C. KASHYAPP, *The unknown Nietzsche: his socio-political thought and legacy*, Delhi, 1970 ; Ofelia SCHUTTE, *Nietzsche's politics*, Chicago, 1983 ; Zvi ROSEN, „Friedrich Nietzsches politische Welt“, *Jahrbuch des Institus für deutsche Geschichte*, Jahrgang 14, Tel Aviv, 1985, pp. 221-259 ; Mark E. WARREN, *Nietzsche and political thought*, Cambridge, Mass., 1988 ; David OWEN, *Nietzsche, Politics & Modernity*, London, New Dehli, 1995.

¹²⁷ “His appreciations for Bismarck and Alcibiades is for their skill ; never does indicate that they had any role comparable to those reserved for the great Greek tragedians ans the potentiality of Panhellenic culture. This is why Wagner and his new ‘international culture’ is, despite his lapses into nationalism, a more important figure for Nietzsche. Much like Thucydides, Nietzsche thinks both Perocles and Cleon had many faults as leaders, but truly responsible for the downfall of Athens is the stateless man, Alcibiades, who uses the state to his own end.”, Tracy B. STRONG, *Nietzsche and the politics of transfiguration*, Berkeley, 1975.

¹²⁸ *Ibid.*, p.189

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Alcibiade (c. 450 – 404 av. J.C.) Général et homme politique athénien, pupille de Périclès et élève de Socrate, il mena une vie particulièrement aventureuse, riche en trahisons et en rebondissements.

¹³¹ T. B. Strong, *op. cit.*, p. 200

La politique de Bismarck irait donc de pair avec la décadence de l'Etat ; seul le nationalisme permet encore à l'Etat moderne d'éviter l'implosion, mais empêche l'unification de l'Europe. T. B. Strong en termine avec Bismarck en affirmant que pour Nietzsche, le combat mené par le chancelier pour l'équilibre des forces en Europe représente finalement un combat d'arrière-garde.

En France, l'engouement universitaire du Nietzsche politicien ne commence véritablement que deux ans plus tard, avec la publication par S. Goyard-Fabre de *Nietzsche et la question politique*¹³² ; cet ouvrage fait ouvertement sien le credo, très répandu à l'époque, du "tout est politique" :

*« Il n'est aucun comportement humain qui n'ait une signification politique ; la politique se glisse partout, mais, bien plus qu'une fibre constitutive de l'existence humaine, elle en est la forme et l'englobant. A sa manière, qui, bien sûr, n'est pas celle d'Aristote, Nietzsche pense que l'homme est un animal politique, un être dont le destin est politique. Mais il faut l'entendre dans un sens métaphysique ; il faut entendre que la politique est fondamentalement métaphysique. »*¹³³

La précision est importante, car elle permet de relativiser l'idée d'une « politique de Nietzsche », qui devait encore paraître assez peu crédible dans les milieux universitaires :

*« Cela dit, il n'y a pas de "politique de Nietzsche", car la "grande politique" ne saurait se ramener à une doctrine – non seulement parce qu'aucune systématisation des thèmes politiques et de leur signification ne se rencontre sous la plume de Nietzsche, mais aussi et surtout parce que ce n'est jamais en termes d'idéologie, mais essentiellement en termes métaphysiques, que le philosophe laisse entendre sa pensée des choses politiques. »*¹³⁴

La substance de l'étude de S. Goyard-Fabre est donc de découvrir des implications politiques aux concepts nietzschéens, tels que le surhomme et la volonté de puissance. Quant à Bismarck, S. Goyard-Fabre passe très vite sur la jeunesse admirative de Nietzsche, pour montrer que le chancelier est à l'opposé du projet politique du philosophe. Non seulement décadent, mais aussi « *accélérateur de la décadence* »¹³⁵, Bismarck est d'abord rejeté en tant que fondateur du *Reich*, stade suprême de l'Etat voulu par Hegel.

Point très intéressant, S. Goyard-Fabre met Bismarck en rapport avec le problème du surhomme, ce qui est l'occasion d'un jugement plutôt sévère ; c'est l'un des rares paragraphes entièrement consacrés à Bismarck qu'il nous ait été donné de rencontrer chez

¹³² Simone GOYARD-FABRE, *Nietzsche et la question politique*, Paris, 1977.

¹³³ *Ibid.*, p.3

¹³⁴ *Ibid.*, p.8

¹³⁵ *Ibid.*, p.47

les tenants de la « politique de Nietzsche », aussi mérite-t-il d'être reproduit entièrement :

« Il arrive même que cette espérance [l'arrivée du surhomme] soit déçue, car, souvent, l'homme supérieur prend la physionomie du "grand homme". C'est ce que montre à l'évidence l'exemple de Bismarck dans l'Allemagne des années 1870 où le zèle politique étouffa ni plus ni moins la pensée. Ce "héros" qui, par la transposition d'une religiosité primitive élémentaire, fut l'idole du troupeau allemand bien plus encore que son maître, n'était, en fait, qu'un comédien, héritier de "l'étudiant traîneur de sabre" qu'il avait été. Il utilisa les circonstances, il aima le pathétique et l'enflure, tout simplement parce que la foule s'y laisse prendre comme elle se laissa prendre aux accents de la musique wagnérienne. Bismarck préféra l'apparence la plus grossière à l'être véritable et, chez lui, cette apparence fut grandiloquence. Il donnait ainsi l'illusion de la puissance. Mais, sous ce masque arrogant du grand homme, le hobereau brutal se cachait, caricatural et vulgaire. Son héroïsme ne fut rien d'autre que le déguisement de son égoïsme, qui se nourrissait de l'engouement et du fanatisme des foules. Alors, sous son masque, le grand homme devint cynique – cynique à l'égard du peuple allemand comme à l'égard des autres peuples européens ; dans l'aliénation de lui-même, il ne pensa plus qu'à ses intérêts privés et, comme s'il avait eu conscience de la mystification de son personnage, il devint un froid calculateur qui, prenant appui sur la sottise du grand nombre, n'eut d'autre dessein que de l'exploiter à son profit. »¹³⁶

Les passages les plus intéressants de ce portrait sans grande nuance sont probablement le parallèle avec Wagner, et le qualificatif de comédien, qui nous paraissent les plus fondés et sur lesquels nous reviendrons.

Pour S. Goyard-Fabre, le jugement de Nietzsche est sans appel :

« Si Nietzsche n'a que mépris pour les masses qui se laissent mystifier, sa sévérité est sans réserve à l'égard de "l'empoisonneur qui a versé à son peuple le philtre de la plus grossière mégalomanie". Bismarck inaugure l'ère de "l'abêtissement allemand" et de la culture de Reichstag. Il réalisa l'Etat régalien et sa politique correspond à la sécularisation du christianisme. Il fut "le grand homme de la masse", avide d'autorité, "brutal, envieux, exploiteur, intrigant, flatteur, rampant, bouffi d'orgueil, le tout selon les circonstances". Même en admettant que le grand homme ait gravi un degré de moins que l'homme supérieur, reconnaissons qu'il étale en pleine lumière les tares et les dangers de ces chefs de troupeau en qui la puissance n'est qu'apparence parce qu'elle ne s'alimente pas, dans les souterrains de la vie, à la force véritable du vouloir. Il y a de la bouffonnerie dans l'illusion des faux maîtres. »¹³⁷

Il faut sans doute mettre ces commentaires catégoriques en regard de la volonté de S. Goyard-Fabre de disculper Nietzsche de toute responsabilité dans l'idéologie nazie, alors même qu'elle accuse Bismarck d'en être à l'origine¹³⁸, et ce de manière discutable.

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 122-125.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 125.

¹³⁸ « [...] le bellicisme nazi semble avoir hérité de la volonté impérialiste de Bismarck, dont on sait que Nietzsche l'appréciait peu. », *ibid.*, p. 125.

Regain d'intérêt pour la question de l'Etat

En marge de la renaissance de la « politique de Nietzsche » se développe une réflexion plus spécifiquement centrée autour de Nietzsche et de l'Etat. En 1974, R. Polin écrit un article à ce sujet¹³⁹, dans lequel il évite assez curieusement de mentionner Bismarck, alors même qu'une partie de son travail se consacre plus spécifiquement à l'Etat moderne. Le chancelier n'est évoqué qu'au sujet de sa politique sociale¹⁴⁰, et il est assez étonnant de voir R. Polin prendre des exemples historiques (Louis XIV ou Laurent de Médicis sont par exemple cités) ou discuter la responsabilité de Nietzsche dans le nazisme sans que soit envisagée l'influence du chancelier sur le rapport de Nietzsche à l'Etat.

Au début des années 1980, le Finlandais T. Kunnas publie une « *Etude sur la vision du monde du poète philosophe* »¹⁴¹, qui n'accorde qu'une place mineure à la figure de Bismarck. T. Kunnas n'évoque le chancelier qu'en relation avec la critique de l'Etat chez Nietzsche :

« *Apparemment totalitaire et anti-individualiste, [le jeune] Nietzsche révèle son goût pour l'individualisme. Il attaque le système uniforme et standardisé imposé par l'Etat moderne. Il ironise sur la foi de Bismarck en la toute-puissance de l'étatisme. [...] L'Etat grec était éloigné de toute considération immédiatement utilitariste ; libéral, il permettait les initiatives personnelles. Il protégeait et soutenait l'individu. L'Etat moderne, par contre, sans base mythique, sans tradition culturelle organique, n'a pas cette assurance. Il est policier, régulateur, et restrictif.* »¹⁴²

Bismarck n'est donc envisagé que comme le fondateur du *Reich*, et non en tant que figure ayant une importance propre dans l'oeuvre de Nietzsche. T. Kunnas ne procède qu'à un seul autre rapprochement entre le philosophe et le chancelier : pour lui, il y a indéniablement un certain militarisme nietzschéen, et « *il s'apparente par ce côté à l'esprit de 'fer' et de 'sang' du chancelier Bismarck.* »¹⁴³.

De l'autre côté, dans la littérature ayant trait à Bismarck, la place réservée à la pensée de Nietzsche est tout aussi minime. Même dans *Die Reichsgründung*¹⁴⁴, où M. Stürmer décrit

¹³⁹ Raymond POLIN, „Nietzsche und der Staat oder die Politik eines Einsamen“, *Nietzsche : Werk und Wirkungen*, Göttingen, 1974, pp. 27-44.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 36.

¹⁴¹ Tarmo KUNNAS, *Nietzsche ou l'Esprit de contradiction : étude sur la vision du monde du poète philosophe*, Paris, 1980.

¹⁴² *Ibid.*, p. 195.

¹⁴³ *Ibid.*, pp. 188-189.

¹⁴⁴ Michael STÜRMER, *Die Reichsgründung : deutscher Nationalstaat und europäisches Gleichgewicht im Zeitalter Bismarcks*, München, 1984.

les réactions des intellectuels allemands à la fondation du *Reich*, Nietzsche n'est cité que comme un exégète de Burckhardt :

« Friedrich Nietzsche, attiré et repoussé par Burckhardt, a prophétisé pour le siècle à venir des guerres et des bouleversements tels que le monde n'en avait encore jamais vus. »¹⁴⁵

Le rôle de prophète réservé à Nietzsche le rapproche néanmoins de Bismarck, en ce sens que M. Stürmer attribue également au chancelier une sorte de prescience, à tout le moins une grande lucidité quant à l'évolution que devait subir l'Allemagne après son départ.

L'article de B. von Reibnitz sur *l'Etat grec* de Nietzsche¹⁴⁶, publié dans une revue d'histoire de la philologie, accorde quant à lui une grande place à Bismarck : puisque ce texte – posthume – de Nietzsche a été rédigé pendant la fondation du *Reich*, B. von Reibnitz entend montrer que le philosophe l'a écrit en réaction à la conception de l'Etat qui prévalait à son époque. Pour elle, Nietzsche utilise l'Antiquité comme paradigme antithétique du *Reich* de Bismarck, et il ne fait pas de doute que le philosophe y développe une pensée politique, en tout cas une réflexion ancrée dans le débat public de son temps. Qu'il ait choisi d'exprimer sa théorie sociale comme une théorie culturelle n'est dû qu'à sa nature et à son goût. On reviendra plus loin sur le travail de B. von Reibnitz, qui nous a particulièrement intéressé.

Le problème de *l'Etat grec* est envisagé de manière légèrement différente par Y. Guéneau¹⁴⁷ : il affirme qu'il y a chez le jeune Nietzsche un nationalisme essentiellement prussien, qui est toujours présent lors de la fondation du Reich ; c'est la Prusse de Frédéric le Grand « que [Nietzsche] a crû voir renaître avec Bismarck [...] ; il a attendu d'elle qu'elle prussianise l'Allemagne après la fondation du Reich, et que son chancelier inaugure une politique de grand style, elle-même subordonnée aux impératifs de dépassement de l'homme. Illusion vite dissipée. »¹⁴⁸. Pour Y. Guéneau, après une jeunesse admirative, Nietzsche « réalisera, très vite, compromissions et limites du néo-bonapartisme bismarckien. »¹⁴⁹ ; en ce sens, *L'Etat grec* représente la « Prusse authentique »¹⁵⁰, et reste dès lors pour le philosophe un contrepoint à l'Allemagne de Bismarck, le « témoignage d'une

¹⁴⁵ „Friedrich Nietzsche, angezogen und abgestoßen von Burckhardt, hat im darauffolgenden Jahrzehnt Kriege und Umstürze prophezeit, wie die Welt sie noch nicht gesehen hatte.“, *ibid.*, p. 174.

¹⁴⁶ Barbara VON REIBNITZ, „Von Nietzsches „Griechischer Staat“ und das Deutsche Kaiserreich“, *Zur Geschichte der klassischen Philologie und des altsprachlichen Unterrichts*, 3, Velber, 1987, pp. 76-89.

¹⁴⁷ Yves GUÉNEAU, « Prussianisme et conscience tragique », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, T. 19, Strasbourg, 1987, pp. 226-235.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 234.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 229.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 235.

autre Allemagne que l'Allemagne chrétienne et romantique »¹⁵¹.

Depuis le début de la décennie 1990, la question de l'Etat chez Nietzsche semble avoir perdu de son attrait, puisque désormais les critiques y consacrent rarement un ouvrage entier. On peut citer, pour conclure, le mémoire de fin d'études de C. Lageste, soutenu à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence en 1994¹⁵², qui visait l'exhaustivité dans ce domaine. Nous avouons malheureusement n'avoir pas réussi à pénétrer, malgré nos efforts répétés, un vocabulaire particulièrement cryptique¹⁵³. L'absence de référence à Bismarck et la bibliographie comportant en tout et pour tout les œuvres de Nietzsche ont achevé de nous décourager.

Hésitations au sujet de Bismarck

Quelques années plus tôt, un autre élève de l'IEP d'Aix-en-Provence a rédigé un mémoire sur *Nietzsche et la politique*¹⁵⁴, qui constitue une approche intéressante des grands thèmes de la « politique de Nietzsche ». Il s'agit essentiellement d'une synthèse des divers travaux publiés à ce sujet, agrémentée d'une réflexion sur la politique contemporaine. Mais malgré une perspective où le contexte occupe une place prépondérante, J. Gimenez ne fait guère référence à Bismarck. Lorsque le chancelier apparaît, c'est la plupart du temps dans un but purement explicatif ; l'auteur préfère citer Hitler, Pétain ou De Gaulle lorsqu'il cherche des « *exemples historiques* » pour illustrer la pensée de Nietzsche. Malgré tout, il identifie bien le Reich bismarckien au "monstre froid" de Zarathoustra, et parle d'un « *dénigrement systématique de "l'Empire" qui suscite tant de vanité mais dans lequel Nietzsche a très vite discerné d'innombrables "lézardes" ainsi qu'une profonde médiocrité culturelle* »¹⁵⁵.

On voit que même dans les ouvrages qui élargissent le débat à l'ensemble de la « politique de Nietzsche », et qui souhaitent analyser l'œuvre du philosophe en fonction du contexte de sa rédaction, on ne se préoccupe guère de Bismarck et de la vision que Nietzsche pouvait avoir de lui. Dans un ouvrage par ailleurs tout à fait valable, qui cherche à préciser la position de Nietzsche vis-à-vis de la révolution et de la démocratie¹⁵⁶, U. Marti ne s'y intéresse que

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² Christian LAGESTE, *Nietzsche contre l'état*, Aix-Marseille, 1994.

¹⁵³ Voici, à titre d'exemple, la première phrase : « *S'il se pose en prophète synnomique, comment appréhender la valeur proversive des écrits de Nietzsche quand on connaît la puissance désormais historique de ses prédictions ?* »

¹⁵⁴ Jérôme GIMENEZ, *Nietzsche et la politique*, Aix-Marseille, 1988.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 73.

¹⁵⁶ Urs MARTI, „*Der große Pöbel -und Sklavenaufstand*“ : *Nietzsches Auseinandersetzung mit Revolution und Demokratie*“, Weimar, 1993.

peu. Son paragraphe consacré à Bismarck reprend l'analyse de T. Schieder ; l'admiration de Nietzsche pour le chancelier, dans les années précédents la fondation du *Reich*, est expliquée par un penchant naturel pour le césarisme¹⁵⁷, et U. Marti affirme également que la sensibilité politique du philosophe reste très proche des nationaux-libéraux, même dans les années 1880. Il cite également la thèse de G. Lukács, qui veut que si Nietzsche s'oppose jamais à Bismarck, il s'agisse d'une « critique de droite »¹⁵⁸. De manière quelque peu problématique, U. Marti ne tranche jamais vraiment entre les diverses interprétations qu'il propose, en tout cas il n'établit pas de synthèse de la vision de Bismarck par Nietzsche, alors même que le problème revient souvent dans son ouvrage : tantôt il affirme que Nietzsche se détourne de Wagner en partie à cause des espoirs que ce dernier entretient à propos du chancelier¹⁵⁹, tantôt il explique que ce sont les lois anti-socialistes qui sont l'occasion pour Nietzsche d'une rupture avec le chancelier¹⁶⁰, tantôt il reprend des arguments comparables à ceux de L. Leibrich, en soutenant que Nietzsche réagit au virage conservateur des années 1880 par la publication d'*Humain, trop humain*, puis se désintéresse totalement du débat public¹⁶¹. U. Marti avait une démarche tout à fait intéressante, qui ne passait pas sous silence la vision de Bismarck ; il est simplement dommage qu'aucune synthèse ne vienne résoudre les contradictions mises en évidence.

Un autre tenant de la « politique de Nietzsche », K. Ansell-Pearson, se désintéresse tout à fait de Bismarck¹⁶². Au centre de sa thèse se trouve l'idée que Nietzsche construit parallèlement deux programmes, inséparables l'un de l'autre, l'un politique, et l'autre philosophique. Dans le quatrième chapitre de son livre, intitulé « *Nietzsche on modern politics* »¹⁶³, il se concentre sur la période centrale de la pensée de Nietzsche, comprise entre 1878 et 1882, pour en faire l'époque d'un Nietzsche humaniste et démocrate, détaché du confort de Schopenhauer. Sans préciser en quoi il lui était lié auparavant, il affirme qu'à cette période, Nietzsche] abandonne tout enthousiasme pour Bismarck, et devient un adversaire résolu du *Reich*. Cependant, il considère que le philosophe, à cette époque, souhaite encore une évolution « somme toute libérale » de la société, et il appuie essentiellement cette idée sur *Le Voyageur et son ombre*, œuvre souvent citée pour tirer Nietzsche vers des préoccupations sociales et humanistes.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 94.

¹⁵⁸ *Ibid.*, pp. 104-105.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 116.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 160.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 199.

¹⁶² Keith ANSELL-PEARSON, *An introduction to Nietzsche as political thinker: the perfect nihilist*, Cambridge, 1994.

¹⁶³ *Ibid.*, pp. 83-95.

L'un des derniers livres publiés au sujet de la « politique de Nietzsche », celui de F. Leroux¹⁶⁴, rejette l'idée d'un deuxième Nietzsche démocrate, libéré des influences néfastes de Wagner et Schopenhauer, et dont les dernières œuvres ne seraient que des signes avant-coureurs de la folie. Bien que son ouvrage, tout comme celui de R.-J. Dupuy, soit avant tout destiné aux étudiants de sciences politiques, F. Leroux prend le parti de traiter la pensée de Nietzsche comme une unité, qui s'affine mais ne se renie pas. Pourtant, sa perspective exclut tout à fait l'idée d'une relation entre la « politique de Nietzsche » et « l'autre grande politique, celle des Bismarck, Hitler... »¹⁶⁵ ; il semble que F. Leroux souhaite éviter qu'on établisse le moindre lien entre son ouvrage et ceux des premiers tenants du Nietzsche politicien, A. Bäumler par exemple, aussi ne reconnaît-il qu'une seule fois l'influence de l'action du chancelier sur la pensée politique de Nietzsche : pour lui, quand Nietzsche décrit l'Etat en tant qu'ennemi de la culture, ce sont Bismarck et les Hohenzollern qu'il vise¹⁶⁶. On voit que lorsque F. Leroux met côte à côte Bismarck et Hitler et les sépare absolument de Nietzsche, l'objectif n'est pas vraiment de s'abstraire du contexte historique ; il s'agit plutôt, comme on l'a vu chez S. Goyard-Fabre, d'une volonté d'absoudre Nietzsche du nazisme, dont on fait porter la responsabilité à Bismarck.

Les questions se rapportant aux interprétations nazies de la pensée de Nietzsche tendent d'ailleurs à prendre une place prééminente dans les écrits des critiques tenants de la « politique de Nietzsche », en particulier chez les universitaires américains. En 1998, la faculté de philosophie de l'université de Memphis a par exemple consacré sa conférence annuelle à *Nietzsche et la politique*¹⁶⁷, et un grand nombre des intervenants ont accordé une place importante à la question du national-socialisme¹⁶⁸. Bismarck par contre est assez peu représenté, mais quelques points méritent tout de même d'être soulignés. Dans une intervention portant sur la critique de la modernité chez Nietzsche, D. W. Conway affirme que sa critique de Bismarck reste stérile :

« Bien que son mépris pour le Reich bismarckien soit indiscutable, [Nietzsche] ne propose nulle part d'alternative viable ; de fait, toute réaction politique au Reich serait une expression tout à fait semblable de la décadence moderne. »¹⁶⁹

¹⁶⁴ François LEROUX, *Figures de la souveraineté : Nietzsche et la question politique*, Québec, 1997.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 189.

¹⁶⁶ *Ibid.*, pp. 315-316.

¹⁶⁷ *Spindel Conference : Nietzsche and politics* (1998), éd. Jacqueline SCOTT, supplément de *The Southern Journal of Philosophy*, Vol. 37, Memphis, 1999.

¹⁶⁸ La conférence fut par exemple ouverte par une intervention d'Alexander NEHAMAS intitulée « Nietzsche and Hitler » (*Ibid.*, pp. 1-18).

¹⁶⁹ Daniel W. CONWAY, "Educating the Children of Zarathustra: Nietzsche's Critique of Modernity", *ibid.*, p. 25.

Pour O. Schutte, l'attitude de Nietzsche vis-à-vis du *Reich* est tout aussi évidente, le philosophe n'avait que mépris pour des dirigeants indignes de la culture qu'il entendait créer¹⁷⁰. Elle note également que les lois anti-socialistes sont promulguées en 1878, l'année de publication d'*Humain, trop humain*, et qu'elles restent en vigueur jusqu'au départ du pouvoir de Bismarck, qui correspond à peu près au moment où Nietzsche sombre dans la folie. Selon elle, on peut y voir une correspondance entre l'anti-socialisme du philosophe et la politique du chancelier.

C.-A. Scheier s'intéresse quant à lui aux relations entre Nietzsche et Wagner, et il affirme que le fondement de la divergence entre le philosophe et le musicien se trouve dans la musique de Wagner qui inclut, dès l'origine, une idéologie, une signification politique. Il pense qu'il y a correspondance entre cette idéologie wagnérienne et l'essence du compromis constitutionnel bismarckien, que la musique wagnérienne est en quelque sorte à l'origine du contenu idéologique du *Reich*¹⁷¹.

Vers une autre politique de Nietzsche ?

La « politique de Nietzsche » paraît emprunter, parallèlement, de nouvelles voies, qui semblent bien plus prometteuses. Outre la publication, par les éditions De Gruyter¹⁷², d'un ouvrage de H. H. Ottmann particulièrement complet et intéressant¹⁷³, un universitaire polonais a entrepris un travail de clarification méthodologique de la « politique de Nietzsche »¹⁷⁴, qui devrait permettre de combler un certain nombre de ses lacunes. T. G. Pszczókowski a le mérite de faire le point sur un grand nombre de sujets en rapport avec la « politique de Nietzsche », sujets qui n'avaient pas encore été jugés dignes d'être débattus. Il précise d'abord ce que l'on doit entendre sous les termes de « politique de Nietzsche » : d'une part l'attitude personnelle de Nietzsche vis-à-vis de la politique, sa sensibilité, ses sympathies ; d'autre part les interprétations politiques de sa pensée, et l'utilisation historique de ces interprétations. Il décrit ensuite, très clairement, les différentes problématiques qui se

¹⁷⁰ Ofelia SCHUTTE, "Nietzsche's cultural politics : a critique", *ibid.*, p. 65.

¹⁷¹ Claus Arthur SCHEIER, "Nietzsche and the politics of Bayreuth", *ibid.*, pp. 81-82.

¹⁷² Les éditions De Gruyter ont publié, entre autres, l'édition allemande des oeuvres de Nietzsche qui fait autorité, et de nombreux ouvrages de très haute tenue consacrés au philosophe.

¹⁷³ Henning Horst OTTMANN, *Philosophie und Politik bei Nietzsche*, New-York, Berlin, 1987.

¹⁷⁴ Tomasz Grzegorz PSZCZÓKOWSKI, „Zur Methodik der Erforschung des Politischen bei Friedrich Nietzsche“, *Studia Niemcoznawcze*, T. 11, Warszawa, 1995, pp. 165-222. Cet article est en fait le premier chapitre de la thèse de T. G. PSZCZOKOWSKI, *Zur Methodologie der Interpretation des Politischen bei Friedrich Nietzsche*, Frankfurt am Main, 1996, que nous n'avons pas pu consulter.

présentent dans ces deux champs de recherches – la vision de la politique de Nietzsche, sa position vis-à-vis de la philosophie politique, les interprétations des critiques, la réception de Nietzsche.

Le souci de clarté méthodologique de T. G. Pszczókowski est manifeste et fort appréciable, puisqu'il va jusqu'à définir, plutôt longuement¹⁷⁵, ce que l'on doit entendre sous le terme « politique », et ce que cette idée pouvait signifier au temps de Nietzsche. Il évoque également un grand nombre de champs de recherche peu explorés, comme la réception politique de Nietzsche dans le bloc soviétique, ou encore la délimitation précise des concepts de liberté, d'égalité et de justice chez Nietzsche. Une fois posés ces principes méthodologiques, T. G. Pszczókowski délimite son propre champ de recherche, qu'il sépare en deux parties correspondant aux deux acceptions qu'il avait proposées à l'expression « politique de Nietzsche » : il entend tout d'abord réfléchir au sujet des écrits de Nietzsche ayant un rapport avec la politique, c'est-à-dire ses appréciations sur l'Etat, la société, la nation, les partis politiques ; la deuxième partie de ses recherches se concentre sur l'influence des écrits de Nietzsche sur le champ politique pratique, en particulier dans l'Allemagne nazie¹⁷⁶.

Exprimons ici une première réserve : l'histoire de la réception de Nietzsche déborde largement le cadre de l'époque hitlérienne, même si l'on s'intéresse plus particulièrement au problème de l'utilisation politique de sa pensée. D'une manière générale, l'article de T. G. Pszczókowski accorde au nazisme une place qui paraît disproportionnée, d'autant plus lorsque l'on constate que la question de Bismarck est presque absente de son travail : il se contente de renvoyer à l'article de T. Schieder, et d'affirmer que le comportement de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck ou de l'époque bismarckienne constitue l'arrière-plan de la majorité des ouvrages traitant de la politique de Nietzsche¹⁷⁷, ce qui semble à tout le moins exagéré. De plus, T. G. Pszczókowski polémique avec H. H. Ottmann, lui reprochant de ne pas définir clairement ce qu'il entend par la « philosophie politique » chez Nietzsche et d'en profiter pour analyser l'ensemble de l'œuvre du philosophe d'un point de vue politique¹⁷⁸. Quant à nous, il nous semble justement que l'œuvre de Nietzsche doit être appréhendée de manière globale pour parvenir à comprendre sa réflexion. Les tenants de la politique de Nietzsche ont eu tendance à délimiter un « corpus politique » parmi les écrits du

¹⁷⁵ *Ibid.*, pp. 175-191.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 192.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 199.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 193.

philosophe¹⁷⁹, et à établir une périodisation pour le moins discutable – on distingue grossièrement entre une première période wagnérienne et schopenhauerienne (1867-1878), une période centrale humaniste (1878-1882), et un dernier Nietzsche adepte du « radicalisme aristocratique »¹⁸⁰. C'est à notre sens ce qui grandement freiné la recherche au sujet de Bismarck dans l'œuvre de Nietzsche : lorsqu'il parle du chancelier, le philosophe semble prendre un malin plaisir à sortir du cadre que ses exégètes ont voulu lui fixer.

Même si les réponses qu'il apporte ne nous satisfont pas entièrement, le problème terminologique soulevé par T. G. Pszczókowski paraît d'importance : qu'est-ce que la « politique de Nietzsche » ? Une question qui a pris une telle ampleur au sein de la critique nietzschéenne doit nécessairement trouver une crédibilité. Dans le cadre de notre étude, il paraît souhaitable de confronter ce que l'on tient généralement pour la « politique de Nietzsche » avec la politique menée par Bismarck à la même époque ; mettre en rapport tous les passages de l'œuvre du philosophe qui traitent, de près ou de loin, de politique avec la politique menée par Bismarck, se révèle fécond. Précisons que c'est l'approche d'H. H. Ottmann qui nous semble la plus prometteuse : Nietzsche n'a pas jugé nécessaire d'écrire une œuvre spécifiquement politique, c'est donc à l'interprète de choisir ce qui est pertinent par rapport à sa problématique ; il faut simplement être conscient que les rapprochements établis sont le fait de la critique, et non du philosophe. Nous préférons nous garder des périodisations catégoriques, qui, si elles facilitent l'analyse, ne rendent que rarement justice à l'œuvre.

¹⁷⁹ Essentiellement *L'Etat grec, Le voyageur et son ombre*, « Peuples et patries », « Coup d'œil sur l'Etat » et, plus curieusement, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

¹⁸⁰ L'expression est du critique danois Georg Brandes, lui aussi lecteur précoce de Nietzsche.

Chapitre II

Politique de Bismarck, politique de Nietzsche

« "Y a-t-il des philosophes allemands ? Y a-t-il des poètes allemands ? Y a-t-il de *bons* livres allemands ?" – Telle est la question que l'on me pose à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre, même dans les cas désespérés, je réponds : "Oui, *Bismarck* !" »

Le Crépuscule des idoles, « Ce qui manque aux Allemands », 1 (1888).

On a vu qu'une partie de la critique nietzschéenne contemporaine s'était résolument tournée vers l'étude de la « politique de Nietzsche », c'est-à-dire l'ensemble de ses écrits relevant de la philosophie politique, au sens large. Il serait intéressant de préciser les liens existant entre cette « politique de Nietzsche » et la vie politique de son temps. Le regard que Nietzsche porte sur le monde n'est jamais sans lien avec son époque, et son jugement sur les institutions, le rôle des grands hommes dans l'histoire, et la modernité en général, nous apprend beaucoup sur la manière dont il voyait Bismarck. Il s'agit donc en quelque sorte de mettre la politique de Bismarck à l'épreuve de la « politique de Nietzsche ».

2.1. « Coup d'œil sur l'Etat »

En dehors de toute considération politique proprement dite, il y a indéniablement chez Nietzsche un « coup d'œil sur l'Etat », titre qu'il a donné à la huitième section d'*Humain, trop humain*. Ce regard prend progressivement la forme d'une critique acerbe. Il est important de souligner que la critique de l'Etat est un thème transversal dans les écrits de Nietzsche ; au fil des œuvres, sa pensée évolue selon une dynamique complexe, plutôt par affinement des mêmes idées que par des reniements successifs.

2.1.1. L'Etat grec contre le Reich bismarckien¹⁸¹

L'Etat grec a un statut particulier ; il devait initialement constituer un chapitre de *La Naissance de la tragédie*, mais Nietzsche a abandonné ce projet, et n'a finalement mis ses notes en forme que pour les offrir à Cosima Wagner, parmi les *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits*, à Noël 1872. Il est d'ailleurs assez amusant de noter que cet *Etat grec* fut publié pour la première fois par la revue *Die Zukunft* en avril 1895, dans un cahier spécial dédié à l'anniversaire de Bismarck¹⁸². A la fois écrit de jeunesse et écrit posthume, il contient la première réflexion de Nietzsche sur l'Etat, ainsi que la plupart des thèmes politiques qu'il approfondit dans ses œuvres postérieures. Cette première approche des thèmes politiques de la pensée de Nietzsche nous permet d'évaluer dans quelle mesure ses

¹⁸¹ Ce paragraphe s'appuie essentiellement sur l'article de Barbara VON REIBNITZ : „Nietzsches "Griechischer Staat" und das Deutsche Kaiserreich“, *Zur Geschichte der klassischen Philologie und des altsprachlichen Unterrichts*, 3, Velber, 1987, pp. 76-89.

¹⁸² *Die Zukunft*, 3^e année, n° 26, Berlin, 1895, pp. 599-608. Rappelons que le directeur de cette revue, Maximilian Harden, était un partisan de Bismarck et un farouche opposant à Guillaume II, en même temps qu'un adepte du nietzschéisme politique. Il fut l'un des premiers à réunir le philosophe et le chancelier dans une dialectique Nietzsche théoricien, Bismarck praticien. Selon B. von Reibnitz, la publication de ce texte représentait plutôt pour lui une attaque contre Guillaume II.

vues évoluent par la suite.

Pour Nietzsche, l'idée de *Kulturstaat**, si souvent invoquée pour légitimer le *Reich* bismarckien, est construite sur une interprétation caricaturale¹⁸³ de l'Antiquité, qui cherche une justification humaniste au présent en l'identifiant à la Grèce antique ; pourtant, ce n'est pas l'identification en elle-même que Nietzsche rejette, mais l'utilisation qui en est faite par la *Bildungsbürgertum**. Il veut quant à lui se servir de l'Antiquité comme argument contre l'optimisme humaniste, en créant un paradigme de l'Etat grec, en réaction au *Reich* bismarckien. Son texte commence ainsi :

*« Nous autres modernes avons sur les Grecs l'avantage de posséder deux concepts qui nous servent en quelque sorte de consolation face à un monde où tous se conduisent en esclaves et où pourtant le mot "esclave" fait reculer d'effroi : nous parlons de la "dignité de l'homme" et de la "dignité du travail". [...] Nous pouvons aussi comparer la glorieuse civilisation au vainqueur blessé et sanglant qui dans le cortège de son triomphe traîne avec lui en esclave les vaincus enchaînés à son char : comme si une puissance lénifiante les avaient aveuglés au point que, déjà presque broyés par les roues du char, ils continuent néanmoins à crier : "Dignité du travail !" "Dignité de l'homme !" »*¹⁸⁴

La critique de la terminologie hypocrite qui prévaut dans les sociétés modernes, en particulier chez les libéraux, est sévère ; la formulation rappelle Marx, mais il convient de se garder de ce rapprochement : là où Marx reproche la dichotomie entre l'idéal de la société et la réalité, Nietzsche rejette l'idéal. Pour lui, le but premier de l'Etat est de permettre l'apparition d'une culture, et dans cette optique, l'Etat grec nous apprend que l'esclavage était certes une « *honte* »¹⁸⁵, mais « *tout autant une nécessité* »¹⁸⁶ ; une société dont le « *but naturel* »¹⁸⁷ est la création d'une culture faite pour quelques-uns grâce à l'esclavage du plus grand nombre doit choisir ses valeurs et son organisation en conséquence :

*« Nous ne pouvons par conséquent que tomber d'accord pour avancer cette vérité cruelle à entendre : l'esclavage appartient à l'essence d'une civilisation [...] ; la misère des hommes qui vivent péniblement doit être encore accrue pour permettre à un nombre restreint d'olympiens de produire le monde de l'art. »*¹⁸⁸

¹⁸³ "Dans les programmes scolaires, on compare réellement notre temps avec celui de Périclès, on se félicite du réveil du sentiment national, et je me souviens d'une parodie de l'oraison funèbre de Périclès par G. Freitag, où ce poète né avec ses gros sabots, décrit le bonheur qu'éprouvent à présent les hommes de soixante ans. – Tout est pure caricature ! Voilà l'effet produit ! Celui qui en a vu davantage, il lui en reste une profonde tristesse, du mépris, et l'envie de se retirer.", FP, IV, mars 1875, 3 [41].

¹⁸⁴ CP, 3.

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Ibid.*

Les Grecs n'avaient pas besoin des paravents conceptuels dont s'entourent les Modernes : pour eux le travail en lui-même était un « *avilissement* », et ils l'avouaient « *avec une effrayante franchise* »¹⁸⁹. Dans cette optique, le rôle de l'Etat est précisément de garantir la pérennité de cette organisation :

« [...] *seule la poigne de fer de l'Etat peut contraindre les plus grandes masses à se fondre de sorte que se produise alors nécessairement cette séparation chimique de la société qu'accompagne sa nouvelle structure pyramidale.* »¹⁹⁰

Son pouvoir, l'Etat l'a conquis par l'usurpation et la violence, qui est selon Nietzsche à la source de tout droit¹⁹¹ ; de fait, le philosophe reprend ici le principe hobbesien de *bellum omnium contra omnes* : l'Etat naît du besoin de chacun de se protéger de l'autre. Aux tensions internes au peuple, l'Etat substitue une agressivité tournée vers l'extérieur, ce qui exige une structure autoritaire, afin que le peuple se sente tout à fait soumis à l'autorité du souverain. A un certain point pourtant, le Léviathan de Hobbes et l'Etat grec de Nietzsche divergent. Pour Hobbes, il y a un lien indissoluble entre les intérêts particuliers des citoyens et la création de l'Etat, qui garantit ces intérêts. Nietzsche remplace cette conception économique par l'idée de *Kultur**, comme but de l'Etat :

« *Tout cela exprime la formidable nécessité de l'Etat ; sans lui la nature ne saurait parvenir, par le biais de la société, à sa libération dans l'éclat et le rayonnement du génie.* »¹⁹²

Tout comme les esclaves qui travaillent pour l'élite culturelle, tout comme cette élite elle-même, l'Etat n'est donc rien de plus qu'un moyen au service de la nature. L'Etat est l'outil dont se sert la nature pour « *forger la culture* »¹⁹³, une culture dans laquelle elle s'incarne et se reflète.

Pour B. von Reinitz, ce n'est pas un hasard si Nietzsche rejette précisément l'aspect économique de la théorie de Hobbes ; un Etat fondé sur des nécessités économiques représente une menace pour la société de l'aristocratie culturelle que souhaite Nietzsche, au moment de la fondation du *Reich*. C'est la bourgeoisie libérale que le philosophe vise lorsqu'il parle « *des hommes que leur naissance placerait en quelque sorte à l'écart des instincts du peuple et de l'Etat et qui ne laisseraient ainsi prévaloir l'Etat que dans la mesure*

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ "La force donne le premier droit, et il n'y a pas de droit qui, en son principe, ne soit abus, usurpation, violence.", *ibid.*

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Ibid.*

où il sert leurs propres intérêts »¹⁹⁴ ; Nietzsche parle ici d'une « aristocratie d'argent dénuée du sens de l'Etat »¹⁹⁵, qui instrumentalise la politique à son seul profit, s'assurant la mainmise sur l'Etat en diffusant au maximum « la conception du monde libérale et optimiste dont la doctrine remonte à la philosophie des Lumières et à la Révolution française, c'est-à-dire une philosophie non métaphysique, purement plate et latine, absolument non germanique. »¹⁹⁶ Nietzsche craint fort qu'une société fondée sur l'argent et l'égalité plutôt que sur le principe monarchique et la culture ne finisse en une alliance catastrophique du prolétariat et de la bourgeoisie, qui anéantirait toute velléité artistique. Car lorsque les esclaves sont au pouvoir, ils instrumentalisent l'Etat et la société toute entière en fonction de ce que leurs valeurs d'esclaves appellent l'intérêt général ; ils perdent de vue le but ultime de la civilisation, la culture, à qui toutes les composantes de la société doivent être soumises. B. von Reibnitz pense que la législation sociale du *Reich* a dû paraître à Nietzsche l'aboutissement de cette alliance entre bourgeoisie et prolétariat¹⁹⁷. Il n'existe pour le philosophe qu'un seul remède :

« Contre cette déviation [...] de l'instinct d'Etat en instinct financier, il n'y a d'autre parade que la guerre et encore la guerre. [...] Si donc je tiens pour dangereuse cette caractéristique de la situation actuelle qu'est l'utilisation de la pensée révolutionnaire au service d'une aristocratie d'argent égoïste et dénuée du sens de l'Etat, si du même coup, je comprends l'immense extension de l'optimisme libéral comme le résultat de l'économie moderne tombée en d'étranges mains et si j'examine tous les malheurs sociaux y compris la décadence des arts, [...] on ne pourra nullement me tenir rigueur d'entonner à cette occasion un péan en l'honneur de la guerre. »¹⁹⁸

La conclusion à laquelle en arrive Nietzsche est que « la guerre est aussi nécessaire à l'Etat que l'esclave à la société »¹⁹⁹, pour établir une hiérarchie véritablement organisatrice. Ses contemporains se rêvent en Athéniens, mais pour Nietzsche, le véritable modèle du *Reich* bismarckien, c'est Sparte²⁰⁰.

Pour Y. Guéneau, l'Etat grec de Nietzsche n'est pas directement une critique du *Reich*, mais une indication quant à la forme que le philosophe aurait souhaité lui voir prendre²⁰¹ ; il

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ B. von REIBNITZ, *op. cit.*, pp.82-83.

¹⁹⁸ CP, 3.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ B. von REIBNITZ, *op. cit.*, p. 83.

²⁰¹ Yves GUÉNEAU, « Prussianisme et conscience tragique », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, T. 19, Strasbourg, 1987, p. 228.

est en effet manifeste que le philosophe a quelques espoirs au moment de la fondation. Dans les dernières pages de *La Naissance de la tragédie*, rédigée au moment même de la création du *Reich*, il écrit :

*« Notre confiance est assez haute dans la pure et forte substance de l'âme allemande pour oser attendre d'elle cette expulsion d'éléments étrangers implantés par violence, et pour considérer comme possible que l'esprit allemand reprenne conscience de soi-même. Quelques-uns penseront peut-être que cet esprit doive entreprendre la lutte en éliminant d'abord l'élément latin ; ils pourraient reconnaître dans la bravoure victorieuse et la gloire sanglante de la dernière guerre une préparation et un encouragement extérieurs à procéder à cette élimination [...] »*²⁰²

Nietzsche dénonce une *Kultur* allemande moribonde, mais avec l'espoir du réveil futur du *deutscher Geist*²⁰³ ; on croit tout d'abord reconnaître la rhétorique, courante à l'époque, qui visait à dénoncer des institutions trop peu allemandes et comme importées de force de France et d'Angleterre ; plusieurs critiques prêtent d'ailleurs à Nietzsche une sensibilité politique nationale-libérale latente²⁰⁴, ce qui tendrait à accréditer cette lecture. Pourtant, dans un fragment de la fin de sa vie consciente, Nietzsche dément lui-même cette interprétation :

*« [...] Cette œuvre [La Naissance de la tragédie] se donne des airs "allemands" et même "fidèles au Reich" – elle croit même encore à l'esprit allemand !... Sa nuance° est qu'elle est allemande-anti-chrétienne : on y lit p.142 : "Mais la pire douleur, pour nous – c'est l'interminable avilissement où l'esprit allemand, devenu étranger à sa demeure et à sa terre natale, a vécu au service de nains perfides." Ces nains perfides, ce sont les prêtres. – Dans un autre passage, on se demande si l'esprit allemand sera encore assez fort pour reprendre conscience de lui-même ; s'il saura encore s'appliquer sérieusement à l'élimination des éléments étrangers ; ou bien s'il continuera à se consumer en efforts maladroits, comme une plante malsaine qui dépérit. Dans ce livre, la transplantation dans le cœur allemand d'un mythe aussi profondément anti-allemand que le mythe chrétien apparaît comme la vraie fatalité allemande. »*²⁰⁵

Il faut tout de même se montrer prudent, et envisager que le dernier Nietzsche cherche à cacher ses premières opinions. Mais malgré tout, plutôt qu'un Nietzsche honteux, nous croyons voir un Nietzsche amusé par sa propre naïveté, que le recul a rendu amer. De fait,

²⁰² CP, 3.

²⁰³ « Tous nos plus ardents espoirs consistent plutôt à reconnaître que, sous l'inquiétude et le désarroi de notre vie civilisée, sous les convulsions de notre culture, une force primordiale est cachée, superbe, foncièrement saine, qui, certes, ne se ment puissamment qu'à des moments exceptionnels, pour s'assoupir ensuite et rêver encore d'un réveil futur. », NT, 23.

²⁰⁴ Voir par exemple : Urs MARTI, „Der grosse Pöbel -und Sklavenaufstand“ : Nietzsches Auseinandersetzung mit Revolution und Demokratie, Stuttgart, Weimar, 1993, p. 93 ; Hasso HOFMANN, „Jacob Burckhardt und Friedrich Nietzsche als Kritiker des Bismarckreiches“, *Der Staat*, T. 10, n°4, Berlin, 1971, p. 446.

²⁰⁵ FP, VIII, printemps 1888, 14 [20].

le moins que l'on puisse dire est que le *Reich* n'a pas pris la direction qu'il souhaitait.

2.1.2. La naissance dramatique du *Reich* – les espoirs déçus

L'un des textes les plus souvent cités pour prouver l'existence d'une pensée politique chez Nietzsche est le début de la première *Considération inactuelle*, *David Strauss, le confesseur et l'écrivain*, publiée en 1873. Cet ouvrage foncièrement polémique s'ouvre en effet par une charge virulente contre le nouveau *Reich*. Parmi les tenants du Nietzsche politicien, nombreux sont ceux qui voient dans ce texte la véritable entrée du philosophe dans le débat politique de son temps, et de fait il représente sa première interrogation publique sur l'Etat.

Avec ce livre, Nietzsche rompt le consensus qui régnait parmi les intellectuels allemands à la suite de la victoire sur la France et de la fondation du *Reich* en 1871 :

« Il semble que l'opinion publique en Allemagne interdise presque de parler des conséquences néfastes et dangereuses de la guerre, surtout s'il s'agit d'une guerre victorieuse. [...] Malgré tout, il importe de le dire, une grande victoire est un grand danger. [...] de toutes les conséquences les plus néfastes qu'a entraînées la dernière guerre avec la France, la plus néfaste, c'est peut-être cette erreur presque universellement répandue : l'erreur de croire, comme fait l'opinion publique, comme font tous ceux qui pensent publiquement, que c'est aussi la culture [Kultur] allemande qui a été victorieuse dans ce combat et que c'est cette culture qu'il faut maintenant orner de couronnes qui seraient proportionnées à des événements et à des succès si extraordinaires. Cette illusion est extrêmement pernicieuse, [...] parce qu'elle pourrait bien transformer notre victoire en une complète défaite : la défaite, je dirais même l'extirpation de l'esprit [Geist] allemand, au bénéfice de "l'empire allemand". »²⁰⁶

Cette ouverture a quelque chose de fracassant, dans une Allemagne où l'on n'avait effectivement de cesse de chanter les louanges de Bismarck et du nouveau *Reich* ; Nietzsche est bien seul à considérer la victoire comme un danger. On le voit, l'originalité de sa critique du nouveau régime est d'être fondée sur une opposition entre *Reich* et *Geist*, c'est-à-dire de faire glisser le débat politique vers le champ culturel. La supériorité militaire de l'Allemagne sur la France ne fait pas de doute²⁰⁷, la victoire est totale, mais pour Nietzsche le combat est ailleurs :

« S'il était possible de soulever contre l'ennemi intérieur cette bravoure impassible et opiniâtre que l'Allemand a opposée à la fougue pathétique du Français, de la

²⁰⁶ DS, 1.

²⁰⁷ « Une discipline sévère, une bravoure et une endurance naturelles, la supériorité du commandement, l'unité et l'obéissance de ceux qui étaient commandés, bref, des éléments qui n'ont rien à voir avec la culture nous firent triompher des adversaires à qui manquaient les plus essentiels de ces éléments. », *ibid.*

soulever contre cette "instruction", très douteuse et en tous les cas antinationale que, par un dangereux malentendu, on appelle aujourd'hui, en Allemagne, Kultur, tout espoir d'une véritable culture [Bildung] allemande, l'opposé de cette fausse instruction, ne serait pas perdu. »²⁰⁸*

Le cœur du problème de la fondation du *Reich* se trouve donc compris dans cette *Kultur*, que Nietzsche juge totalement décadente ; il lui semble qu'au lieu de la dépasser, le *Reich* l'a institutionnalisée, qu'il a installé à sa tête précisément ceux que Nietzsche entend dénoncer dans cette première *Considération Inactuelle* : les « *philistins de la culture* », les artisans de la fausse culture, de la « *non-culture* » à qui il manque l'unité de style essentielle à une culture véritable²⁰⁹ ; lorsqu'il parle de ce qu'il voudrait, quant à lui, pour rendre à l'Allemagne son envergure, il dit : « *Je veux additionner Schopenhauer, Wagner et la première hellénité : cela permet d'apercevoir une culture superbe.* »²¹⁰ ; c'est bien la conception de la culture que l'on avait vu exposée dans *l'Etat grec*, reliée aux deux influences majeures de la pensée du jeune Nietzsche. *A contrario*, lorsqu'il revient sur les *Considérations inactuelles* à la fin de sa vie, le philosophe résume ainsi son jugement sur la culture allemande d'alors : « *elle était dépourvue de signification, de substance et de but. Elle ne représentait qu'une "opinion publique"* »²¹¹.

En assimilant *Kultur* et opinion publique, Nietzsche rend le peuple entier responsable de la décadence, et non pas seulement ses dirigeants²¹². Dans cette optique, il est assez intéressant de remarquer que la seule occurrence du nom de Bismarck²¹³ dans un ouvrage si polémique ne donne lieu à aucun commentaire direct ; Nietzsche ne conteste même pas au chancelier le génie dont Strauss lui fait crédit. Dans les fragments posthumes contemporains de cette première *Considération inactuelle*, on lit :

« [Strauss] utilise le génie aristocratique comme Bismarck utilise la social-démoc<ratie> : mais Strauss le fait contre les sociaux-démocrates et en faveur de la bourgeoisie, avec une grande répugnance. »²¹⁴

Bismarck est cité, mais il n'est là que comme point de comparaison, comme référence ; le jeune Nietzsche, même dans ces notes qu'il n'aurait jamais publiées, ne porte aucun jugement sur Bismarck : le chancelier ne l'intéresse pas. Au fond, le philosophe est avant

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ DS, 2.

²¹⁰ FP, IV, été (?) 1875, 6 [14].

²¹¹ EH, III, CIN, 1.

²¹² « [...] *l'Allemagne n'a jamais manqué de chefs ni de capitaines des plus clairvoyants et audacieux, mais ce sont les Allemands qui ont manqué à ces chefs.* », DS, 1.

²¹³ DS, 7.

²¹⁴ FP, III, printemps-automne 1873, 27 [24].

tout perplexe devant la fascination que semble exercer le nouveau *Reich* sur toute l'Allemagne intellectuelle, et il exprime cette perplexité avec une grande clarté dans la troisième *Considération inactuelle*. Pour lui, ce n'est simplement pas là ce qui importe :

*« Toute philosophie qui croit qu'un événement politique peut déplacer ou même résoudre le problème de l'existence est une philosophie de mauvais aloi. Depuis que le monde existe, on a souvent fondé des Etats ; c'est là une vieille histoire ! Comment une innovation politique devrait-elle suffire pour faire, une fois pour toutes, des hommes de joyeux habitants de la terre ? »*²¹⁵

Cette Allemagne toute entière tournée vers son nouvel Etat oublie, pour Nietzsche, l'essentiel – au lieu d'accueillir Bismarck en triomphateur à son retour de France, elle ferait mieux de se préoccuper de sa *Kultur* moribonde. Le pouvoir a abêti l'Allemagne²¹⁶, la campagne victorieuse contre la France et la fondation du *Reich* lui ont fermé les yeux. C'est bien la guerre qui, en fin de compte, abêtit :

« Guerre.

*Le vainqueur devient le plus souvent stupide, le vaincu méchant.
La guerre simplifie. Tragédie pour les hommes. Quels sont ses effets sur la culture?
Indirects : elle rend barbare et par là plus naturel. Elle est une hibernation de la culture.
Directs : tentative prussienne de volontaires pour un an : rattacher certains allègements du service à des conditions culturelles.*

*Je sais qu'avant longtemps beaucoup d'Allemands sentiront comme moi le besoin de vivre pour leur formation affranchis de la politique, du national, des journaux. Idéal d'une secte de la culture. »*²¹⁷

Le dernier espoir que garde Nietzsche pour l'Allemagne, il le place donc dans les individus ; déjà à son retour de la guerre de 1870, une méfiance naissante vis-à-vis de l'Etat lui avait fait concevoir le rêve, vite déçu, de fonder « une nouvelle Académie grecque »²¹⁸, avec des penseurs qu'il imaginait à la fois à son goût et à sa mesure (Erwin Rohde en particulier). Si le projet avorte rapidement, Nietzsche en garde la conviction que la *Kultur* doit maintenant grandir seule, à l'abri de l'Etat.

2.1.3. Etat et éducation : *Gebildete gegen Eingebildete*²¹⁹

²¹⁵ SE, 4

²¹⁶ CI, VIII, 1.

²¹⁷ FP, III, début 1874-printemps 1874, 32 [62].

²¹⁸ Lettre à Rohde, 15 décembre 1870.

²¹⁹ Les gens cultivés contre les suffisants.

Dans la troisième *Considération inactuelle*, intitulée *Schopenhauer éducateur*, Nietzsche s'intéresse à l'éducation telle qu'il l'entend. Il évoque notamment les liens entre philosophie et Etat :

« *L'Etat s'est toujours peu soucié de la vérité, ce qui lui importe, c'est la vérité utile, plus exactement tout ce qui lui est utile, que ce soit la vérité, la demi-vérité, ou l'erreur. Une alliance entre l'Etat et la philosophie n'a donc un sens que lorsque la philosophie peut promettre qu'elle sera directement utile à l'Etat, c'est-à-dire qu'elle place la raison d'Etat plus haut que la vérité. Il est vrai que si l'Etat pouvait également mettre à son service et à sa solde la vérité, ce serait pour lui chose merveilleuse.* »²²⁰

Tout comme il a asservi le peuple, l'Etat s'est donc rendu maître des penseurs allemands ; ils ont été séduits par les promesses du nouveau *Reich*, aux résonances hégéliennes par trop évidentes. Non seulement cette alliance contre-nature entre l'Etat et les universitaires condamne la *Kultur* à rester atrophiée et subordonnée, mais elle marque aussi la fin de l'idéal d'une éducation véritablement formatrice et libératrice ; Nietzsche désespère devant la fin de l'idéal de *Bildung* :

« *Ce qu'il y a d'essentiel s'est perdu dans l'enseignement supérieur en Allemagne : le but tout aussi bien que le moyen qui mène au but. Que l'éducation, la culture [Bildung] même soient le but – et non "l'Empire", – que pour ce but il faille des éducateurs – et non des professeurs de lycée et des savants d'université – c'est cela qu'on a oublié... [...] Ce que les écoles supérieures allemandes atteignent en effet, c'est un dressage brutal pour rendre utilisable, exploitable pour le service de l'Etat, une légion de jeunes gens avec une perte de temps aussi minime que possible.* »²²¹

Il y a chez Nietzsche ce rêve de culture classique plutôt que moderne, qui paraît entièrement hérité de Humboldt ; ce dernier est cependant fort peu présent dans l'œuvre de Nietzsche, puisqu'il n'apparaît qu'une seule fois²²². S'il est alors rangé parmi les « *grands Allemands* » du début du siècle, l'image d'Humboldt est peut-être trop liée à Hegel pour que Nietzsche accepte de s'y référer plus souvent.

Malgré tout, la parenté de pensée est flagrante : les universités allemandes qui commencent à évoluer vers la modernité semblent à Nietzsche atrocement vulgaires. Il voudrait défendre l'idée d'un enseignement supérieur plus « *éducatif* » qu'utilitaire, par rapport à celui qui se développe en Allemagne sur le modèle américain, avec la fondation du *Reich*. Nietzsche voit sans doute très bien comment ce « *processus d'académisation de*

²²⁰ SE, 8.

²²¹ CI, VIII, 5.

²²² A, III, 190.

l'industrie mécanique et des secteurs adjacents »²²³ aide l'Allemagne à sortir de la crise économique des années 1870, mais, on l'a vu, il rejette l'idée d'une société fondée sur l'économie. La position dominante qu'acquièrent les disciplines scientifiques et techniques dans l'Allemagne de Bismarck ne peut donc que lui paraître néfaste. L'idée même d'un enseignement supérieur ouvert à tous, comme le permettent les nouvelles écoles supérieures techniques (*technische Hochschulen*), n'a pas de sens :

*« "Education supérieure" et gros effectifs – c'est là une contradiction primordiale. [...] Personne n'a plus la liberté, dans l'Allemagne actuelle, de donner à ses enfants une éducation aristocratique : nos écoles "supérieures" sont toutes établies selon une médiocrité des plus douteuses [...]. Et partout règne une hâte indécente, comme si quelque chose était négligé quand le jeune homme n'a pas "fini" à vingt-trois ans, quand il ne sait pas encore répondre à cette "question essentielle" : quelle carrière [Beruf] choisir ? – Une espèce supérieure d'hommes [...] n'aime pas les "carrières" – et c'est précisément parce qu'elle se sent appelée [berufen]... »*²²⁴

Même s'il est peu probable que Nietzsche ait été au courant, on ne peut s'empêcher de penser à la jeunesse un peu chaotique de Bismarck, à son passage assez peu remarqué à l'université et à ses premières difficultés à s'adapter à la carrière administrative²²⁵ – rappelons que Bismarck a fui par deux fois ses premières fonctions diplomatiques. Dans un cahier de 1884, Nietzsche note d'ailleurs :

*« Bismarck : aussi loin de la philosophie allemande qu'un paysan ou un étudiant membre d'une corporation. Méfiant à l'égard des gens savants. Cela me plaît chez lui. Il a rejeté tout ce que la sottise culturelle allemande (avec ses lycées et ses universités) prétendait lui apporter. »*²²⁶

Ce qui plaît tant à Nietzsche, c'est qu'ici la répulsion de Bismarck envers l'université allemande de l'époque rencontre la sienne ; même si la disparition de la philosophie chez les hommes d'Etat lui semble, malgré tout, plutôt pathétique²²⁷, il en cherche les raisons dans les universités plutôt que dans les chancelleries :

« Si l'on constate que la philosophie n'est plus très estimée aujourd'hui, il suffit de se demander pourquoi il n'y a plus de grands capitaines, de grands hommes d'Etat qui s'en disent les disciples. C'est parce que, au moment où ceux-ci cherchaient une philosophie, ils ne rencontraient sous son nom qu'un faible fantôme, une sagesse de

²²³ Jürgen KOCCA, *Unternehmer in der deutschen Industrialisierung*, Göttingen, 1975, cité par Sandrine KOTT, *L'Allemagne au XIXe siècle*, Paris, 1999, p.120.

²²⁴ CI, VIII, 5.

²²⁵ Voir à ce sujet Lothar GALL, *Bismarck, le révolutionnaire blanc*, Paris, 1984, pp. 33-37.

²²⁶ FP, VII, printemps 1884, 26 [402].

²²⁷ « *La première philosophie grecque est exclusivement une philosophie d'hommes d'Etat. Que nos hommes d'Etat font piètre figure !* », FP, IV, été (?) 1875, 6 [14].

professeur, en un mot parce que la philosophie a eu vite fait de devenir pour eux une chose ridicule. »²²⁸

Si Bismarck est si éloigné de la philosophie, la faute en incombe en premier lieu à ces universités qui se sont compromises avec le régime, et qui ne savent plus que former au lieu d'éduquer. Nietzsche est d'ailleurs bien loin de ne blâmer que les disciplines scientifiques ou techniques. Au contraire, c'est avec les disciplines classiques (philosophie, langues anciennes, philologie, histoire) qu'il est le plus dur, probablement parce que sa déception est d'autant plus grande. Il va jusqu'à attaquer nommément certains professeurs, qui représentent pour lui les archétypes des « *philistins de la culture* »²²⁹.

Il y a ici une certaine évolution dans la pensée de Nietzsche, par rapport à la vision de l'Etat qu'il développait dans ses premiers écrits ; le lien entre les intellectuels et l'Etat, unis au sein de l'Etat grec pour créer la *Kultur*, a disparu, et c'est sans aucun doute possible la fondation du *Reich* qui a changé la donne :

« On tient maintenant la puissance. Du temps de Hegel on se contentait d'aspirer à l'avoir. C'est là une grande différence. L'Etat n'a plus besoin de la sanction par la philosophie, c'est pourquoi celle-ci est devenue pour lui inutile. Lorsqu'il n'entretiendra plus des chaires aux Universités, [...] il ne pourra qu'en tirer profit. Mais ce qui me paraît plus important, c'est que l'Université, elle aussi, y verra un avantage. »²³⁰

Alors que Nietzsche attendait, dans ses premières œuvres, le concours de l'Etat pour permettre la régénération de la *Kultur*, on voit qu'il commence très nettement à souhaiter que chacun reste de son côté, pour leur plus grand bien mutuel : car le seul lien qui subsiste entre Etat et *Kultur* est une subordination, qui ne saurait produire, au mieux, qu'une culture frelatée.

C'est encore une fois dans *Ecce Homo*, lorsqu'il revient sur ses premiers écrits, qu'il exprime le plus clairement son opinion : « *le but, qui est la civilisation [Kultur], se perd ; le moyen, l'activité scientifique moderne, barbarise...* »²³¹ ; la boucle est bouclée : l'université asservie par l'Etat produit les philistins de la culture [*Bildung*], qui ne sauraient à leur tour produire autre chose qu'une fausse culture [*Kultur*].

²²⁸ SE, 8.

²²⁹ SE, 4.

²³⁰ SE, 8

²³¹ EH, III, CIN, 1.

2.1.4. « Le plus froid de tous les monstres froids »²³²

C'est une certaine irritation que l'on sent poindre chez Nietzsche lorsqu'il parle à nouveau d'Etat dans la troisième *Considération inactuelle* :

« [...] nous apercevons la conséquence de cette doctrine prêchée encore récemment sur tous les toits, et qui consiste à affirmer que l'Etat est le but suprême de l'humanité et que, pour l'homme, il n'est pas de but supérieur à celui de servir l'Etat ; ce en quoi je ne reconnais pas un retour au paganisme, mais à la sottise. [...] c'est pourquoi je ne m'occupe à l'heure présente [...] que d'un domaine assez indépendant du bien de l'Etat, celui de la culture. »²³³

La « doctrine » évoquée par Nietzsche n'est autre que l'hégélianisme, qu'il rejette avec un dédain agacé – il ne croit plus que le concours de l'Etat puisse être profitable en quoi que ce soit à la *Kultur*, mieux vaut rester sur des positions d'indépendance. Cet agacement se transforme rapidement en une critique radicale de l'Etat moderne, et elle trouve son expression la plus aboutie dans un passage demeuré célèbre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, « De la nouvelle idole »²³⁴ :

« Il y a quelque part encore des peuples et des troupeaux, mais ce n'est pas chez nous, mes frères : chez nous, il y a des Etats.
Etat ? Qu'est-ce que cela ? Allons ! ouvrez les oreilles, je vais vous parler de la mort des peuples.
L'Etat, c'est le plus froid de tous les monstres froids. Il ment froidement, et voici le mensonge qui rampe dans sa bouche : "Moi, l'Etat, je suis le peuple." »²³⁵

S. Goyard-Fabre prévient à nouveau que « le mensonge étatique [...] n'est pas une mystification politique comparable à ce que les penseurs d'obédience marxiste dénomment "la mystification libérale de l'Etat bourgeois". Le mensonge que découvre la physiologie sociale de Nietzsche est bien plus profond : c'est un mensonge extra-moral, un mensonge métaphysique. »²³⁶ L'Etat prétend représenter le peuple, il entend être l'instrument du bien commun, mais pour Nietzsche il ne s'agit là, au mieux, que du bien *du* commun. Zarathoustra insiste : « Beaucoup trop d'hommes viennent au monde : l'Etat a été inventé pour ceux qui sont superflus ! »²³⁷, ce qui revient à dire que l'Etat moderne représente l'aboutissement de la prise du pouvoir par les faibles. Le *Reich* est le signe de la mort de

²³² ZA, I, « De la nouvelle idole ».

²³³ SE, 4.

²³⁴ ZA, I.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ Simone GOYARD-FABRE, *Nietzsche et la question politique*, Paris, 1977, p. 75.

²³⁷ ZA, I, « De la nouvelle idole ».

Dieu, les hommes laissés à eux-mêmes ont bâti une nouvelle idole à adorer, ils ont substitué le politique au théologique²³⁸. C'est Hegel qui a, le premier, proclamé la mort de Dieu²³⁹, et Nietzsche lui attribue également la responsabilité du *Reich* bismarckien, manifestation on ne peut plus pathologique de la modernité. Par ses fondements hégéliens, l'Etat a séduit les philosophes, il s'est forgé une culture dont on a vu qu'elle était aussi vide que lui. Désormais, Nietzsche ne croit même plus au besoin d'indépendance entre l'Etat et la *Kultur* : ils sont devenus irréconciliables.

Dans le discours de Zarathoustra, il y a aussi la peur certaine d'un pouvoir étatique totalitaire : « " Il n'y a rien de plus grand que moi sur la terre : je suis le doigt ordonnateur de Dieu" – ainsi hurle le monstre »²⁴⁰ ; l'Etat séduit ainsi, par sa puissance, un peuple privé de Dieu, désemparé par sa liberté soudaine :

« Elle veut tout vous donner, si vous l'adorez, la nouvelle idole : ainsi elle s'achète l'éclat de votre vertu et le fier regard de vos yeux. »²⁴¹

Acculturé, terrifié et tenté à la fois par l'Etat, le peuple se soumet ; il subit la domination d'un Etat vide de sens, dont il admet qu'il lui est supérieur. Dans un paragraphe d'*Humain, trop humain* intitulé « Nouvelle et ancienne conception du gouvernement »²⁴², Nietzsche relie explicitement cette idée à Bismarck et au *Reich* :

« Etablir entre le gouvernement et le peuple cette distinction selon laquelle deux sphères de puissance séparées, l'une plus forte et plus élevée, l'autre plus faible et inférieure, négocieraient et se mettraient d'accord, c'est un reste de sentiment politique transmis par hérédité, qui, dans la plupart des Etats, correspond encore exactement à la réalité historique des relations de puissance. Quand par exemple Bismarck définit la forme constitutionnelle comme un compromis entre gouvernement et peuple, il parle conformément à un principe qui a sa raison dans l'histoire [...]. A l'opposé, on doit maintenant apprendre – conformément à un principe qui [...] est censé, à lui seul, faire l'histoire – que le gouvernement n'est rien qu'un organe du peuple, et non pas un prévoyant et respectable "dessus" par rapport à un "dessous" accoutumé à la modestie. »

Certains ont cherché à voir dans cette image d'un gouvernement trop éloigné du peuple un Nietzsche tempéré, libéré des influences de Wagner et de Schopenhauer, qui ne serait pas encore assombri par la violence de ses dernières œuvres²⁴³. Il semble pourtant prématuré

²³⁸ S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, p. 73.

²³⁹ Cité par S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, p. 72

²⁴⁰ ZA, I, « De la nouvelle idole ».

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² HTH, I, VIII, 450.

²⁴³ Voir par exemple Louis LEIBRICH, « Nietzsche et la politique », *Etudes Germaniques*, n°1, Paris, 1946, pp. 41-58.

de conclure que le philosophe appelle à la démocratie directe : il conclut en effet son paragraphe en affirmant que le passage entre les deux conceptions du gouvernement qu'il propose sera long, et qu' « *en la matière, rien n'est plus à souhaiter que la prudence et une lente évolution.* »²⁴⁴

Dans un chapitre du *Crépuscule des idoles* intitulé « *Ce qui manque aux Allemands* », Nietzsche met un terme désabusé à sa réflexion sur l'Etat :

« *Que l'on fasse un rapide bilan : il n'est pas seulement évident que la civilisation allemande est en décadence, mais encore les raisons suffisantes pour qu'il en soit ainsi ne manquent pas. [...] La civilisation [Kultur] et l'Etat – qu'on ne s'y trompe pas – sont antagonistes : "Etat civilisé" [Kulturstaat], ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de civilisation sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la civilisation a été apolitique, et même antipolitique.* »²⁴⁵

2.2. Le grand homme

Avant de pouvoir étudier la « politique de Nietzsche » proprement dite, il nous faut d'abord nous pencher sur la place que le philosophe accorde dans ses premières œuvres aux grands hommes. Il serait difficile de décrire de manière pertinente sa vision de la politique de Bismarck sans avoir au préalable réfléchi au rôle qu'on peut s'attendre à lui voir tenir. Dans cette optique, il est d'abord essentiel de présenter la vision de l'histoire de Nietzsche, afin de comprendre ce qu'il appelle un grand homme, et le rôle qu'il lui attribue, avant de nous pencher sur la place particulière de l'homme d'Etat.

2.2.1. Critique de la culture historique²⁴⁶

On a vu que les universitaires allemands étaient fréquemment la cible des critiques de Nietzsche ; ceux contre qui il a la dent la plus dure sont sans doute les historiens, en particulier Sybel²⁴⁷ et Treitschke, qui ont le tort d'être ceux qui exercent la plus grande

²⁴⁴ HTH, VIII, 450.

²⁴⁵ CI, VIII, 5.

²⁴⁶ Ce paragraphe s'appuie en grande partie sur les *Etudes Germaniques*, n°218, T.55, Paris, 2000 ; en particulier Herbert SCHNÄDELBACH, « Nietzsches Kritik der historischen Bildung », pp. 169-184, et Angelika SCHOBER, « L'art de l'histoire selon Nietzsche », pp. 221-234.

²⁴⁷ Nietzsche suivit lui-même un cours de Sybel à Bonn, en 1865, sans en être vraiment marqué. Son biographe précise que « *cela tint sans doute essentiellement au caractère nébuleux des conceptions de Sybel, dont Bismarck dit un jour qu'au contraire des historiens qui, comme Taine, clarifient les eaux du passé, Sybel appartenait à l'espèce de ceux qui les troublent.* ». Curt Paul JANZ, *Nietzsche*, Paris, 1984-1985 (1978-1979), t.1, p. 122.

influence sur la pensée de la période ; ainsi, lorsqu'il évoque les raisons des « crises d'abâtissement » dont le Reich lui paraît souffrir, Nietzsche prévient : « regardez donc ces pauvres historiens, les Sybel et les Treitschke, avec leurs grosses têtes matelassées »²⁴⁸, ils sont l'une des causes premières de « ces petits embrumements de l'esprit et de la conscience allemands »²⁴⁹ ; l'avènement des historiens comme têtes pensantes du Reich est symptomatique de la prédominance morbide prise par l'histoire dans la culture allemande²⁵⁰. Nietzsche s'oppose de toute sa verve à cette hypertrophie du sens historique, qui fait dégénérer une vertu en vice²⁵¹ ; pour justifier cette position hautement polémique, il cite Goethe : « Du reste je déteste tout ce qui ne fait que m'instruire, sans augmenter mon activité ou l'animer directement. »²⁵²

A *contrario*, on peut souligner que le seul cours d'université qui ait, semble-t-il, jamais intéressé Bismarck, fut celui de l'historien Heeren²⁵³ ; celui-ci était un disciple d'Adam Smith et de Montesquieu, un rationaliste qui entendait introduire en histoire des perspectives économiques et internationales, afin de mettre au jour les systèmes qui régissent les échanges internationaux et les politiques extérieures des Etats. Pour L. Gall, il est probable que ce cours a eu une influence considérable sur la vision de la politique internationale de Bismarck²⁵⁴. Le philosophe et le chancelier divergent donc nettement, puisqu'il est difficile de trouver une conception de l'histoire plus opposée à celle que Nietzsche développe dans la deuxième *Considération inactuelle, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*. Tout d'abord, contrairement à ses contemporains, Nietzsche refuse de faire de l'histoire une science :

« L'histoire, considérée comme science pure devenue souveraine, serait, pour l'humanité, une sorte de conclusion et de bilan de la vie. [...] Elle ne pourra et ne devra jamais être une science pure, telle que l'est, par exemple, la mathématique. [...] Quand l'histoire prend une prédominance trop grande, la vie s'émiette et dégénère et, en fin de compte, l'histoire elle-même pâtit de cette dégénérescence. »²⁵⁵

C'est que l'histoire telle qu'elle est pratiquée au XIXe siècle suppose l'intégration du principe

²⁴⁸ PBM, VIII, 251.

²⁴⁹ *Ibid.*

²⁵⁰ Ce type de jugement ne laisse que peu de doute sur l'estime que Nietzsche avait pour les deux historiens, c'est pourquoi il est relativement surprenant qu'ils lui aient été si souvent associés, en particulier pendant la première guerre mondiale. Voir par exemple : Ernest BARKER, *Nietzsche and Treitschke : the worship of power in modern Germany*, London, 1914.

²⁵¹ UH, Avant-propos.

²⁵² Lettre de Goethe à Schiller du 19 décembre 1789, cité dans UH, Avant-propos.

²⁵³ L. GALL, *op. cit.*, pp. 30-31.

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ UH, 1.

de causalité, pour s'agréger aux sciences exactes. Or, pour Nietzsche, c'est le hasard et le « *coup de dés* » qui dictent la marche de l'histoire²⁵⁶, et non pas le principe intangible de la causalité. Deleuze dit de Nietzsche qu'il substitue alors « *au couple causalité-finalité* » la « *corrélation dionysiaque hasard-nécessité* »²⁵⁷ : l'historien doit se libérer de l'obsession de la vérité historique, pour mettre fin à cette « *sursaturation d'histoire* » qui paralyse l'instinct créatif des contemporains du philosophe ; l'histoire doit passer au service de la vie, enrichir l'existence de ceux qui l'écrivent et la lisent, plutôt qu'être l'instrument d'une vénération morbide du passé.

Le moyen pour parvenir à mettre l'histoire au service de la vie est défini par Nietzsche comme la recherche d'une nouvelle objectivité, mais d'une objectivité bien différente de celle dont se réclament les historiens allemands du XIXe siècle ; les analyses économiques ou démographiques des historiens tels que Heeren semblent à Nietzsche n'être que de pathétiques efforts vers la science, qui aboutissent à une histoire falsifiée :

*« Les historiens naïfs appellent "objectivité" l'habitude de mesurer les opinions et les actions passées aux opinions qui ont cours au moment où ils écrivent. C'est là qu'ils trouvent le canon de toutes les vérités. Leur travail, c'est d'adapter le passé à la trivialité actuelle. »*²⁵⁸

L'histoire scientifique et hégélienne n'est ni objective, ni encore moins souhaitable. Comme on l'a vu dans le cas de *l'Etat grec*, dont Nietzsche fait une présentation qui nous semble bien peu historique, le philosophe reproche aux historiens de son époque de caricaturer le passé pour justifier le présent. Nietzsche au contraire propose une autre forme d'histoire, qui repose sur l'acceptation par l'historien de l'influence qu'ont les faits sur lui, pour produire une histoire véritablement créative :

*« C'est une superstition que de croire que l'image des choses extérieures, dans l'âme d'un homme ainsi disposé, reproduise l'essence empirique de celles-ci. [...] On oublie que ce moment est précisément le moment de la fécondation, le plus violent, le plus actif et le plus personnel dans l'âme de l'artiste, un moment suprême de création, dont le résultat sera une peinture vraie au point de vue artistique, mais non pas au point de vue historique. Concevoir l'histoire avec une objectivité de cette espèce, c'est le travail silencieux du dramaturge. »*²⁵⁹

L'historien doit en quelque sorte utiliser sa force créative pour écrire l'histoire telle qu'il la voit, abandonner les règles externes de l'histoire pour celles, internes, de l'œuvre : chaque

²⁵⁶ Voir à ce sujet Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, 1999 (1962), pp. 29-31. On pense également au poème de Stéphane MALLARME, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

²⁵⁷ G. DELEUZE, *op. cit.*, p. 33.

²⁵⁸ UH, 6.

²⁵⁹ *Ibid.*

réalisation de cet historien-dramaturge doit être envisagée comme un tout indépendant, car c'est à ce prix qu'il peut atteindre la seule forme d'objectivité qui soit à sa portée, la vérité artistique. Pour Nietzsche, c'est là que se trouve l'homme supra-historique, qui porte sur l'histoire le jugement vrai de sa "*force plastique*".

A cette vision de l'historien correspond une vision de l'histoire, encore une fois aussi éloignée que possible de l'hégélianisme qui domine l'époque. La divergence fondamentale entre Hegel et Nietzsche se situe dans l'existence d'un but final à l'histoire, un *télos*, que Nietzsche rejette sans équivoque :

« On justifie la marche de l'histoire, même toute l'évolution du monde, pour l'ajuster à l'usage de l'homme moderne, selon le canon cynique : On dira qu'il fallait qu'il en fût ainsi, qu'il fallait que les choses allassent comme elles vont aujourd'hui, que l'homme devienne tel que les hommes sont maintenant, et que personne n'a le droit de s'opposer à cette nécessité. »²⁶⁰

La représentation de l'histoire comme une marche implacable vers le progrès agace Nietzsche ; il voudrait ramener l'histoire vers l'homme supra-historique, qui impose sa propre volonté au monde à travers sa force artistique. Ce grand homme n'est plus l'héritier des évolutions antérieures, il est le créateur de nouvelles évolutions.

2.2.2. Le grand homme dans l'histoire

Il y a une similitude frappante entre les appréciations de Nietzsche à propos des historiens et la place qu'il réserve au grand homme dans l'histoire. Tout comme l'historien doit rejeter les conventions pour produire une œuvre originale, le grand homme a pour rôle, selon lui, de faire prévaloir sa propre conception des choses, là encore au travers de sa force plastique – pour Nietzsche, on peut dire qu'un homme est grand si sa biographie peut être intitulée « *Un lutteur qui combattit son temps* »²⁶¹. A. Schober voit d'ailleurs dans l'idée récurrente de force plastique la préfiguration du concept de volonté de puissance tel que l'a dégagé Deleuze, c'est-à-dire un rapport de forces²⁶².

La force du grand homme est telle qu'il modifie non seulement son époque, mais aussi le passé :

« Tout grand homme possède une force rétroactive : à cause de lui toute l'histoire est remise sur la balance, et mille secrets du passé sortent de leur cachette – pour

²⁶⁰ UH, 9.

²⁶¹ UH, 6.

²⁶² A. SCHOBBER, *op. cit.*, p. 233.

être éclairés par son soleil. Il n'est pas du tout possible de prévoir tout ce qui sera encore de l'histoire. Le passé peut-être demeure encore tout à fait inexploré ! »²⁶³

Encore une fois, Nietzsche n'est pas dupe de l'objectivité absolue dont se réclament les historiens de son temps. Il sait pertinemment que l'histoire change avec les époques, que l'histoire des vainqueurs et celle de vaincus concordent rarement ; plus encore qu'une transposition de sa vision de l'historien, sa vision du grand homme est la justification de sa conception de l'histoire : si le grand homme change l'histoire, réinterprète le passé par sa seule existence, à quoi bon se parer d'objectivité ?

Le rôle crucial accordé au grand homme dans la marche de l'histoire est l'une des rares similitudes que l'on puisse dégager entre la théorie de Nietzsche et la conception hégélienne de l'histoire²⁶⁴. Pourtant, on voit rapidement apparaître une nouvelle divergence entre les deux philosophes : si le grand homme de Nietzsche a pour fonction d'imprimer sa propre volonté à l'histoire, celui d'Hegel n'est que l'instrument permettant à la volonté universelle de s'accomplir. Au cours d'une conversation avec le superintendant Max Vorberg, Bismarck a exposé sa propre vision des choses, que son biographe apparente à du « *pur Hegel habillé en chrétien* »²⁶⁵ :

« L'histoire du monde avec ses grands évènements ne se déroule pas à une vitesse régulière comme roule un convoi de chemin de fer. Non, elle avance par à-coups, mais avec une puissance irrésistible. Il faut seulement rester attentif à la progression de Dieu dans l'histoire du monde. Dès qu'on le voit, il faut bondir et se cramponner au pan de son vêtement pour être entraîné avec lui aussi loin que possible. C'est folie innommable et politique anachronique que de provoquer les événements et les troubles pour pouvoir ensuite en tirer parti. »²⁶⁶

Aussi bien publiquement que dans sa vie privée, Bismarck ne faisait pas mystère de sa foi, et rendait souvent grâce à Dieu pour les succès dont tout le bénéfice lui était attribué. Après l'affaire du Schleswig-Holstein²⁶⁷, qui compte sans doute parmi les plus grands succès diplomatiques de Bismarck, celui-ci écrivit à son épouse :

« Au moment de prendre congé, le roi m'a remercié d'un air très ému, en m'attribuant tout le mérite du service que j'ai rendu à la Prusse ; mais ce mérite

²⁶³ GS, I, 34.

²⁶⁴ Voir à ce sujet : Theo MEYER, *Nietzsche und die Kunst*, Tübingen, 1993, p. 38.

²⁶⁵ Lothar GALL, *op. cit.*, p. 56.

²⁶⁶ A. O. MEYER, *Bismarcks Glaube*, 1939, p.33, cité par L. GALL, *op. cit.*, pp. 56-57.

²⁶⁷ Les deux duchés du Schleswig et du Holstein étaient liés à la couronne danoise par une union personnelle. Alors que depuis 1863, des mouvements nationalistes prônant l'indépendance de ces duchés se développaient dans toute l'Allemagne, Bismarck réussit à faire entrer en guerre l'Autriche aux côtés de la Prusse, contre le Danemark. Sous couvert de libération de l'oppression danoise, un condominium austro-prussien fut établi sur les duchés.

revient à Dieu et au soutien qu'il m'a apporté. [...] Aussi intelligent que l'on soit, à l'égal des sages de ce monde, on risque à chaque instant de tâtonner dans l'obscurité comme un enfant... Voilà une des leçons que ne cesse de vous rappeler cette profession. »²⁶⁸

Nietzsche ne l'entend absolument pas ainsi. Pour lui, c'est Bismarck lui-même, lui seul, qui est responsable de la situation. En 1880, alors que Bismarck semble rompre avec le libéralisme et entamer une politique autoritaire (notamment avec le vote des lois anti-socialistes), Nietzsche résume ainsi sa vision du chancelier :

« L'hégémonie politique momentanée de l'Allemagne ne pourra pas se maintenir : elle la doit à la force de volonté d'un individu qui était d'ailleurs si convaincu de la faiblesse de caractère de tous les Allemands qu'il ne craignait ni partis ni princes. Ils peuvent bien avoir la meilleure organisation et la plus parfaite obéissance – il naît pourtant si rarement en ce pays de chefs capables de commander, et plus rarement encore de chefs qui commandent et qui aient de l'esprit. – C'est pourquoi la supériorité est un grand danger – elle enseigne la présomption et les exigences. – On peut faire ce que l'on veut des partis, à condition de VOULOIR : mais velle non discitur [on n'apprend pas à vouloir]. Et vraiment, il n'y faut pas même la volonté d'un Richelieu, mais celle d'un Bismarck – c'est-à-dire une chose beaucoup plus capricieuse et passionnée. »²⁶⁹

Même si ce paragraphe n'a jamais été publié par Nietzsche, on voit qu'il fait presque de Bismarck le canon du grand homme tel qu'il le décrit dans la deuxième *Considération inactuelle*. Il attribue au chancelier les caractères essentiels de la grandeur, la volonté intransigeante, la témérité, la conscience de vivre dans une époque médiocre, qui ne demande qu'à être dirigée. La comparaison avec Richelieu mérite d'être soulignée, elle semble en quelque sorte l'application du principe cité plus haut : Bismarck, par sa seule action, relativise la force de volonté de Richelieu. Nietzsche choisit justement celui que l'on a considéré comme l'archétype de l'homme d'Etat puissant et inébranlable, à qui Bismarck a été si souvent comparé ; dans le même temps, il fait du chancelier l'incarnation de la modernité, pris entre le prince et les partis. Il peut d'abord sembler difficile d'imaginer que Nietzsche voit de la grandeur chez un serviteur de l'Etat, cet Etat tellement honni. C'est que cette grandeur de l'homme d'Etat est assez particulière :

« Les grands hommes d'Etats ont l'imagination de leur peuple – grâce à cela ils sont grands, c.-à-d. efficaces : on sent bien dans le peuple qu'ils engendrent le sentiment de la puissance dont on a soif. Un premier peuple veut la puissance dans l'éclat et le

²⁶⁸ Otto VON BISMARCK, lettre à Johanna, 20.7.1864, *Oeuvres complètes*, Berlin, 1924-1935, T.14, p. 672, cité par L. GALL, *op. cit.*, p. 57.

²⁶⁹ FP, V, fin 1880, 7 [312].

succès milit<aire>, un autre la veut par ruse et supériorité diplomatique. »²⁷⁰

Ce fragment est presque contemporain du précédent, et pourtant, il est soudain plus difficile de déterminer la position de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck – que veut le peuple allemand ? La grandeur de l'homme d'Etat, les rapports entre le grand homme et l'homme d'Etat méritent d'être mis en question.

2.2.3. Grand homme et homme d'Etat

*« L'art de l'homme d'Etat moderne, éveiller la bonne conscience des peuples quand une guerre éclate – la foi dans la victoire de la bonne cause »²⁷¹ ; à cette lecture, il est difficile de ne pas penser à l'affaire de la dépêche d'Ems, où Bismarck réussit à pousser la France à la guerre, en donnant au peuple allemand le sentiment d'être agressé²⁷². La question de la grandeur de l'homme d'Etat chez Nietzsche semble donc liée à celle de la morale, ou en tout cas l'apparence de la morale – pour gouverner, il faut pouvoir sembler appliquer la « *légitime défense comme principe politique* »²⁷³ :*

« Tous les hommes qui sentent qu'il leur faut les paroles et les intonations les plus violentes, les attitudes et les gestes les plus éloquents, pour pouvoir agir, les politiciens révolutionnaires, [...] , tous ceux qui veulent éviter les demi-succès : tous ceux-là parlent de "devoirs", et toujours de devoirs qui ont un caractère absolu – autrement ils n'auraient point droit à leur pathos démesuré : ils le savent fort bien. [...] Celui qui se sent déshonoré à la pensée qu'il est l'instrument [...] – mais qui veut justement être cet instrument ou bien est forcé de l'être, en face de lui-même et de l'opinion publique, celui-là aura besoin de principes pathétiques que l'on peut avoir sans cesse à la bouche : – des principes d'une obligation absolue à qui l'on peut se soumettre et se montrer soumis sans honte . »²⁷⁴

Le paradoxe contenu dans l'expression « *politiciens révolutionnaires* » évoque sans doute Bismarck. Il doit sans cesse invoquer la morale, lui qui ne peut qu'être l'instrument du prince et de l'expression de la volonté du peuple. L'homme d'Etat ne peut finalement que s'accrocher ostensiblement aux impératifs catégoriques kantien s'il veut enthousiasmer tout en menant « *ses entreprises à l'abri d'une bonne conscience* »²⁷⁵ :

« Dans le monde, les meilleures choses ne valent rien sans quelqu'un qui les met en

²⁷⁰ FP, V, été 1880, 4 [244].

²⁷¹ FP, IV, été 1878, 31 [7].

²⁷² L. GALL, *op. cit.*, p. 457.

²⁷³ FP, III, été 1872-début 1873, 19 [109].

²⁷⁴ GS, I, 5.

²⁷⁵ FP, IV, septembre 1876, 18 [60].

scène : le peuple appelle ces metteurs en scène des grands hommes. [...] La place publique est pleine de bouffons solennels – et le peuple se vante de ses grands hommes ! Ils sont pour lui les maîtres du moment. »²⁷⁶

L'homme d'Etat est une invention du peuple, il n'existe que grâce au pouvoir que le peuple lui prête ; et « *le peuple comprend mal ce qui est grand, c'est-à-dire ce qui crée* »²⁷⁷ : l'opinion publique attribue la grandeur à ceux qui prêchent sa morale, la morale du troupeau, et à ceux qui savent prendre l'apparence de la grandeur. Le grand homme de la masse se fabrique aisément : « *il faut que la masse ait l'impression qu'il y a là une force de volonté puissante, voire indomptable. La volonté forte est admirée de tout le monde, parce que personne ne l'a et parce que chacun se dit que, s'il l'avait, il n'y aurait plus de limite pour lui ni pour son égoïsme* »²⁷⁸. On parvient rapidement à convaincre la masse, par le biais d'une presse manipulable²⁷⁹, par des discours²⁸⁰ ou des effets de manche :

« De même que le peuple suppose tacitement chez l'homme qui s'entend à la pluie et au beau temps et les annonce un jour à l'avance, le pouvoir de les faire, de même aussi des gens même cultivés et savants attribuent aux grands hommes d'Etat, à grand renfort de foi superstitieuse, toutes les révolutions et toutes les conjonctures importantes qui ont lieu durant leur gouvernement, comme une œuvre qui leur est propre [...] – et cette croyance n'est pas ce qui sert le moins leur puissance. »²⁸¹

Nietzsche n'a que du mépris pour le peuple qui se laisse berner, mais la facilité dans laquelle tombe l'homme d'Etat l'éloigne de la grandeur telle qu'il la conçoit :

« Un grand homme, un homme que la nature a construit et inventé dans le grand style, qu'est-ce? Premièrement, il a dans toute son activité une ample logique, qui à cause de son ampleur est difficile à embrasser du regard et par conséquent trompeuse, une capacité d'étendre sa volonté sur de grandes superficies de son existence et à mépriser ainsi qu'à rejeter tout moyen médiocre comme tel, qu'il s'agisse en l'occurrence des plus belles et des "plus divines" choses du monde. Deuxièmement, il est plus froid, plus dur, plus résolu, et sans crainte de l' "opinion" ; il lui manque les vertus qui sont liées au "respect" et au fait d'être respecté, en général tout ce qui appartient à la "vertu du troupeau". [...] Il y a en lui une solitude qui est chose inaccessible à la louange et au blâme, qui est sa propre juridiction et n'a aucune instance au-dessus d'elle. »²⁸²

²⁷⁶ ZA, I, « Des mouches sur la place publique ».

²⁷⁷ *Ibid.*

²⁷⁸ HTH, I, VIII, 460.

²⁷⁹ Voir HTH, I, VIII, 447.

²⁸⁰ « Art honnête et art malhonnête – différence principale. L'art dit objectif n'est le plus souvent que de l'art malhonnête. C'est pourquoi la rhétorique est plus honnête, parce qu'elle reconnaît l'illusion comme fin. Elle ne prétend pas du tout exprimer la subjectivité mais <correspondre> à un certain idéal du sujet, à l'homme d'Etat puissant, etc., tel que le peuple le conçoit. » FP, III, début 1874 – printemps 1874, 32 [14].

²⁸¹ HTH, I, VIII, 449.

²⁸² FP, VII, avril-juin 1885, 34 [96].

Bismarck, même s'il possède certaines des caractéristiques des grands hommes – en particulier la volonté –, a eu le tort de s'abandonner à l'événement²⁸³ ; il n'est plus qu'une parodie de grand homme : « *le plus grand homme d'Etat de l'Allemagne ne [croit] pas aux grands hommes d'Etats* »²⁸⁴. C'est au fond un certain dépit que l'on sent chez Nietzsche, lorsqu'il critique la facilité avec laquelle Bismarck prend le contrôle de la masse, comme s'il enrageait de voir un talent si piètrement employé. Pour lui, la grandeur ne saurait se trouver dans la facilité, et la masse subjuguée ne peut être considérée comme l'arbitre de cette grandeur ; Nietzsche enrage parfois, et va jusqu'à espérer qu'un autre que Bismarck ramène sa grandeur à ses justes proportions :

« *Puisse l'Europe produire bientôt un grand homme d'Etat et puisse celui qui à présent, à l'époque mesquine de la myopie plébéienne, est célébré comme "le grand réaliste" se révéler petit.* »²⁸⁵

Dans un paragraphe de *Par-delà Bien et Mal* souvent appelé « *Les deux vieux patriotes* », Nietzsche tranche finalement la question de la grandeur de Bismarck – à cette occasion plus encore que dans les précédentes, on ne peut manquer de reconnaître le chancelier :

« *"Celui-là, il fait autant de cas de la philosophie qu'un paysan ou qu'un étudiant de brasserie : il est encore innocent, disait l'un. Mais aujourd'hui, qu'importe ! Nous sommes à l'époque des masses : elles se mettent à plat ventre devant tout ce qui est massif. [...] Qu'un homme d'Etat leur élève une nouvelle tour de Babel, un monstre quelconque d'Empire et de puissance – ils l'appelleront "grand". [...] Supposez qu'un homme d'Etat condamne son peuple à "faire de la politique", [...] supposez que cet homme d'Etat excite les passions et les convoitises endormies de son peuple, [...] qu'il lui fasse un crime d'aimer les choses étrangères et l'infini qu'il porte secrètement en lui, – supposez qu'il ravale les penchants les plus intimes de ce peuple, lui retourne la conscience, rende son esprit étroit et son goût "national", dites-moi, un homme d'Etat qui ferait tout cela, [...] un tel homme d'Etat serait-il grand ?" "Sans aucun doute ! lui répondit l'autre vieux patriote avec vivacité, sinon il n'aurait pu réussir ! C'était fou, peut-être, de vouloir chose pareille ? Mais peut-être toute grandeur n'a-t-elle été à ses débuts qu'une folie !" – "C'est donner aux mots un sens abusif ! lui cria son interlocuteur ; fort, fou, fort et fou, tant que vous voudrez, mais un tel homme n'est pas grand !" »*²⁸⁶

On le voit, Nietzsche semble solder ses comptes ; il évoque également, au début du paragraphe, sa jeunesse nationaliste. Il reprend tous ses commentaires, jusqu'ici plus ou

²⁸³ « Se vider – A mesure que quelqu'un s'abandonne aux événements il s'amointrit de plus en plus. C'est pourquoi de grands hommes politiques peuvent devenir des hommes tout à fait vides, alors qu'ils étaient autrefois riches et plein de talents. », HTH, II, I, 315.

²⁸⁴ HTH, II, I, 324.

²⁸⁵ FP, VII, automne 1884 – printemps 1885, 30 [1].

²⁸⁶ PBM, VIII, 241.

moins voilés, à propos de Bismarck – l'absence de philosophie, l'Etat monstrueux, la grandeur accordée par le peuple – et clôt son aphorisme en présageant que « *l'homme fort ne tarderait pas à être réduit sous la domination d'un autre, plus fort que lui* »²⁸⁷ ; la force et la volonté ne suffisent pas pour être grand. Conserver le pouvoir par le nationalisme et les manœuvres politiques, c'est enfoncer son peuple dans la médiocrité, le laisser s'y complaire, et accélérer sa décadence.

2.3. « La politique de la décadence »²⁸⁸

Nietzsche rejette la politique dans son ensemble, telle que l'envisagent ses contemporains : elle est pour lui l'expression de la décadence, la maladie de la modernité. Cette décadence prend de multiples formes ; elle s'incarne tout d'abord dans la politique menée par Bismarck, aussi bien dans ses moyens que dans ses fins, mais on peut également la diagnostiquer chez les socialistes, à propos de qui l'opinion de Nietzsche convient d'être précisée, et elle trouve finalement son expression la plus claire dans les relations entre religion et gouvernement.

2.3.1. La « politique de Nietzsche » à l'épreuve de la politique de Bismarck

Il faut tout d'abord préciser que c'est toujours avec réticence que nous parlons de « politique de Nietzsche » ; il nous semble que ce concept a été forgé par la critique, et ne correspond guère à la réalité de l'oeuvre. Si le philosophe a bien écrit à propos de la politique, nous sommes enclins à penser qu'il s'agit plutôt de commentaires sur la vie publique de son époque que de philosophie politique à proprement parler.

Nietzsche ouvre le huitième chapitre d'*Humain, trop humain*, son « *Coup d'œil sur l'Etat* », par ces mots :

« Le caractère démagogique et le dessein d'agir sur les masses actuellement sont communs à tous les partis politiques ; tous sont dans la nécessité, en vue dudit dessein, de transformer leurs principes en grandes niaiseries à la fresque et de les peindre sur les murailles. »²⁸⁹

Tout comme il ne pouvait accepter que le peuple désigne ses grands hommes, Nietzsche est effaré par la simplification navrante du débat politique qu'il voit sous ses yeux. Il

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ Titre emprunté à S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, p. 65.

²⁸⁹ HTH, I, VIII, 438.

reconnaît encore une fois le règne de l'opinion publique, de la plèbe, qui s'incarne dans le système des partis autant qu'elle le condamne à la médiocrité. La politique de masse oblige à la constitution de partis, qui à leur tour ne peuvent qu'étouffer la pensée au nom du grand nombre – les partis ont *plus intérêt* à l'unanimité qu'au débat interne²⁹⁰. Nietzsche voit parfaitement l'intérêt que toute la société allemande trouve au système des partis et au parlementarisme : la classe politique y gagne une puissance relative et satisfait son égoïsme, les intellectuels asservis applaudissent devant tant de liberté de pensée, et quant aux gens du peuple, « *si ce sentiment de disposer d'eux-mêmes, l'orgueil des cinq ou six idées que leur tête renferme et met au jour, leur rend en effet la vie si agréable qu'ils supportent volontiers les conséquences fatales de leur étroitesse d'esprit : il y a peu d'objections à faire* »²⁹¹. Surtout, il ne lui a pas échappé que c'est à Bismarck que ce système profite le plus ; Nietzsche rappelle comment il avait voulu, à l'origine, faire du *Reichstag* son instrument :

« *Bismarck voulait faire du Parlement un paratonnerre pour l'homme d'Etat au pouvoir, une force contre la couronne et le cas échéant un levier pour faire pression sur l'étranger : – il a trouvé là aussi son bouc émissaire en cas de faute ou d'accident.* »²⁹²

On sait que Bismarck n'a jamais réussi à faire du Parlement une simple chambre d'enregistrement, malgré ses tentatives répétées pour réduire le pouvoir des députés ; cela ne l'a pourtant pas empêché de l'instrumentaliser – en avril 1881 par exemple, alors que le *Reichstag* s'oppose de toute son inertie au projet d'assurance sociale, Bismarck provoque les députés en soumettant à leur vote une loi visant à réduire leurs propres pouvoirs ; le chancelier profite alors du refus attendu des parlementaires pour donner aux électeurs le sentiment que l'exécutif est l'objet de l'opposition systématique du Parlement. Dans un discours franchement provocateur et démagogique²⁹³, prononcé devant le *Reichstag* le 5 mai 1881, il accuse les députés de se couper du peuple et de ses véritables aspirations, de devenir des bureaucrates disposant d'une charge héréditaire plutôt que des représentants élus. Nietzsche avait bien compris que pour le chancelier, le parlementarisme n'est « *qu'un*

²⁹⁰ « *Lorsqu'un parti s'aperçoit qu'un de ses membres, après avoir été un adhérent absolu, est devenu un adhérent conditionnel, il tolère si peu ce changement qu'il tente, par toutes sortes d'humiliations et de provocations, d'amener sa défection complète et d'en faire un adversaire : car il soupçonne que l'intention de voir dans sa doctrine quelque chose d'une valeur relative, autorisant le pour et le contre, l'examen et le choix, est plus dangereux pour lui qu'une opposition radicale.* », HTH, II, I, 305.

²⁹¹ HTH, I, VIII, 438.

²⁹² FP, VII, printemps 1884, 25 [272].

²⁹³ L. GALL, *op. cit.*, p. 646.

nouveau moyen de faire ce qu'on veut »²⁹⁴ ; les protestations du Reichstag, si virulentes soient-elles, ne peuvent que servir Bismarck :

« Les Parlements pourraient être extrêmement utiles pour un homme d'Etat souple et fort ; il dispose là de quelque chose sur quoi il peut s'appuyer – toute chose de ce genre doit pouvoir résister ! [...] Mais au total je souhaiterais que la stupidité des chiffres et la superstition à l'égard des majorités ne s'installent pas encore en Allemagne comme chez les races latines ; et aussi qu'on invente finalement encore quelque chose en politique ! Cela a peu de sens et représente beaucoup de danger que de laisser la coutume du suffrage universel, encore si récente et si facile à déraciner, prendre racine plus profondément, alors que son introduction n'était à vrai dire qu'une mesure de détresse momentanée. »²⁹⁵

Nietzsche rappelle que la première expérience de suffrage universel en Allemagne ne remonte qu'à 1848, c'est à dire au Parlement de Francfort. Le moins que l'on puisse dire est que cette révolution n'a pas su démontrer sa supériorité sur le pouvoir royal, qui a rapidement repris les choses en mains. On a vu combien Nietzsche rejetait l'idée d'une histoire progressant inexorablement vers la modernité ; sa philosophie de l'histoire l'incite au contraire à penser qu'on pourrait tout à fait défaire ce qui a été fait, pour peu qu'un grand homme le veuille. Bismarck, son champion, a choisi la voie inverse : il a bâti un Etat on ne peut plus moderne, et où le Parlement est élu au suffrage universel, ancrant ainsi l'Allemagne dans la décadence :

« Le jésuitisme de la médiocrité, qui tente de briser ou d'affaiblir, comme un arc dangereux, l'homme exceptionnel et tendu : par la pitié et par une politique facile de la main tendue, tout autant qu'en empoisonnant sa nécessaire solitude et en souillant secrètement sa foi – : ce jésuitisme qui triomphe quand il peut dire : "il est enfin devenu comme tout le monde", ce jésuitisme dominateur qui constitue la force motrice de tout le mouvement démocratique, est partout _ _ _ »²⁹⁶

Ce que Nietzsche reproche essentiellement à la démocratie, c'est donc le nivellement par le bas. Il lui semble que la prise du pouvoir par le troupeau condamne le peuple entier à la médiocrité ; l'Etat démocratique refuse que l'on marche hors de son sillage, il jette l'anathème sur tous ceux qui s'écartent. Si Nietzsche parle de « jésuitisme », c'est que pour lui la démocratie et la morale entretiennent des rapports très étroits : d'une part la démocratie lui semble procéder du dogme chrétien d'égalité, d'autre part la morale est la massue dont se sert l'Etat démocratique pour écraser les forts : le troupeau moralise, il déteste les

²⁹⁴ FP, VII, avril – juin 1885, 34 [93].

²⁹⁵ FP, VII, avril – juin 1885, 34 [109].

²⁹⁶ FP, VIII, automne 1885, 1 [179].

solitaires²⁹⁷.

Le peuple adore cette morale, aussi les politiciens ne se privent-ils pas de l'employer :

« *Les grands princes et les grands conquérants parlent la langue pathétique de la vertu, en signe que celle-ci, grâce au sentiment de puissance qu'elle procure, est reconnue parmi les hommes. La malhonnêteté de toute politique consiste en ce que les grands mots que chacun doit avoir à la bouche pour manifester qu'il est en possession de la <puissance> ne peuvent pas coïncider avec les situations et les mobiles véritables.* »²⁹⁸

Nietzsche met ici au jour l'une des caractéristiques les plus frappantes du débat politique de son époque : tout comme Bismarck qui ne cesse d'invoquer Dieu dans ses discours²⁹⁹, les députés du *Reichstag* n'avaient en quelque sorte que la morale à la bouche – l'assurance invalidité et vieillesse de 1889, adoptée après d'interminables débats, fut par exemple subordonnée à la moralité de l'ouvrier³⁰⁰ (en particulier, les alcooliques n'y avaient pas droit) ; les longues argumentations représentaient pourtant surtout des manœuvres politiques des députés, décidés à faire chuter Bismarck. Du côté du chancelier, la législation sociale entière a pour origine un calcul politicien³⁰¹, et Nietzsche ne manque pas de se moquer du gouffre qui sépare la pose vertueuse de Bismarck de sa *Realpolitik*³⁰². Le chapitre d'*Humain, trop humain* consacré à la politique se termine ainsi : « Et redisons-le. – *Opinions publiques – veuleries privées* »³⁰³.

Ici, il faut éviter une méprise ; si Nietzsche dénonce une fausse démocratie, basée sur la dichotomie entre le discours (moral) des politiciens et leurs intentions (réalistes), ce n'est pas pour réclamer une plus grande honnêteté. Au contraire, il est convaincu que la démocratie crée cette situation, que précisément, lorsque l'on donne le pouvoir au troupeau, l'on est bien contraint d'adopter sa morale. Cette démocratisation factice provient elle-même de ce que l'on veut, dans le même temps, la démocratie et l'Etat fort : contradiction majeure³⁰⁴. Pour Nietzsche, si l'on va jusqu'au bout de la logique démocratique, on est bien obligé de donner raison aux socialistes :

²⁹⁷ ZA, I, « Des voies du créateur ».

²⁹⁸ FP, V, été 1880, 4 [245].

²⁹⁹ L. GALL, *op. cit.*, p. 58.

³⁰⁰ S. KOTT, *L'Etat social allemand au XIXe siècle : représentations et pratiques*, Paris, 1995, p. 305.

³⁰¹ L. GALL, *op. cit.*, pp. 686-687.

³⁰² « [...] Kant découvrit encore dans l'homme une faculté morale, car, en ce temps-là, les Allemands étaient encore moraux, et ignoraient encore tout de la "politique réaliste" », PBM, I, 11.

³⁰³ HTH, I, VIII, 482.

³⁰⁴ « Tout ce qui fait que les institutions sont des institutions est méprisé, haï, écarté : on se croit de nouveau en danger d'esclavage dès que le mot "autorité" se fait entendre. La décadence° dans l'instinct d'évaluation de nos politiciens, de nos partis politiques va si loin qu'il préfèrent instinctivement ce qui décompose, ce qui hâte la fin... », CI, IX, 39.

« On a rendu l'ouvrier apte au service militaire, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique : quoi d'étonnant si son existence lui apparaît aujourd'hui déjà comme un état de détresse (pour parler la langue de la morale, comme une injustice –) ? Mais que veut-on ? je le demande encore. Si l'on veut atteindre un but, on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en fait des maîtres. – »³⁰⁵

2.3.2. Nietzsche, Bismarck, et le socialisme³⁰⁶

Les appréciations de Nietzsche au sujet du socialisme sont apparemment l'un des rares points de convergence avec Bismarck : on a mis en avant une hostilité commune envers les sociaux-démocrates³⁰⁷. Il nous semble pourtant que ce point demande à être éclairci, les conceptions du socialisme du philosophe et du chancelier n'ayant que peu en commun.

Pour Nietzsche, les socialistes sont avant tout l'incarnation de la décadence moderne³⁰⁸ ; sous bien des aspects, ils représentent l'aboutissement du mouvement de décadence que Nietzsche désigne sous le nom de nihilisme. Le philosophe montre comment, plus encore que les autres, ils sont frappés par la rhétorique morbide de la morale :

« Il se peut bien que des représentants nobles (quoique pas très intelligents) des classes dirigeantes prennent cet engagement : "Nous allons traiter tous les hommes en égaux, leur reconnaître des droits égaux" ; en ce sens une conception socialiste, reposant sur la justice, est possible [...]. Au contraire, réclamer l'égalité des droits, comme le font les socialistes de la caste assujettie, n'est jamais l'émanation de la justice, mais de la convoitise. – Si l'on montre à la bête des morceaux de viande sanglante dans son voisinage, puis qu'on les retire, jusqu'à ce qu'enfin elle rugisse : pensez-vous que ce rugissement signifie Justice ? »³⁰⁹

Héritier du dogme judéo-chrétien dans sa soif de nivellement par le bas, le socialisme a également conservé la parole moralisatrice qui cache les intentions les plus égoïstes. Son identification à la modernité ne s'arrête pas là ; ce que Nietzsche haïssait dans l'Etat, il redoute de le retrouver décuplé dans le socialisme :

« [Le socialisme] désire une plénitude de puissance de l'Etat telle que le despotisme

³⁰⁵ CI, IX, 40.

³⁰⁶ Il nous aurait sans doute été profitable de consulter la thèse consacrée par Jean-Pierre FAYE à *Nietzsche et la critique du socialisme* (sous la direction de Bernard Bourgeois, Lyon, 1988) ; il semble malheureusement que tous les exemplaires disponibles aient brûlé dans l'incendie de la bibliothèque des thèses de l'ENS-LSH.

³⁰⁷ Voir par exemple : H. L. STEWART, *Nietzsche and the ideals of modern Germany*, Londres, 1915, p. 169.

³⁰⁸ CI, IX, 37.

³⁰⁹ HTH, I, VIII, 451.

seul ne l'a jamais eue, et même il dépasse tout ce que montre le passé, parce qu'il travaille à l'anéantissement formel de l'individu : c'est que celui-ci lui apparaît comme un luxe injustifié de la nature, qui doit être par lui corrigé en un organe utile de la communauté. Par suite de cette parenté, il se montre toujours dans le voisinage de tous les déploiements excessifs de puissance [...] ; il souhaite (il favorise à l'occasion) le despotisme césarien de ce siècle, parce que, comme je l'ai dit, il voudrait en être l'héritier. Mais cet héritage même ne suffirait pas à ses fins, il lui faut l'asservissement complet de tous les citoyens à l'Etat absolu [...]. C'est pourquoi il se prépare silencieusement à la domination par la terreur et enfonce aux masses à demi cultivées, comme un clou dans la tête, le mot "Justice", afin de leur enlever toute intelligence [...] et de leur procurer, pour le vilain jeu qu'elles auront à jouer, une bonne conscience. – Le socialisme peut servir à enseigner de façon brutale et frappante le danger de toutes les accumulations de puissance dans l'Etat. »³¹⁰

Entièrement dévoués à la puissance que leur procurerait leur Etat, les socialistes adoreraient y être enchaînés³¹¹ ; ils ont beau prôner la justice absolue, leurs méthodes ne valent pas mieux que celles des autres politiciens modernes, la ligne du parti étouffe la pensée individuelle, et la propagande ne sert qu'à abrutir les ouvriers en prétendant les libérer.

Ici, il faut établir une première distinction ; Nietzsche faisait tout à fait la différence entre les sociaux-démocrates et les anarchistes, même si le terme de « nihiliste » peut prêter à confusion. Il y a même chez le philosophe une certaine tentation anarchiste, incarnée par Max Stirner. On sait que Nietzsche l'a lu, et qu'il l'a apprécié – C. Andler suggère même que Nietzsche a craint un moment de passer pour un plagiaire de Stirner³¹². Pour S. Goyard-Fabre, si Nietzsche condamne finalement en bloc l'anarchisme, « *il est plausible qu'il ait été ébranlé par le souci de Stirner de libérer l'esprit des idoles fabriquées par les idéalismes religieux et politiques* »³¹³ ; Nietzsche voit même « *plus de pente à la grandeur dans les sentiments des nihilistes russes que dans ceux des utilitaristes anglais* »³¹⁴. En fin de compte, Nietzsche rejette cette tentation anarchiste, reconnaissant, chez eux aussi, les terribles stigmates de la décadence³¹⁵.

Un second point mérite d'être éclairci : les détracteurs de Nietzsche ont cherché à transformer son mépris des socialistes en haine des prolétaires³¹⁶, or les choses sont loin d'être aussi claires. Plus haut, on a vu que si Nietzsche désapprouvait le socialisme, il ne

³¹⁰ HTH, I, VIII, 473.

³¹¹ A, III, 183.

³¹² Charles ANDLER, *Nietzsche, sa vie, sa pensée*, Paris, 1979, t. II, p. 361.

³¹³ S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, p. 67.

³¹⁴ FP, VII, été-automne 1884, 26 [335].

³¹⁵ « [...] que l'on écoute, par exemple, jusqu'à nos anarchistes : comme ils parlent moralement pour convaincre ! Ils finissent par s'appeler eux-mêmes "les bons et les justes" », A, Avant-propos, 3.

³¹⁶ Voir par exemple György LUKACS, *La destruction de la raison*, T. 1, *Les débuts de l'irrationalisme moderne de Schelling à Nietzsche*, Paris, 1958, pp. 288-289.

voyait rien d'étonnant à ce que les ouvriers se considèrent en « état de détresse ». C'est un aspect assez méconnu de son œuvre que celui-ci :

« Le fait que nous attachons plus de prix à la satisfaction de notre vanité qu'à tout autre avantage [...] se montre à un degré ridicule en ceci que chacun [...] souhaite l'abolition de l'esclavage et repousse avec horreur l'idée de mettre des hommes dans cet état : cependant que chacun doit se dire que les esclaves ont à tous égards une existence plus sûre et plus heureuse que l'ouvrier moderne, que le travail servile est peu de chose par rapport au travail de l'ouvrier. On proteste au nom de la "dignité humaine" : mais c'est, pour parler plus simplement, cette vanité chérie qui regarde comme le sort le plus dur de n'être pas sur un pied d'égalité, d'être publiquement compté pour inférieur. »³¹⁷

Nietzsche fait une ici une nouvelle critique acerbe des hypocrisies libérales ; le servage était certes aboli en Prusse³¹⁸, mais les problèmes sociaux étaient encore loin d'être réglés. Cette conscience aiguë de la dureté du sort des ouvriers contraste assez fortement avec l'image du philosophe enfermé dans ses livres, coupé du monde et déjà à demi fou, image que l'on a parfois cherché à accoler à Nietzsche. S. Goyard-Fabre soupçonne même le philosophe d'avoir lu le livre de Wilhelm Liebknecht, *Über die politische Stellung der Sozialdemokratie* [De la situation politique de la Social-démocratie], qui date de 1867³¹⁹. C'est là le signe d'une implication, même relative, dans le débat public, et d'un certain intérêt pour la question sociale.

La vision du socialisme de Bismarck est assez différente, ce qui tient essentiellement à sa position d'homme d'Etat : pour le chancelier, les socialistes représentaient avant tout une force politique. On a beaucoup parlé et écrit au sujet des entretiens entre Bismarck et Ferdinand Lassalle³²⁰ au printemps et à l'été 1863, mais on a également souvent oublié de préciser qu'il n'en était rien sorti de concret. Sa réflexion sur la question sociale, le chancelier la devait plutôt à une observation en profondeur des réalités socio-économiques et des conflits du travail³²¹, qui commence dès le début de sa carrière politique. Cette démarche « constituait pour l'homme pragmatique qu'il était une expérience incomparablement plus

³¹⁷ HTH, I, VIII, 457.

³¹⁸ Les derniers reliquats de féodalité en Prusse orientale ne disparaissent définitivement qu'en 1850.

³¹⁹ S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, p. 107.

³²⁰ Ferdinand Lassalle (1825-1864), fondateur du parti social-démocrate allemand, représentant de la fraction non-marxiste du mouvement ouvrier. Ses entretiens avec Bismarck sont restés célèbres. Il est d'ailleurs amusant de rappeler que dans sa jeunesse, Nietzsche écrit à son ami Gersdorff, alors qu'il venait de lire un livre passablement réactionnaire sur les partis politiques : « Même là se reflète dans tout son éclat l'irrationnelle grandeur de Lassalle. Hélas, je ne vois pas du tout comment je pourrais me procurer ses écrits et je n'ai d'autre consolation que de remettre la chose à plus tard. », lettre à Gersdorff du 16 février 1868.

³²¹ L. GALL, *op. cit.*, p. 520.

importante que les réflexions théoriques interminables que lui présentait Lassalle »³²² ; hors de toute idéologie, « Bismarck [...] était habitué à analyser toutes les conditions et tous les conflits potentiels en fonction de la possibilité de les utiliser sur le plan politique »³²³.

C'est la Commune qui, selon Bismarck lui-même, lui fait percevoir pour la première fois le socialisme comme un danger pour l'Etat, une force délétère, « l'ennemi contre lequel l'Etat et la société se trouvaient en situation de légitime défense »³²⁴. T. Schieder remarque qu'à cette occasion, « la parenté de langage [entre Nietzsche et Bismarck] est presque stupéfiante »³²⁵ : en réaction à un discours de Bebel de mai 1871, où celui-ci présente la Commune comme un combat d'avant-garde, Bismarck parle pour sa part d'une « petite escarmouche »³²⁶ et Nietzsche d'une « légère indigestion »³²⁷.

C'est à propos de l'instrumentalisation du socialisme que les commentaires de Nietzsche sont les plus intéressants ; le philosophe voit parfaitement comment Bismarck profite de la peur des socialistes pour asseoir son pouvoir :

« Pour les gouvernements dynastiques les courants socialistes sont utiles plutôt qu'ils n'inspirent la terreur, parce qu'ils donnent à ceux-là le droit de recourir à des mesures d'exception et leur mettent entre les mains une épée pour frapper les partis qui sont leur cauchemar, les démocrates et les adversaires de la dynastie. »³²⁸

Une telle remarque prouve combien Nietzsche portait un regard acéré sur le débat politique de son époque : ce paragraphe fut rédigé en juillet 1878, un mois à peine après les attentats manqués contre l'empereur Guillaume I^{er} et la dissolution du *Reichstag* par Bismarck. Cette dissolution devait servir, en fin de compte, à faire passer la loi contre les socialistes que le chancelier préparait depuis le printemps, en même temps qu'elle redonnait une assise plus stable à un gouvernement malmené par le Parlement. La loi anti-socialiste elle-même était envisagée par Bismarck comme un moyen de diviser les nationaux-libéraux³²⁹.

En dernière analyse, Nietzsche semble renvoyer dos à dos Bismarck et les socialistes. Les attentats anarchistes sont une sottise, et « ce n'est que depuis qu'on leur tire de nouveau dessus [que les princes] sont solidement assis sur leur trône »³³⁰ ; les socialistes sont

³²² *Ibid.*

³²³ *Ibid.*

³²⁴ O. VON BISMARCK, *Reden*, T. 7, Aalen, p. 267.

³²⁵ Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, München, p. 329. Voir traduction en annexe p. 180.

³²⁶ *Stenographische Berichte des Deutschen Reichstags*, T. 2, 1871, p. 921, cité par L. GALL, *op. cit.*, p. 521.

³²⁷ FP, VII, juin-juillet 1885, 37 [11].

³²⁸ HTH, II, I, 316.

³²⁹ L. GALL, *op. cit.*, pp. 605-606.

³³⁰ CI, I, 36.

instrumentalisés par Bismarck, qui a compris quel intérêt il pouvait retirer de la peur de « *l'ennemi de l'intérieur* »³³¹ ; et finalement, cette instrumentalisation elle-même est vouée à l'échec :

*« Celui qui veut fortifier les assises intérieures d'un parti n'a qu'à lui procurer l'occasion de se faire traiter avec une injustice manifeste : il accumulera ainsi un capital de bonne conscience qui lui manquait peut-être jusque là. »*³³²

Force est de constater qu'à la fin de l'interdiction du parti social-démocrate, les exilés reviennent glorieux et auréolés de la gloire des maquisards. La politique anti-socialiste compte sans doute parmi les échecs les plus cuisants de Bismarck, avec sa lutte contre le catholicisme. La lutte contre les « ennemis de l'intérieur » causa les plus grandes difficultés au chancelier, et c'est dans la question sociale même qu'il faut chercher les raisons de sa chute.

Après nous être intéressé au socialisme, il convient donc d'examiner plus précisément la question des liens entre Bismarck et la religion, telle qu'elle est envisagée par Nietzsche.

2.3.3. « Religion et Gouvernement »³³³

Les rapports de Nietzsche à la religion, en particulier au christianisme, sont d'une grande complexité ; pour appréhender sa conception des liens unissant religion et gouvernement, il nous a paru intéressant de suivre pas à pas l'un de ses aphorismes les plus longs et les plus clairs, qui traite précisément de ce sujet. Il commence ainsi :

*« Tant que l'Etat, ou, plus clairement, le gouvernement se sent établi tuteur au profit d'une masse mineure et se pose, à cause d'elle, la question de savoir si la religion est à maintenir ou à éliminer, il est extrêmement probable qu'il se déterminera toujours pour le maintien de la religion. Car la religion apaise la conscience individuelle dans les temps de perte, de disette, de terreur, de méfiance [...]. Partout où les lacunes nécessaires ou occasionnelles du gouvernement [...] se font sentir à l'homme intelligent et le disposent à la rébellion, les inintelligents croient voir le doigt de Dieu et se soumettent avec patience aux arrangements venus d'en haut [...] : ainsi la paix civile et la continuité dans l'évolution se trouvent garanties. »*³³⁴

Une telle réflexion apparaît désormais d'une grande banalité, et de fait des préoccupations

³³¹ CI, IV, 3.

³³² HTH, II, I, 306.

³³³ Titre du paragraphe 472 de HTH, I, VIII.

³³⁴ HTH, I, VIII, 472.

semblables se trouvent déjà, par exemple, chez les jeunes hégéliens³³⁵. Parmi les contemporains de Nietzsche, on pense aussi à Marx et à « *l'opium du peuple* ». Nietzsche poursuit :

*« Sans l'aide des prêtres, aucun pouvoir, maintenant encore, ne peut devenir "légitime" : comme Napoléon le comprit. – Ainsi gouvernement absolu tutélaire et maintien vigilant de la religion vont nécessairement de compagnie. »*³³⁶

Encore une fois, l'idée que Nietzsche présente ici est plutôt simple : l'Etat instrumentalise la religion, afin d'apparaître comme légitime. D'une certaine manière, cette considération s'applique au *Reich** bismarckien : le pouvoir de la dynastie des Hohenzollern était d'origine religieuse. Quant à lui, Nietzsche s'en moque³³⁷, mais il a fort bien compris l'importance de ces fondements religieux dans le rapport de Bismarck au souverain. Pour le philosophe, le chancelier « *a maintenu les bornes toutes simples qui sont les siennes : c'est-à-dire la distance qui le sépare de Dieu et du Roi* »³³⁸. L. Gall confirme ce jugement³³⁹ ; on a dit comment Bismarck attribuait à Dieu la réussite de ses projets, et de même sa loyauté à la dynastie était d'origine essentiellement religieuse³⁴⁰. Cette religiosité de Bismarck renvoie pour Nietzsche à une certaine dualité – tout comme le philosophe mettait au jour la dichotomie entre le discours et les actes de l'homme d'Etat, il estime que le chancelier se cache derrière le prince, « *afin de pouvoir agir en pleine absence de scrupules [...]. L'éclat de ce désintéressement complet aveugle l'œil du spectateur, en sorte qu'il ne voit pas les perfidies et les cruautés que comporte l'œuvre de tout homme d'Etat.* »³⁴¹. Même incarnée par le prince, la religion n'est en fin de compte qu'un moyen de plus pour Bismarck de faire à sa guise.

Nietzsche poursuit son analyse des rapports entre religion et gouvernement :

« Mais quoi ? si une tout autre conception de l'idée de gouvernement, telle qu'elle est enseignée dans les Etats démocratiques, commence à se répandre ? [...] en ce

³³⁵ Voir par exemple Bruno BAUER, *La Trompette du Jugement dernier contre Hegel, l'athée et l'antéchrist : un ultimatum*, Paris, 1972 (1841). Ce pamphlet anti-religieux au possible fut co-écrit par le jeune Marx. Rappelons également que Bauer fut l'un des premiers lecteurs de Nietzsche.

³³⁶ HTH, I, VIII, 472.

³³⁷ « *Qu'est-ce que ça me fait que des Hohenzollern soient là où non ?* », FP, VII, été-automne 1884, 26 [335].

³³⁸ FP, VII, été-automne 1884, 26 [402]

³³⁹ L. GALL, *op. cit.*, pp. 56-58.

³⁴⁰ « *Car pourquoi dois-je me soumettre à ces Hohenzollern si ce n'est pas un ordre de Dieu ? Que sont-ils donc ? Une famille souabe qui n'est pas supérieure à la mienne et avec laquelle je n'ai aucun point commun.* », entretien de Bismarck avec Keudell, 31 mai 1857, R. VON KEUDELL, *Fürst und Fürstin Bismarck*, 1901, p. 57, cité par L. GALL, *op. cit.*, p. 58.

³⁴¹ HTH, I, VIII, 445.

cas, le gouvernement ne peut prendre à l'égard de la religion que la position même que prend le peuple [...]. Mais quand l'Etat ne pourra plus tirer lui-même d'utilité de la religion ou que le peuple aura sur les choses religieuses trop d'opinions diverses pour qu'il soit possible au gouvernement de garder dans les mesures concernant la religion une conduite identique et uniforme, – le remède qui apparaîtra nécessairement sera de traiter la religion comme une affaire privée et de s'en rapporter à la conscience et à l'habitude de chacun. La conséquence en sera tout d'abord que le sentiment religieux paraîtra fortifié, en ce sens que des excitations cachées et opprimées, auxquelles l'Etat, volontairement ou à son insu, ne fournissait pas l'air vital, feront alors irruption et se dilateront jusqu'à l'extrême. »³⁴²

Pour Nietzsche, on voit qu'il est difficile de concilier Etat démocratique et Etat religieux, et l'on est donc bientôt contraint d'accorder la liberté de conscience. Il est probable que le philosophe pense aux catholiques lorsqu'il parle d'un renforcement du sentiment religieux – ces catholiques qui étaient sans doute ceux qui se sentaient le plus menacés par la politique de Bismarck, que ce soit dans la partie polonaise de la Prusse, où l'oppression était réelle, ou en Bavière, où il s'agissait peut-être plutôt d'une perte d'influence politique. De fait, le sud de l'Allemagne, où les catholiques étaient majoritaires, s'opposait à l'unification de l'Allemagne autour de la Prusse. Ce mouvement centralisateur constituait le cœur de la politique de Bismarck depuis qu'il avait été nommé ministre-président de Prusse, et dès 1867-1868, le sud et le sud-ouest de l'Allemagne avaient démontré leur hostilité à cette politique : Bismarck « *s'y était heurté à un mélange, très suspect à ses yeux, d'attitude antiprussienne, de refus des tendances fondamentales de l'Etat moderne et de la vie économique moderne, ainsi qu'à un anti-modernisme affirmé dans bien des domaines* »³⁴³. Le chancelier voyait là l'influence néfaste de l'Eglise catholique, tout comme il croyait voir le travail de sape du *Zentrum** dans les résistances que rencontrait le *Reich* en Rhénanie³⁴⁴. Ce sont là les causes principales dégagées par L. Gall pour expliquer le début du *Kulturkampf**, qui reste un problème historiographique difficile. Pour lui, les arguments avancés publiquement par Bismarck – manque de fidélité des catholiques à l'empereur, manque de soutien au *Reich*, particularisme culturel néfaste –, ces arguments « *servaient essentiellement un objectif de tactique politique. C'était une façon de marginaliser un parti [le Zentrum] conservateur indépendant de lui-même, et donc suspect d'emblée* »³⁴⁵.

Si l'on adopte cette théorie quant aux motifs de Bismarck, on voit que Nietzsche ne semble pas avoir perçu les vrais enjeux du *Kulturkampf*. Pour lui, il s'agissait, au même titre que les lois anti-socialistes, de lutte contre « *l'ennemi de l'intérieur* », c'est-à-dire d'une manœuvre

³⁴² HTH, I, VIII, 472.

³⁴³ L. GALL, *op. cit.*, p. 495.

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ L. GALL, *op. cit.*, p. 498.

visant à s'attirer les faveurs de l'opinion publique³⁴⁶. Cette considération entrait sans aucun doute en ligne de compte dans le calcul de Bismarck, mais il semble qu'elle n'ait pas constitué son objectif principal, si l'on en croit son biographe. Pour en revenir à Nietzsche, sa haine farouche de l'Eglise était sans doute pour quelque chose dans son approbation du *Kulturkampf*. De l'avis de T. Schieder, le philosophe fut même « effrayé au plus haut point »³⁴⁷ par la fin du *Kulturkampf* ; car bien plus que Bismarck, à qui l'on a parfois prêté ces motifs, Nietzsche voyait l'Eglise catholique comme une hydre venimeuse, puissante et résolue à maintenir l'Occident sous le joug de l'obscurantisme³⁴⁸.

Nietzsche craignait bien moins les protestants, d'abord parce qu'il les connaissait mieux, ensuite parce qu'il pensait que le protestantisme était inévitablement en déclin ; cette décadence était inséparable de celle de l'Allemagne³⁴⁹, et participait de sa peur du catholicisme, qu'il voyait au contraire en pleine santé : « *Déclin du protestantisme : théoriquement et historiquement compris en tant que demi-mesure. Prépondérance effective du catholicisme [...]. Toute l'intellectualité supérieure en France est catholique d'instinct : Bismarck a compris qu'il n'existe plus guère de protestantisme* »³⁵⁰. Au sujet de la baisse du sentiment protestant en Allemagne, on ne peut guère contredire le philosophe – la baisse de la fréquentation des services religieux était sensible, même si les Allemands continuaient à se déclarer massivement protestants³⁵¹. On pourrait également comprendre la fin de la phrase de Nietzsche, lorsqu'il cite Bismarck, comme un nouveau motif au *Kulturkampf* : ramener les protestants vers leur foi. C'était, de l'avis du philosophe, une nécessité :

« [...] l'intérêt du gouvernement tutélaire et l'intérêt de la religion marchent main dans la main, en sorte que si celle-ci commence à périr, le fondement de l'Etat sera aussi ébranlé. La croyance à un ordre divin des choses politiques, à un mystère dans l'existence de l'Etat, est d'origine religieuse : la religion disparaît-elle, l'Etat perdra inévitablement son antique voile d'Isis et n'éveillera plus le respect. »³⁵²

Bismarck se trouvait donc, pour Nietzsche, face à un dilemme : un Etat tel que le *Reich* bismarckien reposait sur des fondements religieux, en l'occurrence sur le protestantisme, et

³⁴⁶ FP, IV, printemps-été 1877, 22 [14].

³⁴⁷ T. SCHIEDER, *op. cit.*, p. 325. Voir traduction en annexe, pp. 178.

³⁴⁸ AC, 43.

³⁴⁹ « *L'esprit allemand, qu'a-t-il fait du christianisme ! – Et, pour en rester au protestantisme, que de bière on trouvera dans la chrétienté protestante ! Peut-on encore imaginer une forme spirituellement plus émoussée, plus passive, plus paralysante, de la foi-en-Christ ! que celle du protestant allemand moyen ?... Voilà ce que j'appelle du christianisme modeste ! J'appelle cela un christianisme homéopathique !* », FP, VIII, printemps 1888, 14 [45].

³⁵⁰ FP, VIII, automne 1887, 9 [129].

³⁵¹ S. KOTT, *op. cit.*, *L'Allemagne...*, p. 195.

³⁵² HTH, I, VIII, 472.

la modernité entraînait inévitablement le déclin de cette religion³⁵³ : « Parmi ceux qui, dans l'Allemagne moderne, vivent à l'écart de la religion, je vois des "libres penseurs" de natures et d'origines diverses, mais surtout une majorité d'hommes en qui l'acharnement au travail, de génération en génération, a étouffé les instincts religieux ; au point qu'ils ne savent plus du tout à quoi servent les religions et se bornent à en enregistrer l'existence avec une sorte d'étonnement inerte »³⁵⁴. Les libres penseurs auxquels Nietzsche fait référence sont « les philistins de la culture » dont on a vu plus haut le mépris qu'il leur portait ; quant aux autres, ces gens du peuple que la modernité laborieuse a détourné de la religion, leur cas est plus problématique : la religion que leur propose l'Etat est de plus en plus vide de sens, les fêtes religieuses d'Etat sont devenues de vagues mises en scène. Le Reich ne peut pas survivre longtemps à l'extinction de l'un de ses fondements.

Pour résoudre ces contradictions, Bismarck a choisi la voie du mensonge, celle d'un christianisme frelaté. Par opposition au « christianisme homéopathique » que Nietzsche raillait tout à l'heure, il « rappelle qu'il existe aussi maintenant un protestantisme immodeste, celui des aumôniers de cour et autres spéculateurs antisémites »³⁵⁵ ; la référence aux aumôniers de cour renvoie à Adolf Stoecker, le prédicateur officiel de la cour de Guillaume I^{er}, qui prêchait un christianisme strictement orthodoxe, parfois violemment antisémite, et en tout cas conservateur au plus au point. Nietzsche lie explicitement Stoecker à Bismarck, dans une diatribe contre le mensonge du christianisme³⁵⁶ ; de fait, si Bismarck n'a jamais encouragé le parti chrétien social de Stoecker, on ne peut pas dire non plus qu'il ait combattu l'antisémitisme politique qui se développe dans les années 1880. Bien qu'il ait vu chez ces agitateurs une force dangereuse au plus haut point, à l'image des socialistes, il est probable que les amis de Stoecker aient été à la fois trop populaires et trop proches des derniers soutiens politiques de Bismarck pour qu'il puisse se permettre de les désavouer publiquement³⁵⁷.

En donnant au protestantisme une teinte nationale, Bismarck a donc réussi à remettre la religion au service de l'Etat, mais au prix d'un appauvrissement terrible de cette religion.

³⁵³ Voir à ce sujet Brigitte KRULIC, « Nietzsche et la critique de la modernité démocratique », *Archives de philosophie*, Paris, 2001, p. 315.

³⁵⁴ PBM, III, 58.

³⁵⁵ FP, VIII, printemps 1888, 14 [45].

³⁵⁶ « Le méprisable esprit profondément mensonger du christianisme en Europe : nous méritons réellement le mépris des Arabes, des Hindous, des Chinois... Que l'on entende seulement les discours du premier homme d'Etat allemand sur ce qui a proprement intéressé l'Europe depuis une quarantaine d'années... que l'on entende le langage de ce Tartuffe de prédicateur de la Cour... », FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [245].

³⁵⁷ S. KOTT, *Bismarck*, 2003, pp. 312-313.

Nietzsche établit un lien direct entre ce nouveau christianisme d'Etat et le nationalisme, « *une double hypocrisie [qui] est devenue pour chacun le devoir du moment : on demande le germanisme, dans l'intérêt de la politique impériale, et le christianisme par crainte sociale, mais tous deux seulement dans les paroles et les attitudes* »³⁵⁸. Cette attitude, qui donne au visage de la nation « *des plis germano-christianisants* »³⁵⁹, perpétue pour un temps la soumission du peuple à la « *nouvelle idole* », l'Etat, mais elle ne saurait empêcher éternellement que ne se produise l'inévitable :

« *La souveraineté du peuple, vue de près, servira à faire évanouir jusqu'à la magie et la superstition dernière dans le domaine de ces sentiments ; la démocratie moderne est la forme historique de la décadence de l'Etat.* »³⁶⁰

Le christianisme d'Etat tel qu'il se pratique sous Bismarck, comme complément au nationalisme ambiant, apparaît à Nietzsche comme une sorte de fuite en avant : pour lutter contre la décadence nécessaire de l'Etat moderne, symbolisée par la démocratie, le christianisme de Stoecker s'enfonce toujours plus dans le nihilisme et la « *tartuferie* ». Il participe des « *grandes falsifications sous le règne des valeurs morales* »³⁶¹, c'est-à-dire du nihilisme au sens où l'entend Nietzsche.

La seule solution que voit Nietzsche à cette maladie moderne, c'est l'arrivée d'une « *nouvelle Aufklärung** », qui doit agir « *Contre les Eglises et les prêtres. Contre les hommes d'Etat. Contre les bons cœurs, les compatissants. Contre les gens cultivés et contre le luxe. In summa contre la tartuferie* »³⁶². Cette « *nouvelle Aufklärung* » représente la première expression de « *l'inversion de toutes les valeurs* » dont Nietzsche fait son objectif à la fin de sa vie consciente. Elle vise d'abord l'Eglise, qui obsède le dernier Nietzsche de manière presque pathologique, mais également l'Etat ; la nécessité du renversement représente le dernier lien établi par Nietzsche entre religion et gouvernement :

« *Il faut ressentir le mensonge de l'Eglise, pas seulement sa non-vérité : répandre les lumières dans le peuple, assez pour que les prêtres aient tous mauvaise conscience à devenir prêtres
Il faut faire la même chose avec l'Etat. C'est la TÂCHE DE L'AUFKLÄRUNG de montrer aux princes et aux hommes d'Etat que toutes leurs allures sont un mensonge prémédité, leur ôter leur bonne conscience et FAIRE SORTIR LA TARTUFERIE INCONSCIENTE DU CORPS DE L'HOMME EUROPEEN.* »³⁶³

³⁵⁸ HTH, II, I, 299.

³⁵⁹ *Ibid.*

³⁶⁰ HTH, I, VIII, 472.

³⁶¹ FP, VIII, automne 1887, 9 [163].

³⁶² FP, VII, printemps 1884, 25 [296].

³⁶³ FP, VII, printemps 1884, 25 [294].

Contre Bismarck, qui ne recule pas « *devant un abrutissement momentané* » pour conserver le pouvoir et pérenniser son Etat³⁶⁴, contre le nationalisme, contre la modernité décadente, Nietzsche crée la figure du bon Européen.

2.4. Le bon Européen

Pour Nietzsche, le point le plus inacceptable de la politique de Bismarck réside sans doute dans son instrumentalisation du nationalisme allemand, que ce soit en politique étrangère ou intérieure. Le problème du nationalisme se différencie de celui de la « politique de la décadence » : alors que le parlementarisme, par exemple, ne représente qu'un symptôme du nihilisme moderne, le nationalisme est en quelque sorte l'accélérateur de la décadence. C'est pour lutter contre cette décadence que Nietzsche crée la figure du bon Européen, qu'il place aux antipodes de la modernité.

2.4.1. La politique étrangère de Bismarck

Nietzsche n'évoque pas très souvent la politique étrangère du chancelier, probablement parce qu'il se sent moins compétent que dans d'autres domaines ; de fait, ses analyses sont parfois un peu fantaisistes, comme par exemple lorsqu'il fait du *Kulturkampf* un élément de la politique française de Bismarck :

« [...] un homme d'Etat allemand sait bien que l'Eglise catholique n'aura jamais de desseins identiques à ceux de la Russie, que même elle s'unirait aux Turcs plutôt qu'à elle ; d'autre part il sait que tout danger d'alliance entre France et Russie est une menace pour l'Allemagne. S'il peut arriver à faire de la France le foyer et le rempart de l'Eglise catholique, il se trouve avoir pour longtemps écarté ce danger. Il a par conséquent intérêt à montrer de la haine envers les catholiques et, par des hostilités de toute nature, à changer ceux qui reconnaissent l'autorité du pape en une puissance politique passionnée, qui sera hostile à la politique allemande et naturellement s'amalamera avec la France, en qualité d'adversaire de l'Allemagne »³⁶⁵

³⁶⁴ "L'idée nationale et les guerres excellents remèdes contre la révolution.

De même enflammer les intérêts religieux (sens du *Kulturkampf*)

Ne pas reculer devant un abrutissement momentané (par la prédominance des sciences naturelles et de la mécanique)." FP, IV, printemps-été 1877, 22 [14].

³⁶⁵ HTH, I, VIII, 453.

L'analyse est un peu laborieuse³⁶⁶, et elle prête au chancelier des intentions qui n'étaient pas les siennes : « *comme tout grand disciple de Machiavel, [Bismarck] ne connaissait que trop bien les limites et les pièges du machiavélisme* »³⁶⁷ ; on l'a vu, les causes du *Kulturkampf* n'ont sans doute pas grand chose à voir avec un quelconque calcul à long terme. La suite du paragraphe se révèle plus juste :

« *C'est la même tendance d'esprit qui prête un appui à l'établissement dans l'Etat voisin de la forme républicaine [...] pour l'unique raison qu'elle admet que cette forme de gouvernement rend le peuple plus faible, plus divisé et moins propre à la guerre.* »³⁶⁸

Bismarck a effectivement soutenu la troisième république française, de manière délibérée, parce qu'il estimait que ce régime réduisait le risque de voir la France entrer dans une coalition internationale. En 1872, il déconseilla à l'ambassadeur allemand à Paris, le comte Harry Arnim, de favoriser la restauration monarchique³⁶⁹, toujours pour isoler la France diplomatiquement. Il y avait chez Bismarck ce que les historiens ont appelé « le cauchemar des coalitions », qui se traduisait par une obsession du maintien de l'équilibre des puissances dans le jeu diplomatique européen, et la volonté de prévenir toute velléité de revanche française.

En matière de politique internationale, on a souvent vanté le « système Bismarck », qui reposait sur de nombreuses alliances et traités multilatéraux, en particulier l'alliance des trois empereurs, qui réunissait l'Autriche-Hongrie, la Russie et l'Allemagne, et la Triple-Alliance, qui liait l'Allemagne à l'Italie et à l'Autriche-Hongrie. Les intérêts antagonistes de la Russie et de l'Autriche-Hongrie ont conduit Bismarck à révéler les failles de son propre système : en signant le traité de réassurance avec la Russie en 1887, qui garantit la neutralité allemande en cas de guerre austro-russe, le chancelier entra en contradiction avec le traité de la Triple-Alliance, qui engageait les signataires à intervenir en cas d'agression. Dès 1876, Nietzsche perçoit la dynamique qui se trouve derrière le système d'alliances de Bismarck, et envisage sa disparition :

« *Les traités entre Etats européens restent de nos jours aussi longtemps en vigueur que subsiste la contrainte qui leur a donné naissance. C'est donc une situation dans*

³⁶⁶ *A contrario*, on trouve dans les fragments contemporains la même idée, sous une forme particulièrement laconique : « *Une France traditionnellement catholique et une Russie catholique-grecque ne contracteront jamais aucune alliance. Aussi l'homme d'Etat allemand a-t-il favorisé le courant allemand.* », FP, IV, été 1876, 17 [95].

³⁶⁷ L. GALL, *op. cit.*, p. 499.

³⁶⁸ HTH, I, VIII, 453.

³⁶⁹ L. GALL, *op. cit.*, p. 537.

laquelle la force (au sens physique) décide et impose sa loi. Celle-ci est la suivante : les grands Etats dévorent les petits, l'Etat-monstre dévore le grand Etat – et l'Etat-monstre finit par éclater parce que vient à lui manquer la ceinture qui maintenait son corps : l'hostilité des voisins. L'éclatement en atomes d'Etats est la perspective la plus lointaine de la politique européenne que l'on puisse encore discerner. Les luttes internes de la société perpétuent l'habitude de la guerre. »³⁷⁰

Le philosophe envisage donc, à long terme, une balkanisation de l'Europe ; à ce stade relativement précoce du développement de sa pensée, cette division entre les Etats, cette *Kleinstaaterei** n'est pour lui que la conséquence de la modernité, un aboutissement certes tragique mais inévitable : c'est une dynamique qui n'a pas de cause directement identifiable, on ne peut l'imputer à rien, ni à personne en particulier.

La vision de Nietzsche change au fil de sa vie. Il attribue bientôt une bonne part de la responsabilité de cette situation d'antagonismes internationaux exacerbés à Bismarck et à sa politique. A peine plus d'une semaine avant de sombrer dans la folie, il conclut ainsi l'avant-propos de *Nietzsche contre Wagner* : « Triple alliance : avec le "Reich", un peuple intelligent ne fait jamais qu'une mésalliance^o »³⁷¹. Il entend ainsi prévenir les Italiens contre la voie empruntée par les Allemands, celle du nationalisme.

2.4.2. Le poison du nationalisme, artificiel et instrumentalisé

Il faut d'abord préciser que Nietzsche n'établit pas de distinction entre un patriotisme positif et un nationalisme négatif : c'est l'attachement particulier et exclusif à un peuple en tant que tel qui suscite son mépris. C'est que pour le philosophe, les nations sont fondées sur des particularismes artificiels :

« Ce qu'on appelle aujourd'hui en Europe une "nation", et qui est en réalité plus une res facta [chose faite] qu'une res nata [chose naturelle] (et ressemble même parfois à s'y méprendre à une res ficta et picta [chose inventée et peinte]), est dans tous les cas une réalité en devenir, jeune, très mobile, ce n'est pas encore une race et encore moins un aere perennius³⁷² comme le peuple juif : ces "nations" devraient donc se garder de toute concurrence et de toute hostilité irréflechies ! »³⁷³

Pour Nietzsche, le nationalisme est, avec le christianisme, la névrose de la société moderne, et les Allemands ont « sur la conscience cette maladie, cette déraison, la plus contraire à la civilisation qu'il y ait, le nationalisme, cette névrose nationale^o, dont l'Europe

³⁷⁰ FP, IV, octobre-décembre 1876, 19 [60]

³⁷¹ NW, Avant-propos.

³⁷² La formule complète est « *Exegi monumentum aere perennius* » : « J'ai achevé un monument plus durable que le bronze », Horace, Odes, III, 30, v.1

³⁷³ PBM, VIII, 251.

est malade, cette prolongation à l'infini des petits Etats en Europe [...]. Ils ont enlevé à l'Europe sa signification et sa raison, ils l'ont poussée dans un cul-de-sac. »³⁷⁴. Nietzsche distingue les premiers signes de cette maladie bien avant ses œuvres de maturité. En 1876, il écrit par exemple : « C'est un mauvais symptôme que tout ce bruit fait autour du patriotisme et de la politique. On dirait qu'il n'y a rien de plus élevé à célébrer. »³⁷⁵. Pour le philosophe, « ce grossier patriotisme à la romaine est [...] ou bien de la mauvaise foi, ou bien un signe d'arriération »³⁷⁶.

Le lien entre nationalisme et politique est celui qui lui semble le plus évident à établir : « des hommes rusés et avides »³⁷⁷ se servent du nationalisme pour « disposer favorablement les esprits »³⁷⁸, et faire accepter au peuple n'importe quelle décision. Ainsi, pour Nietzsche, Bismarck instrumentalise le nationalisme pour assurer la cohésion du Reich :

« Une nouvelle création, par exemple, le nouvel Empire, a plus besoin d'ennemis que d'amis : ce n'est que par le contraste qu'elle commence à se sentir nécessaire, à devenir nécessaire... »³⁷⁹

Cette utilisation du nationalisme par Bismarck semble évidente à Nietzsche, et elle est loin d'être ce qu'il trouve le plus grave – après tout, l'homme d'Etat gouverne avec ce qu'il peut : il s'agit d'un phénomène du même ordre que la lutte contre les « ennemis de l'intérieur »³⁸⁰. Le problème vient plutôt du fait que Nietzsche attribue à Bismarck une responsabilité dans l'ampleur qu'a pris le nationalisme en Allemagne ; c'est probablement par bêtise que les Allemands se sont laissé prendre au jeu du nationalisme, car ce n'est certainement pas dans leur intérêt³⁸¹ que Bismarck a adopté le slogan : « l'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout », qui « est peut-être le mot d'ordre le plus stupide qui ait jamais été donné. »³⁸²

Nietzsche parle du chancelier comme de « l'empoisonneur qui a versé à son peuple le philtre de la plus grossière mégalomanie »³⁸³, et de « l'ère de Bismarck »³⁸⁴ comme de « l'ère de la crétinisation allemande »³⁸⁵ : « sur ce sol marécageux prospèrent aussi, comme il se

³⁷⁴ EH, III, CW, 2.

³⁷⁵ FP, IV, été 1876, 17 [52].

³⁷⁶ HTH, I, VIII, 442.

³⁷⁷ A, I, 28.

³⁷⁸ *Ibid.*

³⁷⁹ CI, V, 3.

³⁸⁰ *Ibid.*

³⁸¹ HTH, I, VIII, 475.

³⁸² FP, VII, printemps 1884, 25 [248].

³⁸³ *Ibid.*

³⁸⁴ FP, VIII, hiver 1885, 2 [198].

³⁸⁵ *Ibid.*

doit, les plantes spécifiques des marais, par ex. les *a<ntisémites>*. »³⁸⁶. Au-delà du simple nationalisme, Nietzsche vise donc les « *braillards antisémites* »³⁸⁷ ; pour lui, l'antisémitisme n'est qu'un autre versant du problème national des Allemands. Il ne s'agit que de l'une de ses « *petites crises d'abêtissement : par exemple, chez les Allemands d'aujourd'hui, tantôt la bêtise antifranaçaise, tantôt la bêtise antisémite, ou antipolonaise, [...], ou teutonique, ou prussienne* »³⁸⁸. C'est précisément la « *production des inimitiés nationales* »³⁸⁹ qui crée l'antisémitisme :

« *Tout le problème des Juifs n'existe que dans les limites des Etats nationaux [...]. Dès qu'il n'est plus question de conserver des nations, mais de produire et d'élever une race mêlée d'Européens aussi forte que possible, le Juif est un ingrédient aussi utile et aussi désirable que n'importe quel autre vestige national. Toute nation, tout homme a des traits déplaisants, même dangereux : c'est barbarie de vouloir que le Juif fasse exception.* »³⁹⁰

On voit ici apparaître le rêve nietzschéen d'une caste supérieure, qui combattrait toutes les tares de la modernité qu'il a mises en évidence jusqu'à présent. Cette nouvelle élite que Nietzsche appelle de ses vœux doit être constituée par les « bons Européens » :

« *Contre l'égalité
Contre la tartuferie morale
Contre le christianisme et Dieu
Contre le national – le bon Européen* »³⁹¹

2.4.3. La figure du bon européen, rejet total de la modernité

La dynamique qui doit aboutir à la création de l'homme européen est paradoxale ; si le nationalisme est inséparable, pour Nietzsche, de la modernité démocratique, le philosophe croit pourtant que c'est précisément la modernité qui crée les conditions de l'émergence des bons Européens :

« *Le commerce et l'industrie, l'échange de livres et de lettres, la communauté de toute la haute culture, le rapide changement de lieu et de pays, la vie nomade qui est actuellement celle de tous les gens qui ne possèdent pas de la terre, – toutes ces conditions entraînent nécessairement un affaiblissement et finalement une destruction des nations, au moins des nations européennes : si bien qu'il doit naître d'elles, par suite de croisements continuels, une race mêlée, celle d'hommes*

³⁸⁶ *Ibid.*

³⁸⁷ PBM, VIII, 251.

³⁸⁸ *Ibid.*

³⁸⁹ HTH, I, VIII, 475.

³⁹⁰ *Ibid.*

³⁹¹ FP, VII, printemps 1884, 25 [524].

européens. »³⁹²

L'émergence du nationalisme ne représente alors qu'une tentative désespérée de la modernité pour lutter contre sa propre disparition – et elle ne fait finalement qu'accélérer sa décadence :

*« A cette fin s'oppose actuellement, sciemment ou non, la fermeture des nations par la production des inimitiés nationales, mais la marche de ce mélange n'en avance pas moins lentement, malgré tous les courants contraires momentanés. »*³⁹³

Une telle réflexion révèle un certain optimisme dans la pensée de Nietzsche ; parfois il lui semble au contraire que la modernité est si décadente qu'elle empêche l'émergence du bon Européen :

*« Le délire des nationalités et la balourdise patriotique n'ont pour moi aucun charme : "L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout", cela sonne douloureusement à mes oreilles parce qu'au fond je veux et je désire des Allemands plus que _ _ _ Leur premier homme d'Etat, dans la tête duquel un honnête fond de royalisme et de christianisme fait bon ménage avec une politique à court terme dénuée de tout scrupule, aussi dépourvu de contact avec la philosophie qu'un paysan ou un étudiant de corporation, m'inspire une curiosité ironique. Il me paraît même utile qu'il y ait quelques Allemands qui soient restés indifférents à l'E<mpire> a<llemand> : pas même en spectateurs, mais en hommes qui détournent le regard. Vers où regardent-ils ? Il est des choses plus importantes, au prix desquelles ces questions ne sont que questions de façade : par ex. la montée croissante de l'homme démocratique et ce qu'elle entraîne : la crétinisation de l'Europe et l'amointrissement de l'homme européen. »*³⁹⁴

Comme souvent, lorsque Nietzsche perd espoir dans la possibilité d'une réalisation générale de sa vision des choses, il se tourne vers l'individu. L'idée fondamentale du fragment ci-dessus est que quelques-uns, les bons Européens, doivent se détourner de Bismarck et du *Reich*. L'essentiel, en ces temps décadents, est là : *« il faut plus que jamais qu'il soit permis à quelques-uns de se retirer de la politique et de marcher un peu de côté »*³⁹⁵. Mais cette retraite n'est pas nécessairement un isolement, elle est une pose critique, soupçonneuse, qui voit les choses sous un autre angle : c'est là l'essence de la *« curiosité ironique »* que Nietzsche dit éprouver à l'égard du chancelier.

Le philosophe cite bien peu d'exemples de réalisation de l'idéal du bon Européen : retenons

³⁹² HTH, I, VIII, 475.

³⁹³ *Ibid.*

³⁹⁴ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 2 [10].

³⁹⁵ HTH, I, VIII, 438.

pour l'instant Schopenhauer, qui avait réussi à s'extraire de sa propre germanité³⁹⁶. Dans l'optique de Nietzsche, c'est finalement la figure du bon Européen qui tient lieu de véritable germanité, contre la modernité :

*« Mes origines déjà m'autorisent à jeter un regard au-delà de toutes les perspectives purement locales, purement nationales ; il ne m'en coûte point d'être un "bon Européen". D'autre part je suis peut-être plus allemand que peuvent l'être les Allemands d'aujourd'hui, les Allemands qui ne sont que des Allemands de l'Empire, du "Reich", moi qui suis le dernier Allemand antipolitique. »*³⁹⁷

Encore une fois, ce que Nietzsche n'accepte pas, c'est que le *Reich* soit l'incarnation du *Geist*. On reviendra sur ce problème, mais il importe de comprendre que, contre tout le XIXe siècle, le bon Européen de Nietzsche rejette l'idée même de progrès :

*« Ne nous y trompons pas ! Le temps "progresse" – nous aimerions croire que tout ce qui est dans le temps, "progresse" aussi, "va de l'avant"... que l'évolution est une marche en avant... C'est l'apparence trompeuse qui séduit les esprits les plus posés : mais le XIXe siècle ne représente pas un progrès par rapport au XVIe : et l'esprit allemand de 1888 est en régression par rapport à l'esprit allemand de 1788... [...] Comment pourrions-nous ne pas voir que la montée du christianisme est un mouvement de décadence ?... Que la Réforme allemande est une recrudescence de la barbarie chrétienne ?... Que la révolution a détruit l'instinct de la grande organisation, la possibilité d'une grande société ?... L'homme ne constitue pas un progrès par rapport à l'animal : le civilisé douillet est un avorton comparé à l'Arabe et au Corse ; le Chinois est un type accompli, plus apte à durer que l'Européen... »*³⁹⁸

Il faut rappeler que Nietzsche s'opposait tout à fait au Darwinisme³⁹⁹ : dans sa vision de la décadence, ce sont les faibles qui écrasent les forts, en raison de leur nombre. Le seul progrès qu'a permis l'avènement de la modernité démocratique, c'est l'apparition des bons Européens⁴⁰⁰. Dans un paragraphe intitulé « *Nous autres "sans-patrie"* »⁴⁰¹, Nietzsche rédige une sorte de manifeste du bon Européen :

« Nous ne "conservons" rien, nous ne voulons revenir à aucun passé, nous ne sommes absolument pas "libéraux", nous ne travaillons pas pour "le progrès", nous n'avons pas besoin de boucher nos oreilles pour ne point entendre les sirènes de l'avenir qui chantent sur la place publique. [...] en somme, nous ne trouvons pas

³⁹⁶ « C'est un des Allemands les mieux cultivés, ce qui veut dire un Européen. Un bon Allemand – qu'on me pardonne si je le répète pour la dixième fois – n'est plus un Allemand. », FP, VII, été-automne 1884, 26 [412].

³⁹⁷ EH, I, 3.

³⁹⁸ FP, VIII, printemps 1888, 15 [8].

³⁹⁹ Voir à ce sujet FP, VIII, printemps 1888, 14 [133], intitulé "Anti-Darwin".

⁴⁰⁰ "PROGRES du dix-neuvième siècle sur le XVIIIe – au fond nous autres BONS EUROPEENS menons la guerre contre le XVIIIe siècle.", FP, VIII, automne 1887, 9 [121].

⁴⁰¹ GS, V, 377.

désirable que le règne de la justice et de la concorde soit fondé sur la terre (puisque ce serait, en tout cas, le règne de la médiocratie et de la chinoiserie la plus profonde), nous prenons plaisir à tous ceux qui, comme nous, ont le goût du danger, de la guerre et des aventures. [...] Nous autres sans-patrie, nous sommes trop divers et trop mêlés, de race et d'origine, en tant qu'"hommes modernes", et, par conséquent, peu tentés de participer à cette mensongère auto-idolâtrie raciale, à cette impudicité dont, aujourd'hui, l'on fait parade en Allemagne. »⁴⁰²

Dans la suite de ce paragraphe, Nietzsche résout le paradoxe de sa dynamique de l'homme européen. Résolument opposés à toutes les idées et à toutes les valeurs qui s'incarnent dans l'esprit européen, les bons Européens sont en même temps issus de cet esprit :

« Nous sommes en un mot [...] de bons Européens, les héritiers de l'Europe, les héritiers riches et comblés – mais riches aussi en obligations, héritiers de plusieurs milliers d'années d'esprit européen, comme tels encore sortis du christianisme et mal disposés à son égard, et précisément parce nous en sommes sortis, parce que nos ancêtres étaient des chrétiens d'une loyauté sans égale qui, pour leur foi, auraient sacrifié leur bien et leur sang, leur état et leur patrie. Nous – nous faisons de même. Mais pourquoi donc ? Par irréligion personnelle ? Par irréligion universelle ? Non, vous savez cela beaucoup mieux, mes amis ! Le oui caché en vous est plus fort que tous les non et tous les peut-être dont vous êtes malades, avec votre époque : et si vous deviez prendre la mer, vous autres immigrants, ce qui vous y pousserait, vous aussi, ce serait – une foi !... »⁴⁰³

Se mentir sur sa propre origine n'apporte rien, la comprendre rend plus fort ; la leçon du bon Européen, c'est la lucidité, la vérité. Nietzsche croit qu'il reste, malgré tout, de ces hommes libres, qui ont échappé aux Fourches Caudines de la modernité. Ces quelques esprits ont un rôle, une « foi » :

« Ils sont les observateurs du temps et vivent en retrait des événements. Ils s'exercent à se libérer du temps et à ne le comprendre qu'à la façon de l'aigle qui le survole. Ils bornent leurs désirs à l'indépendance la plus absolue et ne veulent être ni citoyens, ni politiciens, ni propriétaires. Par-delà tous les événements, ils maintiennent l'individu et l'éduquent – l'humanité aura peut-être un jour besoin d'eux lorsque l'ivresse vulgaire de l'anarchie se sera dissipée. [...] Nous sommes des émigrants. – Nous voulons aussi être la mauvaise conscience d'une science au service des malins ! Nous voulons être prêts ! Nous voulons être les ennemis mortels de ceux d'entre nous qui se réfugient dans la duplicité et veulent la réaction ! – C'est vrai, nous sommes les descendants des princes et des prêtres : mais nous tenons justement nos ancêtres en plus haute estime parce qu'ils ont su se vaincre eux-mêmes. Nous les outragerions, si nous reniions leur plus haute conquête ! Que nous importent alors les princes et les prêtres actuels, qui ne peuvent et ne veulent vivre

⁴⁰² *Ibid.*

⁴⁰³ *Ibid.*

*qu'en se trompant eux-mêmes ! »*⁴⁰⁴

⁴⁰⁴ FP, V, automne 1880, 6 [31].

Si l'idée qu'il existe une « politique de Nietzsche » nous paraît si discutable, c'est qu'il nous semble que l'essentiel des passages qui ont trait à la politique dans l'œuvre du philosophe se rapportent directement à la politique de son temps, en particulier à Bismarck. Le paradigme de l'*Etat grec* n'est pas un projet politique – on serait d'ailleurs bien en peine d'y trouver la moindre indication précise –, il est une réaction au *Reich* bismarckien, la transcription des espoirs déçus d'un penseur dont le rejet de l'Etat moderne ne cesse dès lors de croître. Au fond, Nietzsche refuse tout ce qui fonde la modernité au XIXe siècle, tout ce dont les Allemands de son époque sont si fiers : les universités et la *Kultur*, le parlementarisme et la démocratie. La modernité est malade, si elle n'est pas la maladie elle-même.

La place attribuée à Bismarck semble donc parfaitement claire : le chancelier a fondé un Etat des plus modernes, il n'est un grand homme que pour la plèbe, il est lui aussi un symptôme du nihilisme européen. Pire, dans son exploitation et son excitation du nationalisme, il est en même temps un accélérateur de la décadence. Nietzsche est catégorique, il n'y a rien à sauver dans la politique de Bismarck.

Pourtant, dès que l'on quitte le domaine de la politique, les choses sont moins évidentes ; les références à Bismarck lui-même dans l'œuvre de Nietzsche moins nombreuses que les passages se rapportant au jeu politique en général, mais nombre de ces occurrences du nom de Bismarck ne parlent justement pas de politique. Le chancelier existe dans l'œuvre de Nietzsche au-delà de son *Reich*, il existe en tant que figure, et celle-ci est bien plus trouble que le Bismarck politicien. C'est précisément cette figure du chancelier que Nietzsche considère avec une « curiosité ironique », et à laquelle il convient de nous intéresser désormais.

Chapitre III

La figure de Bismarck : le « *comédien de son propre idéal* »

« Comment cela, un grand homme ? Je ne vois que le comédien de son propre idéal. »

Par-delà Bien et Mal, « Maximes et interludes », 97 (1886).

Nous nous interrogeons ici sur les figures, ces hommes dont Nietzsche fait des personnages et interprète la vie pour servir son propos. Ces figures sont nombreuses chez le philosophe, qui a hérité de Schopenhauer la passion des grands hommes ; c'est en partie ce qui tend à expliquer la complexité de son rapport à Bismarck, dont la grandeur est, pour lui, difficile à évaluer. De ce fait, l'attitude du philosophe vis-à-vis du chancelier est tout aussi problématique pour le chercheur, et il nous a donc paru intéressant de déterminer la nature des rapports existants, dans l'œuvre de Nietzsche, entre la figure de Bismarck et les grands hommes qui l'accompagnent le plus souvent – on croisera Schopenhauer, César, Goethe, Cagliostro, Luther, mais aussi Frédéric le Grand, Heine, Beethoven, ou Stendhal. Nous avons choisi de nous concentrer sur les rapports entretenus par la figure de Bismarck avec les deux hommes que Nietzsche rangea, à des titres divers, parmi les plus grands : Wagner et Napoléon. A cela plusieurs raisons : ils sont ceux que l'on trouve le plus souvent en compagnie de Bismarck dans les œuvres de Nietzsche, mais ils comptent également parmi ceux que les contemporains du philosophe ont le plus souvent comparés au chancelier. C'est une analyse à la fois plus littéraire et plus structurelle que nous proposons, qui doit permettre de caractériser la figure de Bismarck par les motifs qui lui sont le plus souvent associés.

3.1. Nietzsche, Bismarck, Wagner⁴⁰⁵

L'œuvre de Nietzsche porte la marque indélébile de son amitié avec Wagner, elle s'est sans cesse construite comme le pendant de sa relation au musicien. Lorsque les deux hommes se rencontrent en novembre 1868, Nietzsche se sent déjà profondément wagnérien depuis qu'il a découvert *Les Maîtres chanteurs* et *Tristan et Isolde*, quelques semaines auparavant. Le jeune philologue tombe immédiatement sous le charme de cet homme « *fabuleusement vif et ardent* »⁴⁰⁶, qui, de son côté, invite Nietzsche à lui rendre visite en Suisse. Nommé professeur de philologie à l'université de Bâle en 1869, le philosophe pose les fondements de ce qui sera *La Naissance de la tragédie* au cours de ses conversations avec Wagner. Il écrit donc son premier ouvrage en wagnérien convaincu, sous la férule du maître, puis ce sont les titres mêmes de ses livres qui permettent d'entrevoir les différentes phases de cette relation tumultueuse : après un *Richard Wagner à Bayreuth* plein d'espoir tombe un lourd silence, finalement rompu par *Le Cas Wagner*, qui indique à lui seul tout ce

⁴⁰⁵ Nous sommes particulièrement redevable à la postface de Georges Liébert aux *Œuvres Complètes* de Nietzsche publiées par Robert Laffont, « Nietzsche et la musique », pp. 1453-1552.

⁴⁰⁶ Lettre à Rohde du 9 novembre 1868.

que ce « cas » pouvait avoir de problématique. Puis vient l'ironie rageuse du *Crépuscule des Idoles*⁴⁰⁷, et enfin le dernier ouvrage du philosophe, dont le titre seul, *Nietzsche contre Wagner*, espérait dissiper l'ambiguïté du rapport entre le philosophe et son maître. Entre Bismarck et ce maître, que Nietzsche n'a jamais pu dépasser ni renier totalement, se tisse une relation complexe dans l'œuvre du philosophe, qui tour à tour espère, craint, et condamne.

3.1.1. Jeunesse et fascination

Lorsque Wagner, une nouvelle fois banni, s'installe en Suisse en 1868, Nietzsche fait partie du premier cercle de fidèles qui se rassemblent autour de Richard et Cosima ; le jeune philosophe est subjugué par le musicien, qui est pour lui « *la plus évidente incarnation de ce que Schopenhauer appelle un génie* »⁴⁰⁸. Il trouve chez Wagner ce qu'il cherchait, peut-être un père⁴⁰⁹, certainement un maître. Jusqu'à ses derniers jours conscients, Nietzsche garde un souvenir idyllique des années passées à Tribschen⁴¹⁰, où sa pensée commence à prendre forme :

« Depuis mai 1869, assez vite, Nietzsche, qui vient d'être nommé professeur de philologie à Bâle, est devenu un familier de la villa [des Wagner] où ses hôtes tiennent une chambre à sa disposition. C'est là, au fil de conversations animées avec le compositeur, que La Naissance de la tragédie voit le jour [...]. Nul doute que la "vision dionysienne du monde" et d'une "civilisation apollinienne surgie d'un abîme de ténèbres" que Nietzsche allait exposer dans son livre s'est nourrie des propos du compositeur et de ses écrits. »⁴¹¹

Nietzsche dédie d'ailleurs cette première œuvre au compositeur, et il est intéressant de remarquer que dès la « Préface à Richard Wagner », le philosophe veille à associer le musicien et ses propres conceptions au nouveau *Reich**, fondé alors que Nietzsche rédigeait son ouvrage ; il écrit, s'adressant à Wagner :

⁴⁰⁷ L'allusion est encore plus transparente en allemand, où *Götzen-Dämmerung* fait immédiatement penser à *Götter-Dämmerung*.

⁴⁰⁸ Lettre à Rohde du 9 décembre 1868.

⁴⁰⁹ Voir à ce sujet : G. LIEBERT, *op. cit.*, p. 1488. G. Liébert rappelle que Wagner est né précisément la même année que le père de Nietzsche, lequel mourut très jeune.

⁴¹⁰ Lou Salomé raconte sa visite à Tribschen avec Nietzsche en mai 1882 : « Longtemps, il resta assis en silence au bord du lac, perdu dans ses méditations, dessinant du bout de sa canne des arabesques dans le sable humide. Et lorsqu'il leva les yeux, je vis qu'ils étaient pleins de larmes », L. SALOME, *Friedrich Nietzsche*, Paris, 1989 (1932), p. 104.

⁴¹¹ G. LIEBERT, *op. cit.*, p. 1489.

« Vous vous souviendrez, en outre, que c'est au moment même de votre écrit admirable sur Beethoven que je me recueillais pour concevoir ces pensées ; c'est-à-dire pendant les erreurs et les moments sublimes de la guerre qui venait d'éclater. Cependant, ceux-là seraient dans l'erreur, qui voudraient reconnaître dans ce recueillement le contraste entre l'exaltation patriotique et la griserie esthétique, entre le sérieux de la bravoure et la distraction insouciant. Bien plus, s'ils lisent sérieusement ce livre, il se pourrait qu'ils reconnussent avec surprise combien grave et combien allemand est le problème dont il est ici question, et combien il est légitime de le placer au milieu de nos espoirs allemands, dont il est l'axe et le pivot. »⁴¹²

Les préoccupations de Nietzsche semblent sans équivoque : il s'agirait presque d'un livre aussi patriote que wagnérien, et de fait, cette première bienveillance du philosophe à l'égard du *Reich* bismarckien tient principalement à l'influence démesurée que Wagner exerce sur lui⁴¹³. Le musicien a alors perdu le soutien de Louis II de Bavière, et il cherche à se concilier le nouveau gouvernement prussien, notamment par la publication d'un pamphlet intitulé *Une capitulation*, qui le brouille durablement avec la France. Le maître n'avait pas précisément la réputation d'être conciliant avec les autorités⁴¹⁴, mais Nietzsche ne se formalise pas de ce demi revirement, et le soutien à sa façon, même s'il est parfaitement conscient des errements antérieurs de Wagner :

« [Wagner] ne s'est pas privé de réfléchir à des possibilités politiques ; pour son malheur aussi avec le roi de Bavière, qui premièrement ne fit pas représenter son oeuvre, deuxièmement l'abandonna à demi par des représentations préalables, et troisièmement le rendit hautement impopulaire, puisqu'on attribue communément à Wagner les extravagances de ce prince. Il se commit sans plus de succès avec la révolution ; il perdit ses protecteurs fortunés, suscita des craintes et dut apparaître comme un renégat aux partis socialistes : tout cela sans moindre avantage pour son art et sans nécessité supérieure, en outre comme témoignage d'inintelligence, car en 1849 il ne perça pas du tout la situation à jour. »⁴¹⁵

Pour D. Halévy, c'est le moment où Nietzsche entrevoit une nouvelle Allemagne, dont il serait le philosophe, comme Wagner en serait le musicien et Bismarck l'homme d'Etat⁴¹⁶. Il ne voit Wagner que comme celui qui ressuscitera la tragédie, l'artiste capable de se réapproprier l'Antiquité de manière créatrice – Nietzsche ne reconnaît absolument pas un signe avant-coureur de l'attitude qu'il reproche plus tard à Wagner, c'est-à-dire sa

⁴¹² NT, « Préface à Richard Wagner ».

⁴¹³ Peter PÜTZ, *Préface à La Naissance de la tragédie*, p. 8.

⁴¹⁴ Wagner doit son premier exil en Suisse à la part active qu'il prit aux événements révolutionnaires de 1849 à Dresde, où il était pourtant maître de chapelle de la cour.

⁴¹⁵ FP, III, début-printemps 1874, 32 [39].

⁴¹⁶ Daniel HALEVY, *Nietzsche et l'empire allemand, 1870-1872*, Revue de Paris, Bruxelles, 1908, p. 378.

connivence avec le pouvoir⁴¹⁷. Il est simplement enthousiasmé, en particulier le troisième acte de *Tristan et Isolde* lui paraît extrêmement prometteur⁴¹⁸ et annonciateur de grandes choses : le maître est alors en train de clore la tétralogie du *Ring*, qui doit être jouée pour l'ouverture du *Festspielhaus* de Bayreuth et consacrer Wagner comme le plus grand artiste d'Allemagne. Les espoirs de Nietzsche dans une alliance entre Wagner et le *Reich* naissant semblent évidents, et ils forment une perspective critique particulièrement séduisante, mais il ne faut pas perdre de vue que le philosophe ne les exprime nulle part directement. On trouve encore moins trace d'une volonté quelconque de s'associer à cette nouvelle Allemagne sinon comme disciple de Wagner ; il nous paraît plus sage de nous méfier de l'évidence, et d'étudier en détail les relations entre Bismarck et Wagner dans les écrits de Nietzsche de cette époque.

A Berlin, on ne se fait guère d'illusions quant à la sincérité du soutien de Wagner : Bismarck ne récompense pas l'allégeance tardive et visiblement intéressée du musicien et de ses fidèles, et Nietzsche devient de plus en plus sceptique quant à l'opportunité de continuer à mendier les faveurs du *Reich*. On sait que dès sa fondation, Nietzsche avait perdu toute sympathie pour le nouveau régime, et il finit par exprimer des doutes : « *Un avenir pas très lointain dira si [Wagner] a eu raison de placer une grande confiance en Bismarck* »⁴¹⁹, écrit-il. Au moment des premières *Considérations inactuelles*, on a vu que l'attitude de Nietzsche vis-à-vis du chancelier était encore hésitante, sinon neutre, comme le montre l'absence de tout commentaire quand le nom de Bismarck apparaît dans *David Strauss*⁴²⁰. On trouve dans les fragments de cette époque un certain nombre de rapprochements entre Wagner et Bismarck, et Nietzsche ne s'accorde aucun rôle dans la relation qu'il y décrit entre le musicien et le chancelier :

« *Ce fut une forme particulière de l'ambition chez Wagner que de se situer par rapport aux grands du passé : par rapport à Schiller-Goethe, Beethoven, Luther, la tragédie grecque, Shakespeare, Bismarck. Avec la Renaissance seule il n'a pas trouvé de rapport. Mais il inventa l'esprit allemand, contre l'esprit roman? Intéressante caractérisation de l'esprit allemand d'après son propre modèle.* »⁴²¹

⁴¹⁷ La capacité qu'avait Wagner de sacrifier ses convictions à son art était pourtant sensible dès les années 1860, lorsqu'il avait sciemment épuré son discours de tout contenu politique pour mieux séduire le jeune roi de Bavière.

⁴¹⁸ P. PÜTZ, *op. cit.*, p. 18. C'est d'ailleurs l'écoute de cette œuvre qui avait fait de Nietzsche un véritable admirateur de Wagner, en 1868.

⁴¹⁹ FP, III, début-printemps 1874, 32 [39].

⁴²⁰ Cf. *supra*, 2.1.2.

⁴²¹ FP, III, début-printemps 1874, 32 [58].

Nietzsche ne fait que souligner l'existence d'un lien entre Wagner et Bismarck, qu'il range parmi les grands Allemands, sans commentaire particulier – mais ce lien n'est pas encore de son fait. Il ne fait que rappeler que Wagner, qui a placé une si « *grande confiance* » en Bismarck, appelle ce lien, le crée, comme pour se mesurer au chancelier. De fait, dans l'esprit même des contemporains, le lien entre Bismarck et Wagner existe bel et bien, en particulier chez les premiers wagnériens⁴²² ; le chancelier et le musicien semblent dominer la période, ils sont les deux figures antagonistes et complémentaires qui incarnent l'Allemagne du *Gründerzeit** : le « génie de l'art » et le « génie de l'action », l'idéalisme et le réalisme, le *Geist** et le *Reich*⁴²³. Peut-être le premier Nietzsche n'est-il pas insensible à cette rhétorique, comme le pense D. Halévy, et pourtant cela nous paraît peu probable, ne serait-ce qu'en raison de l'inimitié déjà sensible entre les wagnériens et le philosophe : en 1873, son projet d'*Appel aux Allemands*, qui devait servir à réunir des fonds pour le projet de Bayreuth, avait été vertement rejeté par le Comité de patronage du futur théâtre-temple.

Ces premières difficultés entament probablement l'enthousiasme de Nietzsche pour le projet de Bayreuth⁴²⁴, mais ses espoirs demeurent intacts⁴²⁵. La musique de Wagner lui semble toujours aussi sublime⁴²⁶, et il entreprend à l'été 1875 l'écriture d'une nouvelle *Considération inactuelle* intitulée *Richard Wagner à Bayreuth*, où ses espoirs de voir revenir la vraie grandeur sont clairement exprimés :

« [...] *quant au doute et à la question de savoir si ce qui s'accomplit précisément à Bayreuth s'y accomplit au bon moment et est nécessaire, nous les laissons volontiers à ceux qui mettent eux-mêmes en doute l'instinct de Wagner pour la nécessité. Pour nous qui sommes plus confiants, il est évident qu'il a foi dans la grandeur de son action autant que dans la grandeur du sentiment chez ceux qui sont destinés à y assister.* »⁴²⁷

Cette quatrième *Inactuelle* est l'occasion de faire de Bayreuth « *le symbole de la lutte contre "l'actuel", contre les mauvaises traditions et contre l'ordre établi* »⁴²⁸, le temple de l'inactualité. Nietzsche croit voir ses espoirs enfin réalisés, il identifie le combat de Wagner au sien ; le public même lui semble encore capable de participer à la régénération de la

⁴²² Voir à ce sujet Rolf PARR, „Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust“ : *Strukturen und Funktionen der Mythisierung Bismarcks (1860-1918)*, München, 1992, pp. 111-114. Les pages qui suivent doivent beaucoup à cet ouvrage passionnant.

⁴²³ *Ibid.*, p. 113.

⁴²⁴ « *Nos espérances étaient trop grandes* », écrit-il à Malvida von Meysenburg le 11 février 1874.

⁴²⁵ « *Quelle chance ce sera pour nous de vivre cette expérience de Bayreuth tout juste au temps de notre meilleure jeunesse.* », lettre à Krug du 31 octobre 1874.

⁴²⁶ Il écrit à sa mère et à sa sœur à propos de la transcription pour piano du *Crépuscule des dieux* : « *C'est le ciel sur la terre* », lettre du 5 mai 1875.

⁴²⁷ WB, 1.

⁴²⁸ P. PÜTZ, *Introduction aux Considérations inactuelles*, op. cit., p. 146.

*Kultur**. Bismarck, qui n'a pas daigné contribuer à la création de Bayreuth, est à première vue absent de cette *Inactuelle* ; à notre connaissance, un seul commentateur a cherché l'image du chancelier dans cet écrit entièrement tourné vers Wagner, et, si hasardeux que soit le rapprochement, il est digne d'être étudié : O. Westphal a vu dans le Wotan⁴²⁹ du *Ring*, tel qu'il est utilisé par Nietzsche, l'image du Bismarck de l'ère libérale⁴³⁰. Il s'appuie plus particulièrement sur la fin de l'*Inactuelle* :

« Où sont-ils parmi vous les hommes qui peuvent interpréter d'après leur propre vie l'image divine de Wotan, et qui, comme lui, grandissent toujours d'avantage à mesure qu'ils s'effacent ? Qui d'entre vous, sachant et voyant que le pouvoir est mauvais, serait prêt à renoncer au pouvoir ? »⁴³¹

O. Westphal reconnaît donc Bismarck dans cette description de Wotan, le Bismarck enfermé dans les alliances de l'aire libérale, comme enchaîné au pouvoir. Disons-le tout de suite, ce rapprochement ne nous semble pas pertinent en lui-même, mais il a le mérite d'attirer l'attention sur l'image de Wotan telle que l'utilise Nietzsche. Car plus tard dans son œuvre, la figure de Wotan est de nouveau employée, d'une manière bien différente : Nietzsche revient d'abord, en philologue, à la figure originelle du dieu nordique, celle d'un dieu de bravoure, d'intelligence et de noblesse, dont il fait le héraut de son « *inversion de toutes les valeurs* »⁴³² ; puis lorsqu'il règle finalement ses comptes avec Wagner et ses fidèles, il dit d'eux : « *Wotan est leur dieu : mais Wotan est le dieu du mauvais temps...* »⁴³³. Wotan est devenu le symbole de la décrépitude de l'art de Wagner : ce mythe superbe a été vidé de son sens, il a été proprement perverti par les wagnériens⁴³⁴. Peut-être peut-on, sans pour autant identifier Bismarck à Wotan, remarquer que le vieux dieu emprunte dans l'œuvre de Nietzsche un chemin parallèle à celui du chancelier : après avoir suscité de grands espoirs, il devient le symbole de tout ce qu'il faut combattre, sans qu'il soit pour autant possible à Nietzsche de se détacher d'une certaine admiration pour l'image originelle, généalogique, celle qui lui semble la plus vraie.

Richard Wagner à Bayreuth est publié à l'été 1876, quelques jours avant l'inauguration du *Festspielhaus*. Ce qui devait être l'apothéose de Wagner devient pour Nietzsche la plus

⁴²⁹ Nom allemand du dieu scandinave Odin. Dans le *Ring*, Wotan tient un rôle important, s'opposant à l'amour de Siegfried pour sa fille Brünnhilde.

⁴³⁰ Otto WESTPHAL, *Feinde Bismarcks : geistige Grundlagen der deutschen Opposition 1848 – 1918*, München, 1930, pp. 138-139.

⁴³¹ WB, 11.

⁴³² PBM, IX, 260.

⁴³³ CW, 10.

⁴³⁴ C'est l'action classique des « forces réactives » de Nietzsche, qui selon Deleuze privent les « forces actives » de ce qu'elles veulent, les rendant impuissantes et négatrices.

amère déception de sa vie. La consternation qu'éprouve le philosophe à la fondation de Bayreuth est étonnamment semblable à celle ressentie lors de la naissance du *Reich*, il voit subitement tous ses espoirs noyés dans la grandiloquence et la tartuferie. Il faut se souvenir du projet conçu par Nietzsche en 1870 de fonder une école de philosophie, projet auquel il a renoncé – le *Reich* fut pour Bismarck l'œuvre d'une vie, et l'année même de cette fondation, Wagner a fermement décidé qu'il serait le premier compositeur à avoir un théâtre entièrement destiné à jouer ses propres œuvres :

« *Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner ? C'est qu'il condescendit à l'Allemagne – qu'il devint un Allemand du Reich. Partout où va l'Allemagne, elle corrompt la civilisation. –* »⁴³⁵

Nietzsche est désabusé, et désormais instruit par les expériences successives du *Reich* et de Bayreuth, convaincu qu'on ne saurait faire revivre Athènes en Allemagne. Les forces du nihilisme ont définitivement triomphé, et l'Allemagne n'incarne plus l'espoir du renouveau, mais l'ennemi à combattre : « Qu'est-ce qui s'était passé [à Bayreuth] ? – *On avait traduit Wagner en allemand !* »⁴³⁶

3.1.2. Bayreuth et le *Reich*

Après de la fondation de Bayreuth, c'est-à-dire à partir d'*Humain, trop humain*, un parallélisme très clair se dessine entre les traitements de Wagner et de Bismarck par Nietzsche. Ce parallélisme n'est bien entendu pas une identité parfaite, et il a ses limites – il serait par exemple difficile d'affirmer que Nietzsche évoque autant le chancelier que le musicien. Pourtant, les similitudes sont frappantes, dès la première analyse : comme le souligne T. Schieder, Wagner et Bismarck sont les deux seules figures que Nietzsche se permet de ne pas nommer⁴³⁷ ; Wagner est simplement « *le musicien* » et Bismarck « *l'homme d'Etat* ». De même, l'acharnement que Nietzsche a mis à nier son admiration pour Wagner a souvent été considéré comme puéril, la fréquence de ses protestations niant à elle seule leur contenu – si Wagner lui était si odieux, il pouvait tout aussi bien cesser de l'évoquer ; on pourrait faire une analyse similaire de sa relation à la figure de Bismarck, dont on a vu qu'il la dénigre dès qu'elle apparaît dans son œuvre. La réalité n'est toutefois pas aussi claire, on le verra plus loin, ne serait-ce que parce Wagner est omniprésent dans les

⁴³⁵ EH, II, 5.

⁴³⁶ EH, III, HTH, 2.

⁴³⁷ Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, München, p. 323. Voir traduction en annexe, p. 176.

écrits de Nietzsche, alors que les apparitions du chancelier restent sporadiques. Pourtant, d'une manière plus générale, on peut rapprocher avec profit la « *curiosité ironique* » que dit ressentir Nietzsche à l'égard de Bismarck et sa vision de Wagner ; à cet égard, l'analyse que fait P. Pütz du titre du *Cas Wagner* nous semble particulièrement éclairante :

« Le mot "cas" – en allemand *der Fall* – [...] peut se comprendre de différentes manières, comme "cas" médical ou juridique, mais aussi comme "chute" au sens théologique, voire comme "déchéance" et "décadence". Cela veut dire que le "cas" Wagner relève des tribunaux, qu'il constitue un "cas" pour les médecins, qu'il représente théologiquement parlant une "chute", et aussi que sa "chute", sa décadence, est une illustration exemplaire de celle qui frappe toute l'Europe [...]. Mais Wagner constitue encore un cas significatif aux yeux de Nietzsche parce qu'il lui fournit l'objet de sa propre étude de cas et c'est pourquoi il dit, à la fin du livre, que, pour le philosophe, Wagner est "un coup de chance" (*ein Glücksfall*) pour lequel quiconque veut porter un diagnostic sur la maladie européenne doit être profondément reconnaissant. »⁴³⁸

On ne peut manquer d'être sensible à la similitude de l'attitude ambivalente de Nietzsche vis-à-vis de Wagner et son regard sur le chancelier et sa politique. Tous deux font pleinement partie de la dynamique de la décadence européenne, en tant que symptômes et causes, mais Nietzsche ne se résout jamais complètement à les abandonner ; pour P. Pütz, « toute la démarche intellectuelle de Nietzsche et son argumentation [...] sont déterminées, d'une part, par la réaffirmation des liens avec Wagner, et, de l'autre, par une solennelle proclamation d'indépendance à son égard »⁴³⁹. L'acharnement de Nietzsche contre Bismarck nous semble procéder du même principe.

D'autre part, il existe un lien plus subtil entre le chancelier et le musicien tels qu'ils sont décrits par le philosophe : on peut rapprocher le contenu idéologique des œuvres de Wagner de la politique menée par Bismarck, en particulier au moment de la fondation du *Reich*. Pour C.-A. Scheier, la musique de Wagner inclut dès l'origine, en plus de son rôle artistique, une signification politique. Cette idéologie serait justement celle qui sous-tendrait la guerre de 1870, et donc celle qui serait à l'origine du contenu spirituel du *Reich* de Bismarck⁴⁴⁰. Affirmer absolument que Wagner est à l'origine de la politique bismarckienne, comme le fait C.-A. Scheier, nous paraît un rien péremptoire ; néanmoins, cette interprétation est valable si l'on accepte de s'en tenir aux écrits de Nietzsche, c'est-à-dire de ne considérer le lien entre Bismarck et Wagner que comme l'expression de la vision du philosophe – il s'agit bien plus

⁴³⁸ P. PÜTZ, *Introduction au Cas Wagner*, op. cit., p. 893.

⁴³⁹ *Ibid.*, pp. 893-894.

⁴⁴⁰ Claus-Arthur SCHEIER, "Nietzsche and the politics of Bayreuth", *Spindel Conference : Nietzsche and politics* (1998), éd. Jacqueline SCOTT, supplément de *The Southern Journal of Philosophy*, Vol. 37, Memphis, 1999, pp. 81-82.

de définir les liens entre les *figures* de Wagner et Bismarck qu'entre les personnages historiques. Dès lors, on découvre que le musicien et le chancelier sont liés par le motif de l'acteur⁴⁴¹, dont nous serons amenés à reparler plus longuement ; c'est d'abord Wagner qui incarne, à partir de la fondation de Bayreuth, l'acteur : « *Wagner musicien est à ranger parmi les peintres, poète, parmi les musiciens et comme artiste, enfin, parmi les comédiens* »⁴⁴², et précisément il est un acteur de la même trempe que Bismarck, il est de ceux qui fascinent les foules : « *le grand succès, le succès sur les masses ne se trouve plus du côté des purs, – il faut être cabotin pour l'obtenir !* »⁴⁴³. Le motif de l'acteur sature *Le Cas Wagner*, où il est cité pratiquement à chaque page, et c'est ici que nous rejoignons finalement C.-A. Scheier : la musique de Wagner fournit en quelque sorte à l'acteur les poses qu'il doit prendre :

« *Wagner [...] était essentiellement homme de théâtre et comédien, le mimomane le plus enthousiaste qu'il y ait peut-être jamais eu, même en tant que musicien !... Et, soit dit en passant, si la théorie de Wagner a été : "le drame est le but, la musique n'est toujours que le moyen", sa pratique a été au contraire, du commencement à la fin, "l'attitude est le but, le drame et même la musique n'en sont toujours que les moyens". La musique sert à accentuer, à renforcer, à interioriser le geste dramatique et l'extériorité du comédien, et le drame wagnérien n'est qu'un prétexte à de nombreuses attitudes dramatiques. Wagner avait, à côté de tous les autres instincts, les instincts de commandement d'un grand comédien, partout et toujours et, comme je l'ai indiqué, aussi comme musicien.* »⁴⁴⁴

Cette description de la nature de Wagner, profondément dramatique et vaguement ridicule, en même temps que dotée d'un talent inné pour se faire obéir, nous paraît rapprocher la figure du musicien de celle du chancelier ; peut-être la musique wagnérienne est-elle effectivement à l'origine des attitudes adoptées par Bismarck acteur, en tout cas ce passage permet de voir le lien existant entre le chancelier et le musicien : tous deux sont des acteurs. L'essentiel est que c'est justement cet aspect de Wagner que Nietzsche rejette ; l'acteur qu'est devenu musicien est prêt à toutes les compromissions, il est celui qui s'est incliné devant le *Reich* pour réaliser son rêve :

« *_ _ _ [Wagner] dont l'habileté a su faire au bon moment sa paix avec l'esprit allemand, composer la "Marche du Kaiser", ambitionnait des postes de chef d'orchestre
qui s'est abaissé aux pires saletés dont l'esprit allemand, cet esprit allemand si corrompu, s'est souillé*

⁴⁴¹ Nous employons le mot 'acteur' comme traduction de l'allemand *Schauspieler*, qui est traduit par 'comédien' dans les citations de Nietzsche. Il s'agit d'éviter la confusion avec l'allemand *Komödiant*, au sens plus péjoratif, et qui nous sera utile plus loin.

⁴⁴² PBM, VIII, 256.

⁴⁴³ CW, 11.

⁴⁴⁴ GS, V, 368.

Ce personnage devenu très douteux, sur la tombe duquel néanmoins une "Société Wagner", – celle de Munich – déposa une couronne avec cette inscription : Au Libérateur, la Délivrance !...

On le voit, le problème est vaste, et le malentendu monstrueux.

Si Wagner peut passer pour un Libérateur,

Qui nous libérera de cette Délivrance ?

De ce libérateur, qui nous délivrera ?... »⁴⁴⁵

Même dans ces notes rageuses dirigées contre Wagner, on voit que Nietzsche ne peut se refuser une saillie contre les wagnériens. L'inimitié entre les bayreuthiens et le philosophe est bien plus ancienne que la rupture avec le maître⁴⁴⁶, et cette opposition est absolument dépourvue d'ambiguïté :

« J'ai la prétention de connaître le Wagnérien : j'en ai "subi" trois générations, depuis feu Brendel, qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux "idéalistes" des Bayreuther Blätter, qui confondent Wagner avec eux-mêmes, – j'ai entendu toutes sortes de confessions de "belles âmes" sur Wagner. Un royaume pour un mot sensé ! [...] Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ? – Si du moins il était allé parmi les pourceaux ! Mais parmi les Allemands ?... »⁴⁴⁷

On voit naître une double rhétorique : d'une part Wagner s'est « fourvoyé » en fréquentant les wagnériens, et d'autre part les wagnériens sont envisagés comme parfaitement allemands. En « confondant Wagner avec eux-mêmes », les bayreuthiens ont flatté le musicien jusqu'à le façonner à leur image, ils ont perverti le sens de son art, privant Nietzsche de son « réconfort momentané, la musique »⁴⁴⁸. Il apparaît rapidement qu'ils incarnent tout à fait ce que Nietzsche rejette chez Wagner, et qu'il résume sous le terme de *Wagnerei** : la tartuferie, prise à la fois dans un sens mélodramatique et religieux, la connivence avec le pouvoir, et l'antisémitisme :

« Indescriptible dégoût, quand nos gens cultivés divaguent sur la nécessité d'une culture idéale et d'un renouvellement de la religion ! cette racaille hypocrite qui veut redevenir religieuse en fréquentant les concerts et les spectacles, et qui se met en tête, dès qu'elle recommence à trembler en son cœur, d'abandonner toute honnêteté intellectuelle et de se jeter la tête la première dans un borborygme mystique ! idée bien digne d'une génération crétinisée et asservie par la politique et l'avidité !

En effet, que l'on serve un Napoléon ou le principe des nationalités, cela mène toujours à l'esclavage et finalement au dégoût de soi : tant mieux pour la religion ! tant mieux pour les artistes qui ignorent la dignité innée d'une libre attitude intellectuelle ! Autrefois je pensais : nous sommes d'une autre espèce, d'une autre race, et rien ne m'était plus étranger que de m'offrir à ces courants nationalistes et à

⁴⁴⁵ FP, VIII, printemps 1888, 14 [52].

⁴⁴⁶ On trouve ses premières critiques explicites dans une lettre à Rohde du 28 février 1869.

⁴⁴⁷ EH, III, HTH, 2.

⁴⁴⁸ FP, VII avril-juin 1885, 34 [207].

la tendance mystique ! Je les voyais, – ils me donnaient, hier comme aujourd'hui, des haut-le-cœur. Etre seul ! vivre à l'écart ! ce fut toujours ma devise. Que m'importe, si ceux qui me semblaient alors partager mes vues viennent maintenant tous s'offrir sur ce marché ! Ici les doigts fantomatiques des spirites et des prestidigitateurs mathématico-magiques, là un culte de la musique qui détruit l'esprit à petit feu, là enfin le réveil des bassesses de la persécution antijuive – voyez l'entraînement général à la haine »⁴⁴⁹

On en revient au problème culturel évoqué à propos du *Reich* ; de fait, les wagnériens sont le lien le plus direct que l'on puisse établir dans la pensée de Nietzsche entre Bismarck et Wagner, ou plutôt entre Bayreuth et le *Reich* :

« On devrait bien une fois, pour l'édification de la postérité, empailler un Bayreuthien authentique, ou mieux encore le mettre dans l'esprit-de-vin – car c'est l'esprit qui manque ici – avec l'inscription suivante : Spécimen de "l'esprit" en vue de qui fut fondé "le Reich allemand"... »⁴⁵⁰

La relation est décrite sans équivoque : les wagnériens sont la synthèse parfaite de ce qui rebute Nietzsche dans la musique de Wagner et dans la politique de Bismarck, et ils sont en même temps l'expression la plus aboutie de ce qu'est devenu l'esprit allemand, c'est-à-dire avant tout un manque d'esprit, un nuage trouble et malodorant. L'opposition à Bayreuth se cristallise autour des mêmes griefs que contre le *Reich* – religion, *Kultur*, antisémitisme – car l'ennemi est le même. Lorsque Nietzsche réunit finalement Wagner et Bismarck, c'est encore une fois pour déclarer solennellement qu'il ne sera pas des leurs :

*« ne pas tromper
pas de compromis
mépriser un manque de clarté tel que Bismarck et W<agner> »⁴⁵¹*

Comme chez nombre de ses contemporains, c'est l'alliance entre l'homme d'Etat et le compositeur qui représente donc le plus justement pour Nietzsche l'Allemagne de son temps ; il lui a simplement fallu se détacher de Wagner pour pouvoir le mettre sur le même plan que Bismarck. Le « *manque de clarté* » dénoncé par le philosophe révèle peut-être ses propres difficultés à définir précisément le *Geist* à partir de ses deux plus grandes figures. A cet égard, il est symptomatique que l'un des premiers nietzschéens à s'intéresser à ses relations avec Wagner dans une perspective plus critique que biographique soit en proie au même trouble que le philosophe, lorsqu'il s'agit de définir clairement la relation entre Bismarck, Wagner, et le *Geist* :

⁴⁴⁹ FP, V, automne 1880, 6 [71].

⁴⁵⁰ EH, III, HTH, 2.

⁴⁵¹ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [246].

« Si l'on place la figure de Richard Wagner à côté de celle du prince Bismarck, l'image de Wagner semble se déformer totalement. Elle se distord grossièrement : ce qui ressort avec le plus de force, ce n'est pas ce que la passion a de majestueux, mais ce qu'elle a d'inesthétique et de disgracieux. [...] Une agitation intérieure domine l'artiste, du tréfonds de son être résonne une alternance de dissonances, chaque fin signe un revirement trompeur. La figure prend les traits d'un César... Placée à côté de la figure de l'artiste, celle du Chancelier semble grandir. Les racines de son être s'étendent, longues et noueuses, loin dans le pays. Le tronc s'élève puissant et des branches jaillit un feuillage lumineux. Issus du plus profond de la terre natale les sucres s'élèvent dans le tronc, se transforment et se constituent en pensées et en projets... Est-ce un jeu de l'imagination si dans cette image se dévoile à mes yeux tout ce qui manque à l'art de Richard Wagner non pas en forces personnelles mais en représentativité ? Si l'on rapporte la mesure de la nature de Wagner à celle du prince Bismarck, c'est comme si l'on mesurait l'âme de l'art wagnérien à la force et à la profondeur de l'âme populaire allemande. »⁴⁵²

Dans l'*Epilogue* du *Cas Wagner*, Nietzsche fait du musicien « l'hypocrisie [...] devenue chair et même génie »⁴⁵³, et il ajoute qu'« une hypocrisie semblable à celle des gens de Bayreuth n'est pas aujourd'hui une exception. Nous connaissons tous la conception antiesthétique du "hobereau chrétien" »⁴⁵⁴ ; en même temps qu'une allusion claire à Bismarck, cette figure du « hobereau chrétien » raille le mélange très wagnérien de morale des seigneurs et de morale des esclaves – c'est là tout à fait l'essence de ce « manque de clarté » que Nietzsche reproche au chancelier et au musicien. Leurs deux figures semblent l'expression du *Geist*, non parce qu'elles sont antagonistes et qu'elles unissent les extrêmes, comme on peut le lire souvent à l'époque⁴⁵⁵, mais bien parce qu'elles se ressemblent dans leur fausseté. Bayreuth comme le *Reich* disent « tout d'une haleine oui et non »⁴⁵⁶, et si l'on peut leur être reconnaissant, ce n'est que parce qu'ils permettent un « diagnostic de l'âme moderne »⁴⁵⁷.

Tout le problème du *Geist* est là : ce que ses contemporains appellent *Geist* n'est pour Nietzsche que l'expression de la modernité, le *Zeitgeist**. Le véritable *deutscher Geist* est ailleurs, et il n'en reste que quelques traces chez Bismarck et Wagner, tels les stigmates des espoirs que Nietzsche avait placés en eux. Pour parvenir à appréhender plus clairement la question du *Geist* en relation avec Wagner et Bismarck, le plus pertinent est finalement d'avoir la même démarche que Nietzsche, c'est-à-dire de s'interroger sur les liens unissant le chancelier et le musicien à l'autre maître du philosophe, Schopenhauer.

⁴⁵² Max GRAF, *Le Cas Nietzsche-Wagner*, Paris, 1990 (1901), pp. 21-22.

⁴⁵³ CW, « *Epilogue* ».

⁴⁵⁴ *ibid.*

⁴⁵⁵ Voir R. PARR, *op. cit.*, p. 114.

⁴⁵⁶ CW, « *Epilogue* ».

⁴⁵⁷ *ibid.*

3.1.3. Bismarck, Wagner, Schopenhauer : les grands Allemands

Les rapports entre Nietzsche et la figure de Schopenhauer sont presque aussi complexes que ceux entretenus avec Wagner ; ils ont cependant l'avantage d'être moins passionnels, Nietzsche n'ayant pas eu l'occasion de rencontrer son maître en philosophie. La relation triangulaire qui se dessine, dans les écrits de Nietzsche, entre lui-même et ses deux maîtres, est sujette à de nombreux changements, elle évolue avec sa pensée : lors de leur première rencontre, le jeune Nietzsche et Wagner sont immédiatement séduits par le lecteur de Schopenhauer qu'ils découvrent chez l'autre ; par la suite, tout comme il rejette le musicien, Nietzsche estime avoir dépassé Schopenhauer, et finalement, lorsqu'il précise en quoi le musicien est un disciple du philosophe, Nietzsche révèle que Wagner se méprend sur ce qu'il doit à Schopenhauer – ses personnages, son wagnérisme doivent bien plus à Spinoza, et même ce qui est à rejeter chez Wagner est-il peut-être d'origine schopenhauerienne, en particulier l'antisémitisme⁴⁵⁸.

A l'époque où il écrit *Aurore*, au tout début de la décennie 1880, Nietzsche a rompu avec Wagner et s'est libéré de l'influence de Schopenhauer, sans lui être totalement opposé ; c'est le moment qu'il choisit pour introduire la figure de Bismarck dans la relation existant entre ses deux maîtres, dans un paragraphe intitulé « Les hommages inconditionnels ». Une nouvelle fois, il nous semble intéressant de suivre cet aphorisme pas à pas, car il permet de reconstituer le cheminement intellectuel de Nietzsche, ses changements d'attitude vis-à-vis des trois Allemands qui dominent son époque :

*« Lorsque je songe au philosophe allemand le plus lu, au musicien allemand que l'on écoute le plus, à l'homme d'Etat allemand le plus considéré, il faut que je m'avoue à moi-même : on rend maintenant la vie très dure aux Allemands, ce peuple des sentiments inconditionnels, et cela tient à leurs propres grands hommes. Dans les trois cas le spectacle est magnifique à contempler : c'est chaque fois un fleuve, si puissamment agité dans le lit qu'il s'est creusé lui-même que l'on pourrait croire souvent qu'il veut prendre la montagne d'assaut. »*⁴⁵⁹

Bismarck, Wagner, et Schopenhauer sont dès le début rangés parmi les grands hommes, et il se dessine déjà nettement une opposition entre les Allemands et les grands Allemands. On remarque également que Nietzsche les compare à des fleuves, lui qui est le philosophe des sommets ; il est instructif de rapprocher de ce passage un fragment contemporain de la rédaction d'*Aurore*, où Bismarck et Schopenhauer se trouvent à nouveau au pied d'une

⁴⁵⁸ GS, II, 99.

⁴⁵⁹ A, III, 167.

montagne, mais où la métaphore est moins élogieuse : « *Si ceux qui ne tirent aucun plaisir de leur vie et de leur caractère cherchent peut-être un plaisir dans leur esprit : comme Schopenhauer. Mais un être complet ne devrait pouvoir se réjouir que de tout à la fois ! Et avec quelle joie ! Nous escaladons notre montagne tous ensemble et nous ne voulons pas parvenir isolément au sommet ! Plus d'un l'escalade en tant que caractère, mais son esprit n'est pas à la mesure de la situation (par ex. Bismarck) »*⁴⁶⁰. Tout comme on l'a vu plus haut dans le cas de Bismarck, la grandeur de ces grands Allemands n'est pas parfaitement réalisée ; ici, c'est le rire qui leur fait défaut, pour être des « *êtres complets* », tels « l'homme total » imaginé par Goethe – c'est également à Nietzsche qu'il faut penser, au jeune Nietzsche tout juste séparé de Wagner, qui désespérait de trouver un jour la vocation qui le sauverait du dilettantisme. Nietzsche poursuit :

*« Et pourtant, aussi loin que l'on pousse son admiration, qui n'aimerait pas être, somme toute, d'une autre opinion que Schopenhauer ! Et qui aimerait partager maintenant, dans les grandes et dans les petites choses, les opinions de Richard Wagner ? [...] – Et enfin combien y en aurait-il qui aimeraient, de tout cœur, être d'accord avec Bismarck, à condition qu'il fût d'accord avec lui-même ou qu'il prît au moins l'air de l'être dorénavant ! »*⁴⁶¹

On voudrait pouvoir nier la grandeur de Wagner et Schopenhauer, et on voudrait pouvoir trouver Bismarck grand – on voit apparaître le « *manque de clarté* » que Nietzsche dénonce plus tard. Le cas de Wagner est particulier, comme toujours, puisque Nietzsche reconnaît que « *des génies de son espèce ont rarement le droit de se comprendre eux-mêmes* »⁴⁶² ; le musicien est en quelque sorte excusé de ses errances par son talent, mais il n'en est pas moins descendu du piédestal d' « *être complet* » sur lequel Nietzsche l'avait posé, au moment de *Richard Wagner à Bayreuth*. La grandeur de Bismarck reste donc la plus problématique :

« Certes : pas de principes, mais des instincts de base, un esprit mobile, au service de violents instincts de base et pour cela sans principes, – cela ne devrait rien avoir de surprenant chez un homme d'Etat, mais être plutôt considéré comme juste et conforme à la nature. Hélas ! ce fut jusqu'à présent si peu allemand ! aussi peu que le bruit autour de la musique, les dissonances et la mauvaise humeur autour du musicien ! aussi peu que la position nouvelle et extraordinaire que choisit Schopenhauer : ni au-dessus des choses ni à genoux devant elles – dans les deux cas cela eût encore été allemand – mais contre les choses ! Incroyable et

⁴⁶⁰ FP, V, automne 1880, 6 [322].

⁴⁶¹ A, III, 167.

⁴⁶² PBM, VIII, 256.

désagréable ! Se placer sur le même rang que les choses et être quand même leur adversaire et, en fin de compte, l'adversaire de soi-même ! »⁴⁶³

Ce qui est grand chez Bismarck n'est donc pas allemand, ou l'est en tout cas aussi peu que Wagner et Schopenhauer ; son manque de principes et le développement de ses instincts le rapprocheraient plutôt de la grandeur grecque, telle que la voyait Nietzsche, et il atteindrait à cette grandeur s'il prenait seulement la peine d'être d'accord avec lui-même. On comprend le dilemme de l'admirateur « *inconditionnel* » face à un tel homme : ce qui est admirable chez Bismarck est précisément ce que les Allemands ont pour habitude de rejeter.

« [...] que doit faire l'admirateur inconditionnel de pareil modèle ? Et surtout de trois de ces modèles qui n'ont même pas le désir d'être en paix entre eux ! Voici Schopenhauer adversaire de la musique de Wagner et Wagner adversaire de la politique de Bismarck et Bismarck adversaire de tout wagnérisme, de tout schopenhauerisme ! Que reste-t-il à faire ! Où se réfugier avec sa soif de "vénération en bloc" ! Pourrait-on peut-être choisir, dans la musique du musicien, quelques centaines de bonnes mesures qui vous tiennent à cœur, parce qu'elles ont un cœur – pourrait-on se mettre à l'écart avec ce petit butin et oublier tout le reste ! Et rechercher pareil arrangement avec le philosophe et l'homme d'Etat – choisir, prendre à cœur, et surtout oublier le reste ! Oui, s'il n'était pas si difficile d'oublier ! »⁴⁶⁴

On reconnaît aisément la souffrance ressentie par Nietzsche, au moment de sa rupture avec Wagner : au fond c'est lui qui est inconditionnel, lui qui n'a pas pu accepter ce que la figure de Wagner avait de rebutant, lui qui n'a pas su oublier, lui qui était trop « *allemand* » pour cela. La suite du paragraphe révèle, à mots couverts, que Nietzsche parle bien de lui-même :

« Il y avait une fois un homme très fier qui, à aucun prix, ne voulait rien accepter que de lui-même, en bien et en mal : mais lorsqu'il eut besoin d'oubli il ne put se le donner et il fut forcé de conjurer les esprits, trois fois ; ils vinrent, ils entendirent son désir et ils finirent par dire : "Cela seul n'est pas en notre pouvoir ! " Les Allemands ne devraient-ils pas profiter de l'expérience de Manfred ? »⁴⁶⁵

L'identification de Nietzsche à Manfred⁴⁶⁶ est claire ; il faut se souvenir que l'ultime composition musicale du philosophe était justement intitulée *Manfred-Meditation*⁴⁶⁷, et se

⁴⁶³ A, III, 167.

⁴⁶⁴ *ibid.*

⁴⁶⁵ *ibid.*

⁴⁶⁶ Héros d'un poème dramatique de Byron qui, après avoir tué la femme qu'il aimait, invoque en vain les démons pour réussir à oublier. Robert Schumann a composé sa propre version de l'histoire de Manfred en 1852.

⁴⁶⁷ G. Liébert rappelle, pp. 1492-1493, que cette œuvre fut fort mal reçue par Hans van Bülow, à qui Nietzsche l'avait dédiée. Le chef d'orchestre, pourtant admirateur des écrits de Nietzsche, porta sur la

voulait une « contre-ouverture » du *Manfred* de Schuman⁴⁶⁸ ; l'époque où il compose cette œuvre est précisément celle où, aux côtés de Wagner, Nietzsche se rêvait lui-même en « centaure »⁴⁶⁹, capable d'allier la philologie, la philosophie, et la musique – la science, l'esprit, et l'art. On sait que Nietzsche, depuis ce temps, est allé de déception en déception, y compris vis-à-vis de lui-même ; il estime donc avoir tiré les leçons de l'expérience de *Manfred*, et il invite les Allemands à se libérer de la tentation de l'oubli, un oubli au fond parfaitement inutile :

*« Pourquoi d'abord conjurer les esprits ? Cela ne sert de rien, on n'oublie pas lorsque l'on veut oublier. Et combien grand serait "le reste" qu'il faudrait oublier, chez ces trois grands hommes de notre époque, pour pouvoir demeurer leur admirateur en bloc ! Il serait donc préférable de profiter de l'occasion pour essayer quelque chose de nouveau : je veux dire, progresser dans la probité vis-à-vis de soi-même et devenir, au lieu d'un peuple qui répète d'une façon crédule et qui hait méchamment et aveuglément, un peuple d'approbation conditionnelle et d'opposition bienveillante »*⁴⁷⁰

Nietzsche est relativement optimiste, puisqu'il croit encore l'Allemagne capable de le rejoindre en haut de sa montagne, où il s'est retiré pour considérer son temps avec une « curiosité ironique ». Aux débuts des années 1880, l'attitude du philosophe par rapport à Bismarck tient précisément de l'« approbation conditionnelle » et de l'« opposition bienveillante », le chancelier est du côté de Goethe, et des vrais grands Allemands – à cette époque c'est bien lui le « libérateur » qui délivrera l'Allemagne de Wagner :

*« Un bon nombre d'esprits supérieurs et mieux pourvus qu'avant vont enfin, je l'espère, se montrer assez maître d'eux-mêmes pour se délivrer de ce goût exécrable des attitudes et de l'obscurité sentimentale, et se retourner contre Richard Wagner autant que contre Schopenhauer. Ces Allemands sont notre perte, ils flattent nos plus dangereux penchants. Il y a chez Goethe, Beethoven et Bismarck la promesse d'un avenir autrement fort que celui dont nous menacent ces produits dégénérés de la race. Nous n'avons pas encore eu de philosophes. »*⁴⁷¹

Ici, il est avant tout question de trahison, de dépassement, et de déception : Nietzsche se sent trahi par Wagner, il pense avoir dépassé Schopenhauer, et, s'il a été déçu par le *Reich*,

composition du philosophe un jugement à l'emporte-pièce qui fit honneur à sa réputation ; il écrit à propos de *Manfred-Méditation* : « Je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'éléments apolliniens, et, quant au dionysiaque, à vous parler franc, il m'a fait penser à un lendemain de bacchanale plutôt qu'à la bacchanale elle-même. », lettre à Nietzsche du 24 juillet 1872. On comprend sans peine que Nietzsche ait renoncé à composer après une telle gifle.

⁴⁶⁸ EH, II, 4.

⁴⁶⁹ Lettre à Rohde de février 1870.

⁴⁷⁰ A, III, 167.

⁴⁷¹ FP, VII, été-automne 1884, 26 [462].

il place ses derniers espoirs en Bismarck, qui devient donc le pendant de Goethe⁴⁷². Wagner et Schopenhauer, les vieux maîtres, ne sont que « ces produits dégénérés de la race », ils abêtissent l'Allemagne. Bientôt, pourtant, la dynamique se renverse ; on voit d'abord Schopenhauer rejoindre Bismarck et Frédéric le Grand chez les Allemands « européens » :

« La gloire de Schopenhauer est également liée à l'époque : une époque chagrine, sans espoir, défeuillée, a mis sa pensée très haut, l'Allemagne des années cinquante. En France, il est aujourd'hui "en plein épanouissement". On exagère sa gloire. Il y a chez lui quelque chose de mystique et d'obscur en plus par rapport à Kant : c'est ce qui séduit notre jeunesse allemande. – D'un autre côté, il apporte à notre jeunesse mal élevée diverses notions de science et il intéresse : il cite également de bons livres et il est aussi peu marqué que Frédéric le Grand et Bismarck par cette niaiserie allemande^o que l'étranger remarque chez nos meilleurs esprits (même chez Goethe). C'est un des Allemands les mieux cultivés, ce qui veut dire un Européen. Un bon Allemand – qu'on me pardonne si je le répète pour la dixième fois – n'est plus un Allemand. »⁴⁷³

Puis vient, comme on l'a vu, la déception à l'égard du chancelier, et Goethe devient, malgré sa « niaiserie », le symbole de tout ce qui manque à Wagner et à Bismarck :

*« Pour une musique de Wagner
La musique de Wagner est antigoethéenne.
En fait, Goethe manque dans la musique allemande, comme il manque dans la politique allemande. »⁴⁷⁴*

Et finalement, l'ambiguïté demeure l'apanage exclusif de Wagner :

« Considéré seulement du point de vue de sa valeur pour l'Allemagne et la culture allemande, Richard Wagner reste un grand point d'interrogation, peut-être un malheur allemand, une fatalité en tout cas : mais qu'importe ? N'est-il pas beaucoup plus qu'un phénomène allemand ?... J'ai même l'impression qu'il n'est nulle part moins à sa place qu'en Allemagne : là, rien n'était prêt à l'accueillir, pour les Allemands, son type même est tout simplement étranger, insolite, incompréhensible et incompris. Mais on se garde bien de se l'avouer : pour cela on est trop débonnaire, trop carré, trop allemand. "Credo quia absurdus est" [Je crois <en lui> parce qu'il est absurde] : c'est ce que veut, c'est ce qu'a voulu, dans ce cas aussi, l'esprit allemand – en attendant, il croit tout ce que Wagner voulait qu'on croie sur lui. L'esprit allemand a de tout temps manqué de finesse et de divination in psychologis. Maintenant qu'il se trouve soumis à la pression du chauvinisme et de l'auto-admiration, il se fait de plus en plus épais et grossier : comment serait-il mûr pour le problème de Wagner ! »⁴⁷⁵

⁴⁷² Une telle dialectique est tout à fait originale à l'époque. R. Parr montre que les contemporains de Nietzsche avaient plutôt tendance à associer Goethe et Wagner contre Bismarck. R. PARR, *op. cit.*, p. 116.

⁴⁷³ FP, VII, été-automne 1884, 26 [412].

⁴⁷⁴ FP, VIII, printemps 1888, 15 [12].

⁴⁷⁵ FP, VIII, printemps-été 1888, 16 [33].

Wagner s'est fourvoyé en créant Bayreuth et seule son œuvre musicale le sauve du naufrage de la *Wagnerie* ; le *Geist* qu'il ne cesse d'invoquer dans ses œuvres théoriques⁴⁷⁶ n'est rien de plus que le *Zeitgeist* : « Elle aurait dû chanter, cette "âme nouvelle", – et non parler ! »⁴⁷⁷. Wagner lui-même, son succès appartient à l'époque de Bismarck, s'ils ne procèdent pas de lui :

« L'époque des guerres nationales, du martyr ultramontain, tout ce caractère d'entracte particulier à la situation actuelle de l'Europe peut, en effet, procurer une gloire soudaine à un art comme celui de Wagner, sans lui garantir pour cela un avenir. Les Allemands eux-mêmes n'ont point d'avenir... »⁴⁷⁸

L'allusion au *Kulturkampf*^{*}, ce « martyr ultramontain », nous paraît renvoyer à Bismarck. Le chancelier et le musicien sont cantonnés à l'Allemagne et à l'actualité, il leur manque une dimension véritablement européenne et inactuelle, à l'image de Schopenhauer ou de Goethe :

« Chez tous les êtres vastes et profonds de ce siècle, la véritable tendance générale du travail mystérieux de leur âme a été de préparer la voie à cette nouvelle synthèse et d'essayer de réaliser en eux, par anticipation, l'Européen de l'avenir : ce n'est que par leurs façades, ou à leurs heures de faiblesse, par exemple en leur vieillesse, qu'ils ont appartenu à des "patries" ; – en devenant des "patriotes" ils ne faisaient que se reposer d'eux-mêmes. Je pense ici à des hommes comme Napoléon, Goethe, Stendhal, Henri Heine, Schopenhauer »⁴⁷⁹

Wagner, encore une fois, est sauvé de ses propres erreurs par son œuvre et sa signification « européenne », puisque Nietzsche ajoute : « qu'on ne m'en veuille pas si je leur adjoints Richard Wagner : on ne doit pas se laisser égarer par les jugements erronés qu'il a portés sur lui-même »⁴⁸⁰. Tout comme il revient à Schopenhauer, Nietzsche sauve son admiration pour la musique de Wagner en créant pour lui seul un Wagner mythique, une figure qui est l'image de ses premiers espoirs ; lorsqu'il revient, dans *Ecce Homo*, sur ses premières œuvres, il écrit : « Dans la troisième et la quatrième Considération inactuelle, on oppose [...] deux types qui sont par excellence^o inactuels, animés d'un mépris souverain pour tout ce qui, autour d'eux, s'appelait "Empire", "culture", "christianisme", "Bismarck",

⁴⁷⁶ Voir en particulier son livre *Was ist deutsch ?* Leipzig, 1915. Il s'agit d'un recueil de textes écrits de 1865 à 1878, qui fut réédité avec ce sous-titre : „*Schriften und Dichtungen des Meisters für die Zeit des heiligen deutschen Krieges*“.

⁴⁷⁷ NT, « Essai d'autocritique », 3.

⁴⁷⁸ NW, « Une musique sans avenir ».

⁴⁷⁹ PBM, VIII, 256.

⁴⁸⁰ *Ibid.*

"succès", – Schopenhauer et Wagner, ou pour mieux dire, en un seul mot, Nietzsche... »⁴⁸¹
Bismarck demeure donc finalement seul, parmi les « *grands Allemands* », désespérément actuel et dépourvu d'une dimension « *européenne* », endossant seul la responsabilité du faux *Geist* des wagnériens. On aura remarqué l'apparition, parmi les « *Européens* » de Nietzsche, de Napoléon : c'est à lui qu'il nous faut désormais nous intéresser, afin de comprendre précisément ce qui fait défaut à Bismarck.

3.2. Bismarck contre Napoléon – grandeur et « *grande politique* »

Dans le cas de Napoléon plus encore que dans celui des autres « *Européens* » de Nietzsche, il faut éviter l'écueil de l'anachronisme, qui ferait considérer l'empereur comme un prédécesseur de Jean Monnet. Comme on l'a vu au sujet de l'*Etat grec*, Nietzsche reconstruit l'histoire, il utilise le personnage historique de Napoléon pour créer une figure, et cette dernière devient le paradigme antithétique de celle de Bismarck. L'empereur est envisagé comme le symbole de tout ce qui manque au chancelier, la figure de Napoléon permet de mesurer le gouffre qui sépare Bismarck de la grandeur.

3.2.1. Napoléon contre Bismarck : « *Un monstre gai vaut mieux / Qu'un sentimental ennuyeux* »⁴⁸²

Nietzsche professe souvent une grande admiration pour la figure de Napoléon, qu'il prétend devoir à sa mère, qui était saxonne⁴⁸³ ; pourtant, si l'empereur est présent dans son œuvre dès ses premiers livres⁴⁸⁴, on peut affirmer que Nietzsche ne se découvre une passion pour Napoléon qu'à partir du moment où il lit les *Mémoires* de Mme de Rémusat, à l'automne 1880⁴⁸⁵. Dès lors, les portraits de l'empereur se révèlent chez Nietzsche bien plus élogieux qu'auparavant. Parallèlement, on peut lire à l'époque, à l'extrême fin des années 1870, que Bismarck se trouve dans « *une sorte de situation de départ "à la Bonaparte"* »⁴⁸⁶, contraint de se raccrocher à la devise « *Aut Cæsar, aut nihil* », se posant « *comme la seule alternative*

⁴⁸¹ EH, III, CIN, 1.

⁴⁸² Vers de l'abbé Galiani, lettre à Mme d'Epinau du 7 juillet 1770. Nietzsche appréciait tout particulièrement l'abbé napolitain (PBM, II, 26).

⁴⁸³ EH, I, 3.

⁴⁸⁴ La première occurrence du nom de Napoléon se trouve dans NT, 18.

⁴⁸⁵ Le cahier où Nietzsche prit des notes en lisant ces *Mémoires*, à l'automne 1880, numéroté V, 6, est particulièrement instructif.

⁴⁸⁶ Lothar GALL, *Bismarck, le révolutionnaire blanc*, Paris, 1984, p. 601.

réaliste face au chaos social et politique »⁴⁸⁷ ; si pour le biographe du chancelier, le parallèle s'arrête là, nombreux sont ceux qui, dans l'Allemagne de l'époque, ont cherché à comparer Bismarck et Napoléon⁴⁸⁸. Pour eux, il s'agissait avant tout de connoter positivement le réalisme du chancelier en l'opposant à celui de l'empereur des Français, en trouvant dans la politique de Bismarck ce qui faisait défaut à celle de Napoléon : le *Geist*⁴⁸⁹. Nietzsche prend cette rhétorique à contre-pied, témoin le face-à-face entre le paragraphe 199 de *Par-delà Bien et Mal* et le discours prononcé par H. Finke à la mort de Bismarck. L'historien fait un éloge appuyé du chancelier :

*« La volonté toute-puissante de Napoléon, l'acuité de sa raison uniquement tournée vers les réalités rejoignent celles de Bismarck : tous deux utilisent la révolution pour servir leurs buts. Mais le premier fonde un empire mondial qu'il étend au gré de sa volonté, dont l'être et le cœur ne sont pas la volonté du peuple ou de la nation, mais son propre arbitraire ; Bismarck se limite à sa patrie et rejette toute annexion. Le corse n'a que son intérêt personnel en tête, Bismarck celui de son peuple : Napoléon n'aime que sa gloire°, seule la grandeur de son pays émouvait profondément Bismarck. Il construisit en prévision de l'avenir, Napoléon ne voulait pas penser à l'avenir. Son empire mondial se brise dans ses mains, quand la création de Bismarck s'emplit continuellement d'une nouvelle force vitale. »*⁴⁹⁰

Nietzsche, treize ans plus tôt, tirait des conclusions sensiblement différentes :

« [...] depuis qu'il y a des hommes, il y a toujours eu des troupeaux d'hommes (familles, communautés, tribus, peuples, Etats, Eglises) et toujours un très grand nombre d'hommes obéissant à une minorité de maîtres [...]. Qu'on imagine cet instinct [d'obéissance] se développant jusqu'à ses derniers excès : ceux qui commandent et les hommes indépendants viendront à manquer, ou bien ils ne se sentiront pas la conscience tranquille et auront besoin, pour pouvoir commander, de se faire d'abord illusion à eux-mêmes, de s'imaginer qu'eux aussi obéissent. Cet état de chose est effectivement celui de l'Europe moderne : je l'appelle l'hypocrisie morale des dirigeants. Pour tranquilliser leur conscience ils en sont réduits à feindre de n'être que les exécuteurs de commandements antiques et suprêmes [...] ou à adopter la façon de voir du troupeau, auquel ils empruntent leurs titres de "premier serviteur du peuple" par exemple, ou d' "instrument du bien public". [...] Quel bienfait, pour ces

⁴⁸⁷ *Ibid.*

⁴⁸⁸ Les lignes qui suivent doivent beaucoup à R. PARR, *op. cit.*, « Bismarck und Napoléon I. im Mythensystem », pp. 145-156.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, pp. 145-149

⁴⁹⁰ „Napoleons allmächtiger Wille, sein durchgreifender, nur auf die Realitäten gerichteter Verstand gleicht dem Bismarcks: beide benutzen die Revolution für ihre Zwecke. Aber jener gründet ein Weltreich, das er nach persönlichem Belieben umwandelt, dessen Wesen und Kern nicht der Wille des Volkes, der Nation, sondern die eigene Willkür ist; Bismarck beschränkt sich auf die Heimath und lehnt jedes Uebergreifen energisch ab. Der Korse hat nur persönliche Interesse vor sich, Bismarck das Interesse seines Volkes: Napoleon liebt nur seine gloire, Bismarcks tiefstes Empfinden galt nur der Größe des Vaterlandes. Er baut vor für die Zukunft, Napoleon wollte der Zukunft nicht gedenken. So zerbröckelt ihm sein Weltreich unter den Händen, Bismarcks Schöpfung füllt sich mit stets neuer Lebenskraft.“, Heinrich FINKE, „Fürst Bismarck“, Rede, 1899, p. 6.

Européens du troupeau, quelle délivrance d'un joug qui devenait insupportable, que, malgré tout, l'apparition d'un maître absolu : l'effet que produisit Napoléon en est le dernier grand témoignage : l'histoire de ses répercussions est presque exactement l'histoire du plus haut bonheur qu'ait connu ce siècle dans ses hommes et ses moments les plus précieux. »⁴⁹¹

Nietzsche ne cherche pas à nier que Napoléon n'avait que son propre intérêt en tête, au contraire il insiste sur ce point⁴⁹², rejoignant tout à fait H. Finke. Simplement, il ne place visiblement pas la grandeur au même endroit : gouverner dans l'ombre du souverain, ou se présenter comme l'instrument de la volonté du peuple, voilà qui relève de la « *tartuferie* », dont on a vu ce qu'elle inspirait au philosophe.

L'autre point important qui ressort du discours d'H. Finke concerne la soif de conquêtes de Napoléon, qui annexa l'Europe entière quand Bismarck sut se contenter de sa « *patrie* » ; Nietzsche n'entend pas autre chose, lorsqu'il fait de l'empereur un « *Européen* » :

« Enfin, lorsque apparut, sur le pont entre deux siècles de décadence, une force majeure° de génie et de volonté, une force assez grande pour faire de l'Europe une unité politique et économique qui eût dominé le monde, les Allemands ont, avec leurs "guerres d'indépendance", frustré l'Europe de la signification merveilleuse que recelait l'existence de Napoléon. De fait, ils ont sur la conscience [...] cette maladie, cette déraison, la plus contraire à la civilisation qu'il y ait, le nationalisme, cette névrose nationale°, dont l'Europe est malade, cette prolongation à l'infini des petits Etats en Europe [Kleinstaaterei], de la petite politique. »⁴⁹³*

Cette « *petite politique* » est précisément celle menée par Bismarck, qui ravissait H. Finke plus haut. Pour Nietzsche, la politique « *nationale* » du chancelier est profondément allemande, et absolument opposée à celle menée par la figure – largement mythique, bien entendu – de Napoléon ; on trouve cette idée exprimée sans détour dans le *Nachlaß* :

« Les Allemands gênent, parce que toujours en retard, la grande marche de la culture européenne : Bismarck, Luther par exemple ; récemment, quand Napoléon voulut faire de l'Europe une association d'Etats (le seul homme à avoir été assez fort pour cela !), ils ont tout gâté avec leurs "guerres pour la liberté" et provoqué le malheur de la folie des nationalités (avec la conséquence de luttes raciales dans des pays mélangés, comme ils le sont depuis fort longtemps en Europe !) De même ce sont les Allemands (Carl Martell) qui ont arrêté la culture sarrasine – : ils sont toujours les demeurés ! »⁴⁹⁴

⁴⁹¹ PBM, V, 199.

⁴⁹² « *Napoléon appelait dévouement° : celui qui donnait toute sa personne, tous ses sentiments, toutes ses opinions : il répéta qu'il fallait que nous abandonnions jusqu'à la plus petite de nos anciennes habitudes pour n'avoir plus qu'une pensée : celle de son intérêt et de ses volontés.* », FP, V, hiver 1880-1881, 8 [115].

⁴⁹³ EH, III, CW, 2.

⁴⁹⁴ FP, VII, printemps 1884, 25 [115].

Même s'il est évidemment discutable d'assimiler l'empire napoléonien à une « *association d'Etats* », le propos de Nietzsche est avant tout d'appeler à la fin du nationalisme, qui, pour lui, repose sur des antagonismes parfaitement fictifs, puisque les peuples européens sont depuis si longtemps « *mélangés* »⁴⁹⁵. Pour Nietzsche, les peuples européens veulent s'unir, l'Europe tend naturellement vers l'unité, et seule la survivance de régimes archaïques et de nationalismes factices retarde encore cette union. Napoléon fut le seul à être suffisamment fort pour unir l'Europe, mais ce ne sont pas les peuples qu'il combattait, c'était la bêtise de l'époque, la décadence ; les Allemands furent assez stupides pour oublier leur intérêt en se « libérant », puis pour fonder le *Reich*, car c'est bien d'intérêt qu'il s'agit :

*« Je fais abstraction de toutes ces guerres nationales, de ces nouveaux "Empires" et de tout ce qui encombre les premiers plans : ce qui importe – car c'est ce que je vois se préparer lentement et comme avec hésitation – c'est l'Europe unie. Pour tous les esprits vastes et profonds du siècle, la tâche où ils ont mis toute leur âme a été de préparer cette synthèse nouvelle et d'anticiper à titre d'essai "l'Européen" de l'avenir. [...] Mais ce qui s'agite dans de pareils esprits, ce qui s'y dessine comme le besoin d'une unité nouvelle, s'accompagne d'un grand fait économique qui l'explique : les petits Etats d'Europe, je veux dire tous nos Etats et tous nos Empires actuels vont devenir intenables, économiquement, étant donné les exigences souveraines des grandes relations internationales et du grand commerce qui réclament l'extension suprême, des échanges universels, un commerce mondial. (l'argent à lui seul obligera l'Europe, tôt ou tard, à se fondre en une seule masse.) [...] Bref, ici comme ailleurs, le siècle prochain marchera sur les brisées de Napoléon, le premier en date et le plus moderne des hommes des temps nouveaux. »*⁴⁹⁶

Cette prédiction surprend tout d'abord par sa justesse ; elle relève certainement en grande partie de l'intuition pure, Nietzsche n'étant pas resté célèbre pour ses compétences en économie politique, mais elle fait partie de ces éclairs de discernement qui firent le malheur du philosophe après sa mort, alimentant la légende des « prophéties » nietzschéennes et bien des malentendus. Le plus surprenant ici reste peut-être le fait que Nietzsche fasse de Napoléon l'incarnation de la modernité ; sans doute faut-il plutôt entendre « *avenir* » que « *modernité* », cette modernité « *inactuelle* » que le philosophe reconnaît aux « *Européens de l'avenir* » et aux « *esprits libres* ». En effet, la figure de Napoléon se distingue surtout par les liens qu'elle entretient avec les deux périodes historiques que Nietzsche admire le plus, l'Antiquité grecque et la Renaissance italienne⁴⁹⁷. Dans un portrait

⁴⁹⁵ On remarquera au passage que « *Carl Martell* » est apparemment aussi allemand que Charles Martel est français, ce qui tendrait à servir, involontairement, le propos de Nietzsche.

⁴⁹⁶ FP, VII, juin-juillet 1885, 37 [9] (première version de PBM, VIII, 256, cité plus haut).

⁴⁹⁷ « *Napoléon, qui voyait dans les idées modernes et, en général, dans la civilisation, quelque chose comme une ennemie personnelle a prouvé, par cette hostilité, qu'il était l'un des principaux*

demeuré célèbre, Nietzsche fait de l'empereur le défenseur des principes oligarchiques de l'Antiquité contre le dernier avatar de l'égalitarisme chrétien, la Révolution française :

« [...] il se produisit tout à coup, au milieu de ce vacarme [i. e. la Révolution], la chose la plus prodigieuse et la plus inattendue : l'idéal antique se dressa en chair et en os et avec une splendeur inouïe, devant les yeux et la conscience de l'humanité, – et encore une fois, mais d'une façon plus forte, plus simple, plus pénétrante que jamais, retentit, [...] en face de la volonté d'abaissement, d'avilissement, de nivellement, de déchéance, et de crépuscule de l'humanité, le terrible et enchanteur mot d'ordre contraire du privilège du petit nombre ! Comme une dernière indication de l'autre voie apparut Napoléon »⁴⁹⁸

La figure de l'empereur incarne donc le retour à l'Antiquité, c'est-à-dire à l'« *inactuel* » ; Napoléon est une nouvelle incarnation de César, sa grandeur est celle des anciens. Il s'agit de cette grandeur que Bismarck touchait du doigt, cette grandeur à la grecque à laquelle il pourrait prétendre s'il prenait seulement la peine d'être d'accord avec lui-même, comme l'est Napoléon :

« Napoléon enrageait de parler mal et ne s'en faisait accroire sur ce point : mais son désir de dominer, qui ne méprisait aucune occasion de se manifester et qui était plus subtil que son esprit subtil, l'amena à parler encore plus mal qu'il ne le pouvait. C'est ainsi qu'il se vengeait de sa propre colère [...] pour jouir de son bon plaisir autocratique. Puis il jouissait une seconde fois de ce bon plaisir, par rapport aux oreilles et au jugement des auditeurs : comme si c'était assez bon pour eux de leur parler ainsi. Il jubilait même secrètement à la pensée d'assourdir le jugement et d'égarer le goût par l'éclair et le tonnerre de la plus haute autorité [...] ; tandis que, tant son jugement que son goût gardaient en lui-même la conviction qu'il parlait mal. – Napoléon, comme type complet, entièrement voulu et réalisé, d'un seul instinct, appartient à l'humanité antique, dont on reconnaît assez facilement les signes – la construction simple et le développement ingénieux d'un seul ou d'un petit nombre de motifs. »⁴⁹⁹

Résumons-nous : Napoléon représente l'Antique et l'inactuel, Bismarck la modernité ; l'empereur est la dernière tentative de politique supra-nationale, le chancelier fonde son pouvoir sur le principe des nationalités. On comprend maintenant ce qui, selon Nietzsche, manquait à Bismarck pour atteindre à la grandeur : l'empereur est antique par l'unicité de sa nature, alors que le chancelier sent que deux âmes habitent sa poitrine⁵⁰⁰ : il est bien trop

continuateurs de la Renaissance : il a remis en lumière toute une face du monde antique, peut-être la face la plus définitive, la face de granit. », GS, V, 362.

⁴⁹⁸ GM, I, 16.

⁴⁹⁹ A, IV, 245.

⁵⁰⁰ Voir à ce sujet R. PARR, *op. cit.*, p. 147, qui montre que cette analyse de Nietzsche rejoint celle de nombre de ses contemporains, même si eux ne voient pas la grandeur au même endroit. Par ailleurs, c'est justement le nombre élevé de rapprochements entre Faust et Bismarck qui a poussé R. Parr à intituler son livre „Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust !”.

allemand pour la grandeur. Si proche de Napoléon, Bismarck permet finalement de mesurer tout « *ce qui manque aux Allemands* »⁵⁰¹, tout ce qui cantonne la *Realpolitik** à la « *petite politique* ».

3.2.2. « *Grande politique* » et *Realpolitik*

Après ce que l'on vient de voir, il semblerait naturel que la *Realpolitik* soit aux antipodes de la « *grande politique* » que Nietzsche appelle régulièrement de ses vœux, tout comme le national s'oppose à l'europpéen et l'actuel à l'antique ; c'est, traditionnellement, l'acception de l'expression « *grande politique* » chez les tenants de la « *politique de Nietzsche* », et la « *grande politique* » vue ainsi est généralement décrite comme l'apanage de Napoléon⁵⁰². Mais ici encore, le philosophe se plaît à brouiller les pistes, et on est donc au premier abord très surpris de constater que, lorsque Nietzsche introduit le concept de « *grande politique* », celui-ci se trouve intimement lié à la politique menée par Bismarck. On remarque cette proximité dès les premières fois où Nietzsche se penche explicitement sur la question de la « *grande politique* », dans *Humain, trop humain* puis dans *Aurore* .

Le premier des deux aphorismes, intitulé « La grande politique et ses inconvénients », se trouve dans le chapitre d'*Humain, trop humain* intitulé « Coup d'œil sur l'Etat », dont on a déjà vu à quel point il était lié à la politique de Bismarck :

« [...] *un peuple qui se met en devoir de faire de la grande politique et de s'assurer une voix prépondérante parmi les puissances n'en subit pas les plus graves inconvénients là où on les trouve d'ordinaire. Il est vrai qu'à partir de ce moment il sacrifie continuellement une foule de talents éminents sur l' "autel de la patrie" ou pour l'ambition nationale, au lieu qu'auparavant ces talents, que la politique dévore maintenant, trouvaient ouverts d'autres champs d'action. Mais à côté de ces hécatombes publiques, et au fond bien plus effrayant, se déroule un drame qui ne cesse de se jouer en cent mille actes simultanément : [...] les problèmes et les soucis journallement renouvelés du bien public dévorent un prélèvement journalier sur le capital d'esprit et de cœur de chaque citoyen : la somme de tous ces sacrifices et de toutes ces pertes d'énergie et de travail individuel est si énorme que la floraison politique d'un peuple entraîne, presque nécessairement, un affaiblissement et un appauvrissement intellectuels [...]. Finalement on peut se demander : en vaut-elle la peine, toute cette floraison et cette magnificence de l'ensemble [...], si à ces fleurs grossières et bariolées de la nation doivent être sacrifiées toutes les plantes et herbes plus nobles, plus tendres, plus intellectuelles, dont le sol était jusqu'alors si riche ? »⁵⁰³*

⁵⁰¹ Titre du huitième chapitre du *Crépuscule des idoles*.

⁵⁰² Simone GOYARD-FABRE, *Nietzsche et la question politique*, Paris, 1977, pp. 119-120.

⁵⁰³ HTH, I, VIII, 481.

Ce n'est pas la première fois que Nietzsche pose la question : la puissance du *Reich* vaut-elle vraiment sa décrépitude culturelle ? En revanche, il est original de le voir qualifier la « politique de la décadence » de « *grande politique* » ; H. H. Ottmann pense même que dans ce cas, l'identification de la politique de Bismarck à la « *grande politique* » relève de l'ironie⁵⁰⁴. De fait, Nietzsche oppose plus tard les deux idées :

« Les lecteurs de journaux disent : un parti se ruine avec telle ou telle faute. Ma politique supérieure répond : un parti qui commet telle ou telle faute est à bout – il ne possède plus sa sûreté d'instinct. Toute faute, d'une façon ou d'une autre, est la conséquence d'une dégénérescence de l'instinct, d'une désagrégation de la volonté : par là on définit presque ce qui est mauvais. »⁵⁰⁵

On pourrait facilement établir le lien entre cette perte d'instinct et celle, apparemment analogue, qui semble empêcher Bismarck de franchir les portes de la grandeur. Pourtant, l'essentiel est là : Nietzsche évoque les partis politiques plutôt que le chancelier, et on voit par là qu'il opère une séparation nette entre la politique menée par Bismarck, la « politique de la décadence », et l'action que le philosophe attribue à la figure du chancelier, la *Realpolitik*. Sur ce point au moins, Bismarck cesse d'incarner la modernité dans toute sa décadence, il pose problème. Si la politique de son temps est, pour Nietzsche, incontestablement décadente, la *Realpolitik* a quelque chose de bien plus troublant. Le philosophe a beau railler et persifler⁵⁰⁶, l'amoralité de la *Realpolitik* l'interpelle, lui l'immoraliste. Le réalisme de Bismarck lui paraît bien peu allemand, et le lien entre *Realpolitik* et *Geist*, qui semble indubitable à ses contemporains⁵⁰⁷, mérite pour Nietzsche d'être mis en question : dans un paragraphe intitulé « *Sur le vieux problème : "Qu'est-ce qui est allemand ?"* »⁵⁰⁸, le philosophe évoque « le machiavélisme de Bismarck, avec bonne conscience, ce qu'il appelait sa "politique réaliste" » ; il ne fait que poser la question : est-ce allemand ?, mais cela suffit à l'isoler parmi les penseurs de son temps et à faire planer le doute sur le caractère catégorique de son jugement⁵⁰⁹. Un second rapprochement entre l'action de Bismarck et la « *grande politique* » permet de mieux cerner le problème :

⁵⁰⁴ Horst Henning OTTMANN, *Philosophie und Politik bei Nietzsche*, New York, Berlin, 1987, p. 124.

⁵⁰⁵ CI, VI, 2.

⁵⁰⁶ « Kant découvrit encore dans l'homme une faculté morale, car, en ce temps-là, les Allemands étaient encore moraux, et ignoraient encore tout de la "politique réaliste". », PBM, I, 11.

⁵⁰⁷ R. PARR, *op. cit.*, p. 155.

⁵⁰⁸ GS, V, 357.

⁵⁰⁹ Selon L. Gall, considérer la *Realpolitik* de Bismarck comme une forme de « machiavélisme » relève de l'erreur (*op. cit.*, p. 499). Cela tend à confirmer que Nietzsche utilise l'idée de *Realpolitik* à propos de la figure de Bismarck, et non du chancelier lui-même.

« De la grande politique. – *Quelle que soit la part que prennent, dans la grande politique, l'intérêt et la vanité des individus comme des peuples : la force la plus vivace qui les pousse en avant est le besoin du sentiment de puissance, qui, non seulement dans l'âme des princes et des puissants, mais encore, et non pour la moindre part, dans les couches inférieures du peuple, jaillit, de temps en temps, de sources inépuisables. [...] Alors les sentiments de prodigalité, de sacrifice, d'espérance, de confiance, d'audace extraordinaire, d'enthousiasme jaillissent si abondamment que le souverain ambitieux ou habilement prévoyant peut saisir le premier prétexte à une guerre et substituer à son injustice la bonne conscience du peuple. Les grands conquérants ont toujours tenu le langage pathétique de la vertu : ils avaient toujours autour d'eux des masses qui se trouvaient en état d'exaltation et ne voulaient entendre que les discours les plus exaltés. Singulière folie des jugements moraux ! Lorsque l'homme éprouve un sentiment de puissance, il se croit et s'appelle bon : et c'est alors justement que les autres, sur lesquels il lui faut épancher sa puissance, l'appellent méchant !* »⁵¹⁰

On voit que tout le problème se trouve dans cette alliance entre la puissance et la morale, qui est un caractère appartenant profondément à la modernité⁵¹¹ : seule la décadence des temps permet de résoudre le paradoxe du « *machiavélisme avec bonne conscience* » – on pense encore une fois à la dépêche d'Ems. L'originalité de la *Realpolitik*, par rapport à la politique habituelle, réside donc précisément dans le fait que sa moralité apparente, son jésuitisme, sa tartuferie, cachent une puissance qui égale celle de Napoléon, et lui ressemble terriblement :

« *La grande passion de p<uissance> (Napoléon César), il faut s'y montrer plus vaniteux que l'on n'est, volontairement, pour satisfaire le besoin de puissance des instruments (des nations). Pour moi et mon peuple, la puissance, et pas seulement son sentiment en nous, mais la puissance visible en dehors de nous. Comme une telle puissance satisfait le sentiment le plus fort et le plus exaltant, l'histoire emprunte ici la voie royale : les conquérants sont vraiment l'essentiel, les phénomènes intérieurs aux peuples, leurs besoins de première nécessité deviennent secondaires, c.-à-d. qu'ils sont toujours ressentis comme tels : les peuples veulent du vin plutôt que du pain.* »⁵¹²

La parenté entre cette description de la politique napoléonienne et celle de Bismarck est frappante : au moment où Nietzsche commence à s'approprier la figure de Napoléon, on voit qu'il l'identifie un temps à celle du chancelier. Dès lors, il devient clair que c'est lorsqu'il ne considère la politique de Bismarck que sous un angle particulier, c'est-à-dire celui de la

⁵¹⁰ A, III, 189.

⁵¹¹ « *Les chefs sont responsables des actions des femmes et des enfants, des dommages, des esclaves et de l'abattage des animaux. Ils sont responsables d'une dette de sang contractée par l'un des leurs; ils doivent acquitter leurs dettes. Dot de fiançailles.* Chez de telles personnes, se forme une tout autre conscience morale. Aujourd'hui encore, chez les princes et les hommes d'Etat. La responsabilité longtemps distincte de la conscience morale. », FP, VII, été 1883, 8 [8].

⁵¹² FP, V, été 1880, 4 [197].

puissance, que Nietzsche s'enthousiasme pour la figure du chancelier comme pour Napoléon :

« Je n'ai encore trouvé aucune raison d'être découragé. Celui qui a gardé et cultivé une forte volonté, jointe à un esprit vaste, a de meilleures chances que jamais. Car les possibilités de dressage des hommes sont devenues très grandes dans cette Europe démocratique; les hommes qui apprennent facilement à se plier facilement sont la règle : la bête du troupeau, qui peut même être extrêmement intelligente, est préparée. Celui qui peut commander trouve ceux qui ne peuvent faire autrement qu'obéir : je pense, par exemple, à Napoléon et Bismarck. La concurrence la plus gênante, celle de la volonté forte et inintelligente, est minime. »⁵¹³

A cette lecture, on peut se demander ce qui sépare encore le chancelier de l'empereur, ou plutôt ce qui finit par les séparer, au terme de la période de flottement qui se poursuit jusqu'en 1884 environ. Si Bismarck trébuche finalement au seuil de la grandeur, c'est parce qu'il n'a jamais cherché à combattre *ouvertement* les tendances décadentes de son époque, à la manière de Napoléon :

« Napoléon disait souvent que lui seul avait arrêté la Révolution et qu'elle reprendrait sa marche après lui. – "Il a parfaitement connu son temps et l'a toujours combattu." "Il a changé le sens de tous les mots et fait dégénérer de vieux partis." R<émusat> »⁵¹⁴

La grandeur se trouve ici, dans cette simple alternative : utiliser les circonstances ou les créer. Quand Napoléon voulut renverser la marche de l'histoire, Bismarck accepta le nihilisme ambiant comme un moyen pour atteindre son but. L'ambiguïté des sentiments de Nietzsche envers Bismarck est le reflet de cette dichotomie entre les moyens employés par le chancelier et leur fin, entre les discours et les actes. Le philosophe s'interroge, et toute la problématique est là – la question n'est pas : « La fin justifie-t-elle les moyens ? », mais bien : « Les moyens ne condamnent-ils pas la fin à l'échec, ou pire, à la médiocrité ? ». Entre 1880 et 1884, qui correspond également à la période de gestation et de rédaction d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, l'un des problèmes rencontrés par Nietzsche est bien de « caractériser Bismarck », notamment par rapport à Napoléon :

« Que soulevé et porté par la grandeur d'une pensée qui ne craint pas la condamnation publique, on commette et on endure un grand nombre de mauvaises actions – une fermeté et une grandeur originelles, indépendamment de jugements de valeurs appris. [...] Caractériser Bismarck.

⁵¹³ FP, VII, été-automne 1884, 26 [449].

⁵¹⁴ FP, V, printemps 1880 à printemps 1881, 10 [A13].

De même Napoléon – un sentiment de bien-être sans égal parcourut toute l'Europe : le génie doit être le maître, le "prince" imbécile de jadis apparut comme une caricature. – Seuls les plus sots firent de l'opposition ou bien ceux qui étaient le plus désavantagés à cause de lui (l'Angleterre)

Les grands hommes ne sont pas compris : ils se pardonnent tous les crimes mais aucune faiblesse. Combien périssent par eux ! Chaque génie – quelle désolation autour de lui !

Celui qui devient l'homme "de son crime", ne domine justement pas d'assez haut le jugement porté sur lui. »⁵¹⁵

Le sens de ce fragment est difficile à saisir, et il permet d'entrevoir le dilemme de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck : on éprouve les mêmes difficultés que lui à évaluer la grandeur de la *Realpolitik*, comme du chancelier lui-même. Peut-être faut-il nous résoudre, avec H. H. Ottmann, à faire de la « *grande politique* » dans son ensemble un « *concept ironique* »⁵¹⁶ et méprisant, comme s'il y avait contradiction dans les termes. La publication du *Gai savoir* marquait déjà en ce sens un tournant, puisque Nietzsche y identifiait pour la première fois, à travers Napoléon, « *grande politique* » et guerre :

« Notre foi en une virilisation de l'Europe. – C'est à Napoléon [...] que nous devons de pouvoir pressentir maintenant une suite de quelques siècles guerriers, qui n'auront pas leur égal dans l'histoire, en un mot, d'être entré dans l'âge classique de la guerre, de la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand [...]. Tous les siècles à venir jetteront sur cet âge de perfection un regard plein d'envie et de respect : – car le mouvement national dont sortira cette gloire guerrière n'est que le contrecoup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. »⁵¹⁷

Deux points attirent l'attention : d'abord l'idée d'une « *guerre faite en grand* », qui réunit en quelque sorte « *grande politique* » et guerre ; ensuite le fait que Nietzsche fasse de Napoléon la cause généalogique du « *mouvement national* », c'est-à-dire l'origine de l'instrument du pouvoir de Bismarck. Ici, la figure de Bismarck n'agit pas, elle réagit ; le nationalisme allemand n'est pas la conséquence du sursaut des *Befreiungskriege**, il est la suite logique de la « *grande politique* » de Napoléon, et la phase préparatoire d'un avenir guerrier. L'ère de Bismarck est réduite à une sorte d'entre-deux, simple parenthèse de décadence entre deux époques terribles et glorieuses.

La relation qui se dessine entre « *grande politique* » et guerre permet de percer enfin à jour le problème de cette « *grande politique* », c'est-à-dire celui de la grandeur. Instrumentalisée par Napoléon⁵¹⁸, la guerre est en fait un artifice dont on pourrait se dispenser : « *L'effort de*

⁵¹⁵ FP, VII, printemps 1884, 25 [259].

⁵¹⁶ H. H. OTTMANN, *op. cit.*, p. 240.

⁵¹⁷ GS, V, 362.

⁵¹⁸ « *Napoléon voyait dans la guerre le moyen de nous étourdir ou du moins de nous réduire au silence.* », FP, V, automne 1880, 6 [52].

Napoléon tendait à la puissance : il eût préféré la paix si celle-ci lui avait procuré un surcroît de puissance. »⁵¹⁹ Peut-être est-ce à Bismarck que Nietzsche pense, qui, après la fondation du *Reich*, a finalement trouvé plus de puissance dans la paix armée que dans la guerre proprement dite : l'épisode de la « guerre-en-vue »⁵²⁰ montre bien quel profit le chancelier savait tirer de la peur et de la haine qu'il inspirait à l'étranger – une puissance obtenue par la tartuferie. Lorsque Nietzsche affirme, plus grandiloquent que jamais : « *Il y aura des guerres comme il n'y en eut jamais sur la terre. C'est seulement à partir de moi qu'il y a dans le monde une grande politique.* »⁵²¹, il faut se souvenir de cet autre fragment : « *Napoléon se corrompt dans la lutte pour le pouvoir, comme Bismarck. J'attends, pour le siècle prochain, de petits "tyrans".* »⁵²² ; la « grande politique » de Nietzsche n'est ni plus ni moins que la politique de ses grands hommes, figures imparfaites et corrompues. La *Realpolitik* de Bismarck apporte le jésuitisme moralisateur à la violence de Napoléon, le chancelier devenant lui-même un grand tartuffe, l'archétype de l' « homme supérieur », celui qui, comme Napoléon, s'arrête aux portes du surhumain.

3.2.3. « Napoléon, cette synthèse d'inhumain et de surhumain »⁵²³ : l'homme supérieur et le surhomme

La conclusion d'un aphorisme cité plus haut résume à elle seule toute la problématique rattachée à Napoléon dans l'œuvre de Nietzsche, dont la figure est plus trouble qu'on ne le croit au premier abord :

*« Comme une dernière indication de l'autre voie apparut Napoléon, homme unique et tardif si jamais il en fut, et en lui le problème incarné de l'idéal noble en soi – qu'on réfléchisse bien au problème que cela représente : Napoléon, cette synthèse d'inhumain et de surhumain !... »*⁵²⁴

Appliquons-nous donc à réfléchir. La figure de Napoléon n'est jamais mieux définie que par ce curieux mélange « *d'inhumain et de surhumain* », qui permet d'entrevoir tout ce que les

⁵¹⁹ FP, V, automne 1880, 6 [190].

⁵²⁰ Le 8 avril 1875, le quotidien *Die Post*, notoirement proche du gouvernement impérial, publia un article intitulé « *La guerre est-elle en vue ?* », qui connut un grand retentissement dans toute l'Europe : on croyait Bismarck sur le point de déclencher une guerre préventive contre la France, qui se remettait plus vite que prévu de la défaite de 1871. Pour son biographe, « *Bismarck ne semble avoir envisagé sérieusement cette éventualité à aucun moment* » (L. GALL, *op. cit.*, p. 536).

⁵²¹ EH, IV, 1.

⁵²² FP, VII, printemps-été 1883, 7 [46].

⁵²³ GM, I, 16.

⁵²⁴ *Ibid.*

rapports entre le grand homme et surhomme peuvent avoir de difficile : Nietzsche rappelle que « *du fait que quelqu'un est "un grand homme" il ne faut pas conclure qu'il est un homme ; peut-être n'est-il qu'un enfant, ou bien un caméléon de tous les âges, ou bien encore une petite vieille ensorcelée.* »⁵²⁵. Jusqu'ici, nous nous sommes surtout attaché à comprendre où se situait la grandeur pour Nietzsche ; désormais, il faut chercher ce qui fait le surhomme, ou plus exactement, quelle est cette part « *d'inhumain* » qui empêche Napoléon de prétendre à la surhumanité pure et parfaite. On verra d'ailleurs que cette question apporte un nouvel éclairage à la figure de Bismarck, qui révèle peut-être, à son tour, ce qui manque à l'empereur.

Nietzsche ouvre un premier débat important en évoquant la question de la noblesse, qui est intimement liée à celle de la grandeur, et présente un intérêt tout particulier lorsque l'on s'intéresse à la figure de Napoléon :

*« Le point faible de Napoléon : il ne pouvait supporter l'idée d'une défaite dans aucune guerre. Comme son âme manquait de noblesse° et qu'il ignorait les grands sentiments qui surmontent la mauvaise fortune, il détournait sa pensée de cette partie faible de lui-même : il se plaisait au contraire à fixer son esprit vers cette admirable disposition qu'il avait à se grandir avec le succès. Sa fortune était sa superstition particulière (Je réussirai !°) et le culte qu'il se croyait obligé de lui rendre légitima à ses yeux tous les sacrifices qu'il dut nous imposer. »*⁵²⁶

Ce fragment date de l'époque où Nietzsche lisait les *Mémoires* de Mme de Rémusat, c'est-à-dire le moment où il prépare *Aurore*, à partir de l'automne 1880. Le manque de noblesse que le philosophe découvre chez Napoléon y est en fait révélé par le contraste avec Carnot⁵²⁷ :

*« Ce qui importe, ce ne sont point les personnes: mais les choses. Carnot. Lorsque (selon Victor Hugo) Napoléon perça sous Bonaparte°, Carnot entra en lutte avec lui, il se prononça contre le consulat à vie, il vota pour le maintien de la République. En 1814 il oublia l'Empire pour se souvenir que la patrie était en danger. Napoléon dit : "Carnot, j'ai appris trop tard à vous connaître."»*⁵²⁸

Il est particulièrement intéressant de remarquer que ce fragment sert finalement de conclusion au paragraphe 167 d'*Aurore*, « Les hommages inconditionnels », c'est-à-dire

⁵²⁵ GS, III, 208.

⁵²⁶ FP, V, automne 1880, 6 [26].

⁵²⁷ Lazare Nicolas Marguerite Carnot (1753-1823), général et homme d'Etat français, envoyé à la Législative puis à la Convention, membre du Comité de Salut public où il gagna le surnom d'Organisateur de la victoire, ses capacités militaires lui permirent de traverser sans trop de dommages la Révolution. Membre du Tribunat, il vota contre l'Empire et se retira, avant de reprendre du service en 1814.

⁵²⁸ FP, V, printemps 1880 à printemps 1881, 10 [B32].

celui où le philosophe évoque ensemble Bismarck, Wagner, et Schopenhauer ; la noblesse de Carnot, la sagesse et la grandeur dont il fait preuve dans son jugement sur l'importance respective des hommes et des choses, y sont présentées comme l'antidote au besoin « allemand » d' « *hommage inconditionnel* ». Pourtant, Nietzsche s'interroge :

« *Mais peut-on parler maintenant ainsi d'un Français à des Allemands, et de plus d'un républicain ? Peut-être point, et peut-être n'a-t-on même pas le droit de rappeler ce que Niebuhr put dire jadis aux Allemands : que personne autant que Carnot ne lui avait fait l'impression de la véritable grandeur.* »⁵²⁹

Tout comme il s'amuse à applaudir Napoléon, il fait peu de doute que Nietzsche se délecte à l'idée de révolter ses lecteurs, en désignant ainsi un Français comme l'archétype du grand homme. Il est également important que le philosophe prenne en quelque sorte à témoin l'historien Niebuhr⁵³⁰, lui qui n'avait généralement guère de sympathie pour les historiens ; la présence de Niebuhr, quoique rare, tient en effet un rôle crucial dans la compréhension de la notion de noblesse chez Nietzsche :

« *Le paysan comme la plus commune espèce de noblesse : parce qu'il est celui qui dépend le plus de lui-même. Le sang paysan est encore le meilleur sang en Allemagne : par ex. Luther, Niebuhr, Bismarck.*

« *Où trouverait-on une famille noble dont le sang soit sans contagion ni corruption vénérienne ?* »⁵³¹

Le motif du paysan⁵³², qui réunit Luther et Bismarck, sera étudié en détail plus loin ; pour l'instant, retenons simplement qu'il représente la dernière forme de noblesse permise par la modernité décadente : on a vu combien la grandeur était habituellement liée, pour Nietzsche, à l'Antiquité grecque, utilisée comme paradigme antithétique de l'Allemagne bismarckienne. La noblesse du paysan allemand appartient à la figure de Bismarck et représente ce qui manque à Napoléon, qui devient sous cet aspect très marqué par la décadence : « *Lorsque la noble indépendance se perd, tous les talents s'affadissent, – que ce soit sous la tyrannie de Napoléon ou sous celle de l'altruisme : fin des génies !* »⁵³³. De fait, c'est à la décadence des temps que l'on peut imputer cette corruption dans la nature de Napoléon :

⁵²⁹ A, III, 167.

⁵³⁰ Barthold Georg Niebuhr (1776-1831), historien, philologue et diplomate allemand, plutôt spécialiste d'histoire romaine. Son œuvre se distingue par son esprit critique, et par les nombreux voyages préparatoires qu'il effectua. Le passage cité provient de *Geschichte des Zeitalters der Revolution*, Hambourg, 1845, I, p. 334.

⁵³¹ FP, VII, printemps 1884, 25 [268].

⁵³² Nous emploierons toujours le mot 'paysan' comme traduction de l'allemand 'Bauer', quelle que puisse être le mot choisi par les traducteurs de Nietzsche.

⁵³³ FP, V, automne 1880, 6 [78].

*« Des hommes comme Napoléon ressurgiront nécessairement, et renforceront la croyance en la grandeur personnelle de l'individu : lui-même fut cependant corrompu par les moyens qu'il fut contraint d'employer, et perdit sa noblesse de caractère. Cherchant à s'imposer parmi des hommes d'une autre sorte, il eut pu employer d'autres moyens, ainsi ne serait-il pas nécessaire que César fût contraint de devenir mauvais. »*⁵³⁴

C'est ici que l'on comprend véritablement l'évolution de la vision de Nietzsche : Napoléon n'était pas dépourvu de noblesse, il l'a simplement perdue, ce qui revient à dire que c'est l'époque même qui empêche l'apparition du surhomme, cantonnant ses meilleurs individus à la grandeur. Bien pire, Napoléon n'a pas su interrompre la dynamique de la décadence, la Révolution a bien *« repris sa marche après lui »* :

*« Je montrerai un jour que le contresens de Schopenhauer sur la volonté qui est un "signe des temps" – c'est la réaction contre l'époque napoléonienne, on ne croit plus aux héros, c'est à dire à la force de volonté. (Dans "Stello" on trouve cette déclaration : "il n'y a pas de héros ni de monstres" – antinapoléonien) »*⁵³⁵

Précisément, Napoléon est le héros et le monstre, une *« synthèse d'inhumain et de surhumain »* – un homme supérieur, plus qu'un homme mais non pas encore un surhomme. Bismarck quant à lui est tiraillé entre ses deux âmes, noble à la manière du paysan mais grand seulement dans la mesure où son époque le lui permet :

*« A quel point un agitateur plébéen des masses est incapable de se représenter clairement l'idée de "nature supérieure", c'est Buckle qui en donne le meilleur exemple. L'opinion qu'il combat si passionnément, – celle que les "grands hommes", les individus, les princes, les hommes d'Etat, les génies, les chefs de guerre, sont les leviers et les causes de tous les grands mouvements – cette opinion, il la mécomprend instinctivement, comme si elle affirmait que l'essentiel et le plus précieux chez un tel "homme supérieur" résidait dans son aptitude à mettre les masses en mouvement, bref résidait dans l'action qu'ils exercent... Mais la "nature supérieure" du grand homme réside dans sa différence, dans son incommunicabilité, dans sa "distance" hiérarchique – non dans un quelconque effet : et cela même s'il ébranlait la terre. – »*⁵³⁶

On retrouve ici l'idée du *« lutteur qui combattit son temps »*, et l'erreur commise, selon Nietzsche, par Buckle⁵³⁷ permet finalement de reconnaître le rôle de la volonté de puissance dans cette notion : la supériorité d'un homme est dans sa nature, dans l'affirmation, et non dans l'action ; combattre, tel Napoléon, le nihilisme de l'époque n'est pas

⁵³⁴ FP, VII, printemps-été 1883, 7 [27].

⁵³⁵ FP, VII, printemps 1884, 25 [183].

⁵³⁶ FP, VIII, printemps-été 1888, 16 [39].

⁵³⁷ Henry Thomas Buckle (1821-1862), historien anglais, auteur d'une *Civilisation en Angleterre* restée inachevée, qui cherchait à voir dans l'histoire la marque d'une philosophie universelle.

nier, pas plus que s'accommoder, tel Bismarck, du nihilisme ambiant n'est affirmer – au contraire, il s'agit d'affirmer malgré tout et tous, d'être en lutte, de vouloir.

La période d'incertitude de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck correspond à peu près, on l'a remarqué, à la rédaction d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, de 1880 à 1884. C'est l'œuvre de maturité du philosophe, celle où il définit les trois concepts fondamentaux de sa pensée : la volonté de puissance, le surhomme, et l'éternel retour, ce dernier étant peut-être le plus difficile à appréhender⁵³⁸. Le livre IV d'*Ainsi parlait Zarathoustra* est consacré à la description des différents types d'hommes supérieurs, qui représentent autant de degrés gravis vers le surhumain, mais aussi autant de tentatives ratées. Zarathoustra les rencontre l'un après l'autre, et l'image de l'homme supérieur produite par cette procession est extrêmement instructive, si on la rapporte à la figure de Bismarck.

Il s'agit en particulier des deux premières rencontres faites par Zarathoustra, les deux rois et l'enchanteur. Pour G. Deleuze, « les deux rois sont les mœurs, la moralité des mœurs [...]. Ils se désespèrent parce qu'ils assistent au triomphe d'une "populace" » ; au début de ce passage, Nietzsche revient sur le problème de la noblesse :

« " [L'un des rois dit :] *Plutôt, vraiment, vivre parmi les ermites et les gardes de chèvres qu'avec notre populace dorée, fausse et fardée – bien qu'elle se nomme la "bonne société",*
– *bien qu'elle se nomme la "noblesse". Mais là tout est faux et pourri, avant tout le sang, grâce à de vieilles et mauvaises maladies, et à de plus mauvais guérisseurs. Celui que je préfère est aujourd'hui le meilleur, c'est le paysan bien portant ; il est grossier, rusé, opiniâtre et endurant : c'est aujourd'hui l'espèce la plus noble. Le paysan est le meilleur aujourd'hui ; et l'espèce paysanne devrait être maître ! Cependant c'est le règne de la populace, – je ne me laisse plus éblouir. [...].*"
[...] [Zarathoustra répond :] *Peut-être cependant avez-vous trouvé en chemin ce que je cherche : je cherche l'homme supérieur*"
Lorsque les rois entendirent cela, ils se frappèrent la poitrine et dirent d'un commun accord : "Nous sommes reconnus !
[...] *Tu as découvert notre détresse. Car voici ! nous sommes en route pour trouver l'homme supérieur –*
– *l'homme qui nous est supérieur : bien que nous soyons des rois. [...]*
*Il n'y a pas de plus dure calamité, dans toutes les destinées humaines, que lorsque les puissants de la terre ne sont pas en même temps les premiers hommes. C'est alors que tout devient faux et monstrueux, que tout va de travers.»*⁵³⁹

⁵³⁸ Nous avons retenu l'interprétation que propose Gilles Deleuze de ces trois grands concepts, dans *Nietzsche et la philosophie*. Notre travail doit énormément aux explications lumineuses de ce livre, en particulier la fin du présent paragraphe.

⁵³⁹ ZA, IV, « Entretien avec les rois », 1.

On retrouve la noblesse du paysan, la dernière noblesse permise par la décadence et le règne de la populace, mais à qui cette décadence interdit pourtant de gouverner, c'est-à-dire de gouverner seule, en tant que telle. On objectera que Bismarck gouverne bien, lui – mais c'est oublier que le chancelier possède quelque chose de plus que la simple noblesse du paysan. Pour preuve, on le reconnaît également dans le portrait de l'enchanteur, qui entre en scène immédiatement après les deux rois ; Zarathoustra le trouve à terre, se tordant de douleur et se lamentant :

« – Mais en cet endroit Zarathoustra ne put se contenir plus longtemps, il prit sa canne et frappa de toutes ses forces sur celui qui se lamentait. "Arrête-toi, lui cria-t-il, avec un rire courroucé, arrête-toi, histrion ! Faux-monnayeur ! menteur incarné ! Je te reconnais bien ! [...]"

– "Cesse, dit le vieillard en se levant d'un bond, ne me frappe plus, ô Zarathoustra ! Tout cela n'a été qu'un jeu ! [...]"

"Tu dois avoir trompé de plus fin que moi, répondit durement Zarathoustra. [...]"

Mais toi – il faut que tu trompes : je te connais assez pour le savoir ! Il faut toujours que tes mots aient un double, un triple, un quadruple sens. [...]"

Méchant faux-monnayeur, comment saurais-tu faire autrement ! Tu farderais même ta maladie, si tu te montrais nu devant ton médecin.

C'est ainsi que tu viens de farder devant moi ton mensonge, lorsque tu disais : « Je ne l'ai fait que par jeu ! » Il y avait aussi du sérieux là-dedans, tu es quelque chose comme un expiateur de l'esprit !

Je te devine bien : tu es devenu l'enchanteur de tout le monde, mais à l'égard de toi-même il ne te reste plus ni mensonge ni ruse, – pour toi-même tu es désenchanté ! Tu as moissonné le dégoût comme ta seule vérité. Aucune parole n'est plus vraie chez toi, mais ta bouche est encore vraie : c'est-à-dire le dégoût qui colle à ta bouche. " –

[...] " Ô Zarathoustra, je suis fatigué de tout cela, mes arts me dégoûtent, je ne suis pas grand, que sert-il de feindre ! Mais tu le sais bien – j'ai cherché la grandeur !

Je voulais représenter un grand homme et il y en a beaucoup que j'ai convaincus : mais ce mensonge a dépassé ma force. C'est contre lui que je me brise. [...]" »⁵⁴⁰

L'enchanteur a souvent été envisagé comme l'image de Wagner ; nous croyons y voir la figure de Bismarck, en tout cas la facette qui rappelle le plus le musicien : l'acteur. Pour G. Deleuze, *« l'homme supérieur est l'image dans laquelle l'homme réactif se représente comme "supérieur" et, mieux encore, se déifie. »*⁵⁴¹ ; l'homme supérieur, quel que soit le visage qu'il prenne, n'est donc qu'une nouvelle incarnation de la décadence, des forces réactives. Il permet de mesurer la vacuité de la grandeur même, puisque Zarathoustra finit par dire, à l'enchanteur vaincu : *« J'en ai déjà trouvé, qui s'étiraient et se gonflaient, tandis que le peuple criait : "Voyez donc, voici un grand homme !" Mais à quoi servent tous ces*

⁵⁴⁰ ZA, IV, « L'Enchanteur », 2.

⁵⁴¹ Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, 1999 (1962), p. 189.

soufflets de forge ! Le vent finit toujours par en sortir. »⁵⁴². Le grand homme, l'homme supérieur, ou même le génie ne sont pas les étapes préparant le surhomme ; ils ne sont, comme l'enchanteur, que de piètres comédiens. En faisant triompher l'homme dans ce qu'il a de plus humain, ils poussent le nihilisme jusqu'à son paroxysme, la volonté de néant.

Malgré tout, force est de constater que Zarathoustra persiste à traiter les hommes supérieurs avec ambivalence, « *tantôt comme l'ennemi qui ne recule devant aucun piège, aucune infamie, pour détourner Zarathoustra de son chemin ; tantôt comme un hôte, presque comme un compagnon qui se lance dans une entreprise proche de Zarathoustra lui-même.* »⁵⁴³ G. Deleuze montre comment le nihilisme n'est, chez Nietzsche, jamais totalement réalisé, et comment l'homme lui-même, s'il est en dernière analyse condamné par le « devenir-réactif des forces », contient à l'origine des forces actives⁵⁴⁴. Cette ambivalence du philosophe est signe qu'il existe en l'homme, particulièrement chez l'homme supérieur, une dualité qui permet d'espérer, un temps au moins – dans le cas de Bismarck, dont le « *manque de clarté* » n'est plus à démontrer, il s'agit de l'alliance entre deux âmes apparemment antagonistes, l'acteur et le paysan.

3.3. *Der Schauspieler* und der Bauer**

L'étude des liens unissant la figure de Bismarck à Wagner et Napoléon a permis de constater l'existence de deux motifs récurrents, qui nous paraissent correspondre à l'attitude adoptée par Nietzsche vis-à-vis du chancelier : l'acteur et le paysan sont comme les deux visages de la figure de Bismarck, et leur association permet de comprendre l'ambivalence du philosophe, d'expliquer les contradictions qui semblent parsemer ses commentaires. Il nous reste à étudier ces deux motifs en détail, en les identifiant tout d'abord aux deux figures qui leur correspondent le mieux dans l'œuvre de Nietzsche ; il nous faudra ensuite envisager les modalités de leur association, c'est-à-dire la manière dont la figure de Bismarck résout le paradoxe apparent de sa double nature ; enfin, nous tenterons de mesurer l'évolution de cette relation entre les deux motifs, afin de dégager finalement la dynamique propre à la figure du chancelier dans les écrits du philosophe.

3.3.1. Cagliostro, « *bouffon solennel* »⁵⁴⁵

⁵⁴² ZA, IV, « L'Enchanteur », 2.

⁵⁴³ G. DELEUZE, *op. cit.*, p. 191.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, pp. 192-193.

⁵⁴⁵ ZA, I, « Des mouches sur la place publique ».

La question de la nature de la figure de Bismarck commence, selon les mots de Nietzsche, avec « *le problème du comédien* » :

« Le problème du comédien m'a le plus longtemps inquiété : [...] la fausseté en bonne conscience ; la joie de dissimuler, faisant irruption comme une force, repoussant ce que l'on appelle le "caractère", le submergeant parfois jusqu'à l'effacer ; le désir intime de revêtir un rôle, un masque, une apparence ; un excédent de facultés d'adaptation de toutes espèces qui ne savent plus se satisfaire au service de l'utilité la plus proche et la plus étroite : tout cela n'appartient peut-être pas en propre uniquement au comédien ?... De tels instincts se seront peut-être développés plus facilement dans les familles du bas peuple [...] jusqu'à ce que, pour finir, ce pouvoir, accumulé de génération en génération, devienne despotique, déraisonnable, indomptable, apprenne, en tant qu'instinct, à commander d'autres instincts, et engendre le comédien, l' "artiste" (d'abord le bouffon, le hâbleur, l'arlequin, le fou, le clown, et aussi le domestique classique, le Gil Blas : car de pareils types sont les précurseurs de l'artiste, et souvent même du "génie"). Dans des conditions sociales plus élevées, sous une pression analogue, se développe également une espèce d'hommes analogue : mais alors les instincts de comédien sont le plus souvent contenus par un autre instinct, par exemple chez les "diplomates", – je serais d'ailleurs disposé à croire qu'un bon diplomate pourrait encore devenir un bon acteur, en admettant, bien entendu, que sa dignité le lui permît. »⁵⁴⁶

Si l'on doute encore de la présence de Bismarck dans ce passage, il suffit de se souvenir que le livre V du *Gai Savoir* est particulièrement riche en allusions au chancelier, notamment les paragraphes qui suivent celui que nous venons de citer ; c'est également l'endroit où l'on trouve les premiers passages permettant de rapprocher Bismarck de Napoléon. Il est manifeste que l'identification du chancelier au comédien se fait au moment de la rencontre avec Napoléon⁵⁴⁷ : l'empereur fournit en quelque sorte un point de comparaison, et permet à Nietzsche de percer à jour une partie de la nature de Bismarck :

« Il y a beaucoup d'acteurs supérieurs qui jouent l'homme d'Etat, le prophète moral fondant une culture (de femmes qui jouent les dames d'honneur etc.) : quand on les a démasqués, on cesse de s'irriter contre eux et on a un plaisir de plus. »⁵⁴⁸

Avec ce fragment, au début de l'année 1880, débute la période d'incertitude de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck, et, de manière symptomatique, c'est le motif de l'acteur qui est employé. C'est ce même motif que l'on retrouve quatre ans plus tard, alors qu'entre-temps, on a vu Nietzsche multiplier les hésitations et les revirements :

⁵⁴⁶ GS, V, 361.

⁵⁴⁷ On trouve une première identification de l'homme d'Etat à l'acteur dans UH, 5, mais ce passage nous semble relever moins directement de la vision de Bismarck, puisque la question de l'homme d'Etat y est très secondaire.

⁵⁴⁸ FP, V, début 1880, 1 [128].

« Le comédien

Le sens historique : Platon et toute la philosophie n'en ont aucune idée. C'est une sorte d'art de comédien, de prendre pour un temps une âme étrangère : conséquence des grands mélanges de races et de peuples, grâce auxquels il y a dans chacun une parcelle de tout ce qui existait. Un sens artistique dans le domaine de la connaissance. En même temps un signe de faiblesse et de manque d'unité.

Exotisme, cosmopolitisme, etc. Romantisme. Le sens s'est aiguisé, par exemple Walter Scott pour nous aujourd'hui n'est plus possible. Tout aussi peu que Richard Wagner.

Rousseau, George Sand, Sainte-Beuve – leur façon d'être comédiens. Les uns devant le peuple, d'autres (comme Voltaire) devant la société.

Tout autres comédiens, les puissants, comme Napoléon, Bismarck. »⁵⁴⁹

De quelle sorte sont-ils donc, ces « puissants » acteurs ? Si l'on se penche sur la figure de Napoléon, on découvre d'abord que son talent d'acteur est un instrument de domination essentiel⁵⁵⁰ ; mais plus avant, il devient clair que l'acteur appartient à la nature même de Napoléon, qu'il est le moteur de sa puissance : « *Mobile présentable de Napoléon : "je veux être supérieur à tous". Mobile réel : "je veux paraître supérieur à tous".* »⁵⁵¹ Nietzsche cite même le mot de Talleyrand, qui voulait que Napoléon « *trouve le moyen de feindre ses passions, quoiqu'elles existent réellement.* »⁵⁵².

Il est un personnage qui incarne à merveille la puissance de l'acteur, et que Nietzsche ne manque pas d'identifier à Napoléon – c'est Cagliostro⁵⁵³ :

« On est ravi par la perfection d'un Napoléon, d'un Cagliostro : nos criminels manquent de modèles exemplaires, ils n'ont pas la conscience joyeuse. Un bon brigand, un bon vengeur ou adultère – voilà ce qui distinguait le moyen âge et <la> Renaissance en Italie, ils avaient le sens de la perfection. Chez nous les vertus et les vices sont timorés, l'opinion publique est la force des tièdes et des médiocres, des mauvaises copies, des hommes en général, faits de pièces et de morceaux. »⁵⁵⁴

La figure de Cagliostro représente la Renaissance italienne, et la pleine réalisation de sa nature, l'accord avec ses instincts – mais la puissance de Cagliostro a aussi ses faiblesses,

⁵⁴⁹ FP, VII, été-automne 1884, 26 [393].

⁵⁵⁰ « "Quand les politiques sont réellement habiles, ils savent se rendre maîtres de leurs passions, car ils vont jusqu'à en calculer les effets" [Mme de Rémusat] », FP, V, automne 1880, 6 [45].

⁵⁵¹ FP, V, début 1880, 1 [13].

⁵⁵² FP, V, automne 1880, 6 [49].

⁵⁵³ Joseph Balsamo, dit Alexandre, comte de Cagliostro (1743-1795), escroc et aventurier italien aux origines obscures, il connut un succès fulgurant dans la haute société française en 1785, avant d'être impliqué dans l'affaire du Collier, en 1786. Embastillé puis exilé, il n'en reprit pas moins ses pérégrinations.

⁵⁵⁴ FP, V, automne 1880, 6 [267].

ses artifices manquent de subtilité⁵⁵⁵, et son pouvoir est plutôt celui d'un individu que celui d'un chef :

*« Napoléon : la religion comme soutien de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes moeurs. [...] Il vaut mieux qu'il les cherche là que chez des fripons et des Cagliostros. »*⁵⁵⁶

Malgré son indubitable puissance, Cagliostro court le risque de n'être plus qu'un « *grand comédien, [...] un charmeur de rats* »⁵⁵⁷ – on tombe aisément dans le piège de la bouffonnerie. Ce danger est illustré par la dégénérescence de Wagner, dont Nietzsche finit par faire le « *Cagliostro de la modernité* »⁵⁵⁸.

La dynamique du motif de l'acteur, tel qu'il est incarné par Cagliostro, semble finalement être la perversion de l'admirable puissance de Napoléon par le pathétique odieux de Wagner. C'est sous cet angle que les tenants de la « politique de Nietzsche » considèrent généralement la figure de Bismarck :

*« Bismarck préféra l'apparence la plus grossière à l'être véritable et, chez lui, cette apparence fut grandiloquence. Il donnait ainsi l'illusion de la puissance. Mais, sous ce masque arrogant du grand homme, le hobereau brutal se cachait, caricatural et vulgaire. Son héroïsme ne fut rien d'autre que le déguisement de son égoïsme, qui se nourrissait de l'engouement et du fanatisme des foules. [...] Il fut "le grand homme de la masse", avide d'autorité, "brutal, envieux, exploiteur, intrigant, flatteur, rampant, bouffi d'orgueil, le tout selon les circonstances". Même en admettant que le grand homme ait gravi un degré de moins que l'homme supérieur, reconnaissons qu'il étale en pleine lumière les tares et les dangers de ces chefs de troupeau en qui la puissance n'est qu'apparence parce qu'elle ne s'alimente pas, dans les souterrains de la vie, à la force véritable du vouloir. Il y a de la bouffonnerie dans l'illusion des faux maîtres. »*⁵⁵⁹

Pourtant, c'est Nietzsche lui-même qui montre comment l'Allemagne de l'époque, et Bismarck à travers elle, est bien plus complexe que le simple mouvement de décadence incarné par Wagner :

« Il me reste à démasquer encore bien d'autres "inconnus" qu'un Cagliostro de la musique. A vrai dire, il me reste aussi à tenter une attaque contre la nation allemande qui, dans les choses de l'esprit, devient de plus en plus respectable, cette nation allemande qui continue, avec un appétit enviable, à se nourrir de contradictions, qui avale la "foi" aussi bien que la science, la "charité chrétienne" aussi bien que

⁵⁵⁵ PBM, V, 194.

⁵⁵⁶ FP, VII, printemps 1884, 25 [188].

⁵⁵⁷ PBM, VI, 205.

⁵⁵⁸ CW, 5.

⁵⁵⁹ S. GOYARD-FABRE, *op. cit.*, pp. 122-125.

l'antisémitisme, la volonté de puissance (d'Empire, de Reich) aussi bien que l'évangile des humbles°, sans en éprouver le moindre trouble de digestion... »⁵⁶⁰

On reviendra en détail sur l'identification de Bismarck à l'Allemagne et au *deutscher Geist*, mais on peut d'ores et déjà remarquer que le *Reich* tient une place prépondérante dans cette relation. Nietzsche pointe ici du doigt les contradictions profondes qui lui paraissent habiter son temps, et dont Cagliostro n'est qu'une des deux âmes ; au sein de l'Allemagne bismarckienne, l'acteur cohabite avec le paysan.

3.3.2. « Luther, le paysan le plus "éloquent" et le plus immodeste qu'ait connu l'Allemagne »⁵⁶¹

Le motif du paysan entre en scène plus tardivement que celui de l'acteur, comme après un temps de réflexion. On a vu qu'il est immédiatement et ouvertement associé à Bismarck, à travers la notion de noblesse :

« Le paysan comme la plus commune espèce de noblesse : parce qu'il est celui qui dépend le plus de lui-même. Le sang paysan est encore le meilleur sang en Allemagne : par ex. Luther, Niebuhr, Bismarck.

Où trouverait-on une famille noble dont le sang soit sans contagion ni corruption vénérienne ?

Bismarck un slave. Qu'on regarde simplement les visages des Allemands (on comprend l'étonnement de Napoléon, en voyant le poète de Werther, de trouver un homme !): tout ce qui avait un sang viril et généreux dans les veines est allé à l'étranger ; la pitoyable population qui est restée, ce peuple d'âmes de laquais, a connu une amélioration venue de l'étranger, par l'apport surtout de sang slave.

La noblesse de la Marche et la noblesse prussienne de façon générale (et le paysan de certaines régions du nord de l'Allemagne) comptent présentement dans ses rangs les natures les plus viriles en Allemagne.

Que les hommes les plus virils gouvernent est dans l'ordre des choses. »⁵⁶²

Cette description permet de dégager, outre la noblesse, une première caractéristique du paysan : la virilité, en tant que capacité à commander, qui semble provenir de ce « *sang slave* » que Nietzsche attribue à Bismarck, aussi bien qu'à lui-même d'ailleurs⁵⁶³. La « *virilité* » du paysan s'oppose ainsi à la féminité de l'acteur⁵⁶⁴, et les origines slaves – mythiques encore une fois – du chancelier et du philosophe semblent les isoler du reste des

⁵⁶⁰ EH, III, CW, 1.

⁵⁶¹ GM, III, 22.

⁵⁶² FP, VII, printemps 1884, 25 [268].

⁵⁶³ EH, I, 3.

⁵⁶⁴ GS, V, 361.

Allemands. Cette facette du motif du paysan représente la part la plus admirable de la figure de Bismarck :

*« Bismarck : aussi loin de la philosophie allemande qu'un paysan ou un étudiant membre d'une corporation. Méfiant à l'égard des gens savants. Cela me plaît chez lui. Il a rejeté tout ce que la sottise culturelle allemande (avec ses lycées et ses universités) prétendait lui apporter. »*⁵⁶⁵

Il semble que Nietzsche plaque ses propres réticences vis-à-vis de la *Kultur* allemande sur la figure de Bismarck, tout comme il prêtait au chancelier des origines identiques aux siennes. On peut vérifier cette identification dans une variante du fragment précédent :

*« Bismarck : paysan, étudiant de corporation : pas bonne âme, pas naïf, Dieu merci ! Pas du tout l'Allemand "tout craché" ! »*⁵⁶⁶

La distinction utilisée ici est identique à celle que Nietzsche opérait entre les Allemands et les grands Allemands lorsqu'il précisait la relation entre Bismarck, Wagner, et Schopenhauer, mais elle renvoie également à la description que le philosophe fait de lui-même dans *Ecce Homo*⁵⁶⁷, où il met en avant son antipolitisme, et « *l'instinct de race* » qu'il tiendrait de ses hypothétiques ancêtres polonais ; ces caractéristiques le rendent, à son avis, « *peut-être plus allemand que ne peuvent l'être les Allemands d'aujourd'hui* ». Le Bismarck « paysan » est lui aussi aux antipodes de l'Allemand moderne que Nietzsche exécra tant, le « *philistin de la culture* » prêchant l'évangile des humbles. C'est précisément ce qui confère la noblesse au motif du paysan, un « *instinct du rang* » :

*« C'est déjà beaucoup quand on est enfin parvenu à inculquer à la masse, (aux esprits superficiels et aux tubes digestifs qui fonctionnent trop vite) ce sentiment qu'ils n'ont pas le droit de toucher à tout [...]. Au contraire, chez les gens dits cultivés, les adeptes des "idées modernes", il n'y a peut-être rien de plus écoeurant que leur manque de pudeur, le sans-gêne et l'insolence de leurs regards et de leurs mains, leur façon de toucher à tout, de tout flairer, lécher, palper ; peut-être reste-t-il aujourd'hui encore dans le peuple, dans le bas peuple et surtout chez les paysans, relativement plus de noblesse du goût, et de tact dans le respect, que dans ce demi-monde de l'esprit qui lit les journaux, les gens cultivés. »*⁵⁶⁸

La noblesse du paysan est en fin de compte toute relative, et peut-être un brin ironique, puisque seulement déterminée par la déchéance de l'élite culturelle : il n'y a pas la moindre trace de grandeur dans la nature du paysan, et c'est sans doute la figure de Luther qui

⁵⁶⁵ FP, VII, été-automne 1884, 26 [402].

⁵⁶⁶ FP, VII, été-automne 1884, 26 [457].

⁵⁶⁷ EH, I, 3.

⁵⁶⁸ PBM, IX, 263.

permet le mieux de constater ce manque d'envergure. On a déjà vu comment il était présenté comme le pendant du Bismarck « paysan » :

*« Le paysan chez Luther criait contre le mensonge de l' "homme supérieur" auquel il avait cru : "cela n'existe pas, les hommes supérieurs", criait-il. »*⁵⁶⁹

Nietzsche fait souvent ce portrait de Luther, celui d'un paysan apeuré et vaguement ridicule, que sa médiocrité pousse à nier ce qui l'effraie. C'est même, de l'avis du philosophe, la dynamique qui sous-tend la Réforme allemande :

*« Renaissance et Réforme. – La Renaissance italienne recélait en elle toutes les forces positives auxquelles nous devons la civilisation moderne [...]. Contre elle s'élève alors la Réforme allemande, comme une protestation énergique d'esprits attardés qui n'étaient pas encore rassasiés de la conception médiévale de l'univers et à qui les signes de la décomposition, l'aplatissement et l'aliénation extraordinaires de la vie religieuse, au lieu de les faire palpiter de joie comme il convient, donnaient un sentiment de profond chagrin. [...] La grande tâche de la Renaissance ne put être menée à bonne fin, contrecarrée qu'elle fut par la protestation de l'être allemand demeuré en arrière [...]. Il tint au hasard d'une extraordinaire constellation politique, que Luther fut alors préservé et que cette protestation prit de la force : car l'empereur le protégea, pour employer son innovation contre le pape comme moyen de pression, et le pape également le favorisa en secret, pour utiliser les princes protestants comme contre-poids à l'empereur. Sans cette étrange connivence, Luther eut été brûlé comme Hus. »*⁵⁷⁰

Luther et le mouvement qu'il représente se trouvent diamétralement opposés à la Renaissance italienne, c'est-à-dire à Cagliostro⁵⁷¹, mais le point le plus intéressant demeure sans doute cette « étrange connivence » avec le pouvoir, que Nietzsche attribue au moine réformateur : par le jeu des circonstances, un paysan sans génie devint l'enjeu de luttes de pouvoir qui le dépassaient. C'est là l'origine de son « immodestie », mais également de sa promotion au rang de symbole national :

*« La guerre entreprise par Luther contre les saints [...] n'était, en somme, cela est certain, que la rébellion d'un rustre à qui déplaisait la bonne étiquette de l'Eglise, cette étiquette cérémonieuse du goût hiératique, qui ne permettait l'approche du saint des saints qu'aux plus consacrés et aux plus silencieux, et laissait les rustres au dehors. Une fois pour toutes, les gens mal appris ne devaient pas avoir la parole ici, – mais Luther le paysan l'entendait tout autrement, cela n'était pas assez allemand pour lui »*⁵⁷²

⁵⁶⁹ FP, VII, printemps 1884, 25 [271].

⁵⁷⁰ HTH, I, V, 237.

⁵⁷¹ FP, V, automne 1880, 6 [267].

⁵⁷² GM, III, 22.

Luther, dans sa rustrerie toute paysanne, devint le symbole du sentiment national naissant des Allemands – pourtant, ironiquement, on pense au triste épisode de la guerre des paysans⁵⁷³, qui permit à tous de constater son « *étrange connivence* » avec le pouvoir. Luther choisit de défendre l'autorité contre le peuple, qui avait fait de lui son héros, et malgré tout il resta dans l'imagerie allemande comme le père de la nation, un symbole que Bismarck ne se priva pas d'utiliser lorsqu'il fonda le *Reich*⁵⁷⁴. Le dernier lien établi par Nietzsche entre le chancelier et le moine est justement un rapprochement entre la Réforme et le *Reich* :

« Les Allemands ont empêché en Europe la dernière grande moisson de civilisation qu'il était possible de récolter, – la Renaissance. Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance ? [...] Je vois devant moi la possibilité d'une magie supraterrrestre, d'un parfait charme de couleurs : [...] je vois César Borgia pape... [...] Qu'arriva-t-il ? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine, le corps chargé de tous les instincts de vengeance d'un prêtre malheureux, se révolta à Rome contre la Renaissance... Au lieu de saisir, plein de reconnaissance, le prodige qui était arrivé : le christianisme surmonté à son siège même – sa haine ne sut tirer de ce spectacle que sa propre nourriture. [...] Et Luther rétablit l'Eglise : il l'attaqua... La Renaissance –, devint un événement dépourvu de sens, un grand en vain ! – Ah, ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain, c'est toujours ce qui fut l'œuvre des Allemands. – La Réforme ; Leibniz ; Kant et ce qu'on appelle la philosophie allemande ; les guerres de "liberté" contre Napoléon I^{er} ; le nouvel Empire allemand – chaque fois un en vain pour quelque chose qui était prêt à se réaliser, pour quelque chose d'irréparable... »⁵⁷⁵

Luther stoppa net la Renaissance, en provoquant la Contre-Réforme – de même, en donnant naissance au mouvement national allemand qui devait aboutir au *Reich*, il renversa Napoléon. Luther et le Bismarck « paysan » furent semblables dans leur négation de la vie, qui priva finalement les forces actives de ce qu'elles voulaient, ne laissant derrière elle qu'une volonté de néant. On comprend maintenant ce que représente le paysan par rapport à Bismarck : le bâtisseur d'Empire – car le paysan [*Bauer*] est aussi celui qui construit [*bauen*].

Le motif du paysan, à première vue plus simple à appréhender que celui de l'acteur, est finalement tout aussi paradoxal : à la fois rustre et noble, allemand et anti-allemand, lâche et viril, actif et réactif, il paraît instable, prêt à rompre à tout instant. Il semble impossible que ce nœud de contradictions puisse survivre très longtemps, et l'on comprend d'autant plus mal qu'un tel personnage cohabite avec l'exubérant Cagliostro, dont il est presque l'exact

⁵⁷³ Révolte qui éclata en 1525, et voulut obtenir l'appui de Luther contre les princes. Celui-ci préféra cantonner la Réforme à un cadre strictement religieux, et prêcha l'obéissance ; les paysans furent écrasés.

⁵⁷⁴ R. PARR, *op. cit.*, p.85-86

⁵⁷⁵ AC, 61.

opposé. La figure de Bismarck abrite pourtant en son sein ces deux âmes antagonistes, et il nous faut donc désormais déterminer son *modus vivendi*.

3.3.3. Bismarck, « le comédien de son propre idéal »⁵⁷⁶

L'union entre l'acteur et le paysan réalisée par la figure de Bismarck doit d'abord être considérée sous l'angle de l'interdépendance entre les deux motifs. On a pu constater combien Luther comme Cagliostro recélaient de contradictions internes, ce qui se traduit par une instabilité qui les rend inaptes, l'un comme l'autre, à commander. Toute la force de Bismarck réside dans sa capacité à s'accommoder de ses propres contradictions, et à les dépasser, créant une tension entre ces deux aspects qui lui assure l'accès au pouvoir.

Le paysan, tout d'abord, ne saurait diriger parce qu'il est trop opposé à la modernité, trop noble malgré tout dans une époque de décadence profonde ; il est également bien trop lié à Dieu et à la religion, en un temps où Dieu est mort et où l'Etat l'a supplanté. L'époque ne se prête plus à une « *étrange connivence* » entre le paysan et le pouvoir, car pour tous les grands hommes, l'époque est à l'acteur :

*« La façon dont peignent aujourd'hui les peintres allemands, dont composent les musiciens allemands, dont écrivent les écrivains allemands : on perçoit la prétention, le cabotinage de la grandeur. »*⁵⁷⁷

Cette tendance à la fausseté atteint toutes les formes de la vie moderne, et c'est justement Bismarck qui en est le plus parfait exemple : « *il est admis qu'on ne parle en public et en privé de toutes les tendances organiques fondamentales de l'homme qu'avec mille mascarades : qu'on lise un discours de Bismarck.* »⁵⁷⁸

La dépendance de l'acteur vis-à-vis du paysan est tout aussi forte ; le paysan représente la noblesse qui empêche Bismarck de sombrer dans la bouffonnerie, la « *dignité* » qui empêche le diplomate de se faire comédien⁵⁷⁹. C'est d'abord l'acteur qui prend le pas sur le paysan, en raison de son empathie particulière avec la modernité :

« Les comédiens de la vertu et du péché. – Parmi les hommes de l'Antiquité qui devinrent célèbres par leur vertu il y en eut, semble-t-il, un nombre considérable qui jouaient la comédie devant eux-mêmes : les Grecs surtout, ces comédiens-nés, ont dû simuler ainsi tout à fait involontairement et trouver qu'il était bon de simuler. [...] Le

⁵⁷⁶ PBM, 97.

⁵⁷⁷ FP, V, hiver 1880-1881, 8 [86].

⁵⁷⁸ FP, VII, avril-juin 1885, 34 [180].

⁵⁷⁹ GS, V, 361.

christianisme imposa un frein à ces comédiens de la vertu : il inventa l'usage d'étaler ses péchés d'une façon répugnante, d'en faire parade, il introduisit dans le monde la culpabilité affectée (considérée jusqu'à nos jours comme de "bon ton" parmi les bons chrétiens). »⁵⁸⁰

C'est la modernité décadente qui est responsable de la curieuse alliance entre l'acteur et le paysan, ce mélange détestable de pose dramatique et de morale chrétienne – c'est-à-dire, très exactement, ce que Nietzsche appelle la « *tartuferie* ». La nature de la relation entre Luther et Cagliostro commence à se préciser : puisque la morale seule ne peut plus gouverner, elle sera l'instrument de la puissance de l'acteur :

« Rester objectif, dur, inébranlable, rigoureux dans l'accomplissement d'une pensée – ce sont encore les artistes qui y parviennent le mieux ; mais si quelqu'un a besoin d'hommes à cet effet (tels que professeurs, hommes d'Etat, etc.), le calme, la froideur et la dureté ont bientôt disparu. Chez les natures telles que César et Napoléon, on peut pressentir une espèce de travail "désintéressé" sur son propre marbre, quoi qu'il en coûte de sacrifices humains. Dans cette voie se situe l'avenir des hommes supérieurs : assumer la plus lourde responsabilité et ne pas y succomber. – Jusqu'ici, l'illusion d'une inspiration a presque toujours été nécessaire pour ne pas perdre soi-même la foi en son droit et en sa main. »⁵⁸¹

Ce fragment nous paraît présenter parfaitement la relation entre les deux âmes antagonistes du chancelier, le paysan et l'acteur : abandonnant toute grandeur, Bismarck utilise l'« *illusion d'une inspiration* » fournie par le paysan, il joue le paysan :

« Comment cela, un grand homme ? Je ne vois que le comédien de son propre idéal. »⁵⁸²

Le chancelier joue la comédie du paysan pour le peuple, qui aime tant entendre parler la langue de la morale, et en ces temps décadents c'est à la plèbe qu'on laisse le soin de décider de ce qui est grand : « *Les histrions [Schauspieler] de la grandeur qui n'ont pas conscience de jouer la comédie donnent l'impression d'être de vrais grands hommes, avec même cet avantage sur eux : le lustre. »⁵⁸³* N'en déplaise à Nietzsche, l'acteur en Bismarck a parfaitement compris que la finesse n'était pas de mise lorsque l'on joue pour un public qui en est dépourvu :

« La logique grossière. – On dit d'un homme, avec le plus profond respect : "C'est un caractère !" – Oui ! s'il étale une logique grossière, une logique qui saute aux yeux des moins clairvoyants ! Mais dès qu'il s'agit d'un esprit plus subtil et plus

⁵⁸⁰ A, I, 29.

⁵⁸¹ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [56].

⁵⁸² PBM, 97.

⁵⁸³ FP, VII, été-automne 1882, 3 [1].

profond, conséquent à sa manière, la manière supérieure, les spectateurs nient l'existence du caractère. C'est pourquoi les hommes d'Etats rusés jouent généralement leur comédie sous le couvert de la logique grossière. »⁵⁸⁴

On comprend enfin en quoi consiste ce « *manque de clarté* » qui agace tant Nietzsche chez le chancelier : le contraste entre la finesse de l'action de Bismarck et la grossièreté de sa rhétorique – c'est-à-dire le contraste entre le paysan et l'acteur – tend à prouver qu'en public, le chancelier se fait plus épais qu'il ne l'est. Sa logique grossière, paysanne, est son plus grand artifice.

Pourtant, Bismarck ne joue pas la comédie que pour le peuple. Petit à petit, la fausseté s'insinue en lui, son jeu devenant nature – il devient véritablement le « *comédien de son propre idéal* », et subitement le chancelier n'est plus Cagliostro jouant Luther, mais un paysan grimé en acteur :

« De la souveraineté de la vertu. Comment on aide la vertu à obtenir la souveraineté. *Un tractatus politicus de Friedrich Nietzsche*. Préface.[...]

Ce traité, comme il a été dit, traite de la politique de la vertu : il suppose un idéal de cette politique, il la décrit telle qu'il faudrait qu'elle fût, si quelque chose pouvait être parfait sur cette terre. Or aucun philosophe ne révoquera en doute ce qui constitue le type de la perfection en politique : à savoir le machiavélisme pur, sans mélange, cru, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté° est surhumain, divin, transcendant, il n'est jamais atteint par l'homme, tout juste effleuré... [...] Les moralistes ont besoin de l'attitude de la vertu, également de l'attitude de la vérité : leur faute commence seulement là où ils cèdent à la vertu, là où ils deviennent eux-mêmes moraux, eux-mêmes vrais. Un grand moraliste est, entre autres, nécessairement aussi un grand acteur : son risque est que sa dissimulation devienne insensiblement nature, quand c'est son idéal de tenir séparés, de façon divine, son esse [être] et son operari [action] : tout ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse sub specie boni [sous les espèces du bien], – son idéal élevé, lointain, exigeant ! Idéal divin... »⁵⁸⁵

On voit que pour Nietzsche, la double nature de Bismarck aurait été tout à fait viable si le chancelier avait réussi à ce qu'aucune de ses deux facettes ne prenne le pas sur l'autre, restant à jamais dans un état de tension créatrice. Mais le chancelier échoua, chutant comme tous les hommes supérieurs alors qu'il marchait sur un fil, le fil tendu au-dessus du précipice qui sépare l'humain du surhumain. Nietzsche raconte en détail comment se produisit cette chute, qui commence avec le rôle tenu par Bismarck dans la « *comédie des hommes célèbres* » :

« *Les hommes célèbres qui ont besoin de leur gloire, comme par exemple tous les politiciens, ne choisissent plus leurs amis et leurs alliés sans arrière-pensée : de*

⁵⁸⁴ A, III, 182.

⁵⁸⁵ FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [54].

*celui-ci ils veulent un peu de l'éclat et du reflet de sa vertu, de celui-là la crainte qu'inspirent certaines qualités douteuses que chacun lui connaît. »*⁵⁸⁶

Si l'on applique cette analyse à la figure de Bismarck, on voit que le chancelier a opéré un choix très similaire : Luther lui fournit l' « éclat de sa vertu », et Cagliostro ses « qualités douteuses ». Le processus se poursuit :

*« Et ainsi dépérissent sans cesse leur entourage et leurs aspects extérieurs, tandis que tout semble vouloir se pousser dans cette banlieue et vouloir lui donner du "caractère" ; en cela ils ressemblent aux grandes villes. Leur réputation se transforme sans cesse tout comme leur caractère, car leurs moyens changeants exigent ce changement et poussent en avant tantôt l'une tantôt l'autre de leurs qualités réelles ou supposées, pour les mettre en scène : leurs amis et leurs alliés font partie de ces qualités de théâtre. »*⁵⁸⁷

On retrouve le « caractère » qu'amène la « logique grossière », et dont Nietzsche décrit ici comment il résulte du libre-jeu de l'acteur et du paysan. Tout cela ne suffirait pas sans un dernier motif, caché, mais essentiel :

*« En revanche, ce qu'ils veulent doit demeurer d'autant plus ferme, comme édifié en bronze et rayonnant au loin – cela aussi a parfois besoin de sa comédie et de son jeu de scène. »*⁵⁸⁸

Pour Bismarck, ce « but de bronze » fut le Reich, et c'est précisément ce qui hâta sa chute.

3.3.4. Komödiant* ou Baumeister* : « le désillusionné parle »⁵⁸⁹

La notion la plus importante ici est finalement toujours la même, l'époque et son Geist particulier, qu'il s'agisse de ses causes ou de ses manifestations :

« La prévoyance vitale impose aujourd'hui encore, – en une époque où tant de choses cessent d'être imposées, – à presque tous les Européens, un rôle déterminé, ce que l'on appelle leur carrière ; quelques-uns gardent la liberté, une liberté apparente, de choisir eux-mêmes ce rôle, mais pour la plupart ce sont les autres qui le choisissent. Le résultat est assez singulier : presque tous les Européens se confondent avec leur rôle lorsqu'ils avancent en âge, ils sont eux-mêmes les victimes de leur "bon jeu", ils ont oublié combien un hasard, un caprice, une fantaisie ont disposé d'eux lorsqu'ils se décidèrent pour une "carrière" [...]. Ce ne fut que lorsque les Grecs furent entrés dans cette croyance au rôle [...] qu'ils traversèrent, comme

⁵⁸⁶ GS, I, 30.

⁵⁸⁷ Ibid.

⁵⁸⁸ Ibid.

⁵⁸⁹ CI, I, 39.

*l'on sait, degré par degré, une transformation singulière qui n'est pas digne d'imitation à tous les points de vue : ils devinrent véritablement des comédiens »*⁵⁹⁰

En choisissant l'exemple des Grecs, dont on sait à quel point ils lui tiennent à cœur, Nietzsche fait de la capacité de dissimulation de l'acteur l'une des conditions de la domination ; cette question l'intéresse beaucoup, et il lui arrive fréquemment de glorifier le Cagliostro qui se cache derrière les grands hommes : « *La dissimulation se développe selon l'ordre ascendant de la hiérarchie des êtres. [...] Des hommes souverains tels César, Napoléon [...], de même les races supérieures (Italiens), les Grecs (Ulysse) : l'astuce appartient à l'essence de l'élévation de l'homme... Problème de l'acteur.* »⁵⁹¹ Malgré tout, l'acteur reste effectivement un problème, surtout vis-à-vis du génie : « *A propos de nos plus grands hommes, il faut toujours redire : si seulement ils avaient un peu plus de génie et étaient un peu moins cabotins !* »⁵⁹². Car la ruse de l'acteur peut être aussi bien comprise comme le moyen de l'élévation de l'homme que comme la cause de sa chute :

*« Mais ce qui provoquait ma crainte, ce que l'on peut déjà constater aujourd'hui, pour peu qu'on ait envie de le constater, c'est que nous autres, hommes modernes, nous nous trouvons déjà tout à fait sur la même voie [que les Grecs] ; chaque fois que l'homme commence à découvrir en quelle mesure il peut être comédien, il devient comédien... Alors se développe une nouvelle flore et une nouvelle faune humaines qui, en des époques plus fixes et plus restreintes, ne peuvent pas croître, – ou bien demeurent "en bas", mises au ban de la société, en suspicion de déshonneur, – c'est alors, dis-je, que paraissent les époques les plus intéressantes et les plus folles de l'histoire, où les "comédiens", toutes espèces de comédiens, sont les véritables maîtres. Par cela même une autre catégorie d'hommes se voit toujours d'avantage porter préjudice, jusqu'à ce qu'elle soit rendue complètement impossible, ce sont avant tout les grands "constructeurs" [Baumeister] ; maintenant la force constructive est paralysée ; le courage de tirer des plans à longue échéance se décourage ; les génies organisateurs commencent à manquer : – qui donc oserait encore entreprendre des œuvres pour l'achèvement desquelles il faudrait pouvoir compter sur des milliers d'années ? Car cette croyance fondamentale est en train de disparaître, cette croyance en raison de quoi quelqu'un ne peut compter, promettre, tirer des plans pour l'avenir, sacrifier à ses plans que dans la mesure où s'affirme le principe que l'homme n'a de valeur, de sens, qu'autant qu'il est une pierre dans un grand édifice : ce pour quoi il faut avant tout qu'il soit solide, qu'il soit "pierre"... Et avant tout qu'il ne soit pas – comédien ! »*⁵⁹³

Ici apparaît finalement la faute fondamentale de l'acteur : il est l'ennemi mortel du *Baumeister*, le maître d'œuvre. Il semble n'y avoir qu'un pas du *Bauer* au *Baumeister*, mais pourtant c'est là que le bât blesse, là que Bismarck échoua, laissant le paysan prendre le

⁵⁹⁰ GS, V, 356.

⁵⁹¹ FP, VIII, automne 1887, 10 [159].

⁵⁹² FP, V, hiver 1880-1881, 8 [85].

⁵⁹³ GS, V, 356.

pas sur l'acteur, sans être animé d'une ambition suffisante – il lui a manqué, pour parvenir à se dominer lui-même, un but ayant suffisamment d'envergure, un « idéal » divin, surhumain. Le chancelier s'est cantonné à l'Allemagne, à son *Reich* ; il a voulu faire oublier aux Allemands qu'ils n'étaient que les « pierres d'un grand édifice », préférant se faire passer pour un simple « pion »⁵⁹⁴. Bismarck a dominé en flattant la plèbe, il s'est présenté à elle comme un humble serviteur, acceptant la décadence des temps comme un moyen pour atteindre son but.

Mais on ne vend pas son âme au nihilisme ambiant sans en subir les conséquences. Pour Nietzsche, l'acteur en Bismarck a choisi, en se reposant sur la vertu du paysan, la facilité. Plutôt que de construire une œuvre millénaire, il s'est abandonné à l'événement :

*« Se vider. – A mesure que quelqu'un s'abandonne aux événements il s'amointrit de plus en plus. C'est pourquoi les grands hommes politiques peuvent devenir tout à fait vides, alors qu'ils étaient autrefois riches et pleins de talents. »*⁵⁹⁵

En acceptant la décadence plutôt que d'entrer en lutte avec elle, Bismarck a pris le contrepied de Napoléon, et désormais se ment à lui-même autant qu'il ment aux autres :

*« Je suis incapable de reconnaître une quelconque grandeur qui ne soit liée à la loyauté envers soi : le cabotinage envers soi me donne la nausée : si je découvre quelque chose de ce genre, toutes les grandes œuvres réalisées n'ont plus de valeur pour moi : je sais qu'elles sont marquées partout et au plus profond d'elles-mêmes par ce cabotinage. – Par contre je comprends le cabotinage tourné vers l'extérieur (par ex. celui de Napoléon) : il est probablement nécessaire à bien des gens. – C'est une limitation. »*⁵⁹⁶

Le résultat de ce processus est le triomphe de la bouffonnerie, qui efface et nie tout ce que l'acteur pouvait avoir de grand. A l'exemple de Wagner, qui représente selon Nietzsche « l'avènement du cabotinage en musique »⁵⁹⁷, Bismarck déçoit tous les espoirs que Nietzsche avait placés en lui :

*« Le désillusionné parle. – J'ai cherché les grands hommes et je n'ai trouvé que les singes de leur idéal. »*⁵⁹⁸

Le *Reich* fut patiemment construit, défendu, consolidé par Bismarck – ce fut l'œuvre d'une vie. Mais précisément, l'œuvre d'une vie n'est pas suffisante pour atteindre à la surhumanité. Au lieu du « but de bronze » d'un *Baumeister*, le *Reich* n'était que l'« illusion d'une

⁵⁹⁴ *Bauer* signifie également « le pion », aux échecs.

⁵⁹⁵ HTH, II, I, 315.

⁵⁹⁶ FP, V, fin 1880, 7 [53].

⁵⁹⁷ CW, 11.

⁵⁹⁸ CI, I, 39.

inspiration » d'un *Bauer*. Une fois cet objectif atteint, une fois la survie du *Reich* assurée, il ne restait plus à Bismarck que la parure et les oripeaux du comédien. Nietzsche se représente un Bismarck vieillissant, accroché aux insignes du pouvoir comme à la seule trace de ses gloires passées, condamné à jouer l'acteur faute d'autre rôle, désormais *Komödiant* plutôt que *Schauspieler* :

« *Es-tu vrai ? ou n'es-tu qu'un comédien ? Es-tu un représentant ? ou bien es-tu toi-même la chose qu'on représente ? En fin de compte tu n'es peut-être que l'imitation d'un comédien...* »⁵⁹⁹

⁵⁹⁹ CI, I, 38.

A travers ses relations à d'autres grandes figures, on a pu apprécier la complexité de la figure de Bismarck dans l'œuvre de Nietzsche. Les revirements du philosophe semblent défier toute velléité de synthèse, mais il est important de constater que seule une vision d'ensemble manquait pour comprendre globalement son jugement au sujet du chancelier : on a déjà rappelé que les tenants de la « politique de Nietzsche » identifient depuis longtemps la figure de Bismarck à l'acteur, et inversement, c'est le paysan qu'Y. Guéneau avait remarqué, en raison de sa problématique centrée sur le *Reich* et le patriotisme de Nietzsche⁶⁰⁰.

La difficulté réside surtout dans le fait que l'évolution de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck n'est pas contemporaine des phases successives de sa philosophie, telles qu'elles sont communément admises. Nous avons établi qu'après une période de méfiance, les écrits de Nietzsche portent la trace très nette d'un intérêt pour le chancelier, à partir du moment où le philosophe prend conscience de son admiration pour Napoléon, en 1880. C'est avec le *Gai Savoir* que la figure de Bismarck fait véritablement son entrée dans l'œuvre – on a pu constater combien cet ouvrage fut présent tout au long du chapitre –, et il n'est pas fortuit que ce soit précisément l'œuvre de Nietzsche où Zarathoustra entre en scène⁶⁰¹ : durant toute la période de gestation de son œuvre maîtresse, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche s'interroge au sujet de Bismarck, de sa grandeur et de sa nature – alors qu'il est, tel Zarathoustra lui-même, à la recherche de l'homme supérieur. Pour nous, cette période d'incertitude est close par *Par-delà Bien et Mal*, où Nietzsche tranche définitivement la question de la grandeur de Bismarck : « *fort, fou, fort et fou, tant que vous voudrez, mais un tel homme n'est pas grand !* »⁶⁰² Il faut y voir un Nietzsche, tel Zarathoustra encore, qui a surmonté sa dernière tentation, la pitié vis-à-vis de l'homme supérieur ; comme son *alter ego*, le philosophe a préféré les espoirs de l'œuvre, le « *Grand Midi* ».

Mais *Par-delà Bien et Mal* est aussi l'œuvre qui permet d'apprécier les questions qui restent sans réponse, qui sont celles dont on a pu seulement, jusqu'à présent, entrevoir la nature : il s'agit en particulier des relations si mouvantes et difficiles à saisir qui unissent Bismarck, le *Reich*, et le *Geist* ; c'est à l'étude de cette dynamique que nous nous intéresserons désormais, même si cela devait nous conduire à relativiser nos conclusions précédentes. Nous tâchons de ne pas oublier qu'il est toujours vaguement artificiel, sinon malhonnête de construire une interprétation des écrits de Nietzsche qui ne soit que binaire, si satisfaisante

⁶⁰⁰ Yves GUÉNEAU, « Prussianisme et conscience tragique », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, T. 19, Strasbourg, 1987, p. 229.

⁶⁰¹ GS, IV, 342.

⁶⁰² PBM, VIII, 241.

soit-elle – le philosophe rappelle lui-même qu' « *Un Allemand qui oserait dire "Je porte, hélas ! deux âmes en moi" serait à côté de la vérité, ou plutôt, à beaucoup d'âmes près, fort en dessous d'elle.* »⁶⁰³

⁶⁰³ PBM, VIII, 244.

La figure de Bismarck – tableau récapitulatif

TYPOLOGIE			
REACTIF		ACTIF	
← Nihilisme		Affirmation →	
Faux maître	Homme supérieur		Surhomme
<i>Komödiant</i>	<i>Schauspieler</i>	<i>Bauer</i>	<i>Baumeister</i>

3.1. Wagner	
← Cabotinage	Génie →
<i>Zeitgemäß</i>	<i>Unzeitgemäß</i>
Les nationalistes	Les européens
La masse	Les esprits libres

3.2. Napoléon	
← Corruption	Lutte contre l'époque →
Politique de la décadence	Grande politique
National	Supranational
Les esclaves	Les maîtres

3.3.1. Cagliostro	3.3.2. Luther
← Bouffonnerie	← Médiocrité
Italien	Allemand
Féminité	Virilité
Ruse	Noblesse
Machiavélisme	Œuvre

3.3.3. Bismarck		
← Comédien de son propre idéal		
Puissance		Morale
Ruse	Tartuferie	Grandeur
Logique grossière	Manque de clarté	
Antisémitisme	<i>Realpolitik</i>	Grande politique
Nationalisme	<i>Reich</i>	

Chapitre IV

Par-delà les figures : « *Qu'est-ce qui est allemand ?* »

« Ce qui caractérise les Allemands, c'est que, quoi qu'on dise d'eux, on a rarement tout à fait tort. »

Par-delà Bien et Mal, « Peuples et patries », 244 (1886).

Dans le chapitre précédent, on s'est appliqué à déterminer la nature de la figure de Bismarck, en suivant la logique interne des œuvres de Nietzsche. Si des faits et des personnages historiques sont intervenus, ils étaient chaque fois employés pour leur seule valeur symbolique ; les mots et les choses n'avaient que le sens que leur accordait le philosophe. Ici, ce sera l'inverse : s'il ne s'agit pas de nous couper totalement de l'œuvre, nous entendons tourner autour, aller voir avant et après, dans la jeunesse et la folie – nous voulons adopter, à notre tour, une position plus critique. Il faut donc prendre de la hauteur, envisager les écrits de Nietzsche d'une manière plus globale, et les replacer dans leur contexte : nous entendons également mettre le philosophe face à ses contemporains, y compris face à Bismarck lui-même.

Le problème du *deutscher Geist*^{*} permet de relier toutes ces problématiques entre elles : à l'époque de la première unité politique de leur pays, tous les intellectuels allemands se sont trouvés confrontés à la question : « qu'est-ce qui est allemand ? ». Cela vaut pour Nietzsche autant que ses contemporains, et dans ses réflexions sur l' « esprit allemand », le philosophe s'est sans cesse heurté à Bismarck et à son œuvre, le *Reich*^{*}. Ce chapitre constitue donc nécessairement une approche partielle de thèmes qui débordent de notre sujet, mais il nous a semblé instructif de refaire une partie du chemin parcouru en empruntant des chemins de traverse, sous une forme plus libre et moins hachée. En posant avec Nietzsche la question du *Geist*, nous reviendrons sur des points déjà évoqués, mais avec l'espoir de voir par-delà les figures – en regardant plus loin que ce que le philosophe voulait bien montrer, nous voudrions donner à nos réflexions un plus large horizon.

4.1. Nietzsche avant Nietzsche – la jeunesse⁶⁰⁴

La jeunesse de Nietzsche a souvent été mise en avant avec des intentions peu avouables par ceux qui voulaient agréger la pensée du philosophe à leur propre idéologie, en particulier les nationalistes. De fait, cette partie de la vie de Nietzsche, située avant son œuvre, reste assez problématique : il paraît difficile d'expliquer comment, en quelques années, Nietzsche passe de l'indifférence totale à tout ce qui n'est philologie ou musique à l'exaltation patriotique la plus sincère, pour aboutir à une critique radicale du *Reich*, auquel il reproche, entre autres, l'exacerbation du nationalisme. Le chemin qui conduit ce jeune philologue à la philosophie, c'est-à-dire à lui-même, est tortueux, et certains de ses méandres ne sont pas

⁶⁰⁴ Ce paragraphe consiste essentiellement en un résumé du début de la biographie monumentale de Curt Paul JANZ, *Nietzsche*, 3 t., Paris, 1984-1985 (1978-1979), en particulier t. 1, pp. 116-122, 184-200, et 328-360.

immédiatement perceptibles ; nous insisterons sur les passages de la jeunesse de Nietzsche qui ont un rapport, direct ou non, avec sa vision de Bismarck et ses années nationalistes, en tachant de ne pas perdre de vue les changements plus généraux qui s'opèrent dans la pensée du futur philosophe.

A l'automne 1864, Nietzsche commence ses études supérieures à l'université de Bonn. Il a déjà renoncé à suivre une carrière de pasteur, mais s'est tout de même inscrit en théologie, parallèlement à la philologie qu'il préfère, pour éviter de désespérer sa mère. De même, c'est sur les conseils de sa mère qu'il entre à l'association d'étudiants Franconia, le 23 octobre ; il est également attiré par le prestige de l'association et la présence de nombre de ses camarades de Pforta⁶⁰⁵. Dans les premiers mois qu'il passe au sein de la Franconia, le jeune Nietzsche se dévoue à la vie de l'association avec zèle, mais sans passion. Il est rapidement dégoûté, à la fois par le penchant accusé de ses camarades pour la beuverie, et par les tendances démocratiques qu'ils défendent : Nietzsche est par exemple seul, parmi les anciens de Pforta, à s'opposer à ce que la Franconia adopte les couleurs rouge-noir-or, qui représentaient traditionnellement les aspirations libérales des *Burschenschaften*. Il essaie de rassurer sa mère, mais ses plaisanteries manquent un peu de conviction⁶⁰⁶ : Nietzsche se sent de moins en moins dans son élément au sein de la Franconia. C. P. Janz prévient cependant qu'« *il serait faux de prétendre que Nietzsche était à cette époque un monarchiste convaincu ou un partisan de Bismarck.* »⁶⁰⁷ Pour tout dire, on ne sait rien ou presque des opinions politiques de Nietzsche à cette époque, si jamais il en eut. Il faut en effet attendre les nombreux événements de l'année 1866 pour déceler chez Nietzsche un intérêt pour la vie publique.

Au début de l'été, alors que la Prusse entre en guerre contre l'Autriche, Nietzsche s'intéresse passionnément à l'actualité :

*« Chères maman et Lisbeth,
j'espère que vous recevez une gazette et que vous aurez ainsi suivi avec fièvre les événements décisifs de ces dernières semaines. Le danger que court la Prusse est immense ; que par une totale victoire elle soit en mesure de réaliser son programme, voilà qui est tout à fait impossible. Unifier l'Etat allemand sur un mode révolutionnaire, tel est le tour de force de Bismarck ; il possède du courage et une suite imperturbable dans les idées, mais il sous-estime les forces morales de la nation. Quoi qu'il en soit, ses derniers coups sur l'échiquier sont excellents ; avant tout il s'est entendu à faire*

⁶⁰⁵ C. P. JANZ, *op. cit.*, p. 116.

⁶⁰⁶ « *Récemment nous, je veux dire nous les Franconiens, avons organisé avec deux autres Burschenschaften, Helvetia et Marchia, une cérémonie estudiantine commune. Ah ! quel ravissement ! Ah ! Que ne doit-on à la Burschenschaft ? Ah ! Ne sommes-nous point l'avenir de l'Allemagne, la pépinière des parlements allemands ?* », lettre à sa mère de la seconde moitié de juin 1865.

⁶⁰⁷ C. P. JANZ, *op. cit.*, p. 135

retomber sur l'Autriche une large part, sinon la plus lourde, des responsabilités.

Notre position est très simple. Quand une maison brûle on éteint l'incendie sans se demander d'abord qui donc l'a allumé. La Prusse est en flammes. Il s'agit pour l'instant de la sauver. C'est le sentiment unanime. »⁶⁰⁸

Il est intéressant de constater que Nietzsche, et c'est sans doute un fait unique dans sa vie, partage en connaissance de cause l'opinion générale : la politique de Bismarck le passionne, comme elle passionne l'opinion publique, et les réflexions de Nietzsche se confondent pour une fois avec le « *sentiment unanime* ». De plus, c'est tout à fait passivement que Nietzsche assiste au spectacle du monde : contrairement à ses amis Gersdorff et Krug, qui se sont portés volontaires, il n'a nullement l'intention d'y prendre part. Vis-à-vis de Bismarck, la position de Nietzsche est encore d'une grande banalité : puisqu'il doute encore ouvertement du succès du ministre-président de Prusse, il répugne à penser qu'un homme seul puisse faire les événements. C'est en patriote prussien que Nietzsche analyse la situation :

« Qui donc, en effet, ne serait pas fier d'être Prussien ? N'éprouve-t-on pas l'étrange impression qu'un tremblement de terre vient de rendre incertain un sol jugé inébranlable, que l'histoire, après des années de stagnation, s'est brusquement remise en marche et que, de tout son poids, elle renverse d'innombrables rapports ? Et que tout se passe comme si c'était le cerveau d'un simple individu, au reste fort important, qui avait donné le branle à toute la machine ? Si nous jetons un regard en arrière, nous avons le sentiment que depuis des années déjà nous portions en nous cet orage qui allait éclater. Je ne veux certes pas dire que de fantomatiques puissances supérieures y aient contribué, mais pour que s'écroulent avec fracas des édifices lézardés ne suffit-il pas qu'un enfant pèse sur un pilier ? »⁶⁰⁹

On peine à imaginer que Nietzsche préfère croire à l'influence de mouvements macro-structurels plutôt qu'à la puissance de l'action d'un grand homme ; certains passages de cette lettre – « *tout se passe comme si* » – ont même des résonances kantienne. Mais ce scepticisme vis-à-vis de Bismarck est aussi la marque d'une prise de conscience des limites des analyses de la presse ; si son patriotisme et son adhésion à la cause prussienne ne cessent de croître, Nietzsche commence à s'intéresser aux conséquences politiques de la guerre et réalise déjà l'inanité des distinctions de partis dans une telle situation :

« Nous ne pouvons qu'être fiers d'avoir une pareille armée et même – horrible dictu [c'est horrible à dire] – un pareil gouvernement, qui ne couche pas seulement sur le papier son programme national mais qui l'impose comme il se doit avec la plus grande énergie [...]. En somme, tout parti qui approuve les fins de cette politique est un parti libéral et ainsi, même dans l'importante masse de conservateurs à la chambre, je ne saurais voir qu'une nouvelle nuance du libéralisme. [...] Mais il n'y a

⁶⁰⁸ Lettre à sa mère et à sa soeur de début juillet 1866.

⁶⁰⁹ Lettre à Mushacke du 11 juillet 1866.

aucun inconvénient à continuer à désigner comme "conservatrice" notre forme de gouvernement. Pour ceux qui savent voir les choses, il s'agit d'une simple dénomination ; pour les prudents, d'un simple déguisement [...].

Jamais depuis 50 ans nous ne fûmes si près de voir se réaliser nos espérances allemandes. Je commence peu à peu à saisir qu'il n'existait aucune autre voie, aucune voie moins rude que l'affreuse voie d'une guerre d'anéantissement. »⁶¹⁰

Nietzsche ressent donc la situation de la Prusse comme inéluctable, et il adhère d'autant plus à sa cause, ce qui ne l'empêche pas de garder pleinement conscience du peu d'originalité de ses opinions⁶¹¹. Finalement, après que la suprématie de la Prusse a été établie lors de la bataille de Sadowa, le jeune philologue déclare : « *c'est d'un œil très optimiste que j'envisage l'avenir prochain de la Prusse et de l'Allemagne.* »⁶¹² Pourtant, le même Nietzsche écrit au même Gersdorff, deux ans plus tard : « *L'état présent de notre culture me cause les plus graves soucis. Pourvu que nous n'ayons pas à payer trop cher les immenses succès nationaux dans un domaine où, pour ma part, je ne saurais souffrir aucune sorte de dommage ! Entre nous soit dit, je considère la Prusse actuelle comme une puissance au plus haut point dangereuse pour la culture.* »⁶¹³ Entre temps, la vie de Nietzsche a amené un changement fondamental dans sa pensée : il a fait l'expérience de la guerre.

Dès le début de 1867, il avait commencé de se désintéresser de la vie politique, et n'y faisait plus que de rares allusions dans ses lettres à Gersdorff, qu'il savait passionné par le sujet. De plus en plus influencé par Schopenhauer, Nietzsche éprouve désormais une certaine fascination pour l'action des grands hommes sur l'histoire :

« Mais, diras-tu, ce n'est pas le moment de philosopher. Et tu as raison. La politique est à présent l'organe de toute la pensée. Les événements me laissent pantois et je ne réussis à les saisir qu'en isolant de l'ensemble, pour la considérer à part, l'action de certains hommes. Bismarck me procure un immense plaisir. Quand je lis ses discours, c'est comme si je buvais un vin généreux. Je retiens ma langue pour ne pas l'avaler trop vite et pour en prolonger comme il faut la jouissance. »⁶¹⁴

C. P. Janz rappelle le peu d'estime de Nietzsche pour l'alcool, et voit de l'ironie dans ce jugement⁶¹⁵ ; nous croyons au contraire Nietzsche sincèrement impressionné par la réussite de Bismarck, dont il a longtemps douté. A cette époque, Nietzsche effectue son service

⁶¹⁰ Lettre à Gersdorff du 12 juillet 1866.

⁶¹¹ « *Après ces considérations générales, auxquelles d'ailleurs il n'est personne aujourd'hui qui ne se livre, j'en viens à la situation leipzigoise et finalement à la mienne.* », *ibid.*

⁶¹² Lettre à Gersdorff du 15 août 1866.

⁶¹³ Lettre à Gersdorff du 7 novembre 1870.

⁶¹⁴ Lettre à Gersdorff du 16 février 1868.

⁶¹⁵ C. P. JANZ, *op. cit.*, p. 189.

militaire, qui se passe sans grand éclat, mais sans déplaisir non plus ; il n'interrompt pas ses réflexions philologiques pendant cette période, et il finit même par se trouver plutôt à son aise parmi les militaires⁶¹⁶. Mais, alors que Nietzsche se targue d'être le meilleur cavalier parmi trente nouvelles recrues, son service est écourté par une chute de cheval, qui se révèle relativement grave, en mars 1868. En même temps qu'il le libère de ses obligations militaires, cet accident représente la première incursion de la maladie dans la pensée de Nietzsche, puisqu'il peut employer sa convalescence à ses occupations philologiques et philosophiques. Sa convalescence se poursuit jusqu'à la fin de son service, en octobre 1868.

A peine rentré chez lui, Nietzsche rencontre Wagner en novembre 1868, puis devient professeur à Bâle en février 1869, renonçant à la nationalité prussienne. Sous l'influence du maître, il commence à envisager sérieusement de mener à bien un projet qui lui tient à cœur depuis longtemps, à savoir le traitement musical d'un sujet philologique. Ce qui deviendra *La Naissance de la tragédie* est aussi inséparable de Wagner que du contexte de sa rédaction, c'est-à-dire la guerre franco-allemande de 1870.

On sait que Wagner n'était alors pas très enthousiasmé par Bismarck ; Nietzsche quant à lui se moquait presque totalement de la politique du chancelier, et ne semble même avoir eu qu'une très vague idée de ce qui se passait en Allemagne. Le philosophe est donc à la fois consterné et pris au dépourvu par la déclaration de guerre de la Prusse à la France, à l'été 1870 : il commence par se dérober, en partant en voyage avec sa sœur à travers la Suisse, ce qui lui laisse le temps de mûrir son projet concernant « La Vision dionysiaque du monde ». Mais irrésistiblement, Nietzsche se prend de passion pour la cause allemande. A l'inverse de son attitude lors du précédent conflit, il résout fermement de s'engager dans l'armée, bien que son renoncement à la nationalité prussienne pose quelques problèmes. La lettre qu'il écrit aux autorités bâloises pour solliciter leur permission de servir en tant qu'infirmier est particulièrement éclairante quant à son état d'esprit :

« Connaissant la situation actuelle de l'Allemagne, vous ne serez pas surpris que je tiens, moi aussi, à m'acquitter des devoirs que je dois à ma patrie. C'est dans cette intention que je me tourne vers vous, afin que, par votre intervention auprès du très honoré collègue pédagogique, vous obteniez mon congé pour la dernière moitié du semestre d'été. Ma santé est à présent si vigoureuse que je puis sans crainte me rendre utile comme soldat ou comme infirmier. Mais si infimes que soient mes forces personnelles, je dois à ma patrie de lui en apporter l'offrande : personne ne pourra trouver cela plus juste et plus naturel que, précisément, une instance académique suisse. Pour conscient que je sois des obligations qui me lient à Bâle, elles ne sauraient, à l'heure où l'Allemagne exhorte chacun à faire son devoir d'Allemand, me

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 197.

*retenir que par la plus violente contrainte, et sans avantage réel. »*⁶¹⁷

Nietzsche souligne que c'est l'Allemagne qu'il veut servir, et non la Prusse, ce qui constitue un nouveau changement de perspective par rapport à 1866. L'autorisation des Bâlois était rien moins qu'évidente ; Nietzsche prend pourtant les devants, et se rend à Bâle, où il obtient son congé le 11 août, à condition de respecter la neutralité suisse en servant comme infirmier. Il se rend immédiatement à Erlangen où il reçoit sa formation d'infirmier, qui dure jusqu'au 22 août. Il part alors vers le front, où il arrive le 27 ; mais dès le 2 septembre, alors qu'il se trouve près de Metz, il est chargé du rapatriement d'un convoi de blessés. Après deux jours et deux nuits de voyage en train, il arrive à Erlangen, atteint de la dysenterie et la diphtérie, ce qui l'oblige à rester hospitalisé jusqu'à la fin de la guerre. Nietzsche n'était sûrement atteint que de formes bénignes de ces maladies, puisqu'il peut repartir assez rapidement chez sa mère, à Naumburg, pour achever de se remettre.

En fin de compte, Nietzsche n'a assisté aux combats que pendant une semaine, du 27 août au 2 septembre. Pour C. P. Janz, *« malgré la brièveté de cette expérience qu'il fit de la guerre, les impressions en furent profondes, et la désillusion sévère. Evanouis, tout le pathos de l'héroïsme et tout l'éclat des victoires : il n'avait vu que boue et misère, et le plus total mépris de la vie humaine. Des êtres chers à son cœur se trouvaient pris dans ce feu surnois, certains étaient déjà tombés et reposaient à présent en terre étrangère, victimes inutiles d'un inutile et criminel orgueil. »*⁶¹⁸ Nietzsche n'a que faire des exhortations de Cosima Wagner à se tourner vers Dieu pour y trouver le réconfort, et c'est dans la philologie qu'il espère trouver refuge :

*« Contre tous les terribles spectacles auxquels m'a confronté mon voyage, j'ai cherché un refuge dans la science. L'approche du semestre d'hiver me ramène maintenant à des problèmes de métrique et de rythmique, qui ne me laissent pas une minute de repos ; la perspective d'enseigner me procure cette fois-ci une joie sans mélange. [...] On ne m'a pas accordé de retourner sur le théâtre des opérations : j'ai été trop rudement choqué, je souffre encore maintenant de fréquents troubles nerveux et de soudaines faiblesses qui m'interdisent tout écart, et m'imposent désormais une vie faite de calme et de régularité. Je trouverai l'un et l'autre dans mon travail cet hiver. »*⁶¹⁹

Déjà désabusé par le service de sa patrie, Nietzsche se tourne donc vers l'étude et la science, mais aussi, avec son ami Gersdorff, vers Schopenhauer : ils estiment tous deux que la guerre a servi à mettre leurs principes de vie à l'épreuve, et qu'il peuvent en ressortir

⁶¹⁷ Lettre à Vischer du 8 août 1870.

⁶¹⁸ C. P. JANZ, *op. cit.*, p. 341.

⁶¹⁹ Lettre à Vischer du 19 octobre 1870.

pourvus d'une sorte de pessimisme triomphant. Nietzsche reprend son travail sur ce qui deviendra *La Naissance de la tragédie*, et deux éléments sont à cet égard déterminants : les conférences de Burckhardt sur l'histoire, qui achèvent de rendre Nietzsche sceptique au sujet de la Prusse, et les retrouvailles avec Wagner, qui lui avait fait parvenir le manuscrit de son livre sur Beethoven. Nietzsche reprend le chemin de Tribschen dès la fin de novembre, et c'est comme à l'image du *Beethoven* si schopenhauerien de Wagner que Nietzsche écrit *La Naissance de la tragédie* : il est extrêmement impressionné par les conceptions musicales et philosophiques de Wagner, qui font écho au schopenhauerisme qu'il défend lui-même avec tant de force.

L'admiration sans borne qu'éprouve Nietzsche pour Wagner pendant cette période lui permet de croire au réveil du *deutscher Geist*, qu'il voit encore comme « *endormi* » ; *La Naissance de la tragédie* raconte l'histoire de cet espoir, mais représente aussi le point limite d'adhésion de Nietzsche à la politique de Bismarck : le *Reich* est fondé alors que le philosophe met au propre son ouvrage, et on peut y lire les espoirs qu'entretient Nietzsche de voir le nouvel Empire permettre la résurrection du *Geist*. Le jeune Nietzsche y relie explicitement ses conceptions wagnériennes et schopenhaueriennes à la guerre contre la France et à l'unité de l'Allemagne qu'il a tant souhaité, et attend des événements qu'ils favorisent le retour de l'essence du tragique⁶²⁰.

On connaît la déception éprouvée par Nietzsche après la fondation. Alors qu'il espérait que le *Reich* embrasserait le *Geist* dont il rêvait, le philosophe a l'impression que c'est un faux *Geist* qu'on vient d'élever au rang de nouvelle idole : au lieu d'un retour à l'antiquité, on a consacré la modernité, le *Zeitgeist**. La lutte qu'il entreprend dès lors contre la décadence et l'auto-satisfaction allemande met un point final à l'épisode nationaliste de sa jeunesse.

4.2. Nietzsche contre le *Geist*

T. Schieder décrit ainsi la relation entre Nietzsche, Bismarck, et le *Geist* : « *Le Bismarck nietzschéen se trouve [...] dans un triple rapport au caractère allemand ; il est la grande exception à la règle ; il le corrompt ; il a les mêmes faiblesses.* »⁶²¹ Ces conclusions nous semblent tout à fait exactes, mais T. Schieder poursuit en affirmant que « *ces trois appréciations se suivent, sinon dans la causalité, du moins chronologiquement : c'est-à-dire*

⁶²⁰ Voir par exemple NT, « Préface à Richard Wagner ».

⁶²¹ Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, München, p. 329. Voir traduction en annexe p. 181.

que les appréciations négatives se renforcent dans la durée. »⁶²² A notre sens, la nature de la dynamique qui unit le chancelier et le *Geist* est nettement plus complexe, et ce en raison de la nature même du jugement porté par Nietzsche sur le *deutscher Geist*. D'autre part, il nous semble que T. Schieder néglige le rôle joué par le *Reich* dans cette relation, alors que celui-ci nous paraît au contraire en être un élément essentiel.

Ce qui manque en premier lieu à l'analyse de T. Schieder, c'est donc une réflexion sur la nature du « caractère allemand » chez Nietzsche ; en effet, si le rapport que le philosophe entretient avec le chancelier est si problématique, c'est notamment en raison d'un rapport au *deutscher Geist* d'une égale complexité. Au fil de ses œuvres, Nietzsche pose par trois fois la question : « qu'est-ce qui est allemand ? », chaque fois dans l'un des ouvrages les plus importants pour la compréhension de sa vision de Bismarck : *Humain, trop humain*, *Le Gai savoir*, et *Par-delà Bien et Mal*. C'est en étudiant au plus près ces trois aphorismes que l'on peut comprendre l'évolution de son rapport au caractère allemand.

Nietzsche s'interroge une première fois au sujet du *deutscher Geist* dans la deuxième partie d'*Humain, trop humain*, *Opinions et sentences mêlées* ;

« Être un bon Allemand c'est cesser d'être allemand. – Les différences nationales, là où on les trouve, ne sont guère, plutôt que ce qu'on y a vu jusqu'ici, que des nuances entre des degrés de civilisation, et seule la part la plus infime a quelque chose de permanent (et encore, pas au sens strict). C'est pourquoi toute argumentation basée sur le caractère national engage si peu celui qui travaille à la transformation des convictions, celui qui fait œuvre civilisatrice. Si l'on passe, par exemple, en revue tout ce qui a déjà été allemand, il faudra aussitôt corriger la question théorique : qu'est-ce qui est allemand ? en se demandant : qu'est-ce qui maintenant est allemand ? – et tout bon Allemand résoudra pratiquement cette question, précisément en surmontant ses qualités allemandes. Car, lorsqu'un peuple va de l'avant et grandit, il rompt chaque fois les entraves où le retenait jusqu'ici son prestige national : si ce peuple s'arrête, s'il dépérit, de nouvelles entraves se mettent autour de son âme, la croûte qui devient tous les jours plus dure forme, en quelque sorte, une prison dont les murs ne font que s'épaissir. Si un peuple a beaucoup de stabilité, c'est une preuve qu'il veut se pétrifier et qu'il aimerait se changer en monument : comme ce fut le cas de la civilisation égyptienne à partir d'une certaine époque. Celui donc qui veut du bien aux Allemands devra veiller, pour sa part, à grandir toujours davantage au-dessus de ce qui est allemand. C'est pourquoi l'orientation vers ce qui n'est pas allemand fut toujours la marque des hommes distingués de notre peuple. »⁶²³

A une période où l'image du « bon Européen » tient encore une place prépondérante dans sa pensée, Nietzsche n'évoque la question : « qu'est-ce qui est allemand » que pour la rejeter purement et simplement, au profit d'une interrogation au sujet du *Zeitgeist* : « qu'est-

⁶²² *Ibid.*

⁶²³ HTH, II, I, 323.

ce qui est allemand *maintenant* ? ». Le philosophe se place alors dans une perspective encore largement héritée de sa relation à Wagner, et voit le bon Allemand comme celui qui, à l'image de Schopenhauer, a su « se dégermaniser » ; par contraste, la question du *Geist* ne saurait être que rhétorique : les vrais Allemands ont toujours été ceux qui avaient su dépasser ou même renier leur identité nationale. Cette idée est le biais que le philosophe a trouvé pour surmonter la déception qu'il avait éprouvée vis-à-vis de Wagner et de Bismarck, après les fondations du *Reich* et de Bayreuth : « qu'est-ce qui est allemand ? » n'est pas une question, et le *Geist* dont *La Naissance de la tragédie* présageait la renaissance n'est plus symbolisé que par un Wagner mythique, un bon Wagner, qui se trouverait aux côtés de Schopenhauer et de Goethe parmi les « bons Européens ». Nietzsche se convainc que le *Geist* s'est toujours trouvé chez les artistes et les philosophes, chez ceux que l'art et la liberté d'esprit affranchissaient des étroitesse nationalistes.

Le problème de la langue allemande occupe également une place centrale dans cette problématique ; dès 1873, Nietzsche enrage devant le déclin de la langue allemande :

*« Une mosaïque de mots sans âme liés par une syntaxe européenne, voilà comment s'écrira bientôt le principe allemand. Notre langue nous échappe de plus en plus, et nous devrions savoir ce qu'avec elle nous perdrons : le principe allemand ! Nous recevons un Empire allemand au moment même où nous aurons bientôt cessé d'être allemands. L'homme européen abstrait, qui imite tout et l'imité mal. »*⁶²⁴

A cette époque, le *Reich* n'est encore envisagé que comme un phénomène parallèle à la perte d'identité dont souffre l'Allemagne, mais bientôt Bismarck lui-même est désigné comme l'incarnation la plus symptomatique de la décadence allemande, justement au travers de sa langue :

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se militarisent maintenant dans les intonations de leur langue : il est probable qu'exercés, comme ils le sont, à parler militairement, ils finiront aussi par écrire militairement. Car l'habitude de certaines intonations s'enracine profondément dans le caractère : – on arrive vite aux mots et aux tournures de phrases, et finalement aussi aux idées qui s'accordent avec ces intonations ! Sans doute écrit-on maintenant déjà à l'officière ; je ne lis peut-être pas assez ce que l'on écrit actuellement en Allemagne pour le savoir. Mais il y a une chose que je sais avec d'autant plus de certitude : les manifestations publiques allemandes qui parviennent jusqu'à l'étranger ne s'inspirent pas de la musique allemande, mais de cette nouvelle allure d'une arrogance de mauvais goût. Dans presque chaque discours du premier homme d'Etat allemand, alors même qu'il se fait entendre par le porte-voix impérial, il y a un accent que l'oreille d'un étranger repousse avec répugnance ; mais les Allemands le supportent, – ils se supportent

⁶²⁴ FP, III, printemps-automne 1873, 27 [24].

eux-mêmes. »⁶²⁵

On voit ici nettement une identification de Bismarck à la décadence allemande contemporaine, tandis que la musique allemande, c'est-à-dire Wagner, est encore porteuse d'espoir : en quelques années, les vues de Nietzsche ont évolué, et il lui semble désormais qu'il existe bien un *deutscher Geist* – celui-ci constitue alors, à tout le moins, un sujet de réflexion. Précisément, dans le deuxième aphorisme où le philosophe pose la question : « qu'est-ce qui est allemand ? », c'est par rapport au *Zeitgeist* que Nietzsche choisit de définir le *Geist* :

« Sur le vieux problème : "Qu'est-ce qui est allemand ? " – Que l'on vérifie, à part soi, les véritables conquêtes de la pensée philosophique dues à des cerveaux allemands : faut-il les attribuer, de quelque manière que ce soit, à la race toute entière ? Pouvons-nous dire : elles sont aussi l'œuvre de "l'âme allemande" [...] ? Ou bien le contraire serait-il vrai ? les conquêtes philosophiques allemandes seraient-elles quelque chose d'aussi individuel, d'aussi exceptionnel dans l'esprit de la race que l'est parmi les Allemands, par exemple, le paganisme de Goethe avec bonne conscience ? Ou bien le machiavélisme de Bismarck, avec bonne conscience, ce qu'il appelait sa "politique réaliste" [Realpolitik*] ? Nos philosophes seraient-ils peut-être même contraires au besoin de l' "âme allemande" ? Bref, les philosophes allemands ont-ils vraiment été – des Allemands philosophes ? [...] Il y aurait encore une [autre] question : celle de savoir s'il était nécessaire que Schopenhauer avec son pessimisme, c'est-à-dire avec le problème de la valeur de l'existence, fut justement un Allemand. Je ne le crois pas. [...] Au contraire il faudrait imputer aux Allemands – à ces Allemands qui furent contemporains de Schopenhauer – d'avoir retardé le plus longtemps et le plus dangereusement cette victoire de l'athéisme ; [...] [personne ne donne] une indication précise sur la question de savoir si le pessimisme de Schopenhauer, le regard épouvanté qu'il jette dans un monde privé de Dieu, un monde devenu stupide, aveugle, insensé et problématique, son épouvante loyale... n'ont pas seulement été un cas exceptionnel parmi les Allemands mais un événement allemand : tandis que tout ce qui pour le reste se trouve au premier plan, notre vaillante politique, notre joyeux patriotisme qui considère résolument toute chose sous l'angle d'un principe peu philosophique ("L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout"), donc sub specie speciei [du point de vue de l'espèce], c'est-à-dire de l'espèce allemande, démontre très exactement le contraire. »⁶²⁶

Il n'est pas fortuit que l'une des rares apparitions de Bismarck au sein des œuvres publiées du vivant de Nietzsche se fasse dans cet aphorisme. C'est le signe du lien entre le chancelier et le *Geist*, qui commence ici à se préciser : on voit d'une part la *Realpolitik* définie comme une grande exception au *deutscher Geist*, et d'autre part le *Zeitgeist* caractérisé par le principe fondamental de la politique de Bismarck, « L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout ». Les conclusions de T. Schieder commencent à se confirmer :

⁶²⁵ GS, II, 104.

⁶²⁶ GS, V, 357.

Bismarck est à la fois aussi exceptionnellement peu allemand que Schopenhauer, et aussi désespérément allemand que sa politique le laisse croire. On est alors à l'époque du *Gai savoir*, celle où Nietzsche est entré dans sa phase de doute vis-à-vis de Bismarck, et où il a adopté la double attitude faite « *d'approbation conditionnelle et d'opposition bienveillante* »⁶²⁷ : le chancelier se trouve des deux côtés, celui du *Geist* européen de Wagner et Schopenhauer, parmi les artistes, et celui du faux *Geist*, dans le camp de la modernité et du nationalisme.

Avec la publication de *Par-delà Bien et Mal*, la période d'incertitude de Nietzsche est close, aussi bien à propos de Bismarck que du *Geist*, et un long aphorisme vient conclure la réflexion du philosophe :

*« Il fut un temps où l'on avait coutume de dire des Allemands, à leur louange, qu'ils étaient "profonds" ; à présent que c'est à de tout autres honneurs qu'aspire le type triomphant de la nouvelle germanité et qu'il reproche peut-être à tout ce qui est profond de manquer d' "allant", c'est presque faire preuve de sens de l'actualité et de patriotisme que de se demander si l'on ne s'est pas trompé en faisant ce compliment aux Allemands, – bref, si la profondeur allemande n'est pas, en définitive, quelque chose d'autre et de pire, et dont, Dieu merci ! on est en train de se débarrasser. Essayons donc, de réviser nos idées sur la profondeur allemande ; il n'est besoin pour cela que de pratiquer un peu la vivisection de l'âme allemande. – L'âme allemande est avant tout composite, hétérogène, plutôt constituée d'éléments juxtaposés et superposés que vraiment construite : cela tient à son origine. Un Allemand qui oserait dire : "Je porte, hélas ! deux âmes en moi" serait à côté de la vérité, ou plutôt, à beaucoup d'âmes près fort au-dessous d'elle. Peuple disparate fait d'un mélange et d'un pêle-mêle indescriptible de races, avec peut-être une prédominance de l'élément pré-aryen, "peuple du milieu" dans tous les sens du mot, les Allemands sont par là plus inconcevables, plus vastes, plus pleins de contradictions, plus inconnus, plus déconcertants, plus déroutants et même plus effrayants que s'imaginent l'être d'autres peuples. Ils échappent à toute définition et rien que par là font le désespoir des Français. Chez les Allemands la question : "Qu'est-ce qui est allemand ? " reste toujours d'actualité. »*⁶²⁸

Il est assez amusant de voir Nietzsche déclarer que la question du *Geist* reste toujours d'actualité, lui qui en niait l'existence quelques années auparavant. Désormais, c'est dans l'opposition entre une modernité « pleine d'allant » et une « profondeur » historique que Nietzsche cherche le « caractère allemand » ; « l'âme allemande » se trouve donc d'abord définie par ses propres contradictions :

« Les étrangers sont d'abord étonnés, puis attirés par les énigmes que leur pose la nature pleine de contradictions de l'âme allemande (Hegel l'a mise en système et Richard Wagner récemment en musique). Si l'on veut une démonstration de "l'âme

⁶²⁷ A, III, 167.

⁶²⁸ PBM, VIII, 244

allemande" ad oculos [sous les yeux] il n'y a qu'à regarder le goût allemand, les arts allemands et les mœurs allemandes : quelle indifférence de rustres à l'égard du "goût" ! On y trouve côte à côte ce qu'il y a de plus noble et de plus vulgaire ! Quel désordre et quelle richesse dans toute l'économie de cette âme ! L'Allemand traîne son âme comme un boulet ; tout ce qu'il vit, il le traîne. Il digère mal les événements de sa vie, il n'en vient jamais à bout ; la profondeur allemande n'est souvent qu'une "digestion" lente et pénible. Et de même que tous les malades chroniques, tous les dyspeptiques sont amis du moindre effort, de même l'Allemand aime la "franchise" et la "loyauté" : comme c'est commode d'être franc et loyal ! C'est peut-être aujourd'hui, de tous les déguisements où se complait l'Allemand, le plus dangereux et le mieux réussi, cette honnêteté allemande, qui se fait familière, prévenante, et joue cartes sur table : c'est le vrai talent méphistophélique de l'Allemand, et qui peut encore "le mener loin". L'Allemand se laisse aller : ses yeux allemands, bleu myosotis, vous lancent un brave regard inexpressif, et il n'en faut pas plus pour que l'étranger le confonde aussitôt avec sa robe de chambre ! »⁶²⁹

Dès que l'on regarde de près, la contradiction se fait fausseté : tel le paysan en Bismarck, l'Allemand n'est loyal que par ruse. Alliant la noblesse et la vulgarité, il se cache et se dérobe, se fait passer pour « *franc* » ; ici, le *Geist* est représenté, plutôt ironiquement, par la « *robe de chambre* » :

« En contemplant une robe de chambre.

*Si jamais, malgré ses dehors négligés,
L'Allemand est parvenu au bon sens,
Hélas, les temps ont bien changé !
Engoncé dans des costumes stricts
Il a abandonné à son tailleur,
A Bismarck – son bon sens ! »⁶³⁰*

Bismarck est donc vu comme le corrupteur du *Geist*, celui qui a substitué à une « âme allemande » historique un *Zeitgeist* destructeur. Un « bon sens » tout paysan servait aux Allemands de profondeur, mais Bismarck l'a remplacé par quelque chose de beaucoup plus moderne :

« – Voici ce que je voulais dire : que la profondeur allemande soit ce qu'on voudra, – entre nous, permettons-nous peut-être d'en rire ? – nous ferons bien de continuer d'honorer son apparence et son bon renom, et de ne pas faire un marché de dupes en échangeant notre vieille réputation de peuple profond contre le "cran" et "l'allant" prussiens, l'esprit de Berlin et la poudre aux yeux. Il est habile pour un peuple de se faire passer pour profond, pour maladroît, pour débonnaire, pour honnête, pour malhabile, ou de laisser croire qu'il est tout cela ; ce pourrait même être – profond ! »⁶³¹

⁶²⁹ *Ibid.*

⁶³⁰ FP, VII, automne 1884, 28 [47].

⁶³¹ PBM, VIII, 244.

Toute la problématique du *Geist* semble désormais un vaste faux-semblant : au lieu de céder entièrement au *Zeitgeist* bismarckien et à son lustre, les Allemands feraient bien se raccrocher au dernier reliquat de leur profondeur – leur réputation, leur robe de chambre en quelque sorte. Nietzsche en vient à se demander si le *Geist* auquel il avait encore, jusqu'ici, réussi à croire, est encore possible – le *Geist* européen de Wagner et de Schopenhauer, qu'incarnait le motif du philosophe :

« Le "philosophe" est-il encore possible aujourd'hui ? L'étendue de ce qui est connu est-elle trop vaste ? N'est-il pas très hautement invraisemblable qu'il ne parvienne pas à une vue d'ensemble, et cela d'autant plus qu'il est consciencieux ? Ou bien ne vient-il pas trop tard quand sa meilleure époque est passée ? Ou bien n'a-t-il pas subi une lésion, une déformation grossière, une dégénérescence, au point que son jugement de valeur ne signifie plus rien ? – Dans un autre cas, il devient un "dilettante" doté de mille petites antennes, et il perd la grande passion ainsi que le respect de lui-même – également la bonne conscience et son raffinement. Il est satisfait, il ne dirige plus, ne commande plus. Le voudrait-il qu'il aurait à devenir un grand comédien, une espèce de Cagliostro philosophique. »⁶³²

Poser la question est une manière d'apporter une première réponse : la seule forme que puisse encore prendre le philosophe est celle du travestissement et du mensonge, celle de Cagliostro. Nietzsche associe désormais au *Geist* un certain nombre de symboles, qui deviennent ses pitoyables emblèmes : la bière, les journaux⁶³³, mais aussi la musique wagnérienne⁶³⁴, qui semble n'avoir plus rien de tragique ni de grandiose⁶³⁵. Le temps de la grandeur du *Geist* et de la « profondeur allemande » n'est plus, l'époque est celle de la politique et des acteurs, celle de la « prostitution de l'esprit »⁶³⁶, et non plus celle des philosophes :

« "Y a-t-il des philosophes allemands ? Y a-t-il des poètes allemands ? Y a-t-il de bons livres allemands ?" – Telle est la question que l'on me pose à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre, même dans les cas désespérés, je réponds : "Oui, Bismarck !" »⁶³⁷

Le vrai *Geist*, celui des philosophes et des européens, n'existe pas, pas plus que le Wagner idéal que Nietzsche avait cru pouvoir préserver, malgré toutes ses déceptions. Le *Geist* historique, celui de la profondeur, est incarné par le paysan, par la mesquinerie et la

⁶³² FP, VII, mai-juillet 1885, 35 [24].

⁶³³ HTH, II, I, 324.

⁶³⁴ PBM, VIII, 244.

⁶³⁵ GM, III, 26.

⁶³⁶ GS, I, 31.

⁶³⁷ CI, VIII, 1.

noblesse trompeuse, tandis que le *Zeitgeist* intrépide et violent appartient à l'acteur et au politicien. On comprend finalement la relation de Bismarck au *Geist*, et son évolution : en tant que paysan, Bismarck a les mêmes tares que le *Geist* ; en tant qu'acteur, il incarne le *Zeitgeist*, la politique audacieuse et forte, qui est si loin de la « règle allemande ». Et finalement, c'est lorsqu'il se fait tailleur, et remplace la « robe de chambre » allemande par un « costume strict », que le chancelier corrompt le *Geist* :

« Opinions. – *La plupart des gens ne sont rien et ne comptent pour rien tant qu'ils n'ont pas revêtu le manteau des convictions générales et des opinions publiques – conformément à la philosophie des tailleurs : l'habit fait le moine. Mais, pour les hommes d'exception, il faut dire : celui qui se vêt fait le vêtement ; là les opinions cessent d'être publiques et deviennent autre chose que des masques, des parures et des travestissements.* »⁶³⁸

Bismarck, homme d'exception s'il en est parmi les Allemands⁶³⁹, parvient à unir le *Geist* et le *Zeitgeist* pour créer quelque chose qui va au-delà de l'opinion publique : le *Reich*. C'est dans la relation entre l'Empire bismarckien et le « caractère allemand » que se trouve le fin mot de la relation entre le chancelier et le *Geist* : pour saisir pleinement la dynamique que Nietzsche décrit entre ces trois éléments, il nous faut, avec lui, revenir en arrière, au moment de la fondation. En août 1886, après la publication de *Par-delà Bien et Mal*, Nietzsche écrit une nouvelle préface à *La Naissance de la tragédie*, qui prend la forme d'un « essai d'autocritique » :

« *Mais il y a dans ce livre quelque chose de pire encore, et que je regrette beaucoup plus que d'avoir obscurci et gâté par des formules schopenhaueriennes les prémonitions dionysiennes : c'est de m'être, en un mot, gâté le problème grec, tel qu'il s'était révélé à moi, en y mêlant les choses les plus modernes ! d'avoir conçu des espérances, là où il n'y avait rien à espérer, où tout indiquait trop clairement une fin ! d'avoir, à propos de la plus récente musique allemande, commencé à divaguer sur "l'âme allemande", comme si elle était justement sur le point de se découvrir et de se retrouver, – à l'époque même où l'esprit allemand, qui, peu de temps encore auparavant, avait possédé la volonté de dominer l'Europe, la force de diriger l'Europe, en arrivait, en guise de dernière volonté, définitivement, à l'abdication, et, sous le pompeux prétexte d'une fondation d'Empire, évoluait vers la médiocrité, la démocratie, et les "idées modernes" !* »⁶⁴⁰

On a vu qu'après la fondation de l'Empire bismarckien, Nietzsche contestait, dans *L'Etat grec*, l'utilisation du concept de *Kulturstaat** pour unir *Reich* et *Geist*. A mesure que le

⁶³⁸ HTH, II, I, 325.

⁶³⁹ « *Le caractère de la musique dramatique, aussi étranger à la nature allemande que le caractère de la politique de Bismarck.* », FP, IV, printemps-été 1877, 22 [51].

⁶⁴⁰ NT, « Essai d'autocritique », 6.

philosophe devient plus méfiant au sujet du *deutscher Geist*, son scepticisme au sujet de l'idée même de *Kulturstaat* grandit également : une telle interprétation lui paraît relever de l'illusion, et les Allemands lui semblent n'être dupes du mythe du *Kulturstaat* qu'en raison de la décadence particulière de l'époque. L'ère de Bismarck est celle où « *les tartuffes ont la haute main* »⁶⁴¹, celle des acteurs et des Cagliostro qui prétendent servir le *Geist*, déguisés en paysans. Vu sous cet angle, le *Reich* recouvre exactement la figure du chancelier : Bismarck a créé l'Empire à son image, celle du « *comédien de son propre idéal* », et ce fut là son meilleur déguisement :

« *Le succès a toujours été le plus grand des menteurs, – et l' "œuvre" elle-même est un succès ; le grand homme d'Etat, le conquérant, l'auteur de grandes découvertes, sont déguisés dans leurs créations, au point d'être méconnaissables ; c'est l' "œuvre", celle de l'artiste, du philosophe, qui invente après coup celui qui l'a créée, qui est censé l'avoir créée ; les "grands hommes" tels qu'on les vénère sont de mauvais petits poèmes faits après coup ; dans le monde des valeurs historiques, la fausse monnaie règne.* »⁶⁴²

Bismarck s'est servi du *Reich* pour incarner le *Geist*, il a instrumentalisé son œuvre, mais sans prendre suffisamment garde : c'est son Empire qui a fini par prendre possession de lui, par le « vider ». Changeant sans cesse de visage pour mimer les contradictions de l' « âme allemande », le chancelier a fini par s'emmêler dans ses propres stratagèmes. Comédien plus qu'acteur, il a corrompu le *Geist* par ses bouffonneries, tout comme il s'est corrompu lui-même. Les contradictions de l' « âme allemande » semblent plus profondes que jamais, si bien que Nietzsche écrit, en 1888 : « *"L'esprit allemand" : depuis dix-huit ans une contradictio in adjecto [contradiction dans les termes].* »⁶⁴³ C'est donc le *Reich* qui est responsable de ce terrible appauvrissement de l'esprit allemand⁶⁴⁴, car Bismarck l'avait fait reposer sur un mythe souffrant de maux identiques, celui du *Kulturstaat* :

« *Que l'on fasse un rapide bilan : il n'est pas seulement évident que la civilisation allemande est en décadence, mais encore les raisons suffisantes pour qu'il en soit ainsi ne manquent pas. En fin de compte personne ne peut dépenser plus qu'il n'a : – il en est ainsi pour les individus comme pour les peuples. Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires, – si l'on dissipe de ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La civilisation et l'Etat – qu'on ne s'y trompe pas – sont antagonistes : "Etat civilisé" [Kulturstaat], ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un*

⁶⁴¹ EH, II, 5.

⁶⁴² PBM, IX, 269.

⁶⁴³ CI, I, 23.

⁶⁴⁴ « *Dans l'histoire de la culture, le "Reich" allemand est jusqu'ici un malheur : l'Europe est appauvrie, depuis que l'esprit allemand a renoncé à l' "esprit".* », FP, VIII, septembre 1888, 19 [10].

prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de civilisation sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la civilisation a été apolitique, et même antipolitique... [...] Au moment où l'Allemagne s'élève comme grande puissance, la France gagne une importance nouvelle comme puissance civilisatrice. [...] – Dans l'histoire de la civilisation européenne, la montée de l'« Empire » signifie avant tout une chose : un déplacement du centre de gravité. On s'en rend déjà compte partout : dans la chose principale, – et c'est là toujours la civilisation – les Allemands ne sont plus pris en considération. On demande : Pouvez-vous présenter, ne fût-ce qu'un seul esprit qui entre en ligne de compte pour l'Europe ? Un esprit tel que votre Goethe, votre Hegel, votre Henri Heine, votre Schopenhauer, qui entre en ligne de compte comme eux ? – Qu'il n'y ait plus un seul philosophe allemand, on n'a pas fini de s'étonner. – »⁶⁴⁵

Il ne reste qu'un seul philosophe allemand, Bismarck, et lui-même est affligé des mêmes tares que le *Geist* ou que le *Reich* : il n'existe qu'en tant que contradiction, il n'est qu'une contradiction. Il aurait fallu être plus fort qu'il ne l'a été pour réussir à soutenir une telle tension :

« – Les plus puissantes et les plus dangereuses passions de l'homme, celles qui entraînent le plus facilement sa perte, sont si radicalement proscrites que, de ce fait, les hommes les plus puissants sont devenus eux-mêmes impossibles, ou qu'ils ont été contraints de se ressentir comme mauvais, comme "nuisibles et inadmissibles". Cette perte a été jusqu'ici considérable mais nécessaire : maintenant qu'une foule de forces contraires a été développée par la répression temporaire de ces passions (de l'appétit de pouvoir, du plaisir pris à la transformation et à l'illusion), il est à nouveau possible de les déchaîner : elles n'auront plus la sauvagerie ancienne. Nous nous permettons une barbarie domestiquée : voyez nos artistes et nos hommes d'Etat. – La synthèse des contraires et des instincts contradictoires, signe de la force globale d'un homme : combien peut-elle en DOMPTER ? »⁶⁴⁶

Bismarck, « comédien de l'idéal chrétien et moral »⁶⁴⁷, n'a pas su se dompter lui-même – à mesure qu'il disparaissait derrière le *Reich* et incarnait le *Geist*, le chancelier se vidait de plus en plus et corrompait l'esprit allemand tout à la fois. Bismarck a échoué, il n'a pas arrêté la décadence, ni sauvé le *Geist* du naufrage prévisible :

« L'intérêt exclusif que l'on porte aujourd'hui en Allemagne aux questions de puissance, aux commerces et aux commerçants et – en bon dernier – au "bien vivre", la montée du crétinisme parlementaire, de la lecture des journaux et de la logorrhée littéraire de tout un chacun à propos de tout, l'admiration pour un homme d'Etat dont les connaissances en philosophie et l'estime qu'il lui porte sont tout juste celles d'un paysan ou d'un étudiant de corporation, et qui croit rendre "plus acceptables" au goût allemand (ou à la conscience allemande) sa politique à court terme, audacieuse et sans scrupule, par un barbouillage antédiluvien de royalisme et de christianisme – :

⁶⁴⁵ CI, VIII, 4.

⁶⁴⁶ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [4].

⁶⁴⁷ GM, III, 26.

l'origine de tout cela remonte à l'inquiétante année 1815, avec ses multiples séductions. Alors la nuit tomba soudain pour l'esprit allemand qui avait vécu jusque-là une longue journée joyeuse : la patrie, la frontière, la glèbe, l'ancêtre – toutes les formes d'étroitesse d'esprit cherchèrent soudain à faire valoir leurs droits. Alors s'éveillèrent au sommet la réaction et l'angoisse, la peur devant l'esprit allemand, et en conséquence, à la base, le libéralisme et l'activisme révolutionnaire et toute la fièvre politique, – on comprend cet "En conséquence". Depuis lors – depuis qu'elle politicaille – l'Allemagne a perdu la direction intellectuelle de l'Europe : et aujourd'hui, de médiocres Angl<ais> parviennent à ___ les A<llemands> ___ »⁶⁴⁸

Le *Reich*, envisagé historiquement, n'est finalement qu'une nouvelle forme de la décadence allemande. Ce que Nietzsche découvre, avec une certaine horreur, c'est que le « vrai » *Geist* n'existe pas, pas plus que le Wagner mythique auquel le philosophe avait tant voulu croire ; il n'y a pas de bons Allemands, il y a ceux qui le sont toujours et ceux qui ne le sont plus. L'esprit allemand est « *une indigestion* »⁶⁴⁹, l'éternel retour du plat et du mesquin, qui sans Bismarck n'aurait fait que déchoir moins vite.

4.3. Nietzsche et le *Zeitgeist* – le philosophe face à ses contemporains

Nous avons désormais une idée du jugement que Nietzsche portait, au-delà de Bismarck, sur ses contemporains : il est manifeste qu'il se sent très éloigné de leurs préoccupations et de leur jugement. C'est pourquoi il est particulièrement instructif de comparer l'opinion du philosophe avec celle d'autres penseurs de son temps : cela réserve quelques surprises. On peut d'abord remarquer que Nietzsche ne semble absolument pas conscient d'être lui-même frappé par le *Zeitgeist*, du simple fait d'avoir une réflexion au sujet de ce qui est, ou n'est pas, allemand. Il est pourtant difficile de trouver préoccupation plus contemporaine que ses réflexions à propos du *Geist*, du *Reich*, ou même de Bismarck : à l'époque de la première véritable unité politique de l'Allemagne, cette unité si ardemment désirée depuis le début du siècle, il paraît naturel de s'interroger sur ce qui fait, par-delà les particularismes, le caractère national allemand, sur la forme prise par cette union, et sur celui qui fut salué comme son principal artisan.

Cependant, l'influence de l'époque sur la pensée de Nietzsche va plus loin, car c'est dans le contenu même de ses analyses qu'il est frappé par le *Zeitgeist*, et non pas seulement dans leur sujet. Lorsque Nietzsche se pose la question rituelle : « qu'est-ce qui est allemand ? », il ne se prive que rarement d'employer les clichés les plus éculés, opposant

⁶⁴⁸ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 2 [5].

⁶⁴⁹ EH, II, 1.

par exemple les Allemands du Sud et ceux du Nord⁶⁵⁰, ou jouant sur les particularismes régionaux – le philosophe a même une certaine tendance à se moquer des Souabes⁶⁵¹, qui sont traditionnellement la cible des railleries des autres Allemands. De la même manière, Nietzsche ne brille guère par son originalité dans sa vision du *Reich* : à peu près tous les gens qui se sont penchés sur la question ont souligné la nature composite de l'Empire bismarckien, conséquence des nombreux compromis faits par le chancelier ; quand Nietzsche, après maints détours, décrit le *Reich* comme une tension entre tradition et modernité, qui menace de s'effondrer sous le poids de ses propres contradictions, on frôle le truisme.

C'est sans doute dans la vision de Bismarck que le phénomène est le plus sensible, même s'il est moins facile à constater. A un premier niveau, l'exemple du *Kulturkampf** permet de remarquer que Nietzsche reste, comme les autres, à la surface des choses⁶⁵² : le philosophe prête au chancelier des motifs qui n'ont rien à voir avec la réalité, mais qui correspondent parfaitement à l'image que Bismarck cultivait, celle d'un stratège implacable et machiavélique. Le chancelier donnait publiquement d'autres raisons à la lutte contre l'Eglise catholique, qui n'étaient ni les siens véritables ni ceux que Nietzsche et d'autres ont cru deviner ; le philosophe certes n'était pas dupe des grandes protestations du chancelier, mais personne ne l'était – et si tous ont cherché d'autres motifs au *Kulturkampf* que ceux que Bismarck voulait bien avancer, aucun n'a su comprendre ce qui motivait réellement la politique du chancelier, pas plus Nietzsche qu'un autre. On voit par là que le philosophe construit ses réflexions à partir du même matériau que ses contemporains, qu'il analyse pour ainsi dire les mêmes manifestations de Bismarck.

Ce phénomène se vérifie aisément : on a vu plus haut que lorsque Nietzsche compare Bismarck à Napoléon, l'originalité du philosophe ne réside en somme que dans sa vision de la grandeur, qui n'est pas du même côté que pour la majeure partie de ses contemporains. De même, les liens qu'il décrit entre Bismarck et Wagner comme figures emblématiques du *Geist* reviennent souvent chez d'autres auteurs, et ironiquement, c'est même dans les *Bayreuther Blätter* que l'on trouve le plus grand nombre de ces rapprochements, alors même que le philosophe vouait aux wagnériens une si terrible haine⁶⁵³. Le plus intéressant est sans doute la relation que Nietzsche établit entre Bismarck et Luther, car elle fut celle qui eut le

⁶⁵⁰ « L'arrogance des Allemands du Nord est tenue en lisière par leur penchant à obéir, celle des Allemands du Sud par leur penchant à l'indolence. », HTH, II, I, 324.

⁶⁵¹ PBM, VIII, 244.

⁶⁵² Voir *supra*, 2.3.3, pour une analyse plus détaillée.

⁶⁵³ Voir par exemple : Kurt VON WESTERNHAGEN, „Napoleonismus oder Heldentum. Ein Beitrag zum Thema Wagner und Nietzsche“, *Bayreuther Blätter*, n°60, 1937, pp. 87-95 & 132-140.

plus grand succès : on compara extrêmement souvent les deux hommes, tous deux élevés au rang de symboles de l'unité nationale⁶⁵⁴. Le « Bismarck paysan » connut un accueil tout aussi enthousiaste, d'abord parce que Bismarck était, au moins autant dans l'imaginaire collectif que dans la réalité, un *Junker* ; la figure du « chancelier paysan » servit même d'étendard au très conservateur *Bund der Landwirte*⁶⁵⁵, après la démission de Bismarck, pour protester contre la politique de libre-échange initiée par le chancelier Caprivi⁶⁵⁶.

Le plus curieux est sans doute le fait que les écrits de Nietzsche aient été si peu lus de son vivant, alors même que l'on peut voir un grand nombre d'idées assez semblables aux siennes connaître un grand retentissement, au moment même où il écrit. On se souvient de la grande banalité des opinions de jeunesse de Nietzsche, et peut-être cette parenté de pensée entre Nietzsche et les conservateurs allemands n'est elle que la suite logique d'un national-libéralisme rentré. Cela reste malgré tout peu probable, puisqu'il existe au moins deux différences majeures entre le philosophe et ses contemporains : d'une part, lorsque Nietzsche effectue des comparaisons entre Bismarck et d'autres grandes figures, celles-ci sont généralement très défavorables au chancelier ; d'autre part, si Nietzsche et ses contemporains se servent du paysan pour symboliser l'élément *Geist / Gemüt**, la comparaison s'arrête là : chez les contemporains, Bismarck est généralement assimilé à l'alliance entre l'idéalisme du *Geist* et le réalisme de la politique. Or, on sait que Nietzsche ne voit pas trace de réalisme chez Bismarck, la *Realpolitik* est au contraire la caractéristique de la figure classique de Bismarck qu'il met le plus souvent en doute : pour lui, le chancelier est l'exact opposé d'un réaliste, il est un acteur.

Malgré ces divergences manifestes, et le très faible impact des écrits de Nietzsche sur ses contemporains directs, plusieurs personnes se sont rapidement emparées de la pensée du philosophe, en lien étroit avec Bismarck, l'exemple le plus flagrant étant sans doute Michael Georg Conrad⁶⁵⁷. Celui-ci fut un fervent lecteur de Nietzsche en même temps qu'un admirateur inconditionnel de Bismarck, et il alla jusqu'à fonder un hebdomadaire destiné à diffuser ses idées⁶⁵⁸. Son projet le plus général était de voir triompher une politique

⁶⁵⁴ Rolf PARR, „Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust“ : *Strukturen und Funktionen der Mythisierung Bismarcks (1860-1918)*, München, 1992., pp. 85-86. R. PARR dégage trois axes de comparaison majeurs : « *deutscher Glaube – deutsche Politik, kirchlicher Reformator – nationaler Reformator, religiöser Erneuerer – politischer Erneuerer.* »

⁶⁵⁵ Groupe de pression fondé en 1893 à l'initiative des grands propriétaires terriens de Prusse Orientale, dont le premier objectif était de lutter contre le nouveau tarif douanier de Leo von Caprivi. Cette association s'opposait d'une manière générale à Guillaume II, et regrettait le départ de Bismarck, qui de son côté nourrissait activement leur hostilité.

⁶⁵⁶ R. PARR, *op. cit.*, pp. 84-85.

⁶⁵⁷ Michael Georg CONRAD, *Bismarck der Künstler*, Leipzig, 1910.

⁶⁵⁸ Il s'agit de *Die Gesellschaft*, qui parut de 1885 à 1902, à München.

« nietzschéenne », qui devait aboutir à une sorte de « Bismarck artiste », contre Guillaume II. M. G. Conrad se réfère en permanence à Nietzsche et à Wagner pour préciser son projet, et son vocabulaire même est extrêmement marqué par la lecture de Nietzsche : la volonté de puissance et le grand homme reviennent constamment, et l'idée même d'une « politique artistique » caractérise parfaitement ce qu'il avait retiré des écrits du philosophe. M. G. Conrad voit en Bismarck le symbole d'une vie et d'une œuvre entièrement artistique, même et surtout dans sa dimension publique et politique⁶⁵⁹ ; malgré ses constantes références à la pensée de Nietzsche, il fait lui aussi du chancelier l'alliance réussie entre idéalisme et réalisme⁶⁶⁰, et clôt son livre avec une certaine grandiloquence :

*« Bismarck est donc, à tout point de vue un homme total et un artiste allemand, dans son œuvre politique, dans sa vie privée, et dans ses écrits, qu'ils soient intimes et privés ou relèvent de sa fonction d'homme d'Etat ; il est une puissante synthèse de l'âme et du Gemüt allemand du XIXe siècle, il éduqua et anoblit notre spécificité nationale, et fut par-là même l'un de ceux qui travaillent à l'embellissement du monde, un auxiliaire de Dieu. »*⁶⁶¹

Une fois la célébrité de Nietzsche assurée par des lecteurs tels que M. G. Conrad, les rapprochements entre Nietzsche et ses contemporains devinrent nettement plus nombreux, et on ne tarda pas à faire de Nietzsche un penseur spécifiquement allemand, dont l'œuvre trouvait sa place dans la pensée de son époque :

« Dans l'histoire spirituelle, il est remarquable que, peu avant la catastrophe 1806, entre 1801 et 1805, toute une série de guides spirituels de l'Allemagne soient partis pour leur dernière demeure. En l'espace de quelques années moururent Klopstock, Kant, Herder, Schiller, Novalis ; Hölderlin perdit l'esprit ; Goethe traversa une pénible maladie.

*Quatre-vingts ans plus tard, nous voyons à l'évidence jouer la même comédie ; impuissants devant le naturalisme triomphant (Zola, Ibsen) moururent dans la même décennie, entre 1880 et 1890, les derniers idéalistes : Carlyle, Emerson, Richard Wagner, Franz Liszt, Gobineau, Heinrich von Stein ; et Nietzsche disparut dans l'obscurité de la folie. »*⁶⁶²

⁶⁵⁹ « Bismarck fut un artiste, la création de l'Empire une œuvre d'art, ses écrits des œuvres d'art, toute sa vie et tout son être furent artistiques », M. G. CONRAD, op. cit., p. 6 („Bismarck ein Künstler, seine Reichsschöpfung ein Kunstwerk, seine Schriften Kunstwerke, sein ganzes Wesen und Leben Künstlerisch.“)

⁶⁶⁰ Ibid., p. 7.

⁶⁶¹ „So ist Bismarck in jedem Sinne deutscher Vollmensch und Künstler, in seinem politischen Werk, in seinem Leben als Privatmann, in seinem intimen persönlichen wie staatsmännischen Schriften, eine mächtige Synthese deutschen Geistes- und Gemütswesens im neunzehnten Jahrhundert, ein Erzieher und Veredler unserer nationalen Eigenart und damit ein Verschönerer der Welt, ein Mitarbeiter Gottes.“, ibid, p. 27

⁶⁶² „Merkwürdig in der Rhythmik der Geistesgeschichte ist auch die Tatsache, dass kurz vor der Katastrophe von 1806, zwischen 1801 und 1805, eine ganze Reihe von bisherigen Führern des geistigen Deutschlands heimgerufen wurden. Es starben binnen weniger Jahre Klopstock, Kant,

Dans les dernières années du XIXe siècle, Nietzsche était donc devenu, dans l'imaginaire collectif, un « idéaliste » allemand ; F. Lienhard rangeait d'ailleurs Bismarck dans la même catégorie⁶⁶³. Gageons que le philosophe n'aurait pas été ravi, s'il avait pu lire ce que l'on écrivait alors à son propos.

Un siècle plus tard, B. Krulic croit toujours pouvoir analyser les opinions de Nietzsche à propos du *Reich* et du *Geist* comme faisant partie d'une dynamique plus vaste et spécifiquement allemande, mais elle ne range plus Nietzsche aux côtés des mêmes penseurs :

« En Allemagne, [...] l'héritage moderne a été filtré par un substrat semi-holiste dont témoigne l'essor de la philosophie idéaliste de Kant à Hegel [...]. Ce filtrage a connu une nouvelle forme entre 1870 et 1930, l'âge de Ferdinand Tönnies, Max Weber, Georg Simmel et Nietzsche, auteurs qui ont tous mis au premier plan les concepts de *Gemeinschaft* et/ou d'individu et ont essayé, chacun à sa manière, de relever le défi de l'individualisme universaliste en l'adaptant, ou en l'"acculturant", à la spécificité allemande. Pour schématiser, on pourrait dire que l'individualisme "à la française" ou "à l'américaine" a opéré une triple remise en cause dans l'espace germanique : celle de la *Gemeinschaft* sur le plan sociologique, de la *Bildung** sur le plan culturel, enfin de l'idée d'Empire, sur le plan géopolitique et idéologique [...]. Nietzsche, me semble-t-il, participe de ce mouvement de filtrage, tout en s'en distançant grâce à l'analyse critique de l'idiosyncrasie germanique qu'il élabore. [...] Au-delà du renversement polémique de perspective qui constitue un procédé récurrent – il s'agit, dans ce contexte, de l'inversion des signes appliquée aux gloires consacrées du peuple des poètes et des penseurs, Leibnitz, Kant et Hegel, sans compter Wagner –, Nietzsche insiste sur la responsabilité écrasante qui incombe aux Allemands, fossoyeurs de la "grande politique" européenne. »⁶⁶⁴

Une telle perspective ne manque pas d'intérêt, et pourtant, le problème est, encore une fois, que Nietzsche, pour sa part, ne se sentait absolument pas « allemand » ; au contraire, on a pu apprécier combien il prenait plaisir à « dire des vérités » aux Allemands comme s'il n'était pas des leurs. C'est à ce Nietzsche « étranger » qu'il convient de nous intéresser désormais, à la manière dont Nietzsche se voyait lui-même, à sa propre figure.

Herder, Schiller, Novalis; Hölderlin wurde geisteskrank; Goethe machte eine schwere Krankheit durch.

Achtzig Jahre später haben wir ein ähnliches Schauspiel; unmittelbar vor der siegreichen Naturalismus (Zola, Ibsen) starben in demselben Jahrzehnt, zwischen 1880 und 1890, die letzten Idealisten : Carlyle, Emerson, Richard Wagner, Franz Liszt, Gobineau, Heinrich von Stein; und Nietzsche tauchte in die Nacht des Wahnsinns unter.», Friedrich LIENHARD, *Unser Zeitalter, Gesammelte Werke*, III, 1, p. 38, cité dans Wulf WÜLFING, Karin BRUNS, Rolf PARR, *Historische Mythologie der Deutschen*, München, 1991, p. 169.

⁶⁶³ R. PARR, *op. cit.*, p. 177.

⁶⁶⁴ Brigitte KRULIC, *Nietzsche penseur de la hiérarchie – Pour une lecture toquevillienne de Nietzsche*, Paris, 2002, pp. 218-219.

4.4. Nietzsche contre lui-même

Tout comme il s'éprouve dès ses premières œuvres comme « l'inactuel », Nietzsche souhaite rapidement incarner l'« étranger » : c'est le concept qui réunit le « bon Européen » et le « voyageur », héros de la seconde suite d'*Humain, trop humain, Le Voyageur et son ombre*. L'une des manifestations les plus flagrantes de cette attitude est justement visible dans un aphorisme de la deuxième partie d'*Humain, trop humain*, où Nietzsche prétend rapporter les « *remarques d'un étranger* » sur l'Allemagne :

« Remarques d'un étranger. – Un étranger qui voyageait en Allemagne déplut et plut par quelques affirmations, selon les contrées où il séjourna. Tous les Souabes qui ont de l'esprit, avait-il l'habitude de dire, sont coquets. Mais les autres Souabes continuent à croire qu'Uhland est un poète et que Goethe fut immoral. [...] – Le Berlinoise paraît être de meilleure composition que l'Allemand du Sud, car, étant excessivement moqueur, il supporte la moquerie : ce qui n'est pas le cas chez les Allemands du Sud. – L'esprit des Allemands est maintenu à un niveau inférieur par la bière et les journaux : il leur recommande le thé et les pamphlets, comme remèdes, bien entendu. [...] – Quand alors la conversation se portait sur la politique de l'Allemagne à l'extérieur et à l'intérieur il avait l'habitude de raconter (il disait : de révéler) que le plus grand homme d'Etat de l'Allemagne ne croyait pas aux grands hommes d'Etat. – Il considérait l'avenir des Allemands comme menacé et menaçant : car ils avaient désappris de se réjouir (ce à quoi les Italiens s'entendaient si bien), mais, par le grand jeu de hasard des guerres et révolutions dynastiques, ils s'étaient habitués à l'émotion, par conséquent, ils finiraient, un jour, par avoir chez eux l'émeute. Car c'est là la plus forte émotion qu'un peuple puisse se procurer. – Le socialiste allemand, disait-il, est le plus dangereux de tous parce qu'il n'est pas poussé par une nécessité déterminée ; ce dont il souffre c'est de ne pas savoir ce qu'il veut. Quoi qu'il puisse donc atteindre, dans la jouissance il languira toujours de désir, tout comme Faust, mais probablement comme un Faust très populacière. "Car, s'écriait-il, enfin, Bismarck a chassé le diable faustien qui a tant tourmenté les Allemands cultivés : mais ce démon est maintenant entré dans les pourceaux et il est pire que jamais." »⁶⁶⁵

Ce paragraphe résume de manière presque complète l'attitude de Nietzsche par rapport au *Geist* et à l'Allemagne, en même temps que par rapport à la figure de Bismarck : on retrouve un grand nombre d'éléments déjà mis en évidence – la bière et les journaux, par exemple –, avec une conclusion plutôt cryptique au sujet de Bismarck et du « *diable faustien* ». On peut comprendre cette dernière phrase ainsi : le chancelier est celui qui a aidé l'Allemagne à résoudre ses propres contradictions et a su combler les aspirations des « Allemands cultivés » ; mais ce fut au prix de l'abêtissement de ces Allemands – le « *diable faustien* » n'est pas entré dans les pourceaux, c'est la *Bildungsbürgertum** elle-même qui a engendré

⁶⁶⁵ HTH, II, I, 324.

les « philistins de la culture », qui sont les pourceaux.

Quoi qu'il en soit, l'interprétation est malaisée ; on voit que, curieusement, lorsque le philosophe parle du « *plus grand homme d'Etat de l'Allemagne* », on reconnaît immédiatement Bismarck, et la suite de l'allusion est relativement claire ; inversement, quand le nom du chancelier est écrit en toutes lettres, on peine à saisir le fond de sa pensée – pourquoi ne pas avoir cité nommément Bismarck les deux fois ? Un aphorisme où Nietzsche analyse l'attitude de Goethe au sujet de l'Allemagne nous paraît à cet égard particulièrement éclairant :

*« Quelle a été la véritable opinion de Goethe sur les Allemands ? Il ne s'est jamais exprimé clairement sur bien des choses qui le touchaient de près et il a su toute sa vie garder un silence subtil – il devait avoir de bonnes raisons pour cela. Il est certain que ce ne sont pas les "guerres de libération" qui éveillèrent en lui une joyeuse espérance, et non plus la Révolution française ; l'événement qui le décida à repenser son Faust, à réviser ses idées sur tout le problème de l'homme, ce fut l'apparition de Napoléon. Il y a certaines phrases de Goethe où il parle durement et avec impatience, comme le ferait un étranger, de ce qui fait l'orgueil des Allemands ; le fameux Gemüt, il l'a défini un jour comme "l'indulgence pour les faiblesses des autres et pour les siennes propres". A-t-il eu tort ? Ce qui caractérise les Allemands, c'est que, quoi qu'on dise d'eux, on a rarement tout à fait tort. »*⁶⁶⁶

Imitant Goethe, Nietzsche se veut « étranger », et d'un même mouvement il adopte entièrement l'attitude de Goethe, il se met à « *parler durement et avec impatience* ». Tout comme il construit la figure de Bismarck à l'image de Faust, Nietzsche voudrait se créer lui-même à l'image de Goethe, repensant lui aussi son œuvre en découvrant Napoléon, et gardant, envers et contre lui-même, un « *silence subtil* » à propos du chancelier. C'est à notre sens ce qui explique le si faible nombre d'apparitions de Bismarck dans les œuvres publiées de Nietzsche – le nom du chancelier n'apparaît, en tout en pour tout, que sept fois⁶⁶⁷ –, alors même que les réflexions du philosophe le mettent souvent aux prises avec Bismarck : dans le *Nachlaß*, son nom n'apparaît pas moins de trente-quatre fois⁶⁶⁸.

La question qui se pose désormais est de savoir pourquoi Nietzsche a adopté une telle attitude vis-à-vis de Bismarck. Plusieurs facteurs entrent en jeu. Il y a d'abord, pour Nietzsche, un impératif de silence : de même qu'il répugne tout d'abord à s'interroger, comme ses contemporains, sur le *Geist*, Nietzsche refuse purement et simplement d'exprimer une opinion claire et lisible sur un sujet aussi trivial et commun que Bismarck – Nietzsche veut être un étranger, un inactuel, et non un intellectuel allemand banal, qui

⁶⁶⁶ PBM, VIII, 244.

⁶⁶⁷ DS, 7 ; HTH, I, VIII, 450 ; HTH, II, I, 324 ; A, III, 167 ; GS, V, 357 ; CI, VIII, 1 ; EH, III, CIN, 1.

⁶⁶⁸ Voir l'index des passages cités en annexe.

réfléchit au sujet du *Geist* ou de Bismarck. De temps en temps, le chancelier est ainsi proprement coupé au montage : il apparaît dans un fragment, mais pas dans la version publiée du même aphorisme ; voici un exemple de ce type d'auto-censure :

« *Si ceux qui ne tirent aucun plaisir de leur vie et de leur caractère cherchent peut-être un plaisir dans leur esprit : comme Sch<openhauer>. Mais un être complet ne devrait pouvoir se réjouir que de tout à la fois ! Et avec quelle joie ! Nous escaladons notre montagne tous ensemble et nous ne voulons pas parvenir isolément au sommet ! Plus d'un l'escalade en tant que caractère, mais son esprit n'est pas à la mesure de la situation (par ex. Bismarck) »*⁶⁶⁹

« *Esprit et caractère. – Il y en a qui atteignent leur sommet en tant que caractère, mais c'est précisément leur esprit qui n'est pas à la hauteur de ce sommet – il y en a d'autres chez qui c'est le contraire. »*⁶⁷⁰

De même, Nietzsche est sans doute conscient des phénomènes décrits plus haut, qui font qu'un certain nombre de ses réflexions restent cantonnées au *Nachlaß*, en raison d'une parenté trop flagrante avec les écrits de penseurs qu'il méprise. C'est ainsi que l'on peut expliquer que Bismarck et Napoléon ne soient jamais cités ensemble dans l'œuvre, mais six fois dans le *Nachlaß*, entre 1883 et 1884⁶⁷¹ : Nietzsche ne voulait pas qu'on puisse apparenter ses écrits à ceux de ses contemporains, qui eux, on l'a vu, ne se privaient pas de comparer l'empereur des Français et le chancelier allemand. On constate un phénomène identique vis-à-vis de Wagner et Bismarck, et la version définitive du *Cas Wagner* fait une nouvelle fois disparaître le chancelier, qui était présent dans les fragments préparatoires :

« *Les Allemands n'ont leurs grands hommes que comme opposition à leur règle : Beethoven, Goethe, Bismarck, Wagner – nos quatre derniers grands hommes – : à partir d'eux quatre, on peut rigoureusement déduire ce qui n'est fondamentalement pas allemand, ce qui est non allemand, antiallemand...* »⁶⁷²

Le cas est légèrement différent, puisqu'à notre sens, ce qui a motivé la disparition de Bismarck est ici plutôt un impératif polémique. Nietzsche, pour rester fidèle à lui-même et à sa figure, se devait de dire du mal de Bismarck chaque fois qu'il le pouvait, et en tout cas, il ne pouvait pas se permettre de parler simplement du chancelier comme d'un « *grand homme* », sans qu'un sarcasme quelconque vienne relativiser ses déclarations. Nietzsche, l'impitoyable renverseur des nouvelles idoles, le critique sans merci du nouveau *Reich* – il

⁶⁶⁹ FP, V, automne 1880, 6 [322].

⁶⁷⁰ GS, III, 235.

⁶⁷¹ FP, VII, printemps-été 1883, 7 [46] ; FP, VII, printemps 1884, 25 [115] ; FP, VII, printemps 1884, 25 [259] ; FP, VII, printemps 1884, 25 [268] ; FP, VII, été-automne 1884, 26 [393] ; FP, VII, été-automne 1884, 26 [449].

⁶⁷² FP, VIII, printemps 1888, 15 [6].

faut se souvenir que la première *Inactuelle*, si violente au sujet du *Reich*, est sa seule œuvre à avoir eu un quelconque retentissement – ne pouvait déceimment publier quoi que ce soit de positif au sujet de Bismarck.

Lorsque le chancelier est nommé, il l'est pour une raison précise. Il s'agit de mettre en relief une caractéristique particulière de la figure de Bismarck, comme le montre l'exemple, déjà cité, du *Kulturkampf* : Nietzsche nomme Bismarck lorsqu'il évoque le rôle tenu, pense-t-il, par la lutte contre l'Eglise dans la politique internationale du chancelier⁶⁷³, alors que le fragment correspondant ne mentionne que « *l'homme d'Etat allemand* »⁶⁷⁴ ; ici, l'objectif était probablement de souligner la fourberie de Bismarck, son « machiavélisme avec bonne conscience ». Cet exemple permet de mesurer à quel point chaque apparition de Bismarck était pesée, mesurée, calculée, avant d'être finalement décidée. Chacune des occurrences du nom de Bismarck est comme une entrée en scène du « comédien de son propre idéal », elle est patiemment répétée avant la représentation : Nietzsche fait par exemple trois brouillons, avant de trouver la formule qui définira parfaitement le « Bismarck paysan et étudiant de corporation »⁶⁷⁵, pour l'utiliser finalement dans le paragraphe intitulé « *Les deux patriotes* », où Bismarck n'est pas directement mentionné, mais parfaitement reconnaissable :

« Nous autres, "bons Européens", nous avons aussi des heures où nous nous permettons un patriotisme courageux, un plongeon, une rechute dans nos vieilles amours, nos horizons étroits – je viens d'en donner une preuve –, des heures où nous nous laissons submerger par l'émotion nationale, l'angoisse patriotique et toutes sortes d'autres sentiments antiques et vénérables. [...] Tandis que je me perdais en réflexion [...], il m'arriva d'entendre la conversations de deux vieux "patriotes" – ils criaient d'autant plus fort qu'ils devaient être durs d'oreille : "Celui-là, il fait autant de cas de la philosophie qu'un paysan ou qu'un étudiant de brasserie : il est encore innocent, disait l'un. Mais aujourd'hui, qu'importe ! Nous sommes à l'époque des masses : elles se mettent à plat ventre devant tout ce qui est massif. En politique comme ailleurs. Qu'un homme d'Etat leur élève une nouvelle tour de Babel, un monstre quelconque d'Empire et de puissance – ils l'appelleront « grand ». [...] Supposez qu'un homme d'Etat [...] condamne son peuple à « faire de la politique », alors que celui-ci avait jusqu'ici mieux à faire et à penser, [...] qu'il ravale les penchants les plus intimes de ce peuple, lui retourne la conscience, rende son esprit étroit et son goût « national », dites-moi, un homme d'Etat qui ferait tout cela, et que son peuple devrait expier jusque dans l'avenir le plus lointain, – à condition qu'il ait un avenir, – un tel homme serait-il grand ? " Sans aucun doute ! lui répondit l'autre vieux patriote avec vivacité, sinon il n'aurait pu réussir ! C'était fou, peut-être, de vouloir chose pareille ? Mais peut-être toute grandeur n'a-t-elle été à ses débuts qu'une

⁶⁷³ HTH, I, VIII, 453.

⁶⁷⁴ FP, IV, été 1876, 17 [95].

⁶⁷⁵ FP, VII, printemps 1884, 25 [268] ; FP, VII, été-automne 1884, 26 [402] ; FP, VII, été-automne 1884, 26 [457].

folie ! " – "C'est donner aux mots un sens abusif ! lui cria son interlocuteur : fort, fou, fort et fou, tant que vous voudrez, mais un tel homme n'est pas grand ! " – Les deux vieillards s'étaient manifestement échauffés, en se jetant ainsi leurs vérités à la tête ; quant à moi, plongé dans mon bonheur et dans mon au-delà, je supputais que l'homme fort ne tarderait pas à être réduit sous la domination d'un autre, plus fort que lui, – et aussi que l'aplatissement spirituel d'un peuple ne peut manquer d'avoir une compensation : un autre devient plus profond. »⁶⁷⁶

Cet aphorisme est à n'en pas douter le plus clair de tous ceux que nous avons étudiés, celui où Nietzsche exprime l'opinion la plus tranchée au sujet de Bismarck – et pourtant, le chancelier n'est pas cité, il demeure « *celui-là* ». C'est tout à fait le « silence subtil » que Nietzsche voulait : il dit qu'il ne dira rien, mais il le dit quand même, sans pour autant le dire ouvertement. De même, le philosophe revient sur sa jeunesse nationaliste, mais n'oublie pas de clore son aphorisme par une remarque perfide destinée à Bismarck, qui voudrait dire : malgré tout, je suis le plus malin.

Nietzsche a patiemment créé la figure de Bismarck, il a peaufiné chacune des scènes de son acteur, s'improvisant metteur en scène. Pourtant, sans s'en apercevoir, Nietzsche, croyant mettre en scène, est devenu lui-même acteur : à son tour, le philosophe s'est enfermé dans sa propre figure, dans l'obligation de silence et de polémique, tout comme Bismarck s'enferma lui-même dans le *Reich*. Exactement de la même manière que le chancelier se confond avec son œuvre et disparaît derrière son personnage public, Nietzsche laisse son œuvre influencer sa pensée et écrit en fonction de son double, l'écrivain. Toute son attitude vis-à-vis de Bismarck relève de la comédie la plus pure, il se farde et répète avant d'entrer en scène, si souvent qu'à la fin il ne joue même plus, il est. Pire, croyant cantonner Bismarck à une figure plus facile à appréhender, Nietzsche éprouve finalement vis-à-vis de la figure du chancelier la même fascination qu'envers le chancelier lui-même : le philosophe découvre de plus en plus de points communs fictifs entre sa figure et celle de Bismarck – ils partagent entre autres des origines slaves mythiques⁶⁷⁷, ainsi qu'un certain mépris pour leur époque et sa *Kultur*⁶⁷⁸. Même l'idée de l'« *étudiant de corporation* »⁶⁷⁹ si éloigné de la philosophie évoque Nietzsche lui-même, membre lui aussi d'une telle association pendant les premières années de ses études supérieures. Pourtant, à l'image des prétendus ancêtres polonais de Nietzsche, tous ces points communs restent cantonnés à la fois au *Nachlaß* et à la fiction, ils demeurent pour l'instant du côté des figures.

Si Nietzsche s'acharne contre Bismarck et sa politique, c'est donc également parce qu'il

⁶⁷⁶ PBM, VIII, 241.

⁶⁷⁷ FP, VII, printemps 1884, 25 [268].

⁶⁷⁸ FP, VII, été-automne 1884, 26 [402].

⁶⁷⁹ FP, VII, printemps 1884, 25 [268].

lutte contre sa propre fascination, cette attraction mêlée de dégoût qu'il semble éprouver vis-à-vis de tout ce qu'il dit détester le plus : les saints, les martyrs, les ascètes, ou même Wagner, par exemple. C'est ainsi qu'il demeure, presque tout au long de son œuvre, prisonnier du « *silence subtil* » que son incertitude lui impose. A la fin de sa vie consciente, pourtant, Nietzsche semble parvenir à une solution : tout comme le « bon Européen », il parvient à résoudre ses propres contradictions, en allant au bout de ce qu'il pressentait seulement jusqu'alors :

« Un dernier point de vue, plus élevé peut-être : je justifie les Allemands, à moi seul. Nous sommes en opposition, nous ne pouvons même plus nous toucher – il n'y a pas de pont, pas de question, pas de regards entre nous. Mais c'est cela qui est la condition de cet extrême degré d'autonomie, d'auto-affranchissement, qui s'est fait homme en moi : je suis la solitude faite homme... Qu'aucun mot ne m'ait jamais atteint, cela m'a forcé à m'atteindre moi-même... Je ne serais pas possible sans une espèce antithétique de race, sans Allemands, sans ces Allemands-là, sans Bismarck, sans 1848, sans les "guerres de libération", sans Kant, sans Luther même... Les grands crimes des Allemands contre la culture se justifient dans une économie plus large de la culture... Il n'y a rien que je veuille autrement – même pas un retour en arrière, – il n'y a rien que j'avais le droit de vouloir autrement... Amor fati [Aime ton sort]... Même le christianisme devient nécessaire : la forme la plus haute, la plus dangereuse, la plus séductrice dans son non à la vie, qui provoque son plus haut acquiescement – moi... Que sont finalement ces deux millénaires ? Notre expérience la plus instructive, une vivisection de la vie même... Seulement deux mil<lénaires> !... »⁶⁸⁰

Si le ton adopté est particulièrement grandiloquent, il faut en chercher la raison dans le sens même du passage : Nietzsche a compris qu'il était lui-même un nihiliste, et désormais il doit devenir, lui aussi, un « *bouffon solennel* ». Tout comme le « bon Européen », il descend en ligne directe du nihilisme, il en est à la fois l'antithèse et le parachèvement. Nietzsche n'a plus à garder le silence au sujet de Bismarck, puisque ses doutes et sa fascination n'ont rien d'étonnant : le philosophe et le chancelier se ressemblent, ils sont tout deux les acteurs d'une pièce médiocre, héritiers d'une longue tradition de décadence allemande. La différence étant que Bismarck « se vide » et perd pied à mesure qu'il incarne le *Reich* et l'Allemagne entière, alors Nietzsche s'attache, en se perdant dans son œuvre, à devenir ce qu'il est ; et puisqu'il n'a plus de raison de respecter son vœu de silence, le philosophe sort de son mutisme : Bismarck est omniprésent dans les fragments des derniers mois de sa vie consciente, à partir de l'automne 1888. On peut lire la transformation qui s'opère chez le philosophe dans le dernier ouvrage qu'il rédige, *Ecce Homo*, et c'est à celui-ci que nous nous intéresserons désormais.

⁶⁸⁰ FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [7].

4.5. Pensées et souvenirs contre *Ecce Homo*⁶⁸¹

T. Schieder entame son article par cette interrogation au sujet de Nietzsche et de Bismarck :

« Ne sont-ils que des hommes d'une incommensurable grandeur, chacun dans son domaine, qui furent seulement réunis par une entrée simultanée sur la scène de l'histoire du monde, qui plus est dans des rôles très différents ? Qui compare leurs deux confessions biographiques, *Ecce Homo* de Nietzsche et *Pensées et Souvenirs* de Bismarck, celui-là répondra immédiatement par l'affirmative à ces questions, tant le gouffre qui sépare le philosophe de l'homme d'Etat semble infranchissable. »⁶⁸²

Il nous semble au contraire que peu de parallèles sauraient être aussi féconds et fascinants que celui-là, s'il s'agit de mettre face-à-face Nietzsche et Bismarck. A première vue, effectivement, tout semble opposer les deux ouvrages : Bismarck est à la fin de sa vie, il écrit ses mémoires en racontant librement des anecdotes à ses collaborateurs, qui sont d'ailleurs en partie à l'initiative du projet⁶⁸³. Nietzsche quant à lui se sent en « plein-midi »⁶⁸⁴, et veut se présenter lui-même à ses – hypothétiques – lecteurs, certain que personne ne saurait lui rendre justice : le philosophe écrit donc seul, et très vite, à l'automne 1888.

Nietzsche est sur le point d'entreprendre sa grande œuvre, la « *transvaluation de toutes les valeurs* » [*Umwertung aller Werte*], et il sent qu'une mise au point ne sera pas de trop, pour dire ce qu'il fut et ce qu'il s'apprête à devenir ; *Ecce Homo* est à la limite de deux œuvres, il clôt la première partie de la vie de Nietzsche et ouvre la seconde, celle qui verra naître l'œuvre véritable. Bismarck, *a contrario*, écrit le livre d'un homme à qui il ne reste que le passé. Il revient sur les événements auxquels il prit part, et tente d'en dresser le portrait honnête et fidèle – c'est là du moins ce qu'il affirme. Car le fond du projet autobiographique de Bismarck n'est pas la fidélité historique, c'est la mise en scène de soi : le chancelier aussi connaît ses ennemis et sait que s'il ne prend pas la peine de se rendre justice lui-même, personne ne le fera. Guillaume II, déjà échauffé par le récit mensonger que fait Herbert von

⁶⁸¹ Deux ouvrages constituent la matière principale de ce paragraphe : le très récent *Bismarck* de Sandrine KOTT (Paris, 2003), dont le premier chapitre (« Oubli et Renaissance. La guerre des images », pp. 21-50) traite notamment de *Pensées et Souvenirs* ; et *Explosion I* de Sarah KOFMAN (Paris, 1992), ouvrage entièrement consacré à *Ecce Homo* par une très grande nietzschéenne française, élève de J. Derrida.

⁶⁸² T. SCHIEDER, *op. cit.*, p. 1.

⁶⁸³ Lothar Bucher, collaborateur fidèle entre tous, aida Bismarck à mettre ses archives personnelles en ordre, puis mis en forme les souvenirs que l'ancien chancelier lui confiait de manière aléatoire, tout en vérifiant certaines des allégations de Bismarck.

⁶⁸⁴ Lettre à Gersdorff du 20 décembre 1887.

Bismarck de la démission de son père⁶⁸⁵, n'entend pas laisser son ancien serviteur tirer la couverture à lui, et entame dès le renvoi du chancelier une véritable guerre des images : « *les bustes du chancelier sont retirés des monuments, les fanfares publiques ont interdiction de jouer à l'occasion des jours anniversaires du chancelier. Les visiteurs de Friedrichsruh [la résidence de Bismarck] sont surveillés, voire intimidés.* »⁶⁸⁶

A y regarder de plus près, le projet de Bismarck n'est donc pas si éloigné de celui de Nietzsche : le chancelier voulait, tout comme le philosophe, se prémunir contre les images mensongères que d'autres ne manqueraient pas de lui accoler, contre sa volonté. Il reste une différence essentielle – Bismarck, aidé par des historiens-hagiographes⁶⁸⁷, entend faire passer *Pensées et Souvenirs* pour un témoignage historique fiable et impartial. Nietzsche au contraire se présente démasqué au lecteur, il n'a que faire des « effets de réel » utilisés par le chancelier, et les chapitres d'*Ecce Homo* sont autant de titres de gloire : « Pourquoi je suis si sage », « Pourquoi je suis si malin », « Pourquoi j'écris de si bons livres », « Pourquoi je suis une fatalité » ; la modestie convenue de Bismarck n'est pas de mise ici. Nietzsche se présente sans modestie mais sans fard, car il doit faire preuve de la plus grande probité : « *Ecce Homo a le statut particulier d'un livre-test qui doit éprouver les esprits, jauger s'ils seront capables ou non de supporter le renversement radical de toutes les valeurs, s'ils seront assez fort ou non pour tolérer et pour comprendre l'audace de l'immoraliste, ce type jusqu'alors inouï que Nietzsche en artiste a inventé comme sien.* »⁶⁸⁸

On pourrait en conclure que Nietzsche écrit par peur de l'injustice et Bismarck par peur de la justice, mais ce serait commettre, à notre tour, une injustice. Car le philosophe ment lui aussi, presque autant que le chancelier, même si c'est plutôt par omission : de ses parents, on ne saura rien ou presque ; il rejette même leur parenté, s'accrochant à une ascendance polonaise mythique. Nietzsche préfère croire que ses parents ne lui ont pas légué la moindre trace de sang allemand, dans un livre « *anti-allemand jusqu'à la destruction* »⁶⁸⁹. Ce n'est pas la seule déformation à laquelle se livre le philosophe : ce sont les codes mêmes de l'autobiographie qu'il s'amuse à détourner, ces codes que Bismarck veille si scrupuleusement à respecter – S. Kofman parle du « *texte autobiographique le plus étrange qui ait jamais été écrit, "le plus dépersonalisé" qui soit* »⁶⁹⁰ : à aucun moment Nietzsche

⁶⁸⁵ Le récit d'Herbert von Bismarck constitue finalement la base des chapitres cinq à huit du deuxième volume de *Pensées et Souvenirs*.

⁶⁸⁶ S. KOTT, *op. cit.*, p. 23.

⁶⁸⁷ En particulier Horst Kohl, qui retravaille le manuscrit après le décès de Lothar Bucher, en 1892.

⁶⁸⁸ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 14.

⁶⁸⁹ Lettre à Strindberg du 8 décembre 1888.

⁶⁹⁰ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 22.

n'entreprend de récit, il se raconte par fragments.

Malgré son respect des figures imposées, Bismarck ne joue pas moins avec le genre autobiographique. Il prend la peine de respecter les formes, et ne néglige aucun des passages attendus⁶⁹¹, et pourtant la nature de *Pensées et Souvenirs* reste très problématique : si c'est un livre de mémoires, il manque au récit de Bismarck de nombreux épisodes de sa vie privée et de son action politique⁶⁹², et si c'est autre chose, un pamphlet politique par exemple, la forme du récit entretient une ambiguïté troublante. S. Kott conseille, pour sortir de l'ambiguïté qui paralysa longtemps les historiens, de prendre le titre de l'ouvrage de Bismarck au pied de la lettre : « *il ne s'agit en rien d'un récit du passé mais d'un traitement volontairement subjectif sous forme de souvenirs (Erinnerungen) et de remarques et interprétations personnelles (Gedanken), les souvenirs n'étant d'ailleurs qu'un moyen pour transmettre et valoriser les "pensées"*. »⁶⁹³ Si l'on analyse le titre du livre de Nietzsche, on aboutit évidemment à des conclusions diamétralement opposées : « Voici l'homme », on aurait peine à imaginer un titre plus grandiloquent, plus provoquant, plus bouffon. Car il y a fatalement une grande part de bouffonnerie chez celui qui ose se mettre sur un pied d'égalité avec le Christ, et par-delà le titre, le ton de l'œuvre toute entière confirme cette première impression : *Ecce Homo* est le livre le plus satyrique, le plus jubilatoire, le plus éclatant de toute l'histoire de la philosophie, il est spécialement conçu pour être insupportable aux moralisateurs, aux faibles et aux bien-pensants.

Voici l'homme ? Est-il bien seul ? Rien n'est moins sûr. On ressentait face à *Pensées et souvenirs* le trouble d'une identité ambiguë, symptôme des multiples réécritures du texte opérées par les collaborateurs de Bismarck, et de la même manière, Nietzsche apparaît d'abord au lecteur étonnamment multiple. C'est qu'avant de pouvoir dire qui il est, Nietzsche doit commencer par raconter comment il est devenu ce qu'il est ; « *or s'il craint tant d'être pris pour un autre, c'est parce que "lui-même" s'est d'abord pris pour beaucoup "d'autres", est passé par beaucoup "d'autres"*. »⁶⁹⁴ Lorsqu'il revient sur son œuvre antérieure, dans la troisième partie du livre, Nietzsche entend à la fois faire le bilan de ce qu'il considère comme son œuvre de jeunesse, et y trouver, lui aussi, une certaine cohérence. Tel Bismarck qui, parfois au mépris de la vérité, s'attache à donner une unité à son action, à montrer qu'il avait

⁶⁹¹ Le récit de sa nomination au poste de ministre-président est à cet égard, selon L. Gall, « *un chef-d'œuvre de création de légende politique [...]. Car en réalité dans cette version de Bismarck, presque tout est faux.* » (*Bismarck, le révolutionnaire blanc*, Paris, 1984, p.254).

⁶⁹² En particulier, l'œuvre intérieure de Bismarck, moins glorieuse, est délaissée au profit de la politique internationale.

⁶⁹³ S. KOTT, *op. cit.*, p. 40.

⁶⁹⁴ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 22.

dès l'origine un plan bien précis en tête et que rien n'a su l'en détourner, le philosophe voudrait prouver que, s'il s'est parfois égaré, s'il a emprunté des voies détournées, il y avait toujours au fond une ligne directrice unique, et que c'est cela qui était, par-delà les prêtres-noms et les figures, Nietzsche :

« Dans la troisième et la quatrième Inactuelle, on oppose [...] comme signes avant-coureurs d'une idée plus haute de la culture et d'une restauration de l'idée même de culture, deux figures illustrant le plus stricte "culte du moi" – la culture du moi la plus rigoureusement disciplinée, bref, deux "inactuels" par excellence, pleins d'un souverain mépris pour tout ce qui les entoure, que cela s'appelât "Reich", "culture", "christianisme", "Bismarck", "succès" – on aura reconnu Schopenhauer et Wagner ou, en un mot, Nietzsche. »⁶⁹⁵

Dès lors, s'écrire soi-même devient avant tout l'occasion de ne s'écrire que soi-même, de départager enfin ce qui était Nietzsche de ce qui était l'imitation des autres. Nietzsche lutte contre la corruption des masques pour se retrouver enfin seul, débarrassé d'*alter ego* de plus en plus encombrants : Schopenhauer et Wagner, mais aussi Rée, Voltaire, Zarathoustra, Goethe ou Dionysos. Nietzsche avait décrit Bismarck tel qu'il se pensait lui-même, tiraillé entre plusieurs figures – de la même manière qu'il a cherché, des années durant, à démêler ce qui relevait de la nature profonde du chancelier de ce qui n'était que comédie, Nietzsche veut enfin trancher entre ce qu'il doit à ses maîtres et ce qui lui appartient en propre.

En ce sens, *Ecce Homo* peut être lu comme une tentative de Nietzsche pour se préserver de la folie. Il ne fait en effet aucun doute qu'il savait la folie, sinon proche, du moins parfaitement possible ; il savait sa raison prête à céder sous le poids de la « transvaluation », tandis qu'en Allemagne, on ne cessait de réclamer son internement, comme le montre un article sur *Par-delà Bien et Mal*, qu'il décrit ainsi à ses amis : « Les termes de "psychiatrique" et de "pathologique" sont censés fonder à la fois l'explication de mon livre et sa condamnation (soit dit entre nous : l'entreprise où je me suis fourré a quelque chose de terrible et de terrifiant et je n'ai pas le droit d'en vouloir à quiconque sentirait ici et là poindre en lui un doute quant à la question de savoir si je suis encore en possession de ma raison). »⁶⁹⁶ Au moment même où Nietzsche entre dans sa période de maturité philosophique, les Allemands qui ne l'ont jamais compris jettent l'anathème sur lui ; le philosophe se doit donc, au moins par esprit chevaleresque, de se faire connaître à son ennemi avant d'engager la bataille. Pour S. Kofman, « *Ecce Homo* joue le rôle de cet essai

⁶⁹⁵ EH, III, CIN, 1.

⁶⁹⁶ Lettre à Gast du 20 décembre 1887.

*que personne n'a eu le courage ni l'intelligence d'écrire pour faire connaître qui il est et qu'il n'est pas fou. Mais il s'agit surtout de se rassurer soi-même : de se raconter soi-même à soi-même que l'on n'est pas fou et, qu'au moment même où l'on projette de faire exploser la terre entière, l'on n'est pas en train soi-même d'exploser – d'éclater en mille figures sans lien, sans unité. »*⁶⁹⁷

Ecce Homo n'est pourtant pas seulement le livre d'un bouffon grimaçant. Car Nietzsche est trop noble pour se cantonner à la raillerie : il veut, lui, faire la guerre, activité noble entre toutes, la seule qui saurait lui convenir ; et avant tout il veut faire la guerre aux Allemands, ce peuple qui est, depuis le début, resté sourd à ses appels répétés. Le philosophe a découvert que le *Geist* n'existait pas, il ne lui reste que Goethe à admirer et Bismarck à combattre. *Ecce Homo* annonce la « transvaluation » à venir, il est, au sens propre, une déclaration de guerre, contre le christianisme et la tartuferie, au fond contre l'esprit allemand :

*« Il me reste à démasquer encore bien d'autres " inconnus " qu'un Cagliostro de la musique. A vrai dire, il me reste aussi à tenter une attaque contre la nation allemande qui, dans les choses de l'esprit, devient de plus en plus paresseuse et pauvre dans ses instincts, de plus en plus respectable, cette nation allemande qui continue, avec un appétit enviable, à se nourrir de contradictions, qui avale la "foi" aussi bien que la science, la "charité chrétienne" aussi bien que l'antisémitisme, la volonté de puissance (d'Empire, de Reich) aussi bien que l'évangile des humbles°, sans en éprouver le moindre trouble de digestion... »*⁶⁹⁸

Nietzsche se lance donc à l'assaut de tout ce qui selon lui mérite d'être combattu, notamment sa sœur, qui représente, aux côtés de sa mère, un héritage germanique qu'il refuse en bloc⁶⁹⁹. Il écrit pour solde de tout compte, ne se souciant plus des convenances et de l'amour paradoxal qui l'avait poussé, sa vie durant, à se réconcilier finalement avec Elisabeth.

C'est ce qui sera la perte d'*Ecce Homo*. Lorsque Nietzsche cède à la folie, en janvier 1889, c'est justement Elisabeth qui prend le contrôle des œuvres de son frère, s'occupant notamment de leur publication. Nietzsche a juste eu le temps de corriger les épreuves du livre, dont l'impression n'est pas encore commencée. Soucieuse de manipuler l'image de son frère à sa guise, Elisabeth empêche immédiatement la publication du livre, interdiction qu'elle maintiendra jusqu'en 1908⁷⁰⁰ – et la version de l'ouvrage qui paraît alors est expurgée par ses soins : il manque tous les passages mettant en cause elle ou sa mère, ainsi que

⁶⁹⁷ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 26.

⁶⁹⁸ EH, III, CW, 1.

⁶⁹⁹ S. KOFMAN, *op. cit.*, pp. 17-18.

⁷⁰⁰ Ce premier tirage est d'ailleurs extrêmement limité. Il faut attendre 1911 pour qu'*Ecce Homo* soit accessible au grand public.

ceux qui auraient pu choquer la censure⁷⁰¹. Livre conçu pour se présenter au public démasqué, *Ecce Homo* est publié défiguré ; Nietzsche voulait couper court aux malentendus, il voulait veiller à ne pas être récupéré, il voulait qu'on lui rende justice – c'est un échec sur tous les fronts. Il n'a pas fallu longtemps au nationalisme allemand le plus violent pour annexer sa pensée, grâce à sa sœur.

On ne peut manquer d'être sensible à la similitude entre les conditions de publication d'*Ecce Homo* et celles de *Pensées et souvenirs*. Bismarck avait signé un contrat avec le prestigieux éditeur Cotta quelques mois seulement après sa démission, qui comportait dès l'origine les clauses suivantes : le premier livre ne serait publié qu'après la mort du chancelier, et le second à la mort de Guillaume II⁷⁰², ce qui en soi était une menace de révélations gênantes et la promesse de scandales à venir. L'entourage de l'empereur ne s'y est d'ailleurs pas trompé, puisque le chancelier Hohenlohe essaya, à l'été 1895, de faire renoncer l'éditeur à la publication de l'ouvrage – ses offres allèrent jusqu'à 500000 marks, mais l'éditeur tint bon, certain d'avoir entre les mains un ouvrage promis à un succès inouï. La maison Cotta avait d'ailleurs vu juste, puisque les tirages initiaux des deux volumes, respectivement de 100000 et de 200000 exemplaires, furent rapidement épuisés et réimprimés, en même temps que traduits.

Bismarck gagna finalement la guerre des images contre Guillaume II, cette dernière bataille que Nietzsche avait, quant à lui, perdu. Sachant sa fin proche, le chancelier avait su assurer la survie de l'image qu'il s'était choisie : pour L. Gall, « *son succès a été, à cet égard, son plus grand triomphe* »⁷⁰³.

4.6. Nietzsche contre Bismarck : « *J'apporte la guerre* »

Alors qu'il prépare la sortie d'*Ecce Homo*, Nietzsche écrit à l'un de ses amis :

« *Pour me garantir des brutalités allemandes ("confiscation") j'enverrai les premiers exemplaires au prince Bismarck et au jeune empereur avant la publication, avec une déclaration de guerre écrite : à cela les militaires ne peuvent pas répondre par des mesures de police – c'est que je suis psychologue.* »⁷⁰⁴

Ce projet de « déclaration de guerre » est le dernier que Nietzsche mène à bien, en

⁷⁰¹ Cette version est encore publiée par certains éditeurs.

⁷⁰² Cotta décida de publier la deuxième partie du livre à l'abdication de l'empereur, en 1918, mais la conjoncture difficile semblait s'opposer à la publication d'un ouvrage jugé « déstabilisant ». Après une assez longue controverse, l'ouvrage parût finalement en 1921.

⁷⁰³ Lothar GALL, *op. cit.*, p. 707.

⁷⁰⁴ Lettre à Strindberg du 8 décembre 1888.

décembre 1888 ; les brouillons se trouvent dans son ultime cahier, numéroté VIII, 25. On peut trouver l'origine de cette idée, qui peut paraître farfelue – sinon déjà folle –, dans l'action même de Bismarck :

« Le Reich même est un mensonge : ni un Hohenzollern, ni un Bismarck n'a jamais songé à l'Allemagne... D'où la fureur contre le prof. Geffcken... Bismarck, qui n'a que le mot "allemand" à la bouche, a préféré procéder par des moyens policiers... Je suppose qu'on rit à la cour de Vienne, à celle de St Pétersbourg ; on connaît bien notre parvenu° de "prince consort" qui n'a jamais prononcé une parole sensée, fût-ce par inadvertance. Il n'est pas homme à miser sur le salut des Allemands, comme il l'affirme. »⁷⁰⁵

Nietzsche fait référence à Friedrich Heinrich Geffcken, qui fut l'ami de l'empereur Frédéric III ; ce dernier, gravement malade, ne put régner que quatre-vingt dix-neuf jours avant de mourir, à l'été 1888. Geffcken publia dans la *Deutsche Rundschau*, à l'automne 1888, des extraits du journal tenu par Frédéric III pendant la guerre contre la France. Ce journal contenait notamment des attaques contre Bismarck, qui, mécontent au plus haut point et craignant déjà pour sa position, fit arrêter, juger et condamner Geffcken, au motif *« qu'il s'agissait d'un faux et d'une tentative pour discréditer l'empereur défunt au profit de forces hostiles à l'Empire »*⁷⁰⁶. L'affaire fit grand bruit et signifiait le début de la fin pour le vieux chancelier, qui apparut aux yeux de l'opinion publique plus mesquin que jamais : ni lui ni personne ne doutait de l'authenticité de ce journal ; de fait, on peut constater à quel point Bismarck s'était au fil du temps attaché au pouvoir, et était prêt aux manœuvres les plus sordides pour le conserver.

Nietzsche fut aussi scandalisé que le reste de l'Allemagne. Comme beaucoup de ses compatriotes désespérés par le régime bismarckien, il avait placé de grands espoirs en Frédéric III :

« Etant ce qu'il me faut être, non un homme, mais un destin, je veux en finir avec ces criminels idiots qui pendant plus d'un siècle ont parlé haut, parlé trop haut. Depuis les jours de F< Frédéric > le grand voleur, ils n'ont fait que voler et mentir ; je n'en ai qu'un à mettre à part, l'inoubliable Frédéric III, le plus détesté, le plus calomnié de toute la race... Aujourd'hui, alors qu'un parti éhonté tient le haut du pavé, qu'une bande "chrétienne" sème entre les peuples l'abominable semence de dragon du nationalisme, et veut, par amour pour les esclaves, "libérer" les noirs valets, il nous faut traduire devant le tribunal de l'histoire universelle le mensonge invétéré et la candeur dans le mensonge

Leur instrument, le prince de Bismarck, l'idiot par excellence° parmi tous les

⁷⁰⁵ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [18].

⁷⁰⁶ L. GALL, *op. cit.*, p. 727.

*hommes d'Etat, n'a jamais songé plus loin que la dynastie des Hohenzollern. »*⁷⁰⁷

L'admiration que Nietzsche dit ressentir vis-à-vis de Frédéric III est largement partagée en Allemagne, dans les milieux libéraux. En 1888, Bismarck paraît usé par le pouvoir, et nombreux sont ceux qui se désolent de savoir que le fils de Guillaume I^{er} ne saurait régner longtemps ; connu pour ses opinions libérales, le fils du vieil empereur avait suscité l'espoir de voir le régime changer d'orientation, et abandonner la réaction qui avait été celle des années 1880. Sans que personne n'ait cru qu'il put y survivre bien longtemps, Frédéric III monta effectivement sur le trône, le 10 mars 1888, et « *son seul acte gouvernemental indépendant prit une valeur essentiellement démonstrative : il s'agissait du renvoi de Robert von Puttkamer, le ministre prussien de l'Intérieur, ultra-conservateur. Cela signifiait que si le destin lui en avait laissé le temps, le cours des choses aurait suivi cette orientation. »*⁷⁰⁸ La mort tragique de l'empereur semble sonner le glas pour les espoirs de libéralisation du régime, et Frédéric III reste dans les mémoires comme celui qui aurait pu changer les choses. C'est contre cette « légende libérale » que Bismarck entendait lutter en poursuivant Geffcken, comme pour signifier que les choses ne sauraient suivre un autre chemin que celui qu'il avait jusqu'alors emprunté : la voie du militarisme et du nationalisme.

On a vu également que Nietzsche, qui n'avait aucun intérêt pour Guillaume I^{er}, faisait désormais de Bismarck l'« *instrument* » des Hohenzollern, comme s'il imputait à Guillaume II le durcissement du régime. Cela tend à prouver que si le philosophe ne savait rien des différends profonds qui opposaient le nouvel empereur à son vieux serviteur, il avait parfaitement compris que le « jeune Kaiser » entendait régner véritablement, et non laisser le champ libre au chancelier. Dès l'accession au trône de Guillaume II, Nietzsche le critique d'ailleurs franchement :

*« Ce que l'on appelle en Allemagne "profond", c'est précisément cette malpropreté d'instinct à l'égard de soi-même [...]. On ne veut pas voir clair sur soi-même. Me permettra-t-on de proposer le mot "allemand" comme monnaie internationale, pour désigner cette dépravation psychologique ? – Voyez, par exemple, l'empereur d'Allemagne. Il dit qu'il croit que c'est son "devoir de chrétien" de délivrer les esclaves de l'Afrique. Parmi nous autres Européens on appellerait cela simplement "allemand"... »*⁷⁰⁹

S'il était au moins une chose que le philosophe ne pouvait reprocher à Bismarck, c'était d'avoir encouragé le colonialisme – on sait avec quelles réticences le chancelier avait

⁷⁰⁷ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [13].

⁷⁰⁸ L. GALL, *op. cit.*, p. 724.

⁷⁰⁹ EH, III, CW, 3.

finalement accepté que l'Allemagne se dote de colonies. Nietzsche est d'ailleurs particulièrement sensible à ce sujet, puisque son propre beau-frère avait fondé une colonie de peuplement au Paraguay, au nom de l'idéologie pangermaniste. Mais ce que Bismarck n'avait fait qu'à contrecœur et sous la pression des milieux d'affaires, le nouvel empereur en fait son « devoir de chrétien », et le peuple allemand l'applaudit. Il n'est décidément plus de doute possible, c'est à l'Allemagne entière qu'il faut faire la guerre :

« J'apporte la guerre. Pas entre les peuples : je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire l'abominable politique d'intérêts des dynasties européennes, qui, de l'exaspération des égoïsmes et des vanités antagonistes des peuples, fait un principe, et presque un devoir. Pas entre les classes. Car nous n'avons pas de classes supérieures, et, par conséquent, <pas> d'inférieures : ceux qui, dans la société d'aujourd'hui, tiennent le dessus, sont physiologiquement condamnés, et en outre – ce qui le prouve – si appauvris dans leurs instincts, devenus si incertains, qu'ils professent sans scrupule le principe opposé d'une espèce supérieure d'h<omme>.

J'apporte la guerre, une guerre coupant droit au milieu de tous les absurdes hasards que sont peuple, classe, race, métier, éducation, culture : une guerre comme entre montée et déclin, entre vouloir-vivre et désir de se venger de la vie, entre sincérité et sournoise dissimulation... Si toutes les "classes supérieures" prennent parti pour le mensonge, elles ne l'ont pas librement choisi – elles ne peuvent faire autrement : on n'est pas libre de tenir à distance les mauvais instincts. – Il n'y a pas de cas qui montre mieux à quel point la notion de "libre arbitre" a peu de sens : on dit "oui" à ce qu'on est, on dit "non" à ce qu'on n'est pas... Le nombre parle en faveur des "chrétiens" : la trivialité du nombre... Après avoir traité pendant deux millénaires l'Humanité à coups d'absurdités physiologiques, il faut bien que la dégénérescence et la confusion des instincts aient pris le dessus. »⁷¹⁰

Nietzsche ne fera pourtant pas la guerre sans noblesse, ni sans le code d'honneur qu'il s'impose à lui-même : le philosophe se doit de respecter les commandements et le code de la guerre qu'il s'apprête à déclencher. D'abord, attaquer seul – on voit que Nietzsche refuse qu'on le prenne pour un militariste, ou pour un socialiste. Ensuite, attaquer seulement le plus fort, n'avoir d'ennemi que digne de soi, ne vaincre que le victorieux⁷¹¹ – Nietzsche hésite à choisir Bismarck et les Hohenzollern :

« 2. Ce qui se passe entre-temps me répugne trop pour que j'y <joue> même le rôle de spectateur. Je ne connais rien qui s'op<pose> plus profondément au sens sublime de mon devoir <que> cette abominable exaspération de l'égoïsme maladif des peuples et des races, qui prétend de nos jours au <nom> de la "grande politique" ; je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire le niveau <intellectuel> qui, maintenant, sous la forme du Chancelier du Reich allemand et avec les attitudes d'officiers prussiens de la Maison des Hohenzollern, se croit app<elé> à gouverner

⁷¹⁰ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [1].

⁷¹¹ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 255.

l'Histoire de l'Humanité, cette espèce la plus vile d'hommes qui n'a même pas appris à questionner <là où> il me faut pour réponses des éclairs dévastateurs, et qui a rendu vain tout l'effort de probité intellectuelle de plusieurs millénaires – tout cela est trop au-dessous de moi pour <que> je lui accorde encore l'honneur de mon hostilité. Qu'ils éd<ifient> leurs châteaux de cartes ! Pour moi tous les "Reich" et toutes les "Triple-Alliance" sont des châteaux de cartes !... »⁷¹²

En effet, l'honneur du guerrier veut que « lorsque l'adversaire est trop en-dessous, il ne suscite pas l'agressivité mais le dédain de celui qui le regarde de tout son haut. Il va donc de soi puisque l'on ne peut pas, que l'on ne doit pas lui faire la guerre »⁷¹³. Pourtant, si la règle veut également que l'on n'attaque pas des personnes, mais des causes, « il faut mettre en jeu quelques noms propres qui servent de loupe grossissante pour rendre visible une crise plus générale, malaisée à saisir autrement et qui serait seule réellement visée »⁷¹⁴. Nietzsche choisit donc finalement de s'attaquer à Bismarck et à Guillaume II, comme symboles de l'Allemagne :

« Guerre à mort à la maison de Hohenzollern

Etant ce qu'il me faut être, non un homme, mais un destin, je veux en finir avec ces criminels idiots qui pendant plus d'un siècle ont parlé haut, parlé trop haut. [...] Aujourd'hui, alors qu'un parti éhonté tient le haut du pavé, qu'une bande "chrétienne" sème entre les peuples l'abominable semence de dragon du nationalisme, et veut, par amour pour les esclaves, "libérer" les noirs valets, il nous faut traduire devant le tribunal de l'histoire universelle le mensonge invétéré et la candeur dans le mensonge »⁷¹⁵

« Afin que cette dynastie de fous et de criminels se sente à flot, l'Europe paie actuellement 12 milliards par an, elle a creusé des fossés entre les nations en devenir, elle a mené les guerres les plus folles qui aient jamais été menées : au nom de sa politique dynastique, le prince Bismarck a, avec une abominable sûreté d'instinct, aboli tout ce qui aurait permis de grandes missions, des buts d'une portée historique universelle, une intellectualité plus noble et plus raffinée. Et voyez ces Allemands, la race plus [-] la plus vile, la plus stupide, la plus vulgaire qui soit aujourd'hui sur cette terre, voyez-la "hohenzollernée" jusqu'à la haine de l'esprit et de la liberté. Voyez donc son "génie", le pr<ince> B<ismarck>, l'idiot parmi les hommes d'Etat de tous les temps, qui n'a jamais songé deux doigts plus loin que la dy<nastie> H<ohenzollern> –. »⁷¹⁶

« Mais tout cela a fait son temps : je veux enserrer le Reich dans un corset de fer et le provoquer dans un combat désespéré. Je ne me sentirai pas les mains libres avant d'avoir entre les mains ce hussard chrétien de Kaiser, ce jeune criminel avec tous ses acolytes – [-] anéantissement de l'avorton le plus pitoyable qui soit jamais parvenu au pouvoir. »⁷¹⁷

⁷¹² FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [6].

⁷¹³ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 255.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 256.

⁷¹⁵ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [13].

⁷¹⁶ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [14].

⁷¹⁷ FP, VIII, décembre 1888 – janvier 1889, 25 [13].

Pour Nietzsche, attaquer Bismarck et Guillaume II ne serait donc qu'un nouveau moyen d'atteindre l'Allemagne entière : ils seraient, après David Strauss ou Wagner, les dernières incarnations de « l'Allemand », qui est le véritable ennemi de Nietzsche, en même temps que la représentation du « *combat intérieur* » du philosophe⁷¹⁸. S. Kofman prévient que « *la véhémence des attaques de Nietzsche contre "l'Allemand" est telle qu'on peut se demander si elles seraient vraiment possibles sans son incarnation dans des personnes, sans peut-être aussi l'association implicite qu'il établit entre l'Allemand et la mère ou la sœur puisque, comme lui, elles sont traitées de canailles et qu'il rejette, avec la même force, toute parenté avec elles : n'est-ce pas dire aussi que l'attaque est d'autant plus forte qu'elle est l'envers d'un profond attachement ?* »⁷¹⁹

Avant d'avoir seulement pu envoyer sa déclaration, Nietzsche sombre dans la folie, le 3 janvier 1889.

⁷¹⁸ G. LIEBERT, *Nietzsche et la musique*, postface aux *Œuvres complètes de Nietzsche*, Paris, 2001, p. 1544.

⁷¹⁹ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 259.

Epilogue

Franz Overbeck, « *le plus fidèle et le plus intelligent de ses amis* »⁷²⁰, était préoccupé par l'état de Nietzsche depuis plusieurs années déjà :

*« Nietzsche a fait du suicide un idéal, comme "mort raisonnable" [...]. Et sous l'effet de ce genre de discours, que j'ai entendu plus d'une fois dans sa bouche, et que son travail sur le monde antique faisait affluer comme par magie sur ses lèvres, j'ai moi-même assez souvent pensé que le suicide était la fin qui l'attendait ; cette conviction ne cessa même de croître, du moins jusqu'à l'hiver qui vit mourir Wagner [1883]. A cette époque, les lettres que Nietzsche m'adressait éveillaient en moi les craintes les plus terribles à cet égard. Je n'ai presque jamais songé à la folie, ou en tout cas je n'y ai songé que très tard, peu avant la catastrophe. Sa folie, dont personne n'a vécu l'explosion d'aussi près que moi, a été, telle est ma conviction profonde, une catastrophe qui l'a frappé de manière foudroyante. Elle s'est produite entre le soir de Noël de l'année 1888 et l'Epiphanie de 1889. Il est impensable que Nietzsche ait été fou auparavant, quel qu'ait été son degré d'exaltation. »*⁷²¹

Le 3 janvier, à Turin, c'est la crise ; la légende veut que Nietzsche se soit subitement jeté au cou d'un cheval qu'on battait, en pleurs. Il écrit de nombreuses lettres, qu'il signe « Dionysos » ou « le Crucifié ». Overbeck apprend alors indirectement l'état dans lequel se trouve Nietzsche :

*« Dans l'après-midi du 6 janvier 1889, un dimanche, nous étions assis, ma femme et moi, dans mon bureau, dont les fenêtres donnaient sur la rue et sur les jardinets qui la bordent, lorsque nous vîmes Jacob Burckhardt pousser le portail et se diriger vers la maison. Etant donné les circonstances, la première pensée qui nous vint à l'esprit fut qu'il devait s'agir de Nietzsche. [...] Depuis un trimestre déjà, les plus grandes inquiétudes hantaient mon esprit à son sujet, chassant de celui-ci peu à peu intégralement toute autre pensée ; et ce, depuis que le facteur m'avait transmis la seconde série des lettres que Nietzsche m'envoya de Turin. En effet, depuis à peu près la mi-octobre, il s'agissait de lettres qui, par leur facture, donnaient de plus en plus à penser que leur auteur était victime de troubles mentaux. Burckhardt me rendait visite afin de me communiquer l'effroyable lettre qu'il avait reçue le jour même. Dès que nous l'eûmes lue ensemble et que je lui eus remis les plus troublants des feuillets que j'avais moi-même conservés dans mon bureau, l'état de Nietzsche ne laissa plus aucun doute. Ce que, depuis quelques temps déjà, j'avais peur de reconnaître, était désormais clair comme le jour. »*⁷²²

La lettre qu'a reçu Burckhardt ne laisse effectivement que peu de doute sur l'état mental de Nietzsche – le philosophe s'y décrit, ironiquement, comme « *un bouffon condamné à amuser la prochaine éternité avec de mauvaises farces* »⁷²³. Nietzsche envoie quantité d'autres

⁷²⁰ Gilles DELEUZE, *Nietzsche*, Paris, 1999 (1965), p. 8.

⁷²¹ Franz OVERBECK, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, Paris, 1999, pp. 24-25.

⁷²² *Ibid.*, pp. 66-67.

⁷²³ Lettre à Burckhardt du 6 janvier 1889.

lettres dans les jours qui suivent son effondrement, et parmi celles-là, la lettre à Cosima Wagner est sans doute la plus révélatrice :

« C'est un préjugé que je suis un homme. Mais j'ai déjà souvent vécu parmi les hommes et je connais tout ce que les hommes peuvent éprouver, du plus bas au plus haut. J'ai été Bouddha chez les Hindous, Dionysos en Grèce, Alexandre et César sont mes incarnations, de même que le poète de Shakespeare, Lord Bacon. Enfin je fus Voltaire et Napoléon, et peut-être Richard Wagner. Mais cette fois j'arrive tel le Dionysos vainqueur qui va transformer la guerre en jour de fête. Non pas que j'aurais beaucoup de temps. Les cieux se réjouissent que je sois là. J'ai aussi été pendu à la croix. »⁷²⁴

Nietzsche semble, à la manière d'*Ecce Homo*, révéler « ses identités multiples qui le (dé)-constituent comme sujet un et identique à lui-même au cours du temps, comme "autos", qui le déconstitue aussi comme homme, puisque le nom d'homme a toujours présupposé une différence spécifique assurant à l'espèce humaine une identité qui la distingue des autres »⁷²⁵ ; pour Overbeck, « la mort de Nietzsche ne constitue nullement, comme ses adversaires se plaisent à la croire, un argument contre la génialité de son talent, même si elle parvient peut-être à en expliquer les limites. Ce qui toutefois me paraît tragique dans ce talent, c'est qu'il soit unilatéral. Nietzsche était un génie, mais son génie résidait dans le talent du critique. Or l'usage qu'il a fait de ce talent critique, à savoir l'appliquer à lui-même, était le plus dangereux qui fût ; c'était en réalité un usage fatal. Celui qui de manière exclusive mit autant d'énergie à se faire lui-même objet d'un talent critique aussi génial était nécessairement voué à la folie et à l'autodestruction. »⁷²⁶ Overbeck insiste d'ailleurs sur le fait qu'il ne s'attendait absolument pas à ce que Nietzsche soit aussi préoccupé par la politique et les antisémites⁷²⁷ ; de Turin, il le ramène à Bâle, où Nietzsche est interné une première fois, puis l'accompagne à Léna, où Nietzsche rejoint sa mère et sa sœur. Interné une nouvelle fois, Nietzsche sort de l'état de folie furieuse et de délire où il était plongé, et se fait simplement remarquer par de subits accès de violence ou des excentricités⁷²⁸. Pour G. Deleuze, « sans certitude entière, le diagnostic de paralysie générale est probable. La question est plutôt : les symptômes de 1875, de 1881, de 1888 forment-ils un même tableau clinique ? Est-ce la même maladie ? Vraisemblablement oui. Il importe peu qu'il s'agisse d'une démence, plutôt que d'une psychose. [...] La crise de paralysie générale marque le moment où la maladie sort de l'œuvre, l'interrompt, en rend la continuation impossible. Les

⁷²⁴ Lettre à Cosima Wagner du 3 janvier 1889.

⁷²⁵ S. KOFMAN, *op. cit.*, p. 27.

⁷²⁶ F. OVERBECK, *op. cit.*, p. 23.

⁷²⁷ *Ibid.*, pp. 46-47.

⁷²⁸ *Ibid.*, pp. 94-97.

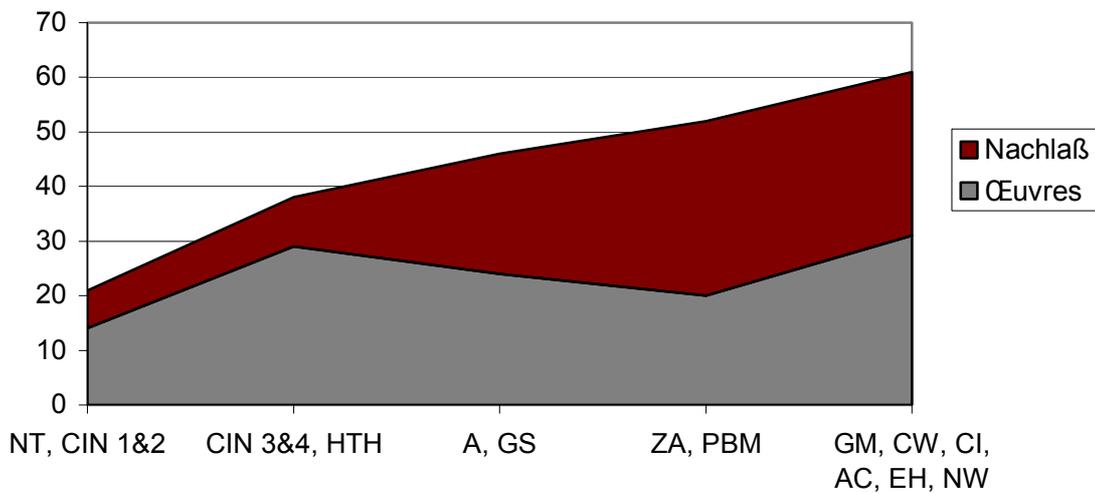
lettres finales de Nietzsche témoignent de ce moment extrême ; aussi appartiennent-elles encore à l'œuvre, elles en font partie. Tant que Nietzsche eut l'art de déplacer les perspectives, de la santé à la maladie et inversement, il a joui, si malade qu'il fût, d'une "grande santé" qui rendait l'œuvre possible. Mais quand cet art lui manqua, quand les masques se confondirent dans celui d'un pitre et d'un bouffon, sous l'action d'un processus organique ou autre, la maladie se confondit elle-même avec la fin de l'œuvre »⁷²⁹.

Dans les notes prises par l'équipe médicale qui s'occupe de Nietzsche à Léna, où étaient consignés ses faits et gestes, on peut lire : « 14 juin [1889]. Prend le gardien-chef pour Bismarck »⁷³⁰.

⁷²⁹ G. DELEUZE, *Nietzsche*, p. 15.

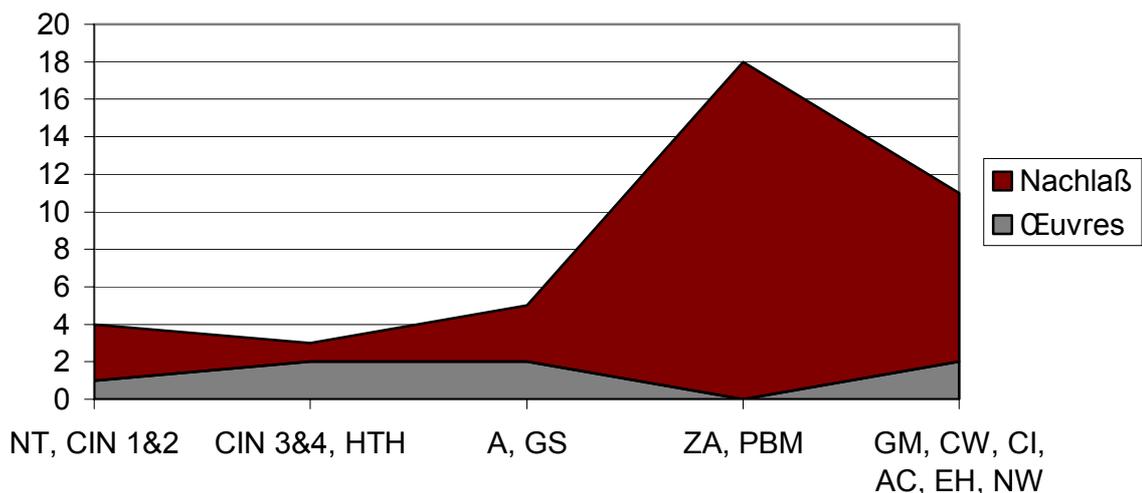
⁷³⁰ Cité dans E. F. PODACH, *L'effondrement de Nietzsche*, 1977 (1931), p. 135.

PASSAGES UTILISES



Sont représentés les passages des œuvres de Nietzsche que nous avons utilisés au cours de ce travail, classés par période (les passages que nous avons cités plusieurs fois ne comptent que pour une unité). Les textes issus des œuvres publiées du vivant de Nietzsche sont en gris, ceux provenant du Nachlaß en rouge. On constate d'abord, au fil de la vie de Nietzsche, une augmentation constante et presque linéaire du nombre de passages intéressants. La baisse du nombre de références issues des œuvres publiées pendant la période centrale correspond à la période d'incertitude et de réflexion de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck : après Par-delà Bien et Mal et la fin des hésitations, leur croissance reprend.

OCCURRENCES DU NOM DE BISMARCK



On remarque une relative stabilité du nombre d'occurrences du nom de Bismarck dans les œuvres publiées, puisqu'il ne dépasse jamais deux fois par période. Le phénomène le plus étonnant est à l'évidence la disproportion entre le nombre très élevé d'occurrences dans le Nachlaß pendant la période d'indécision de Nietzsche, alors même que le nom de Bismarck n'apparaît pas une fois dans les œuvres définitives.

Conclusion

La question que nous avons à trancher était difficile. Dans un premier temps, on a pu constater qu'elle n'avait que rarement été jugée digne d'intérêt, et que ceux qui l'avaient abordée avaient peiné à le faire avec sérénité : l'œuvre de Nietzsche avait d'abord été utilisée par les nationalistes allemands, puis par les nazis, qui ne s'étaient évidemment pas donné la peine de lui rendre justice. Cette récupération contribua à la propagation d'idées erronées, dont bon nombre doivent encore être démenties ; au fil de nos recherches à propos de Nietzsche, nous avons d'ailleurs rencontré aussi peu d'ouvrages parlant sérieusement de Bismarck que de travaux dont le nazisme n'était pas l'une des problématiques principales. Alors qu'aujourd'hui, la « politique de Nietzsche » s'intéresse à des sujets dont on il est parfois difficile de percevoir l'intérêt, la vision de Bismarck par Nietzsche est comme éludée. Dans le champ propre à la « politique de Nietzsche », Bismarck joue pourtant un rôle – certes dépourvu d'ambiguïté, comme on l'a vu : le chancelier peut symboliser, à lui seul, la « *politique de la décadence* » et une bonne part des tares de son époque : nationalisme, presse, antagonismes internationaux exacerbés, abrutissement généralisé, en un mot *décadence*. En ce sens, Bismarck occupe la place qui aurait été la sienne si la pensée de Nietzsche avait eu la cohérence d'un système philosophique traditionnel ; c'est ainsi qu'on écrit encore sans sourciller que les appréciations du philosophe au sujet du chancelier sont « *sans équivoque* ». Certains ne prennent même pas la peine de faire ce rapprochement, et il est vrai que le Bismarck de Nietzsche n'aurait pas grand intérêt s'il se limitait à cet aspect. Mais précisément, le chancelier est bien plus que cela, dans l'œuvre du philosophe. Nous croyons avoir montré que la figure de Bismarck était suffisamment riche pour mériter d'être étudiée en détail, et une telle problématique pourrait se révéler passionnante, dans le cadre de l'histoire des représentations du chancelier ; pourtant, ce champ de recherche qui connaît un grand essor ces dernières années, en particulier dans la recherche tournant autour des mondes germaniques, a lui aussi délaissé Nietzsche, et pour cause : les écrits du philosophe n'ont eu que bien peu d'impact sur ses contemporains directs, et on sait que leur réception dans la période suivante pose quelques problèmes. La suspicion qui entoure les écrits de Nietzsche, ainsi que la difficulté de sa pensée, dissuade sans doute bon nombre d'historiens d'accorder au philosophe une place dans leurs réflexions ; de plus, l'incompréhension à laquelle se heurtèrent les écrits de Nietzsche dans les années qui suivirent son effondrement ont encouragé ses premiers lecteurs, dont bien peu étaient philosophes, à se focaliser sur ce qui

semblait le plus simple à interpréter : sa jeunesse nationaliste et sa folie – c'est-à-dire tout ce qui n'était pas son œuvre –, auxquelles fut dès lors accordée une attention tout à fait disproportionnée. Alors que les philosophes ont fini par reconnaître Nietzsche comme l'un des leurs, les historiens peinent à avoir une lecture de son œuvre qui ne soit influencée ni par ses premières années, ni par ses dernières, ni par la réception que connurent ses livres. L'abondance de littérature abordant ces sujets a fini par rebuter les chercheurs, et écraser toute velléité de lecture nouvelle. En histoire en particulier, on a rarement accordé au philosophe le bénéfice du doute ; il fut condamné sans preuve, sur la foi de nombreux témoignages concordants : si tant d'auteurs avaient vu en lui un précurseur du nazisme, il devait bien y avoir là quelque chose de vrai. Egarés par des interprétations datées et souvent partiales, les chercheurs n'ont pas su adopter une démarche satisfaisante : plutôt que de regarder l'époque à laquelle il vivait à la lumière de son œuvre, nombreux sont ceux qui ont préféré lire Nietzsche en fonction de sa vie et de l'histoire de ses écrits.

On se trouve donc comme encerclé par le nazisme. Nietzsche a sombré dans la folie plus de quarante ans avant l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, mais ce dernier est omniprésent dans la littérature consacrée au philosophe, aux côtés des éternelles arguties autour des « prophéties nietzschéennes ». Il n'est peut-être pas inutile de le redire : la lucidité de Nietzsche fut sa malédiction. De ce point de vue, on a presque aussi peu rendu justice à Bismarck qu'à Nietzsche : T. Schieder parle des « pressentiments » du chancelier, et pour Nietzsche de « prédictions », mais il s'agit bien de la même chose ; on se raccroche, pour expliquer l'horreur nazie, à la téléologie – il est plus confortable de laisser croire que certains savaient ce qui allait se passer. Insister aussi lourdement que le fait T. Schieder sur certaines « prédictions » nietzschéennes – en particulier celles qui concernent le danger russe et les guerres à venir –, sans évoquer tout ce sur quoi le philosophe s'est totalement trompé, cela relève presque de la falsification ; T. Schieder ne manque jamais d'être indigné par l'enthousiasme du dernier Nietzsche pour les guerres si terribles dont il prophétise l'apparition prochaine, mais cette indignation vertueuse semble avoir pris un goût amer, depuis que l'on connaît le passé de l'historien. A notre sens, si Nietzsche et Bismarck partageaient quelque chose, c'est seulement le fait de porter sur leur époque un regard particulièrement acéré, en même temps que désabusé. Ce n'est pas l'avenir de l'Europe qui préoccupait le plus Bismarck, dans ses dernières années en tant que chancelier, mais bien sa propre position, et c'est avant tout cela, plutôt que la paix perpétuelle, qu'il cherchait à préserver par d'ultimes manœuvres ; de même, il faut être bien naïf pour prendre Nietzsche au mot lorsqu'il enfile le costume du prophète. Au contraire, pour lire Nietzsche en lui

rendant justice, la meilleure chose à faire est de ne pas le prendre au pied de la lettre. Quel que puisse être l'écho de ses « prédictions » dans l'histoire, il ne faut pas oublier que c'est bien le présent que le philosophe décrivait en prétendant lire l'avenir. On ne sort jamais de ce paradoxe : Nietzsche fut philosophe contre son temps, mais par là même philosophe de son temps, puisqu'il se déterminait d'abord par rapport à ses contemporains. Sa phrase la plus lucide à ce sujet est sans doute celle-ci : « *Quant à moi qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin.* »⁷³¹ Rien ne sert de reprocher à Nietzsche de n'avoir pas voulu empêcher un futur qu'il pressentait, car le philosophe ne faisait que dire ce qu'il voyait ; s'il mettait au jour les travers de son époque, les symptômes de la maladie du monde, c'était sans grand espoir de parvenir à la guérison. C'est à notre sens dans cette perspective qu'il faut envisager son rapport à Bismarck. Rien n'a fait plus de tort à la pensée de Nietzsche que les liens factices découverts *a posteriori* entre ses écrits et l'histoire qui le suivit. Si les nazis ont bien récupéré la pensée de Nietzsche, ce phénomène n'appartient qu'à l'histoire de la réception de ses écrits. Ceux qui comme Camus veulent constamment défendre Nietzsche contre les agrégations abusives oublient trop souvent qu'il se défend très bien tout seul, pour peu qu'on lui laisse la parole.

C'était là, très exactement, ce que nous voulions faire : donner la parole à Nietzsche. Mais pour ce faire, paradoxalement, pour lui rendre justice, il fallait proposer, non pas une interprétation claire et linéaire, mais une progression lente, fragmentaire, parfois contradictoire. La pensée de Nietzsche est difficile, presque impossible à considérer autrement que par fragments, pourtant il nous fallait la problématiser, réunir des passages éloignés les uns des autres, trancher, créer des rapports. Il est toujours vaguement mensonger de présenter la pensée de Nietzsche de manière rationnelle, dialectique, synthétique, alors que c'est une pensée dont l'originalité réside précisément dans ses contradictions internes, dans ses tensions. Le Nietzsche que nous avons donné à voir est sans doute, malgré toutes nos bonnes intentions, plus proche de nous que de lui. C'est pourquoi nous l'avons cité le plus souvent possible, parfois longuement, parce qu'au fil de nos recherches nous n'avons que trop souvent été confrontés à des inexactitudes et des erreurs dues pour la plupart à des extrapolations abusives, qui ne s'expliquent que par l'éloignement du texte. Si nos interprétations sont parfois hasardeuses, au moins le lecteur pourra-t-il en juger immédiatement. Et de même que ce travail en dit peut-être autant sur nous que sur Nietzsche, la figure de Bismarck en dit certainement plus long sur le

⁷³¹ FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [234].

philosophe que sur le chancelier.

En remettant en ordre chronologique les différentes conclusions auxquelles nous sommes parvenues, on arrivera à se représenter l'évolution du rôle de Bismarck dans les écrits de Nietzsche, ce qui devrait nous aider à voir enfin clair, et à déterminer la place du chancelier dans la pensée du philosophe. Pour autant qu'on puisse en juger, sa relation à Bismarck commence par l'adhésion inconditionnelle du jeune Nietzsche à la politique audacieuse et efficace du ministre-président de Prusse, au moment de la guerre contre l'Autriche. Malgré ce premier enthousiasme, Nietzsche perd assez rapidement son intérêt pour la vie politique, tout en conservant une certaine admiration pour les succès obtenus par Bismarck, qui tendaient à l'unification de l'Allemagne. Au moment de la guerre contre la France, le patriotisme du jeune philologue refait surface, et le pousse à prendre part aux combats alors même qu'il avait choisi de vivre en apatride. L'explication la plus convaincante de ce revirement est sans doute l'ignorance complète dans laquelle vivait Nietzsche au sujet de la guerre telle qu'elle se pratiquait à son époque ; mais s'il avait jusqu'alors une vision essentiellement dynastique de la politique, en fait une conception classique, l'expérience de la guerre suffit à le faire entrer de plain-pied dans la modernité – c'est pour lui un grand traumatisme. A cette déception s'ajoute celle de la fondation du *Reich*, qui achève de lui rendre la chose publique indifférente ; durant les six années qu'il lui reste à passer aux côtés de Wagner, Nietzsche se tourne entièrement vers l'esthétique et l'essence de la tragédie, faisant reposer tous ses espoirs sur le musicien : à la période des *Considérations inactuelles*, Bismarck ne l'intéresse absolument pas. La rupture avec Wagner oblige le philosophe à une remise en question presque complète, et la fin de l'indifférence de Nietzsche vis-à-vis de Bismarck coïncide parfaitement avec le début de son œuvre non wagnérienne, c'est-à-dire *Humain, trop humain*. C'est précisément dans cet ouvrage que Nietzsche déclare vouloir faire un « *pas de côté* », pour observer le *Reich* et son chancelier en « *bon Européen* ». C'est également à partir de ce moment que Nietzsche commence à observer un « *silence subtil* », qui est le reflet des doutes qu'éprouve le philosophe quant à la grandeur du chancelier. Après avoir observé attentivement Bismarck, Nietzsche est encore partagé, mais choisit finalement « *l'approbation conditionnelle et l'opposition bienveillante* » : au moment d'*Aurore*, la nature trouble du chancelier permet encore d'espérer. Presque immédiatement après, à l'automne 1880, la rencontre de Nietzsche avec Napoléon constitue un nouveau tournant : mis en présence d'un homme si exceptionnel, le philosophe décide de reconsidérer ses conclusions précédentes, d'enfin « *caractériser Bismarck* », puisqu'il possède désormais un point de comparaison fiable. Avec *Le Gai*

Savoir, Nietzsche commence ce travail ; tout en se tenant à son « *silence subtil* », qui l'empêche d'associer explicitement le chancelier à Napoléon, le philosophe démasque d'abord l'acteur en Bismarck. Puis l'entrée en scène de Zarathoustra le lance à la recherche de l' « *homme supérieur* » : c'est pendant la période de gestation et d'écriture d'*Ainsi parlait Zarathoustra* que le regard du philosophe se pose le plus intensément sur Bismarck, puisqu'il est désormais lié à l'une de ses préoccupations principales. En composant le quatrième livre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, où sont présentés tous les « *hommes supérieurs* », Nietzsche met au jour le motif du paysan, qu'il associe immédiatement au chancelier : la figure de Bismarck est ainsi achevée au début de l'année 1885. Cette figure devient l'objet de la « *curiosité ironique* » du philosophe, et Nietzsche se décide finalement à trancher la question centrale, celle de la grandeur du chancelier, dans *Par-delà Bien et Mal* : « *fort, fou, fort et fou, mais un tel homme n'est pas grand !* » Pourtant, la question reste curieusement en suspens – alors que dans les œuvres suivantes, la figure de Bismarck a définitivement dégénéré en *Komödiant*, le *Nachlaß* tend à prouver que Nietzsche éprouve une fascination de plus en plus grande pour le chancelier, incarnation si parfaite du nihilisme qu'elle en devient troublante. Lorsqu'il se découvre finalement nihiliste lui-même, dans les derniers mois de sa vie consciente, Nietzsche réalise que la fascination qu'il éprouvait à l'égard de Bismarck est parfaitement fondée, et doit servir de point de départ à son nouveau but, la Transvaluation. Nietzsche cesse d'afficher un mépris aussi souverain que muet, il abandonne le « *silence subtil* » et se prépare à faire la guerre : Bismarck est l'adversaire qu'il a choisi, le seul qui soit encore digne d'incarner l'Allemagne et, à travers elle, le nihilisme européen. C'est alors que se produit ce qu'il est convenu d'appeler son effondrement.

A la lumière de ce résumé, il paraît enfin possible de discerner le rôle joué par Bismarck dans la philosophie de Nietzsche. On voit le chancelier changer de place et de forme, s'adapter aux évolutions de la pensée du philosophe : la nature multiple que Nietzsche croit découvrir chez Bismarck n'est au fond que le reflet de sa propre évolution, de sa propre nature. A cet égard, il est symptomatique que le chancelier prenne à chaque nouvelle transformation les traits de celui contre qui Nietzsche réagit : Bismarck représente successivement la médiocrité politique, le wagnérisme déçu, l'homme supérieur, et enfin l'Allemagne toute entière. Chaque nouvelle entrée en scène se fait avec un costume différent, mais c'est chaque fois le nihilisme triomphant qui se cache derrière Bismarck, et dans un dernier éclair de lucidité, Nietzsche comprend que Bismarck est son propre reflet, son double, celui dont il doit triompher pour prouver qu'il est bien lui-même. En dernière analyse, c'est l'histoire de Nietzsche devenant ce qu'il est que nous pouvons lire dans la

relation qu'il entretient avec le chancelier.

Il faut, bien entendu, garder à l'esprit que Bismarck n'occupe qu'une place mineure au sein de la pensée de Nietzsche. Si les derniers mois du philosophe témoignent d'un intérêt si profond pour le chancelier, c'est parce que ce dernier avait fini par représenter, pour Nietzsche comme pour tous les Allemands, bien plus que lui-même. La figure de Bismarck, hors de l'œuvre de Nietzsche, est écrasante de puissance et de grandeur : ce n'est pas un hasard si Guillaume I^{er} n'a été évoqué, dans ce travail, que pour dire que Nietzsche se moquait éperdument de lui. Le philosophe était bien plus allemand qu'il ne voulait bien se l'avouer, et il ne pouvait, tout comme ses contemporains, que s'intéresser au chancelier. Sa fascination pour les individus d'exception est entrée en lutte avec son mépris pour la décadence de l'époque, que Bismarck incarnait si bien à ses yeux, et on relativisera l'isolement de Nietzsche à lecture de cette lettre de Theodor Fontane :

« La façon dont [Bismarck] abuse éternellement le naïf et l'honnête homme est monstrueuse, et il faut sans cesse se rappeler la grandeur de tout ce qu'il a combiné avec génie pour ne pas être dégoûté par ces duperies, engendrées par les contradictions les plus flagrantes. C'est le personnage le plus intéressant que l'on puisse imaginer. Je n'en connais pas de plus intéressant ; mais cette propension constante à tromper les hommes, cette filouterie accomplie m'écoeurent vraiment. »⁷³²

Le rapprochement entre Nietzsche et Fontane est l'un de ceux que nous regrettons le plus amèrement de ne pas avoir établi nous-même ; en effet, la comparaison de leur rapport à Bismarck promettait d'être passionnante : Fontane avait, on le voit, un jugement sur Bismarck assez proche de celui de Nietzsche, mais il avait quant à lui pris la peine de mettre ses pensées en ordre dans une courte biographie du chancelier, qui reste dans un oubli relatif. Contrairement à Nietzsche, Fontane connaissait le succès ; Bismarck l'avait remarqué, et s'intéressait de près aux écrits du romancier. Un rapprochement entre Nietzsche et Fontane, par rapport à Bismarck, permettrait à la fois de mettre un certain nombre des assertions de Nietzsche à l'épreuve, et de les mettre en relation plus étroitement avec l'action du chancelier. De plus, Fontane a découvert Nietzsche peu de temps après son effondrement, et sa correspondance témoigne de son intérêt pour le philosophe. Il nous semble que notre travail pourrait servir à établir de tels rapprochements, et à étudier le rapport de Nietzsche à la politique avec une nouvelle perspective ; c'est en étudiant parallèlement les itinéraires personnels et politiques de Nietzsche et de certains de ses

⁷³² Lettre à Friedrich von Preen du 26 septembre 1890, cité par Lothar GALL, *Bismarck, le révolutionnaire blanc*, Paris, 1984, p. 750.

contemporains que l'on peut enfin sortir de la téléologie à laquelle s'est trop longtemps cantonnée la « politique de Nietzsche ».

Annexes

Theodor Schieder, *Nietzsche et Bismarck*, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, pp. 320-342⁷³³.

1. Il pourrait sembler que c'est un jeu futile que de réunir ainsi en une seule phrase deux grands contemporains, dont les vies ne se sont jamais croisées, et, si impossibles à comparer qu'ils soient, de les mettre face-à-face sur une balance. Un tel procédé peut donner l'impression que l'on traite ces personnages à sa guise, et on se demande s'il peut vraiment servir de manière pertinente des objectifs scientifiques.

Mais de telles craintes sont-elles vraiment justifiées dans le cas de Nietzsche et Bismarck ? Ne sont-ils que des hommes d'une incommensurable grandeur, chacun dans son domaine, qui furent seulement réunis par une entrée simultanée sur la scène de l'histoire du monde, qui plus est dans des rôles très différents ? Qui compare leurs deux confessions biographiques, *Ecce Homo* de Nietzsche et *Pensées et Souvenirs* de Bismarck, celui-là répondra immédiatement par l'affirmative à ces questions, tant le gouffre qui sépare le philosophe de l'homme d'Etat semble infranchissable. Car là où leur langue dit les mêmes mots, comme nihilisme ou nihilistes, ils désignent des choses différentes. Seuls leurs sentiments sur le destin semblent leur permettre de se rencontrer : chez le dernier Nietzsche se trouve accentuée l'idée de devoir souffrir de l'avenir de l'humanité, alors que le vieux Bismarck est ébranlé par la crainte que lui cause l'avenir de son œuvre, le *Reich*.

Et pourtant ce n'est pas aujourd'hui la première fois que l'on prononce côte à côte les noms de Nietzsche et Bismarck. Pour de nombreux observateurs étrangers, ces deux hommes sont l'incarnation de la démesure allemande⁷³⁴, le concept de « volonté de puissance » de Nietzsche, pris dans un autre sens, semblant épouser parfaitement la politique de Bismarck, la politique du fer et du sang. De plus, on pourrait accrocher leurs deux portraits dans la galerie des ancêtres de la dictature totalitaire, celui qui proclame la prédominance de la barbarie et celui qui met en application la force la plus dépouillée. Pourtant de telles simplifications ne tiennent pas longtemps, tout au plus ont-elles attiré le regard sur le fait qu'il y a au sens historique un lien entre Nietzsche et Bismarck, lien qui pose de vrais problèmes et demande un jugement très différent sur les deux protagonistes. Pour le saisir, nous allons tout d'abord suivre le philosophe qui a observé pendant plus de deux décennies l'homme d'Etat Bismarck en le soumettant à un examen ininterrompu. Bismarck à l'inverse, pour autant qu'on le sache, n'a pas remarqué Friedrich Nietzsche : quoi qu'il en soit il ne nous a pas laissé un mot sur lui.

Nietzsche commence à s'exprimer à propos de Bismarck durant l'été 1866, lorsque la question allemande est réglée sur le champ de bataille de Sadowa. Nietzsche, alors étudiant à Leipzig et âgé de 21 ans, porte un jugement de national-libéral convaincu sur le ministre prussien : avec certes de nombreuses réserves quant au fait qu'il sous-estime la force morale du peuple, quant à son passé conservateur et réactionnaire, mais plein d'admiration pour son intrépidité et son audace, pour le résultat de son action, pour son succès ; lorsqu'il écrit fin août : « *C'est pour moi – je le dis ouvertement – un plaisir étrange et tout à fait nouveau que de me sentir tout à coup en accord avec le gouvernement provisoire. Il faut pourtant laisser certains morts reposer en paix, et rester conscient que Bismarck a joué sa partie de manière bien intrépide, et que sa politique du va-tout peut aboutir aussi bien au*

⁷³³ Discours prononcé par T. SCHIEDER à l'occasion de son entrée au rectorat de l'université de Cologne, le 14 novembre 1962.

⁷³⁴ Parmi la littérature encore sous l'influence de la Première Guerre mondiale, un exemple parmi tant d'autres : T. G. MASARYK, *Die Weltrevolution. Errinerungen und Betrachtungen, 1914-1918*, 1925, p. 325 et sq.

succès qu'à l'échec. Mais cette fois, le succès est là : ce qui est obtenu est immense. »⁷³⁵ De tels propos sont attestés d'innombrables fois dans cette année charnière de l'histoire allemande du XIXe siècle. On a l'impression de retrouver les tendances nationales et libérales de l'*intelligentsia* allemande ; Nietzsche ne se différencie pas de beaucoup d'autres. Ce n'est qu'occasionnellement que jaillit le regard si aigu du philosophe de la transvaluation, que ne s'annonce une position vis-à-vis de Bismarck qu'il qualifiera plus tard de « *curiosité ironique* ». « *Bismarck me procure un immense plaisir* », pouvons-nous lire dans une lettre de 1868, « *Quand je lis ses discours, c'est comme si je buvais un vin généreux. Je retiens ma langue pour ne pas l'avaler trop vite et pour en prolonger comme il faut la jouissance* »⁷³⁶.

Cette bonne humeur ne dure pas longtemps. Les années qui suivent, celles du *Gründerzeit*, sont pour Nietzsche celles de ses premiers écrits sur l'Antiquité, des *Considérations Inactuelles*, mais aussi les années où il se lie avec Richard Wagner et où il commence à se détacher de lui. A cette époque qui suit la fondation du *Reich* par Bismarck, Nietzsche avait perdu depuis longtemps son innocence politique et s'était débarrassé de ce qui lui restait de la conception nationale-libérale traditionnelle de l'Etat. Au contact de la philosophie de Schopenhauer, il avait gagné un nouveau comportement vis-à-vis de l'Etat, qu'il décrit dans les travaux préparatoires à *La Naissance de la tragédie* comme « *l'existence olympienne, la génération toujours renouvelée et la formation du génie* », « *qui n'est qu'un outil, un moyen d'aider et de rendre possible tout le reste* »⁷³⁷. Génération et préparation du génie – c'était pourtant là la condition à la culture comme « *l'unité du style artistique dans toute les expressions vivantes d'un peuple* »⁷³⁸. Dans la première *Considération inactuelle*, sur David Friedrich Strauss, le premier thème abordé est le suivant : le nouveau *Reich* ne signifiait pas pour Nietzsche la victoire de la culture allemande, mais elle pouvait plutôt signifier, c'est ce qu'il pensait alors, que la victoire politique pouvait se transformer en une défaite totale, la défaite par l'extirpation du *Geist* allemand au profit du *Reich* allemand⁷³⁹.

Nietzsche fut ainsi l'un des porte-parole de l'opposition intellectuelle au *Reich* naissant, symptôme du fait que la philosophie hégélienne avait perdu de son pouvoir de rayonnement. Ainsi était abandonnée l'unité de la pensée et de l'action politique sur laquelle l'histoire allemande s'était reposée au temps des mouvements pour l'unification : l'art et la philosophie se détournèrent du jeune Etat national et se bâtirent leur propre *Reich*, et seule la science reconnut dans l'Etat national sa patrie⁷⁴⁰. Nietzsche se tient au seuil de cette évolution, mais il n'a jamais été le porte-parole d'un vaste mouvement, il a au contraire avancé dans une solitude toujours plus grande. La rupture avec Wagner qui intervient dans la seconde moitié de la décennie 1870 prend ici une signification décisive : conduire avec Wagner le combat pour le renouvellement de la culture du *Reich* naissant, cela aurait propulsé le philosophe, allié au musicien, à la pointe du *Geist* allemand. Cependant, d'après Nietzsche, Wagner faisait la paix avec le *Reich*, avec le christianisme, avec Bismarck ; il était devenu l'apostat aux yeux du philosophe. Il faut pourtant remarquer que l'attaque contre le *Reich* entamée par Nietzsche dans la première *Considération inactuelle* ne prête pas encore à conséquence, et qu'elle épargne tout d'abord Bismarck. Lorsqu'il s'exprime sur lui, presque uniquement en l'appelant « *l'homme d'Etat* » ou « *le grand homme d'Etat* », c'est d'une manière pour le moins cryptique⁷⁴¹. Dans une version corrigée pendant l'impression de *De l'utilité et des*

⁷³⁵ Lettre à Gersdorff de la fin août 1866.

⁷³⁶ Lettre à Gersdorff du 16 février 1868.

⁷³⁷ CP, 3.

⁷³⁸ DS, 1.

⁷³⁹ *Ibid.*

⁷⁴⁰ Voir ma propre publication, *Das deutsche Kaiserreich von 1871 als Nationalstaat*, 1961, p. 55 et sq.

⁷⁴¹ Ainsi les aphorismes 445, 449 et 453 du huitième chapitre de la première partie d'*Humain, trop humain*, « Coup d'œil sur l'Etat ». Il est hors de doute que le paragraphe 445 parle de Bismarck, et

inconvenients de l'histoire pour la vie, Bismarck est, de manière encore très allusive, exclu du courant que Nietzsche désigne avec le concept percutant de philistinisme de la culture, concept développé à propos de David Strauss : « *Qu'est-ce donc qui, pendant toute une décennie, a tant entravé le gouvernement du premier homme d'Etat d'Allemagne, sinon les idées empruntées et pour ainsi dire volées à la politique partisane de l'étranger ; qu'est-ce donc, sinon ces idées qui bourdonnaient dans les esprits allemands, mais ne répondaient à aucune intuition nationale, sinon ces besoins basés sur des mots et des schémas et non sur des carences vivantes ? Quelle est la véritable cause de ce conflit humiliant et ridiculisé par l'étranger, qui nous oppose nous autres Allemands au génie créateur et artistique qui sera le signe distinctif et l'honneur de notre époque aux yeux de la postérité ? Quoi d'autre que des mots appris et sans substance, que de poussiéreuses toiles d'araignées de concepts historiques, dans lesquels l'Allemand laisse s'empêtrer sa vraie nature profonde, et dans laquelle il boit ensuite le sang de sa propre réalité vivante ? Car c'est justement là ce que veut la "culture" [Bildung] : s'établir dans un cocon conceptuel, établir son existence exsangue et cracher son venin contre tous ceux qui soufflent sur ce cocon et en arrachent régulièrement quelques flocons.* »⁷⁴² Le vieil argument conservateur, déjà utilisé par von Ranke dans les années 30, contre les exigences de la conception occidentale de l'Etat constitutionnel, est ici employé de manière originale pour sa portée générale, à propos de l'opposition entre une *Bildung* vide et formelle et une *Kultur* créatrice ; mais Bismarck lui-même n'est pas encore présenté sous les traits du philistin de la culture, il relève bien plus du « *concept emprunté à la politique étrangère des partis* », sa conception du régime constitutionnel comme le compromis entre le gouvernement et le peuple est présentée dans *Humain, trop humain* comme un principe « *qui a sa raison dans l'histoire* »⁷⁴³. Nietzsche oppose cela au principe démocratique, « *non-historique et arbitraire, quoique logique* » ; peu après vient la phrase lapidaire : « *la démocratie moderne est la forme historique de la décadence de l'Etat* ».

Pour peu que l'on considère ensemble ses rares remarques, Nietzsche a également perçu très justement, historiquement parlant, les caractéristiques du compromis que représente la politique bismarckienne des années 1870, un compromis entre révolution et préservation, entre les forces motrices du conservatisme et celles des libéraux-démocrates. Ces années 70 représentaient aussi cette phase de l'Allemagne bismarckienne où le caractère de compromis de la création étatique avait conduit au paroxysme de l'équilibre de la politique intérieure, à tout le moins entre la tradition prussienne conservatrice et la bourgeoisie nationale-libérale. Par la suite, l'alliance entre ces deux forces est détruite à la fin des années 1870, et dans ce même laps de temps, la transvaluation conduit Nietzsche à rejeter définitivement Bismarck et son *Reich*. Cette simultanéité est certainement un hasard historique, mais elle révèle le comportement de Nietzsche face au *Reich* bismarckien dans

dans le 453, on parle d'un homme d'Etat qui déchaîne les passions publiques pour obtenir les passions contraires, avec comme exemple une interprétation curieuse du *Kulturkampf*, ce qui renvoie évidemment à Bismarck. Il est également à noter que dans *Humain, trop humain*, le nom de Wagner est lui aussi omis, et remplacé par « *l'artiste* » ou « *le génie* ».

⁷⁴² Cités par G. COLLI et M. MONTINARI dans les variantes à UH, 10, note 5.

⁷⁴³ HTH, I, VIII, 450. Les déclarations de Bismarck au sujet du compromis représenté par la forme constitutionnelle de l'Etat sont presque innombrables pendant les années 1860, la première se trouvant dans un discours prononcé à la chambre des représentants prussiens le 27 janvier 1863 (*Gesammelte Werke*, t. 10, p. 154). Sa formulation classique date du 24 janvier 1865 : « *La base du processus constitutionnel est en fin de compte le compromis* » (*Gesammelte Werke*, t. 10, p. 325). Je n'ai trouvé aucune déclaration de ce type datant de l'époque de la rédaction d'*Humain, trop humain* : Bismarck n'a de nouveau des propos semblables qu'en 1882 (discours au *Reichstag du 24 janvier 1882*, *Gesammelte Werke*, t. 12, p. 329). Il est d'ailleurs à remarquer que Nietzsche se rappelle des déclarations de 1866 et 1868, c'est-à-dire de l'époque où il était le plus proche de Bismarck.

son parallélisme caractéristique avec le national-libéralisme bourgeois, dont le jeune Nietzsche s'était autrefois détaché mais dont il restait inconsciemment prisonnier, allant jusqu'à porter de la sympathie à la l'empereur malade Frédéric III⁷⁴⁴.

2. Le Bismarck des années 80 – c'est le créateur d'un système d'alliance européen très fragile, qui maintenait la paix sur le fil du rasoir en utilisant la puissance, et qui cependant était toujours menacé d'être pris entre les puissances qui l'entouraient. Cela nous montre un homme d'Etat qui avait derrière lui l'ascension de la pente abrupte des responsabilités, de la Prusse à l'Allemagne, jusqu'au sommet européen, et dont la « grande politique », dans l'Europe des puissances, relevait bien plus de la tradition continentale que de la future *Weltpolitik*. Il fut l'initiateur d'un tournant dans la politique intérieure, qui s'éloigna toujours plus du libéralisme et de ses idéaux constitutionnels et économiques classiques, proclamant la protection du travail national par les douanes et croyant justifiée une certaine dose de socialisme d'Etat. Il fut l'homme d'Etat qui mit fin au *Kulturkampf* – ce qui parut effrayer Nietzsche au plus haut point –, mais qui poursuivit impitoyablement le combat contre la sociale-démocratie, jusqu'à l'effondrement, convaincu qu'il était que les socialistes devaient être rangés avec les anarchistes et les nihilistes, parmi les ennemis de tout ordre politique. Lui qui, en grand pragmatique de la politique, avait toujours compris la constitution comme le juste ordonnancement des rapports de force effectifs, sembla prêt à la fin de sa carrière à éliminer de la constitution de 1871 ses éléments démocratiques et parlementaires, par le biais d'une réforme visant l'Etat lui-même. L'isolement et la responsabilité du pouvoir avaient fait de Bismarck un homme motivé par la haine élémentaire de ses ennemis, qui se plaçait lui-même exactement au même niveau que ses réalisations, un titan ne se dominant qu'à grand-peine, qui aurait pu entrer dans l'histoire aussi bien comme le plus grand rebelle que comme le plus grand serviteur qu'ait connu la monarchie. Lui, le protecteur de la monarchie, pouvait parler du monarque avec le plus grand dédain, mais lorsque le jeune Kaiser le renvoya, il se plia à l'ordre.

Que perçut le Nietzsche des années 80 des changements survenus chez l'homme d'Etat, lui qui avait révélé bien longtemps auparavant les contradictions internes de la création du *Reich*⁷⁴⁵? Entre temps, il s'était enfoncé toujours plus profondément dans sa philosophie, et il se voyait au travers de la transmutation radicale de toutes les valeurs, abandonné dans une solitude complète, qui annonçait la folie. Les contours d'une grande philosophie s'étaient révélés pour la première fois dans Zarathoustra, mais ses éléments positifs, comme la

⁷⁴⁴ Voir la lettre de Nietzsche à sa mère et à sa sœur du 5 mars 1888.

⁷⁴⁵ Le nombre croissant d'occurrences du nom de Bismarck dans les années 1880, dont la plupart n'est pas publiée et se trouve désormais dans le *Nachlaß*, donne à penser que l'intérêt de Nietzsche pour Bismarck est encore plus grand qu'auparavant. La correspondance avec sa mère en témoigne indiscutablement, comme le montre cette lettre de janvier 1885 : « L'évocation des "Discours de Bismarck" arrive à point nommé pour satisfaire un souhait dont j'ai parlé à Lanzky tout l'hiver. En effet, Bismarck se laisse aller lorsqu'il est au parlement et met en avant les sujets les plus personnels, comme Goethe face à Eckermann. C'est la première fois qu'un homme d'Etat a besoin d'un parlement pour parler de tout ce qu'il a sur le cœur. Il est clair qu'il ne peut pas le faire devant sa femme. Finalement, je l'envie d'avoir un tel parlement. » Il y a également cette autre lettre de janvier 1885 : « Au sujet de mon anniversaire, nous sommes d'accord : la suite de Bismarck, mais pas pour l'instant ! plutôt, s'il vous plaît°, pour le 15 octobre... » Il est impossible d'être certain au sujet de ces lettres sans avoir celles de la mère de Nietzsche ; il est pourtant probable qu'elle doivent lui offrir la *Collection des discours* [de Bismarck] depuis 1947, dont les tomes paraissaient successivement dans la collection Spemann, les deux premiers ayant justement paru en 1885. L'interprétation que donne Nietzsche des discours de Bismarck au *Reichstag* révèle une profondeur psychologique étonnante, et rappelle les propos de Disraeli au sujet de Bismarck, au moment du congrès de Berlin : « J'écoutais attentivement ses monologues rabelaisiens... », « Il parle comme Montaigne écrit. » (cité par Erich Eyck, *Bismarck, Leben und Werk*, t. 3, 1944, p. 273).

doctrine du surhomme ou de l'Éternel retour, semblent historiquement relégués derrière une crise de conscience incroyablement aigue, qui aboutit à ces mots, être « *le premier nihiliste parfait d'Europe* » : « *Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux siècles à venir. Je décris ce qui va venir, ce qui ne saurait plus venir autrement : la montée du nihilisme. Cette page d'histoire peut être contée dès maintenant : car, dans le cas présent, la nécessité elle-même est à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par la voix de cent signes et présages, cette fatalité s'annonce partout ; pour entendre cette musique de l'avenir, toutes les oreilles sont déjà tendues. Notre civilisation européenne toute entière s'agite depuis longtemps sous une pression qui va jusqu'à la torture, une angoisse qui grandit de dix ans en dix ans, comme si elle voulait provoquer une catastrophe : inquiète, violente, emportée, semblable à un fleuve qui veut arriver au terme de son cours, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir.* »⁷⁴⁶ Les fragments posthumes, qu'ils soient organisés ou non dans *La Volonté de puissance*⁷⁴⁷, sont des perpétuelles variations sur le thème puissant du nihilisme, et tout ce que le Nietzsche des années 1880 a dit de Bismarck et de son *Reich* y reste circonscrit. A ce propos, on doit garder à l'esprit que Nietzsche mettait dans le concept de nihilisme un double sens dialectique, qui intègre le déclin des valeurs occidentales, comme la morale ou le christianisme, mais aussi ces valeurs elles-mêmes : « *on choisit, en croyant choisir des remèdes, ce qui hâte l'épuisement – c'est là qu'il faut ranger le christianisme : pour nommer le cas le plus grave d'instinct qui se trompe ; c'est là qu'il faut ranger le progrès* »⁷⁴⁸. Puis Nietzsche dit : « *La malédiction n'est pas que l'on corrompe l'homme, mais bien qu'on le dorlote et le moralise.* »⁷⁴⁹ « *Les valeurs en elles-mêmes, séparées par idéalisme, qui sont asservies et guidées au détriment du comportement, se retournent contre le comportement et le jugent [...] C'est ainsi que le nihilisme s'installe : on n'a gardé que les valeurs pour se guider – et rien d'autre !* »⁷⁵⁰

Cette extension du concept de nihilisme aux valeurs elles-mêmes, prises dans le tourbillon de la négation, fonde l'approche radicale de la philosophie nietzschéenne, en fait de la « *dynamite* »⁷⁵¹, comme le philosophe le disait lui-même. Il semble que plus aucun pont ne puisse relier cela avec les conceptions de l'homme d'Etat, lui qui renvoyait les crises de son temps aux ordures, à l'hérésie des valeurs traditionnelles. Lorsque Bismarck parle de nihilistes, il pense presque toujours aux anarchistes russes, qui, depuis *Pères et fils* de Tourgueniev, étaient couramment considérés comme une secte « *qui semblait avoir fait de l'assassinat en général, et de l'assassinat politique en particulier le but de son existence, un but pour lequel elle était prête à se sacrifier* »⁷⁵², selon les propres mots de Bismarck ! Mais le sujet n'est pas encore épuisé : lorsque Bismarck va chercher l'origine du problème du nihilisme, il se dessine une convergence manifeste entre l'homme d'Etat conservateur et le philosophe radical. Dans son grand discours du 9 mai 1884, Bismarck parle des nihilistes comme d'un « *prolétariat de bacheliers à demi instruits, issu du surplus que produit l'érudition des gymnases par rapport à la vie bourgeoise, qui ne peut plus assimiler ce*

⁷⁴⁶ VP, 1 [T. Schieder cite la version de *La Volonté de puissance* publiée dans la *Musarion-Ausgabe*].

⁷⁴⁷ Les questions soulevées par Karl Schlechta quant à l'authenticité de l'édition posthume de *La Volonté de puissance* ne sauraient être abordées ici.

⁷⁴⁸ VP, 44.

⁷⁴⁹ VP, 98.

⁷⁵⁰ VP, 37.

⁷⁵¹ EH, IV, 1.

⁷⁵² Cité dans F. HOFMANN, *Fürst Bismarck 1890-1918*, t. 1, 1922, p. 143. A ce sujet, il est également intéressant de remarquer que Nietzsche reprenne à son compte une expression utilisée par Bismarck en 1862, en lui donnant un aspect positif, celle d' « *existence catilinaire* » : « *Presque tout génie connaît, comme une phase de son développement, "l'existence catilinaire", sentiment de haine, de vengeance et de révolte contre tout ce qui est déjà, contre tout ce qui ne devient plus... Catilina – la forme préexistante de tout César* », CI, IX, 45.

surplus »⁷⁵³. Puis vient la phrase qui dit que le nihilisme russe représente un dérèglement climatique du progrès plutôt que du socialisme. Cette phrase avait, comme tous les prétextes généraux employés par Bismarck, un sens tactique et polémique dans son exposé, destiné à l'aile gauche des libéraux ; mais elle révèle une hostilité partagée avec Nietzsche envers les libéraux, envers Rousseau, envers le « *produit du dépérissement de la société* »⁷⁵⁴, ainsi que Nietzsche l'avait appelé une fois.

Cette hostilité commune se manifestait aussi à l'encontre des socialistes, même si les motifs étaient alors très différents : pour Nietzsche l'idéal socialiste n'était « *rien d'autre qu'une interprétation doublement erronée de l'idéal moral chrétien* »⁷⁵⁵, et le socialisme « *en fin de compte la tyrannie organisée des plus insignifiants et plus stupides, c'est-à-dire d'hommes superficiels, jaloux, et aux trois-quarts acteurs* »⁷⁵⁶ ; pour Bismarck il s'agissait encore et toujours de « *l'évangile de la négation* »⁷⁵⁷, une force de destruction incapable de bâtir quoi que ce soit. Tous deux redoutaient unanimement l'immense danger d'un Etat dirigiste socialiste : ainsi Nietzsche parlait de « *l'Etat nec plus ultra des socialistes* »⁷⁵⁸, qu'il haïssait déjà dans l'Etat contemporain, et Bismarck du « *pénitencier socialiste* »⁷⁵⁹, dans lequel les orateurs, les gardiens, et les plus impitoyables tyrans se sentiraient comme chez eux. La parenté de langage est presque stupéfiante, tout comme dans le vif souvenir qu'ils gardent tous deux du fameux discours d'August Bebel en mai 1871, où ce dernier décrit l'insurrection de la Commune de Paris comme un combat d'avant-garde et donne l'impression d'être certain que pour l'Europe, les plus grands événements sont encore à venir. Nietzsche fait une variation sur ce thème en parlant d'une « *légère indigestion* » par rapport à ce qui se prépare⁷⁶⁰, tandis que Bismarck parle en 1878 du « *rayon de soleil* » qui traverse ce discours : « *à compter de cet instant, j'ai reconnu dans la sociale-démocratie une ennemie contre laquelle l'Etat et la société se trouvaient en état de légitime défense* »⁷⁶¹. Il est d'autant plus frappant que Nietzsche n'évoque jamais la politique bismarckienne des lois anti-socialistes ; les considérait-il comme inefficaces, ou motivées par des arrière-pensées qu'il n'approuvait pas ? Plus l'isolement du philosophe fut grand, plus la véritable forme des événements et des acteurs de l'histoire s'éloigna de lui, n'étant plus éclairée que par quelques éclairs fulgurants. Ce qu'il percevait du monde extérieur se structurait autour de sa philosophie de la transvaluation de toutes les valeurs. Quand Bismarck met fin au *Kulturkampf*, il lui semble qu'il s'agit d'un rapprochement de Rome, dans le prolongement du dernier Wagner et de ses partisans⁷⁶², et le chancelier est de plus en plus identifié aux errements de l'Empire, au caractère allemand par excellence, dans toute son étroitesse, caractère qu'il corrompt ; mais dans le même temps, il reste la grande exception à la règle allemande. Le demi-jour dans lequel sont plongés tous les allemands ne montre plus que Bismarck, que Nietzsche évoque encore et toujours dans les notes de ses dernières années. Il croit le saisir, et pourtant il se dérobe toujours à lui, il veut le réclamer pour son univers, et il est toujours déçu. Nietzsche aboutit donc à cette phrase : « [...] *combien y en aurait-il qui aimeraient, de tout cœur, être d'accord avec Bismarck, à condition qu'il fût d'accord avec lui-même ou qu'il prît du moins l'air de l'être dorénavant !* »⁷⁶³

⁷⁵³ *Gesammelte Werke*, t. 12, p. 447.

⁷⁵⁴ VP, 53.

⁷⁵⁵ VP, 340.

⁷⁵⁶ VP, 325.

⁷⁵⁷ Discours au *Reichstag* du 9 octobre 1878, *Gesammelte Werke*, t. 12, p. 5.

⁷⁵⁸ Voir HTH, I, VIII, 473.

⁷⁵⁹ Discours du 17 septembre 1878, *Gesammelte Werke*, t. 11, p. 607.

⁷⁶⁰ VP, 125.

⁷⁶¹ *Gesammelte Werke*, t. 11, p. 611.

⁷⁶² Voir par exemple la lettre à Malvida von Meysenburg du 24 septembre 1886.

⁷⁶³ A, III, 167

Le Bismarck nietzschéen se trouve – je le répète – dans un triple rapport au caractère allemand ; il est la grande exception à la règle ; il le corrompt ; il a les mêmes faiblesses. Ces trois appréciations se suivent, sinon dans la causalité, du moins chronologiquement : c'est-à-dire que les appréciations négatives se renforcent dans la durée. Lorsque Nietzsche associe positivement Bismarck au caractère allemand, il s'agit au fond d'identification avec les vertus proprement allemandes. Ainsi apparaissent côte à côte Händel, Leibniz, Goethe, et Bismarck en tant qu'ils sont « *caractéristiques de la forte espèce allemande. Vivant sans scrupules au sein des contradictions, plein de souple puissance qui se garde des convictions et des doctrines en se servant des unes contre les autres, et se réserve à soi-même la liberté* »⁷⁶⁴. C'est la même chose que Nietzsche décrit ailleurs comme « *un scepticisme viril et intrépide* » qui, « *sous les espèces d'un fédéricanisme prolongé et poussé à son plus haut degré de spiritualisation* »⁷⁶⁵, aurait placé l'Europe sous le joug de l'esprit allemand et de sa méfiance historique et critique.

D'un autre côté, il est désormais beaucoup plus clair que Bismarck n'est pas un allemand typique⁷⁶⁶. Son machiavélisme qui se donne bonne conscience, sa soi-disant « *Realpolitik* », est bien plutôt une exception à l'esprit de la race⁷⁶⁷, qui ne diffère pas de l'esprit agile de l'homme d'Etat, « *au service de violents instincts fondamentaux, et pour cela dépourvu de principes fondamentaux* »⁷⁶⁸, ainsi que Nietzsche l'a formulé, avec une sûreté de jugement oraculaire. Finalement, le grand homme d'Etat est également, en même temps que tout cela, celui qui corrompt l'être allemand, et son époque est stigmatisée, avec des mots un peu crus, comme « *l'aire de la crétinisation allemande* »⁷⁶⁹ : « *Supposez qu'un [...] homme d'Etat excite les passions et les convoitises endormies de son peuple, qu'il lui reproche sa timidité native et le plaisir qu'il avait jusqu'ici de se tenir à l'écart, qu'il lui fasse un crime d'aimer les choses étrangères et l'infini qu'il porte secrètement en lui, – supposez qu'il ravale les penchants les plus intimes de ce peuple, lui retourne la conscience, rende son esprit étroit et son goût "national", dites-moi, un homme d'Etat qui ferait tout cela, et que son peuple devrait expier jusque dans l'avenir le plus lointain, – à condition qu'il ait un avenir, – un tel homme d'Etat serait-il grand ?* »⁷⁷⁰

L'image de Bismarck chez le dernier Nietzsche est chargée d'une tension immense, qui naît du sentiment de provocation continuelle que le philosophe a dû ressentir, et qui a éveillé sa « *curiosité ironique* »⁷⁷¹. Toutes les tendances de la critique passionnée de Bismarck se trouvent en lui, ceux qu'il enthousiasme et ceux qui le haïssent, à l'exception des admirateurs nationalistes du chancelier : on trouve réunis les éléments d'un prussianisme spirituel, l'absence de principes ou d'idéologie de l'homme d'Etat Bismarck, tels que les conservateurs de l'école bismarckienne le célèbrent encore aujourd'hui ; la critique de Bismarck du cercle libéral frondeur réuni autour du baron de Roggenbach, le sarcasme

⁷⁶⁴ VP, 884.

⁷⁶⁵ PBM, VI, 209.

⁷⁶⁶ FP, VII, été-automne 1884, 26 [457] [T. Schieder cite la Musarion Ausgabe ; nous n'avons conservé ses références que lorsqu'il nous a été impossible de retrouver le fragment correspondant dans l'édition Colli-Montinari].

⁷⁶⁷ GS, V, 357.

⁷⁶⁸ A, III, 167.

⁷⁶⁹ FP, VIII, hiver 1885, 2 [198]. Voir également : « En contemplant une robe de chambre.

Si jamais, malgré ses dehors négligés,

L'Allemand est parvenu au bon sens,

Hélas, les temps ont bien changé !

Engoncé dans des costumes stricts

Il a abandonné à son tailleur,

A Bismarck – son bon sens ! », FP, VII, automne 1884, 28 [47].

⁷⁷⁰ PBM, VIII, 241.

⁷⁷¹ FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 2 [10].

haineux de la correspondance entre les pères du marxisme, Marx et Engels, la condamnation de l'état petit-allemand et libéral, telle qu'elle se trouve exprimée, de la hauteur d'une politique européo-universaliste, chez Constantin Franz. Tous ces opposants à Bismarck sont d'accord avec Nietzsche sur un point : ils reprochent l'irréflexion d'une politique à court terme, d'une politique « *à la vue courte et à la main leste* », « *une politique de l'intermède* »⁷⁷², selon l'expression de Nietzsche. Un tel reproche pourrait être fait de tout temps par les esprits prévoyants envers le traitement immédiat des affaires politiques ; dans le cas de Bismarck il fut exprimé particulièrement violemment, puisque tous les représentants des mouvements théoriques qui le suivirent n'envisagèrent plus l'Etat comme une institution naturelle et d'origine divine, ce qui était encore le cas de Bismarck, mais l'abandonnèrent au profit d'idées situées au-dessus ou au-delà de l'Etat. Ici, Nietzsche fait partie d'un vaste front, en dépit de la solitude dans laquelle il parlait et écrivait.

Ceci peut nous conduire à un point crucial de la relation de Nietzsche à Bismarck : à ce que Nietzsche mettait sous le terme de « grande politique ». Le philosophe emprunte ce mot à la langue politique de son époque, avec une pointe de mépris et d'ironie, et il se l'approprie en parlant de « *Grande politique* » – il s'agit tout d'abord de la politique de force, celle du fer et du sang, à qui doivent être sacrifiées « *toutes les plantes et herbes plus nobles, plus tendres, plus intellectuelles* »⁷⁷³ de la nation, sa culture, son esprit ; « *une politique qui rend l'esprit allemand stérile, puisqu'elle le rend vaniteux, et qui est de plus une petite politique* »⁷⁷⁴ ; puis c'est « *cette maladie, cette déraison, la plus contraire à la civilisation qui soit* »⁷⁷⁵, le nationalisme, qui sépare, qui barricade les peuples d'Europe comme s'ils étaient en quarantaine, et prolonge à l'infini le morcellement étatique. En vérité, le grand homme d'Etat allemand mène une petite politique de rustrerie patriotique et de folie nationaliste, il est l'un des Allemands qui retarde la grande marche de la civilisation européenne⁷⁷⁶.

Plus tard, le concept de « *Grande politique* » évolue chez le philosophe, suivant un processus de renversement constant du sens : désormais, lorsqu'il parle de grande politique sans la moindre ironie dans son discours, il pense à l'union de l'Europe sous la férule d'une nouvelle caste dominante, « *pour enfin mettre un terme à la comédie, qui n'a que trop duré, de sa division en petits Etats et de ses velléités divergentes, dynastiques ou démocratiques. Le temps de la petite politique est passé : le siècle prochain déjà amènera la lutte pour la domination universelle – l'obligation d'une grande politique.* »⁷⁷⁷ Nietzsche voit naître cette obligation – et en cela il fut réellement un prophète politique – de l'augmentation de la menace russe, afin « *que l'Europe doive se résoudre à devenir elle aussi menaçante et [...] à se forger une volonté unique* »⁷⁷⁸. La Russie est pour lui le plus grand défi de l'Europe, le pays où « *la force de vouloir est depuis longtemps en réserve et emmagasinée, et la volonté y attend de manière redoutable – sans savoir encore si ce sera pour affirmer ou pour nier – de se libérer* »⁷⁷⁹.

Ce n'était pas le problème du philosophe que de donner un contenu politique concret à sa vision d'une Europe de la grande politique régnant sur le monde⁷⁸⁰, cette vision était en tant que telle le produit d'une imagination hors du commun, même si Nietzsche n'était pas seul à mener de telles réflexions : durant les mêmes années, Constantin Franz emploie un vocabulaire très semblable pour son concept de « *Weltpolitik* ». Mais Nietzsche a poursuivi

⁷⁷² PBM, VIII, 256.

⁷⁷³ HTH, I, VIII, 481.

⁷⁷⁴ GS, V, 377.

⁷⁷⁵ EH, III, CW, 2.

⁷⁷⁶ FP, VII, printemps 1884, 25 [115].

⁷⁷⁷ PBM, VI, 208.

⁷⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁷⁹ *Ibid.*

⁷⁸⁰ GS, V, 362.

ses réflexions sur la grande politique dans une direction déterminée par l'interprétation apocalyptique de soi d'*Ecce Homo*. Dans le passage où il se décrit comme de la dynamite, comme l'homme de la fatalité, se trouvent ces phrases : « *Car, lorsque la vérité entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous aurons des ébranlements comme il n'y en eût jamais, une convulsion de tremblements de terre, un déplacement de montagnes et de vallées, tel que l'on n'en a jamais rêvé de pareils. L'idée de politique sera alors complètement intégrée à la lutte des esprits. Toutes les combinaisons de puissances de la vieille société auront sauté en l'air – car elles sont toutes assises sur un mensonge. Il y aura des guerres comme il n'y en eut jamais sur la terre. C'est seulement à partir de moi qu'il y a dans le monde une grande politique.* »⁷⁸¹ On ne doit rapporter ces mots qu'à Nietzsche lui-même, à sa conception hybride du destin, à sa prétention d'avoir détruit le mensonge des anciennes valeurs et de les avoir remplacées par de nouvelles, au concept central de sa dernière philosophie, qui voulait que l'humanité se trouve face à la nécessité de traverser le nihilisme, mais qu'elle ait déjà, en lui, parcouru la moitié du chemin. Pourtant, nous entendons quelque chose d'autre, quelque chose qui en dit plus long que Nietzsche lui-même : la prédiction que toute politique se métamorphoserait en guerre des esprits, en guerre des idées, dont le pouvoir ne serait plus l'unique but.

3. Tout cela s'éloignait de plus en plus de Bismarck ; son nom n'apparaît pas dans ces spéculations au sujet de la politique d'après-demain ; les « *hommes qui préparent* », ceux qui ouvrent la voie à une époque plus élevée, qui introduisent l'héroïsme dans la connaissance et font la guerre pour l'amour de la pensée et de ses conséquences⁷⁸², Nietzsche n'en connaît au fond qu'un seul exemple : Napoléon, la « *synthèse d'inhumain et de surhumain* », « *lui qui voulait [...] l'Europe unie pour qu'elle fut la maîtresse du monde* »⁷⁸³, l'homme à qui l'on doit « *presque tous les espoirs les plus audacieux de ce siècle* »⁷⁸⁴. Napoléon est la préfiguration des « *maîtres de la terre à venir* » qui élèvent, contre la bête du troupeau et sa morale, la nouvelle morale des forts. De telles conceptions apparaissent à la fin du siècle, pendant la crise européenne de l'Etat national et bourgeois, sous diverses formes : chez Gobineau, dans l'idéologie populaire qui dérive de Darwin, chez Houston Stewart Chamberlain. Chez Nietzsche, il s'agit encore presque d'un jeu avec des idées irréelles, qui fait l'effet d'une image du futur aux contours troubles, comme demeurée inachevée, qui fut entre temps complétée par une main brutale, et se révèle désormais à nos yeux sous ses aspects les plus effrayants.

Bismarck est à l'inverse, pour parler comme Nietzsche, un homme « *d'avant-hier* ». En effet, tout comme nombre de laudateurs ou de contempteurs du fondateur du *Reich*, le philosophe a parfaitement perçu la dimension européenne de la politique bismarckienne, mais même cela est très différent – historiquement et traditionnellement – de la vision de l'avenir du dernier Nietzsche. L'Europe de Bismarck est une Europe des puissances, sans autre moyen de cohésion que les coalitions traditionnelles, une Europe des systèmes d'alliances où les rapports de forces évoluent constamment, sans personne pour la contraindre à l'unité : Bismarck rejette explicitement la « *voie napoléonienne* » où il s'engagerait en voulant simplement devenir l'« *arbitre* », ou même le maître d'école de l'Europe⁷⁸⁵. Si Bismarck avait eu connaissance des fantasmes de Nietzsche au sujet de l'avenir de l'Europe, il les aurait certainement rangés avec les « *idées de professeur* » dont il se moquait tant. Pourtant, à l'exemple de la référence à la menace représentée par la Russie, qui devait conduire à l'union du reste de l'Europe, il y avait là bien des choses

⁷⁸¹ EH, IV, 1.

⁷⁸² GS, IV, 283.

⁷⁸³ GS, V, 362.

⁷⁸⁴ VP, 27.

⁷⁸⁵ Discours au Reichstag, 19 février 1878, *Gesammelte Werke*, t. 11, p. 527.

susceptibles de lui rappeler les arguments des cercles libéraux, tels ceux employés lors de la crise de la guerre préventive de 1887 et qu'il avait discutés dans ses discours au *Reichstag* sur la politique extérieure des 11 et 13 novembre 1887⁷⁸⁶. Aux heures les plus dangereuses que connut le *Reich* durant toute l'ère bismarckienne, face à une double menace provenant de l'Est et de l'Ouest, il tint la paix pour le bien suprême et chercha une nouvelle fois, par ce que l'on appela le traité de réassurance, à dédommager la Russie. C'était le moment où Nietzsche commençait à travailler à *La Volonté de puissance*, et la simultanéité de ces deux processus, l'un vers l'extérieur et l'autre vers l'intérieur, est presque effrayante. Tandis que le philosophe s'apprête à raconter « *l'histoire des deux siècles à venir* » et à décrire le triomphe du nihilisme, l'homme d'Etat conservateur mène un dernier combat pour la paix et la stabilité de l'Europe des puissances, et doit recourir aux manœuvres les plus hasardeuses face à une situation diplomatique pourrissante. Ses pensées n'étaient tournées que vers une seule chose, empêcher les incidents entre les puissances et le déclenchement d'une guerre ouverte. En ce sens, il avait le dessous par rapport au philosophe, qui découvrait des racines bien plus profondes à la crise, racines qui ne cessaient de croître, indépendamment de la guerre ou de la paix. Leurs dernières intentions n'étaient pas dans le même camp : Bismarck voulait protéger et préserver tout ce que le siècle passé lui avait imposé, les forces organisatrices de l'Etat monarchique et la société bourgeoise et féodale. Nietzsche voyait le déclin de toute autorité si avancé que, pour lui, seul la traversée de la crise la plus aiguë pouvait permettre la guérison : le nihilisme devait à la fois causer sa propre perte et conduire à de nouvelles valeurs.

A ce stade ultime de sa pensée, peu avant son effondrement, il n'y avait plus de pont reliant Nietzsche à Bismarck. Les débuts du jeune Nietzsche qui, comme toute la bourgeoisie nationale-libérale, avait salué la politique allemande intrépide et audacieuse du ministre prussien, étaient désormais bien loin ; la réserve vis-à-vis du Bismarck des années 70 avait également été abandonnée, lui qui bénéficiait encore de l'approbation de Nietzsche au sujet du *Kulturkampf*. Les limites posées par la platitude du chancelier et sa petite politique avaient fait de lui l'ennemi mortel, malgré quelques brèves mises en lumière du personnage de Bismarck, et des manifestations de sympathie paradoxales. Nietzsche voyait Bismarck comme un spectre au milieu du crépuscule des esprits.

Dans les premiers jours de décembre 1888, Nietzsche écrit à son August Strindberg à propos d'*Ecce Homo* : « *Pour me garantir des brutalités allemandes ("confiscation") j'enverrai les premiers exemplaires au prince Bismarck et au jeune empereur avant la publication, avec une déclaration de guerre écrite : à cela les militaires ne peuvent pas répondre par des mesures de police* »⁷⁸⁷. Dans les derniers jours de l'année 1888, l'idée d'une déclaration de guerre prend de l'ampleur dans une lettre à Franz Overbeck : « *Je travaille seul à un promemoria destiné aux cours européennes, afin de fonder une ligue anti-allemande. Je vais "enserrer l'empire dans un corset de fer" et provoquer contre lui une guerre désespérée. Je n'aurais pas les mains libres avant d'y tenir le jeune empereur et ses acolytes.* »⁷⁸⁸ Et même lorsque la folie fut totalement déclarée, le nom de Bismarck fait partie de ceux que Nietzsche désigne comme ses ultimes ennemis⁷⁸⁹.

Il serait trop facile de se contenter d'une interprétation psychologique ou même psychiatrique de ces apostrophes. Elles mettent un point final au long combat spirituel dans lequel Nietzsche mettait constamment à l'épreuve son attitude vis-à-vis de Bismarck, du *Reich* et du caractère allemand. Ce que cela a pu signifier aux différents stades de la vie du

⁷⁸⁶ *Gesammelte Werke*, t. 13, p. 207 et sq., p. 245 et sq. Pour une approche complète de la question, Karl-Ernst JEISMANN, *Das Problem des Präventivkriegs im europäischen Staatensystem mit besonderem Blick auf die Bismarck-Zeit*, 1957, en particulier p. 131 et sq.

⁷⁸⁷ Lettre à Strindberg du 7 décembre 1888.

⁷⁸⁸ Lettre à Overbeck de fin décembre 1888.

⁷⁸⁹ Lettre à Burckhardt du 6 janvier 1889.

philosophe, l'origine de cette relation amour-haine, c'est ce que nous avons essayé de présenter. Il nous reste encore à savoir si nous pouvons parvenir à une interprétation qui révèle davantage de choses au sujet de Nietzsche. La déclaration de guerre du philosophe Nietzsche à l'encontre de Bismarck, du *Reich*, celle qui fut d'abord exprimée dans la première *Considération inactuelle* et fut maintenue jusqu'au jour de la folie, est-elle une déclaration de guerre de la philosophie dans son ensemble ? Dans un livre passionnant mais dérangent de 1930, « Les ennemis de Bismarck », Otto Westphal fit de Nietzsche le chef de file d'une opposition esthétique à l'empire, qui, dans son opposition absolue à l'Etat, voyait l'institution privée de dignité politique et l'homme d'Etat d'aspirations artistiques. Il aurait ainsi prêté son concours à une opposition de gauche à l'Etat. Helmuth Plessner se rapproche beaucoup des problématiques contemporaines dans son ouvrage paru en 1935, *La nation retardée*, en plaçant Nietzsche aux côtés de Marx et de Kierkegaard. Avec les trois formes de radicalisme dont ils furent à l'origine, le socialisme révolutionnaire, la théologie dialectique, le fascisme et le décisionisme exigeant une mise en œuvre immédiate, la destruction de la philosophie en tant qu'instance et sa capitulation devant la politique était réalisée. Ces interprétations de la position de Nietzsche au sujet de l'empire bismarckien à peine abandonnées, aussi bien dans le sens des idées politiques que des positions philosophiques fondamentales, le même phénomène se reproduit à une bien plus grande échelle dans les interprétations contraires d'Alfred Bäumler et de Georg Lukács. Pour Bäumler, deux ans avant la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, il est manifeste que l'histoire du *Reich* est l'histoire de la défaite spirituelle de Bismarck. « *Sous les yeux écarquillés de l'autre grand réaliste – c'est-à-dire Nietzsche – se déroula ce processus : le bourgeois° commerçant devint le maître au-dessus de l'homme d'Etat, le libéralisme et les romantiques firent alternativement la politique – avant tout, on faisait des affaires. L'empire était florissant, mais ses fleurs n'étaient qu'apparence, et la philosophie qui l'accompagnait n'était qu'une apparence. La guerre mondiale fit s'effondrer le pompeux édifice romantico-libéral.* »⁷⁹⁰

Finalement, Georg Lukács donne à Nietzsche, dans l'histoire la philosophie irrationaliste allemande, le rôle de fondateur d'un « irrationalisme impérialiste ». Nietzsche aurait mené une critique de droite de l'empire bismarckien, au nom et avec le pressentiment de la croissance future du capitalisme monopolistique, avec le fond et la forme d'une philosophie de la réaction déterminée, dont le soutien à Bismarck n'aurait pas été exprimé assez clairement, mais à laquelle Nietzsche avait fait prendre des attitudes révolutionnaires⁷⁹¹.

Toutes ces interprétations décrivent avant tout une relation perturbée entre l'Etat national allemand et les forces du *Geist* et de la *Kultur*, quelle que soit la forme sous laquelle elles le présentent. Sur ce point, Nietzsche était bien plus qu'un cas personnel, il était un symptôme : l'Etat national avait été pour les Allemands, presque comme pour les Italiens, mais tout autrement qu'en France ou en Angleterre, le résultat d'intenses efforts politiques et spirituels. Son caractère forcé, comme les tensions internes continuellement palpables, ne sont que le contrecoup de ces efforts. Les classiques et des romantiques allemands ont empêché l'Etat national à peine créé de conserver la culture esthétique-philosophique de l'idéalisme allemand, dont il n'est finalement resté qu'une coquille pragmatique-scientifique⁷⁹².

Si Bismarck lui-même restait lié, par son intellectualité propre, son génie de la langue, sa culture personnelle, au vieil esprit allemand, sa personnalité se révéla bien plus proche des savants que des artistes ; les mouvements scientifiques de l'époque, comme par exemple le positivisme juridique, ne se contentaient pas de suivre superficiellement son action, alors

⁷⁹⁰ Alfred BÄUMLER, *Nietzsche der Philosoph und Politiker*, 1931, p. 135.

⁷⁹¹ György LUKÁCS, „Der deutsche Faschismus und Nietzsche“, MEHRING-LUKÁCS, *Friedrich Nietzsche. Philosoph*, 1957, p. 92 ; György LUKÁCS, *Die Zerstörung der Vernunft*, 1954, p. 268 et sq.

⁷⁹² Voir à ce sujet : T. SCHIEDER, *Das deutsche Kaiserreich von 1871 als Nationalstaat*, 1961.

que le fondateur et son empire se trouvaient très éloignés de l'art de l'époque, ou adoptaient dans certains cas, comme par exemple celui de Richard Wagner, un comportement problématique. Nietzsche avait compris cette situation avec une grande acuité dès le premier stade de sa critique du *Reich*, dans la première *Considération inactuelle* : il avait perçu le danger d'une séparation entre le style politique et le style culturel, et proclamait l'unité des deux, lui pour qui la prérogative régaliennne de culture était une évidence. Si on peut alors encore parler d'opposition esthétique, le concept ne se justifie plus complètement à mesure que la pensée de Nietzsche progresse. Bien qu'effectivement, Nietzsche se représente toujours la culture élevée à un rang supérieur, un art qui doit être sans prix, sa conception de l'art est de plus en plus masquée par sa conception de la vie, sa philosophie de la culture devient une philosophie de la vie, où la volonté de puissance prend la place de concept central⁷⁹³. L'antagonisme entre la culture et l'Etat est ainsi préservé sur un plan terminologique : c'est-à-dire que la crise générale du nihilisme ne proviendra pas de la trahison du *Geist* par l'Etat, ou de « *l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'empire allemand* », mais la décadence^o est elle-même comprise en tant que processus psychologique global : « *ce qu'on a vu jusqu'à présent comme les causes, en sont les conséquences* »⁷⁹⁴. Le *Reich* ne pouvait donc plus être décrit comme cause, et devient une conséquence de la décadence⁷⁹⁵, faute de quoi il aurait semblé naïf et superflu de s'y opposer. Dans son ultime désespoir, Nietzsche se contraignait à ne pas le remarquer, à traiter par le mépris : « *Il me paraît même utile qu'il y ait quelques Allemands qui soient restés indifférents à l'E<mpire> a<llemand> : pas même en spectateurs, mais en hommes qui détournent le regard. Vers où regardent-ils ? Il est des choses plus importantes, au prix desquelles ces questions ne sont que questions de façade : par ex. la montée croissante de l'homme démocratique et ce qu'elle entraîne : la crétinisation de l'Europe et l'amointrissement de l'homme européen.* »⁷⁹⁶

Il s'agissait au fond de contourner un problème jamais résolu. En dernière analyse, Nietzsche ne parvenait pas à intégrer Bismarck et son *Reich* à son concept de nihilisme triomphant. L'engagement profond dans une lutte extrême contre Bismarck restait toujours caché. Bismarck aurait pu être l'un des plus forts, Nietzsche l'avait cru assez fort pour faire triompher les valeurs portées par l' « âge tragique » du nihilisme ultime⁷⁹⁷. Il s'était dit de lui : « *Ce sont les mêmes raisons qui causent l'appauvrissement de l'homme et qui ramènent les plus forts et les plus rares à la grandeur.* »⁷⁹⁸ Mais Bismarck restait platement limité : la politique qu'il menait, « *paix et laisser-faire* » était « *tout sauf une politique* » pour laquelle le philosophe avait du respect. « *Dominer, et conduire à la victoire la plus haute pensée – la seule chose qui pourrait m'intéresser à l'Allemagne.* »⁷⁹⁹

De telles phrases prouvent que l'image de Bismarck que se faisait Nietzsche en dit bien plus long sur Nietzsche que sur Bismarck : cela peut se rapporter au fait que les monologues du philosophe au sujet de Bismarck soient restés, à tout le moins jusqu'à leur publication posthume, totalement inefficaces. La grande rencontre représentant l'époque, celle de la philosophie et de la politique, de l'esprit et de l'Etat, que le dernier Nietzsche, avant sa catastrophe personnelle, avait voulu mener à bien, comme un acte désespéré, cette rencontre n'a pas eu lieu. L'influence de Nietzsche sur l'opposition à Bismarck, au temps de l'empire et plus tard, fut donc nulle ou presque : l'idéalisme libéral de droite lui reste

⁷⁹³ Voir à ce sujet : H. M. KLINKENBERG, „Der Kulturbegriff Nietzsches“, *Historische Forschungen und Probleme, Festschrift für Peter Rassow*, 1961, p. 313 et sq.

⁷⁹⁴ VP, 41.

⁷⁹⁵ CI, IX, 37.

⁷⁹⁶ FP, VIII, automne 1885-automne 1886, 2 [10].

⁷⁹⁷ VP, 37.

⁷⁹⁸ VP, 109.

⁷⁹⁹ FP, VII, été-automne 1884, 26 [335].

totallement étranger jusqu'à la grande biographie d'Erich Eyck, ce qu'il faut dire contre Otto Westphal. C'est encore la critique nationaliste du créateur de l'Etat petit-allemand qui a trouvé le plus d'arguments chez Nietzsche, et ce jusqu'au nazisme, comme on le voit chez Alfred Bäumler. Le philosophe qui avait observé « *les yeux écarquillés* » la déchéance de « *l'édifice romantico-libéral* » et parlait des barbares du XXe siècle⁸⁰⁰ fut élevé au rang de prophète par le Troisième Reich, il devint le « *souffleur d'idées* » du fascisme, comme le disait Thomas Mann⁸⁰¹ ; la « *révolution du nihilisme* », dont Hermann Rauschning avait été le premier à parler, éclata finalement, mais Nietzsche l'aristocrate n'aurait-il pas regardé approcher le triomphe de la plèbe avec « *les yeux écarquillés* » ?

De telles questions ne peuvent plus être tranchées ici. Notre compréhension de Bismarck, enrichie par la distance et l'expérience de sept décennies, nous montre que Nietzsche nous a, malgré toutes ses erreurs, légué au moins deux choses : il a placé sa critique et son approbation presque involontaire de l'empire et de son créateur au-delà de la catégorie des Etats nationaux, d'où nous sommes habitués à les considérer. Cela subsiste, même si sa conception impériale et napoléonienne de l'Europe ne peut plus être la nôtre. En fin de compte, le philosophe Nietzsche a créé une nouvelle unité de mesure pour la politique de son siècle et du nôtre, qu'il ne décrit plus aussi clairement qu'auparavant comme une manifestation du concept de puissance – « *la part d'une force par rapport à une autre* »⁸⁰², disait-il – mais comme un combat, une guerre des esprits, qui décidera de notre avenir à tous.

Aujourd'hui, on ne saurait dire autre chose du portrait du chancelier que fait le philosophe, une image dévoilée un instant à peine et immédiatement recouverte. Mais d'ici, nous revenons à la thèse par laquelle nous avons commencé, qui voulait que Nietzsche et Bismarck soient tous deux des précurseurs des dictatures totalitaires. Je pense que cela dit tout, comme si l'on avait dit l'exacte inverse. Bismarck : il est l'ancienne tradition européenne de politique des puissances, du jeu de l'équilibre continental et de l'hégémonie ; Bismarck est l'incarnation du royalisme et du principe monarchique, il est en même temps celle de l'Etat national aux élections démocratiques et du césarisme, Bismarck est aussi le christianisme, en tant que pouvoir étatique sur la société. Bismarck est en un mot tout ce contre quoi Nietzsche déchaînait ses foudres, tout ce qu'il méprisait et voulait révéler comme symptôme de la décadence°.

Ce qu'il faut finalement comprendre, c'est que même lorsque les deux contemporains semblent d'accord, lorsqu'ils utilisent les mêmes mots, ils sont toujours dialectiquement opposés : c'est ce qui arriva avec leur compréhension des concepts de nihilisme, d'Europe, de puissance, et même finalement de science. Nietzsche porta des jugements géniaux sur l'essence de la politique, de l'homme d'Etat, en particulier de l'homme d'Etat Bismarck, mais c'est avec raison que Thomas Mann lui a reproché sa « *profonde apoliticité* », et discerné en lui dans le même temps la proximité de l'esthétique et de la barbarie. Il parla de la puissance, en particulier des guerres et des temps guerriers à venir comme d'un grand espoir, qui ne pouvait naître que dans une solitude coupée du monde. Bismarck s'était efforcé de lutter, par des efforts diplomatiques pénibles, ingénieux mais traditionnels, contre le pressentiment d'un terrible futur. Il n'était pas plus humain ou même plus humaniste que Nietzsche, mais il était un homme au contact du pouvoir réel, qui restait dans les limites de l'humain ; il représentait personnellement un curieux mélange de soif de domination et d'humilité, profondément lié à sa religiosité. Bismarck était le représentant de la vieille Europe, Nietzsche voyait venir une nouvelle Europe aux contours encore flous, mais dont les

⁸⁰⁰ Nachlaß, Musarion Ausgabe, XI, p. 120.

⁸⁰¹ Thomas MANN, „Nietzsches Philosophie im Lichte unserer Erfahrung“, *Gesammelte Werke*, IX, p. 675 et sq. Voir également Karl Löwith, „Nietzsche, nach sechzig Jahren“, *Gesammelte Abhandlungen. Zur Kritik der geschichtlichen Existenz*, 1960, p. 127 et sq.

⁸⁰² VP, 120.

traits nous apparaissent, « à la lumière de notre expérience » pour citer Thomas Mann, toujours plus durs et plus brutaux, et sont toujours aussi actuels. L'Europe et le monde d'aujourd'hui ne sont plus ni ceux de Nietzsche ni ceux de Bismarck, mais leurs mondes restent dans le nôtre, à la fois dépassés et conservés, Hegel dirait « *préservés* ».

Aufklärung : Mouvement intellectuel allemand correspondant aux Lumières françaises.

Bauer : Paysan ; également « pion », aux échecs.

Baumeister : Maître d'oeuvre.

Befreiungskriege : Guerres de libération (1813-1815). Après la défaite de la Grande Armée napoléonienne, la Prusse, la Russie et l'Autriche firent campagne contre l'armée française en Allemagne. Ils remportèrent la bataille de Leipzig (1813) contre Napoléon. Souvent interprété comme un mouvement exclusivement prussien, les guerres de libération restèrent comme le symbole des espoirs d'unification de l'Allemagne et de libéralisation des gouvernements.

Bildung : Culture ; par rapport à *Kultur*, ce terme sert à désigner la culture personnelle, et l'instruction, l'éducation. Pour Nietzsche, ce terme représente un idéal de culture classique en voie de disparition, qui formerait l'esprit sans se limiter à l'apprentissage de compétences.

Bildungsbürgertum : Bourgeoisie cultivée ; catégorie sociale peu nombreuse mais influente dans l'Allemagne bismarckienne, essentiellement libérale, à laquelle appartiennent par exemple les professeurs d'université. Le concept de « philistin de la culture » forgé par Nietzsche représente une attaque contre ces intellectuels qu'il estime institutionnalisés et satisfaits du *Reich*.

Deutscher Geist : Esprit allemand ; concept hérité de l'époque de la *Kleinstaaterei*, censé recouvrir toutes les caractéristiques spécifiques des Allemands, au-delà des particularismes.

Gemüt : Âme, cœur, émotion ; concept pratiquement intraduisible désignant la capacité d'être affecté, ému. A l'époque des Classiques, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, ce terme était employé pour évoquer une caractéristique vue comme spécifiquement allemande, le « peuple des penseurs et des poètes ».

Gleichschaltung : Mise au pas ; terme servant à désigner l'action des nazis qui, dans les premiers mois suivant leur arrivée au pouvoir, intimidèrent, emprisonnèrent ou censurèrent tout ceux dont l'action ou la pensée leur paraissait dangereuse ou séditionnelle.

Gründerzeit : Epoque des fondateurs ; terme servant à désigner l'ère de Bismarck.

Kleinstaaterei : Morcellement étatique ; concept utilisé au début du XIXe siècle pour désigner l'abondance d'Etats et de principautés en Allemagne. A la fin du XIXe, ce terme sert à décrire le manque d'unité politique et les particularismes de l'Allemagne qui subsiste

⁸⁰³ D'après Hervé DUPAS et Uwe BENNERT, *Lexique de civilisation germanique*, Paris, 1998.

malgré la fondation du *Reich*. Par extension, Nietzsche emploie ce mot pour dénoncer les antagonismes nationaux en Europe.

Komödiant : Comédien ; sens plus péjoratif que *Schauspieler*.

Kultur : Culture, civilisation ; concept englobant toutes les manifestations de la culture d'un peuple, d'une civilisation, dont la grandeur se manifeste, selon Nietzsche, dans l'unité du style.

Kulturkampf : Combat pour la civilisation (1871-1878) ; lutte menée par Bismarck contre l'Eglise et le parti catholique, le *Zentrum*, qu'il considérait comme une force résistante à la centralisation prussienne. Le chancelier fit entre autres interdire l'Ordre des jésuites, écarter l'Eglise de l'enseignement, restreindre l'autorité des évêques, instaurer le mariage civil, et instaurer la nomination des prêtres par l'Etat. Cette politique connut globalement l'échec, et le *Zentrum* sortit renforcé du *Kulturkampf*, auquel Bismarck mit progressivement fin à partir de l'avènement d'un pape plus conciliant, Léon XIII.

Kulturstaat : Etat civilisé ; concept hérité de la philosophie de Hegel, qui veut qu'un Etat puisse permettre l'accomplissement et le développement de la *Kultur*.

Realpolitik : Politique réaliste ; terme employé par Bismarck pour qualifier l'appréciation lucide des rapports de force sur laquelle il fondait son action politique.

Reich : Empire. L'empire bismarckien s'appelait même *Kaiserreich*, soit « empire impérial ».

Schauspieler : Acteur.

Sonderweg : Voie particulière ; concept utilisé par une partie de l'historiographie allemande pour qualifier l'histoire de l'Allemagne, qui aurait suivi, dès le XIXe siècle, une voie à l'écart du libéralisme des autres pays européens, ce qui expliquerait l'arrivée du nazisme au pouvoir. Cette interprétation, en vogue dans les années 60-70, est de plus en plus contestée.

Völkisch : Qualificatif générique employé par les groupes nationalistes raciaux pour se désigner eux-mêmes, pendant la république de Weimar.

Wagnerei : Terme forgé par Nietzsche pour qualifier ce qu'il rejette chez Wagner ; le suffixe -ei marque le caractère péjoratif.

Zeitgeist : Esprit de l'époque ; terme servant à désigner les caractéristiques particulières d'une période.

Zentrum : Centre. Parti catholique fondé en 1870 pour défendre les intérêts des catholiques dans une Allemagne unifiée et dominée par une Prusse majoritairement protestante. Après la fin du *Kulturkampf*, le *Zentrum* soutient la politique douanière protectionniste de Bismarck.

Chronologie des œuvres de Nietzsche

La Naissance de la tragédie : première ébauche en juillet 1870, sous le titre « *La Vision dionysiaque du monde* » ; première rédaction en janvier et février 1871 ; publié le 2 janvier 1872.

Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits : mis en forme à partir des réflexions menées par Nietzsche depuis 1870 ; offert à Cosima Wagner à Noël 1872 ; publication posthume.

David Strauss, l'apôtre et l'écrivain : rédigé d'avril à juin 1873 ; publié le 8 août 1873.

De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie : rédigé en décembre 1873 ; publié fin février 1874.

Schopenhauer éducateur : rédigé en juillet et en août 1874 ; publié à mi-octobre 1874.

Richard Wagner à Bayreuth : première version rédigée en août et septembre 1875 ; le manuscrit est complété en juin 1876, et publié le 10 juillet 1876.

Humain, trop humain : première ébauche en février 1877 ; titre définitif trouvé en décembre 1877 ; la première partie est publiée début mai 1878, pour le centenaire de la mort de Voltaire. Dès juin, Nietzsche travaille à la deuxième partie, *Opinions et sentences mêlées*, mise en forme d'octobre 1878 à janvier 1879, et publiée le 12 février 1879. La fin de la deuxième partie, *Le Voyageur et son ombre*, est rédigée à l'été 1879, et publiée mi-décembre 1879.

Aurore : travail préparatoire en février 1880 ; première version en mars 1880, sous le titre « *L'ombra di Venezia* » ; en mars 1881, choisit le titre définitif ; publication en juillet 1881.

Le Gai Savoir : travail préparatoire en décembre 1881, comme suite à *Aurore* ; en janvier 1882, rédaction du futur livre IV du *Gai Savoir*, qui s'achève sur l'apparition de Zarathoustra ; première publication le 20 août 1882. Nietzsche écrit le livre V en janvier 1885, qui ne sera publié qu'en juin 1887.

Ainsi parlait Zarathoustra : première mention du personnage en août 1881 ; le livre I est rédigé en décembre 1882, et publié en mai 1883. Ce même mois, Nietzsche écrit le livre II, qui est publié le 5 septembre 1883. Le livre III est rédigé en décembre 1883 et janvier 1884 ; il est publié en avril 1884. Nietzsche travaille au livre IV dès décembre 1884 ; la rédaction est achevée en février 1885, et Nietzsche fait publier l'ouvrage à ses frais en mai 1885.

Par-delà Bien et Mal : rédigé pendant l'hiver 1885-1886 ; achevé fin mars 1886, et publié à compte d'auteur en août 1886.

La Généalogie de la morale : rédigé en juin 1887, et publié le 10 novembre 1887.

Le Cas Wagner : rédigé d'avril à juin 1888 ; publié le 16 septembre 1888.

Le Crépuscule des idoles : rédigé à l'été 1888, parallèlement au projet – finalement abandonné – de *La Volonté de puissance* ; tirage privé achevé le 25 novembre 1888 ; publié en janvier 1889.

L'Antéchrist : après l'abandon de *La Volonté de puissance*, Nietzsche entreprend ce nouveau projet, qui doit comprendre quatre livres, le 3 septembre 1888 ; la rédaction est achevée dès la fin du mois. L'Antéchrist est finalement publié en décembre 1894.

Ecce Homo : entamé le 15 octobre 1888, jour du quarante-quatrième anniversaire de Nietzsche ; le premier jet est achevé le 4 novembre, mais Nietzsche ne cesse de faire parvenir des corrections à son éditeur jusqu'à son effondrement ; publié pour la première fois en 1908, dans une version censurée par Elisabeth.

Nietzsche contre Wagner : mi-décembre 1888, Nietzsche décide de réunir tous ses écrits consacrés à Wagner, et envoie immédiatement le manuscrit à son éditeur ; l'un de ses derniers actes conscients, le 2 janvier 1889, est d'en interrompre l'impression ; l'ouvrage est finalement publié avec *L'Antéchrist*, en 1894.

Index des passages des écrits de Nietzsche cités

Les références en gras renvoient à des passages où Bismarck est cité nommément. Les paginations précédées d'un astérisque renvoient à l'article de T. Schieder.

Œuvres :

La Naissance de la tragédie :

NT, « Essai d'autocritique », 3.
p. 100.
NT, « Essai d'autocritique », 6.
p. 143.
NT, « Préface à Richard Wagner ».
p. 86 ; p. 136.
NT, 18.
p. 101.
NT, 23.
p. 47.

Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits :

CP, 3.
pp. 45-47 ; *p. 175.

David Strauss, l'apôtre et l'écrivain :

DS, 1.
pp. 44-49 ; *p. 176.
DS, 2.
p. 49.
DS, 7.
p. 49 ; p. 150.

De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie :

UH, Avant-propos.
p. 56.
UH, 1.
p. 56.
UH, 5.
p. 117.
UH, 6.
pp. 57-58.
UH, 9.
p. 58.

Schopenhauer éducateur :

SE, 4.
p. 50 ; pp. 52-53.
SE, 8.
pp. 51-53.

Richard Wagner à Bayreuth :

WB, 1.
p. 89.
WB, 11.
p. 89.

Humain, trop humain

HTH, I, V, 224.
p.7.
HTH, I, V, 237.
p. 120.
HTH, I, VIII, 438.
pp. 64 ; p. 80.
HTH, I, VIII, 442.
p. 78.
HTH, I, VIII, 445.
p. 71 ; *p. 176.
HTH, I, VIII, 447.
p. 62.
HTH, I, VIII, 449.
p. 61 ; *p. 176.
HTH, I, VIII, 450.
pp. 54-55 ; p. 150 ; *p. 177.
HTH, I, VIII, 451.
p. 67.
HTH, I, VIII, 453.
p. 76 ; p. 151 ; *p. 176.
HTH, I, VIII, 457.
p. 61 ; p. 68.
HTH, I, VIII, 460.
p. 61.
HTH, I, VIII, 472.
pp. 70-74, 76.
HTH, I, VIII, 473.
p. 67 ; *p. 181.
HTH, I, VIII, 475.
pp. 78-80.

HTH, I, VIII, 481.
p. 105 ; *p. 183.
HTH, I, VIII, 482.
p. 66.
HTH, II, I, 299.
p. 74.
HTH, II, I, 305.
p. 64.
HTH, II, I, 306.
p. 70.
HTH, II, I, 315.
p. 62 ; p. 126.
HTH, II, I, 316.
p. 69.
HTH, II, I, 323.
p. 138.
HTH, II, I, 324.
p. 62 ; p. 141 ; p. 145 ; p. 149 ; p. 150.
HTH, II, I, 325.
p. 142.

Aurore :

A, Avant-propos, 3.
p. 68.
A, I, 28.
p. 78.
A, I, 29.
p. 122.
A, III, 167.
pp. 96-98 ; p. 111 ; p. 139 ; p. 150 ; *p.
181 ; *p. 182.
A, III, 182.
p. 123.
A, III, 183.
p. 67.
A, III, 189.
p. 107.
A, III, 190.
p. 51.
A, IV, 245.
p. 104.

Le Gai Savoir :

GS, I, 5.
p. 61.
GS, I, 30.
p. 124.
GS, I, 31
p. 142.

GS, I, 34.
p. 58.
GS, II, 99.
p. 96.
GS, II, 104.
p. 139.
GS, III, 208.
p. 110.
GS, III, 235.
p. 151.
GS, IV, 283.
*p. 185.
GS, IV, 342.
p. 128.
GS, V, 356.
p. 125.
GS, V, 357.
p. 7 ; p. 106 ; p. 139 ; p. 150 ; *p. 182.
GS, V, 361.
p. 116 ; p. 119 ; p. 122.
GS, V, 362.
p. 104 ; p. 108 ; *p. 184 ; *p. 185.
GS, V, 368.
p. 92.
GS, V, 377.
p. 81 ; *p. 183.

Ainsi parlait Zarathoustra :

ZA, I, « De la nouvelle idole ».
pp. 53-54.
ZA, I, « Des mouches sur la place
publique ».
p. 61 ; p. 115.
ZA, I, « Des voies du créateur ».
p. 66.
ZA, IV, « Entretien avec les rois », 1.
p. 113.
ZA, IV, « L'Enchanteur », 2.
p. 114.

Par-delà Bien et Mal :

PBM, I, 11.
p. 66 ; p. 106.
PBM, II, 26.
p. 101.
PBM, II, 28.
p. 7.
PBM, III, 58.
p. 73.

PBM, IV, 97.
p. 121 ; p. 123.
PBM, V, 194.
p. 117.
PBM, V, 199.
p. 102.
PBM, VI, 205.
p. 117.
PBM, VI, 208.
*p. 184.
PBM, VI, 209.
*p. 182.
PBM, VIII, 241.
pp. 62-63 ; p. 128 ; p. 152 ; *p. 183.
PBM, VIII, 244.
p. 128 ; pp. 140-141 ; p. 145 ; p. 150.
PBM, VIII, 251.
p. 56 ; pp. 78-79.
PBM, VIII, 256.
p. 92 ; p. 97 ; p. 100 ; *p. 183.
PBM, IX, 260.
p. 89.
PBM, IX, 263.
p. 119.
PBM, IX, 269.
p. 143.

La Généalogie de la morale :

GM, I, 16.
p. 104 ; p. 110.
GM, III, 22.
p. 118 ; p. 120.
GM, III, 26.
p. 141 ; p. 144.

Le Cas Wagner :

CW, 5.
p. 117.
CW, 10.
p. 90.
CW, 11.
p. 92 ; p. 126.
CW, « Epilogue ».
p. 95.

Le Crépuscule des idoles :

CI, I, 23.
p. 143.

CI, I, 36.
p. 70.
CI, I, 38.
p. 127.
CI, I, 39.
p. 124 ; p. 126.
CI, IV, 3.
p. 70.
CI, V, 3.
p. 78.
CI, VI, 2.
p. 106.
CI, VIII, 1.
p. 50 ; p.142 ; p. 150.
CI, VIII, 4.
p. 144.
CI, VIII, 5.
pp. 51-52 ; p. 55.
CI, IX, 37.
p. 67 ; *p. 189.
CI, IX, 39.
p. 66.
CI, IX, 40.
p. 66.
CI, IX, 45.
*p. 180.
CI, X, 2.
p. 7.

L'Antéchrist :

AC, 43.
p. 73.
AC, 61.
p. 121.

Ecce Homo :

EH, I, 3.
p. 80 ; p. 101 ; pp. 118-119.
EH, II, 1.
p. 145.
EH, II, 4.
p. 98.
EH, II, 5.
p. 90 ; p. 143.
EH, III, CIN, 1.
p. 49 ; p. 53 ; p. 100 ; p. 150 ; p. 157.
EH, III, CIN, 2.
p.7.

EH, III, HTH, 2.
p. 90 ; pp. 93-94.
EH, III, CW, 1.
p. 118 ; p. 158.
EH, III, CW, 2.
p. 78 ; p. 103 ; *p. 184.
EH, III, CW, 3.
p. 161.
EH, IV, 1.
p. 109 ; *p. 180 ; *p. 185.

Nietzsche contre Wagner :

NW, Avant-propos.
p. 77.
NW, « Une musique sans avenir ».
p. 100.

La Volonté de Puissance :

VP, 1.
*p. 179.

VP, 27.
*p. 185
VP, 37.
*p. 180 ; *p. 189.
VP, 41.
*p. 189.
VP, 44.
*p. 179.
VP, 53.
*p. 180.
VP, 98.
*p. 179.
VP, 109.
*p. 189
VP, 120.
*p. 190.
VP, 125.
*p. 181.
VP, 325.
*p. 181.
VP, 340.
*p. 180.
VP, 884.
*p. 182.

Nachlaß :

Fragments posthumes 1869-1874 :

FP, III, été 1872-début 1873, 19 [109].
p. 60.
FP, III, printemps-automne 1873, 27 [24]
p. 49 ; p. 138.
FP, III, début 1874-printemps 1874, 32
[14].
p. 61.
**FP, III, début 1874-printemps 1874, 32
[39].**
pp. 87-88.
**FP, III, début 1874-printemps 1874, 32
[58].**
p. 88.
FP, III, début 1874-printemps 1874, 32
[62]
p. 50.

Fragments posthumes 1875-1878

FP, IV, mars 1875, 3 [41].
p. 45.
FP, IV, été (?) 1875, 6 [14].
p. 49 ; p. 52.
FP, IV, été 1876, 17 [52].
p. 78.
FP, IV, été 1876, 17 [95].
p. 76 ; p. 151.
FP, IV, septembre 1876, 18 [60].
p. 61.
FP, IV, octobre-décembre 1876, 19 [60]
p. 77.
FP, IV, printemps-été 1877, 22 [14].
p. 72 ; p. 75.
FP, IV, printemps-été 1877, 22 [51].
p. 142.
FP, IV, été 1878, 31 [7].
p. 60.

Fragments posthumes 1879-1882 :

- FP, V, début 1880, 1 [13].
p. 117.
- FP, V, début 1880, 1 [128].
p. 116.
- FP, V, été 1880, 4 [197].
p. 107.
- FP, V, été 1880, 4 [244].
p. 60.
- FP, V, été 1880, 4 [245].
p. 65.
- FP, V, automne 1880, 6 [26].
p. 110.
- FP, V, automne 1880, 6 [31].
p. 82.
- FP, V, automne 1880, 6 [45].
p. 116.
- FP, V, automne 1880, 6 [49].
p. 117.
- FP, V, automne 1880, 6 [52].
p. 109.
- FP, V, automne 1880, 6 [71].
p. 93.
- FP, V, automne 1880, 6 [78].
p. 112.
- FP, V, automne 1880, 6 [190].
p. 109.
- FP, V, automne 1880, 6 [267].
p. 117 ; p. 120.
- FP, V, automne 1880, 6 [322].**
p. 96 ; p. 151.
- FP, V, fin 1880, 7 [53].
p. 126.
- FP, V, fin 1880, 7 [312].**
p. 60.
- FP, V, hiver 1880-1881, 8 [85].
p. 125.
- FP, V, hiver 1880-1881, 8 [86].
p. 122.
- FP, V, hiver 1880-1881, 8 [115].
p. 102.
- FP, V, printemps 1880 à printemps 1881,
10 [A13].
p. 108.
- FP, V, printemps 1880 à printemps 1881,
10 [B32].
p. 111.
- Fragments posthumes 1882-1885 :**
- FP, VII, été-automne 1882, 3 [1].
p. 123.
- FP, VII, printemps-été 1883, 7 [27].
p. 112.
- FP, VII, printemps-été 1883, 7 [46].**
p. 109 ; p. 151.
- FP, VII, été 1883, 8 [8].
p. 107.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [115].**
p. 103 ; p. 151 ; *p. 184.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [183].
p. 112.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [188].
p. 117.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [248].
p. 80.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [259].**
p. 118 ; p. 151.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [268].**
p. 111 ; p. 118 ; p. 151 ; pp. 152-153.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [271].
p. 120.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [272].**
p. 64.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [294].
p. 75.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [296].
p. 75.
- FP, VII, printemps 1884, 25 [524].
p. 79.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [335].
p. 68 ; p. 72 ; *p. 190.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [393].**
p. 116 ; p. 151.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [402].**
p. 52 ; p. 71 ; p. 119 ; pp. 152-153.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [412].**
p. 80 ; p. 99.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [449].**
p. 107 ; p. 151.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [457].**
p. 119 ; p. 152 ; *p. 182.
- FP, VII, été-automne 1884, 26 [462].**
p. 98.
- FP, VII, automne 1884, 28 [47].**
p. 141 ; *p. 182.
- FP, VII, automne 1884-printemps 1885, 30
[1].
p. 62.
- FP, VII, avril-juin 1885, 34 [93].**
p. 64.
- FP, VII, avril-juin 1885, 34 [96].
p. 62.

FP, VII, avril-juin 1885, 34 [109].

p. 65.

FP, VII, avril-juin 1885, 34 [180].

p. 122.

FP, VII, avril-juin 1885, 34 [207].

p. 93.

FP, VII, mai-juillet 1885, 35 [24].

p. 141.

FP, VII, juin-juillet 1885, 37 [9].

p. 103.

FP, VII, juin-juillet 1885, 37 [11].

p. 69.

Fragments posthumes 1885-1889 :

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [4].

p. 144.

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [56].

p. 122.

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [179].

p. 65.

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 1 [246].

p. 94.

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 2 [5].

p. 144.

FP, VIII, automne 1885-printemps 1886, 2 [10].

p. 80 ; *p. 183 ; *p. 189.

FP, VIII, hiver 1885, 2 [198].

p.80 ; *p. 182.

FP, VIII, automne 1887, 9 [121].

p. 82.

FP, VIII, automne 1887, 9 [129].

p. 73.

FP, VIII, automne 1887, 9 [163].

p. 75.

FP, VIII, automne 1887, 10 [159].

p. 125.

FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [54].

p. 123.

FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [234].

p. 169.

FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [137].

p.8.

FP, VIII, novembre 1887-mars 1888, 11 [245].

p. 74.

FP, VIII, printemps 1888, 14 [20].

p. 48.

FP, VIII, printemps 1888, 14 [45].

pp. 73-74.

FP, VIII, printemps 1888, 14 [52].

p. 93.

FP, VIII, printemps 1888, 14 [133].

p. 81.

FP, VIII, printemps 1888, 15 [6].

p. 151.

FP, VIII, printemps 1888, 15 [8].

p. 81.

FP, VIII, printemps 1888, 15 [12].

p. 99.

FP, VIII, printemps-été 1888, 16 [33].

p. 99.

FP, VIII, printemps-été 1888, 16 [39].

p. 112.

FP, VIII, septembre 1888, 19 [10].

p. 143.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [1].

p. 161.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [6].

p. 162.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [7].

p. 153.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [13].

p. 160 ; p. 162.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [14].

p. 162.

FP, VIII, décembre 1888-début janvier 1889, 25 [18].

p. 159.

Correspondance :

Lettre à sa mère de la seconde moitié de juin 1865.

p. 132.

Lettre à sa mère et à sa sœur de début juillet 1866.

p. 132.

Lettre à Mushacke du 11 juillet 1866.

p. 133.

Lettre à Gersdorff du 12 juillet 1866.

p. 133.

Lettre à Gersdorff du 15 août 1866.

p. 134.

Lettre à Gersdorff, fin août 1866.

*p. 175.

Lettre à Gersdorff du 16 février 1868.

p. 69 ; p. 134 ; *p. 175.

Lettre à Rohde du 9 novembre 1868.

p. 85.

Lettre à Rohde du 9 décembre 1868.

p. 86.

Lettre à Rohde du 28 février 1869.

p. 93.

Lettre à Rohde de février 1870.

p. 98.

Lettre à Vischer du 8 août 1870.

p. 135.

Lettre à Vischer du 19 octobre 1870.

p. 136.

Lettre à Gersdorff du 7 novembre 1870.

p. 134.

Lettre à Rohde, 15 décembre 1870.

p. 50.

Lettre à Malvida von Meysenburg du 11 février 1874.

p. 88.

Lettre à Krug du 31 octobre 1874.

p. 89.

Lettre à sa mère et à sa sœur du 5 mai 1875.

p. 89.

Lettre à Gast du 20 mars 1881.

p. 7.

Lettre à sa mère et à sa sœur de janvier 1885.

*pp. 178-179.

Lettre à Malvida von Meysenburg du 24 septembre 1886.

*p. 181.

Lettre à Gast du 20 décembre 1887.

p. 157.

Lettre à Gersdorff du 20 décembre 1887.

p. 154.

Lettre à sa mère et à sa sœur du 5 mars 1888.

*p. 178.

Lettre à Strindberg du 8 décembre 1888.

p. 155 ; p. 159 ; *p. 187.

Lettre à Overbeck de fin décembre 1888.

*p. 187.

Lettre à Cosima Wagner du 3 janvier 1889.

p. 165.

Lettre à Burckhardt du 6 janvier 1889.

p.164 ; *p. 187.

Répartition des passages cités

Les passages cités uniquement par T. Schieder ne sont pas pris en compte.

Date	Œuvres	Passages	Cahier	Fragments
1869				
	CP	1	III 19	1
	NT	5	III 27	2
	DS	5	III 32	4
	UH	3		
1875				
	SE	2	IV 3	1
	WB	2	IV 6	1
	HTH	25	IV 17	2
			IV 18	1
			IV 19	1
			IV 22	2
			IV 31	1
1879				
	A	9	V 1	2
	GS	15	V 4	3
			V 6	10
			V 7	2
			V 8	3
			V 10	2
1882				
	ZA	5	VII 3	1
	PBM	15	VII 7	2
			VII 8	1
			VII 25	11
			VII 26	7
			VII 28	1
			VII 30	1
			VII 34	5
			VII 35	1
			VII 37	2
1885				
	GM	3	VIII 1	4
	CW	4	VIII 2	3
	CI	14	VIII 9	3
	AC	2	VIII 10	1
	EH	6	VIII 11	2
	NW	2	VIII 14	4
			VIII 15	3
			VIII 16	2
			VIII 19	1
			VIII 25	6
1889				

Index des noms de personnes et de lieux

Les mots en gras renvoient à des noms de lieux, ceux en italique à des personnages fictifs ou mythiques. Les paginations précédées d'un astérisque renvoient à l'article de T. Schieder.

- Alcibiade : p. 33.
Alexandre (le Grand) : pp. 11, 26, 164.
Andler, Charles : pp. 9, 14, 26, 67.
Ansell-Pearson, Keith : p. 38
Aristote : p. 34.
Arnim, Harry : p. 76.
Bab, Julius : p. 12.
Bâle : pp. 85, 86, 134, 135, 165.
Bauer, Bruno : pp. 6, 7, 71.
Bäumler, Alfred : pp. 21, 24, 27, 28, 29, 39, *188, *190.
Bayreuth : pp. 23, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 138.
Bebel, August : pp. 69, *181.
Beethoven, Ludwig von : pp. 11, 13, 85, 86, 88, 98, 136, 151.
Bernhardi, Friedrich von : p. 11.
Binder, Julius : p. 17.
Bismarck, Herbert von : p. 155.
Bonaparte, Napoléon I^{er} : pp. 11, 24, 27, 28, 31, 71, 85, 93, 100, 101-115, 116, 117, 118, 121, 122, 125, 126, 128, 146, 150, 151, 164, 170, *185.
Bonn : pp. 56, 132.
Borgia, César : p. 121.
Bouddha : 164.
Bourbon, Louis XIV : p. 35.
Brahn, Max : p. 10.
Bucher, Lothar : p. 154.
Buckle, Henry Thomas : p. 112.
Burckhardt, Jacob : pp. 18, 31, 36, 136, 164.
Cagliostro, Joseph Balsamo dit Alexandre, comte de : pp. 85, 115-117, 118, 120-125, 141, 143, 158.
Camus, Albert : p. 169.
Carlyle, Thomas : p. 148.
Carnot, Lazare Nicolas Marie : p. 110.
Catilina : p. *180
César, Jules : pp. 11, 17, 85, 94, 104, 107, 112, 122, 125, 164, *180.
Chamberlain, Houston Stewart : p. *185.
Cléon : p. 33.
Conrad, Michael Georg : pp. 147.
Conway, Daniel W. : p. 40.
Darwin, Charles : p. *185.
De Gaulle, Charles : pp. 15, 37.
Décultot, Elisabeth : p. 26.
Deleuze, Gilles : pp. 29, 57, 58, 90, 113, 114, 165.
Derrida, Jacques : pp. 29, 154.
Diderot, Denis : p. 6.
Dionysos : pp. 157, 164.
Disraeli, Benjamin : p. *179.
Dupuy, René-Jean : pp. 30, 31, 39.
Emerson, Ralph Waldo : p. 148.
Ems : pp. 60, 107.
Engels, Friedrich : p. *183.
Erlangen : p. 135.
Eyck, Erich : p. *190.
Farré, Robert : p. 28.
Faust : pp. 105, 149, 150.
Feuerbach, Ludwig : p. 17.
Fischer, Hugo : pp. 19-21.
Fontane, Theodor : pp. 171-172.
Förster-Nietzsche, Elisabeth : pp. 7, 10, 13, 14, 21, 137, 161, 166, 168.
Foucault, Michel : p. 29.
Fouillée, Alfred : p. 8.
Franz, Constantin : pp. *183-184.
Freitag, Georg : p. 45.
Freud, Sigmund : p. 29.
Gall, Lothar : pp. 56, 71, 72, 106, 156, 159.
Geffcken, Friedrich Heinrich : pp. 150-160.
Gersdorff, Carl von : pp. 133, 134, 136.
Gil Blas : p. 115.
Gimenez, Jérôme : p. 37.
Gobineau, Joseph Arthur, comte de : pp. 26, 148, *185.
Goethe, Johann Wolfgang von : pp. 11, 13, 56, 85, 88, 96, 98, 99, 138, 139, 144, 148, 149, 150, 151, 157, 158, *179, *182.
Goyard-Fabre, Simone : pp. 33-35, 39, 54, 68.
Guéneau, Yves : pp. 36, 37, 47, 28
Gundolf, Friedrich : p. 17.
Haendel, Georg Friedrich : p. *182.
Halévy, Daniel : pp. 8, 9, 87, 88.
Harden, Maximilian : pp. 7, 44.

Heeren, Adolf : pp. 56, 57.
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich : pp. 11, 28, 34, 51, 53, 54, 58-59, 93, 140, 144, 148, *191.
 Heidegger, Martin : p. 29.
 Heine, Heinrich : pp. 85, 100, 144.
 Herder, Johann Gottfried : p. 148.
 Finke, Heinrich : pp. 101-103.
 Hitler, Adolf : pp. 5, 26, 28, 37, 39, 168.
 Hobbes, Thomas : p. 46.
 Hofmann, Hasso : pp. 31, 32.
 Hohenzollern, Frédéric II: pp. 11, 37, 85, 99.
 Hohenzollern, Frédéric III : pp. 159-160, *178.
 Hohenzollern, Guillaume I^{er} : pp. 69, 74, 160, 171.
 Hohenzollern, Guillaume II : pp. 8, 11, 12, 28, 44, 147, 157, 159, 160, 161, 162, *178.
 Hölderlin, Friedrich : p. 148.
 Hugo, Victor : p. 111.
 Humboldt, Alexander von : p. 51.
 Ibsen, Henrik : p. 148.
léna : p. 165.
 Janz, Curt Paul : pp. 132, 134, 135.
 Kant, Emmanuel : pp. 66, 99, 106, 121, 148, 153.
 Kierkegaard, Søren : p. *187
 Klopstock, Friedrich Gottlieb : p. 148.
 Kofman, Sarah : pp. 155, 157, 163.
 Kohl, Horst : p. 155.
 Kott, Sandrine: pp. 154, 156.
 Krug, Gustav : p. 133.
 Krulic, Brigitte : p. 148.
 Kunnas, Tarmo : pp. 35, 36.
 Lageste, Christian : p. 37.
 Lassalle, Ferdinand : pp. 10, 68-69.
 Le Rider, Jacques : pp. 14, 15.
 Leibnitz, Gottfried Wilhelm : pp. 148, *182.
 Leibrich, Louis : pp. 28, 38.
Leipzig : *p. 175.
 Lemke, Werner : pp. 24-26.
 Leroux, François : p. 39.
 Lichtenberger, Henri : p. 26.
 Liebknecht, Wilhelm : p. 68.
 Lizst, Franz : p. 148.
 Löwith, Karl : p. 6.
 Lublinsky, Samuel : p. 7.
 Lukács, György : pp. 68, *188.
 Lütgert, Wilhelm : pp. 17, 18.
 Luther, Martin : pp. 28, 85, 88, 103, 111, 118-124, 146, 153.
 Machiavel, Nicolas : pp. 7, 76.
 Mallarmé, Stéphane : p. 57.
Manfred : p. 98.
 Mann, Thomas : pp. *190-191.
 Martel, Charles : p. 103.
 Marti, Urs : pp. 38, 47.
 Marx, Karl : pp. 6, 17, 29, 45, 71, *183, *187.
 Médicis, Laurent de : p. 35.
 Menck, Hans : pp. 22, 23.
 Mirabeau, Honoré Gabriel Riqueti, comte de : p. 28.
 Moltke, Helmuth von : pp. 9, 13.
 Monnet, Jean : p. 101.
 Montaigne, Michel : pp. 6, *179.
 Montesquieu, Charles de Secondat, baron de La Brède et de : p. 56.
 Müller, Alfred : p. 16.
Münich : p. 92, 147.
 Naumburg : p. 135.
 Nehamas, Alexander : p. 39.
 Niebuhr, Barthold Georg : pp. 111, 118.
 Niekisch, Ernst : p. 22.
 Nordau, Max : p. 19.
 Novalis : p. 148.
 Ottmann, Horst Henning : pp. 41-42, 106, 108.
 Overbeck, Franz : pp. 164, 165, *187.
 Pascal, Blaise : p. 6.
Paris : p. *181.
 Périclès : p. 33.
 Pétain, Philippe : p. 37.
 Platon : p. 116.
 Plessner, Helmuth : p. *187.
 Polin, Raymond : p. 35.
Potsdam : p. 11.
 Proust, Marcel : p. 8.
 Pszczókowski, Tomasz Grzegorz : pp. 40-42
 Puttkamer, Robert von : p. 160.
 Pütz, Peter : p. 91.
 Ranke, Leopold von : *p. 177
 Rauschning, Hermann : p. *191.
 Reibnitz, Barbara von : pp. 36-37, 44, 47.
 Rémusat, Claire Élisabeth Gravier de Vergennes, comtesse de : pp. 101, 110, 116.
 Richelieu, Armand Jean du Plessis, cardinal de : p. 60.

Roggenbach, Franz, baron de : p. *183.
 Rohde, Erwin : p. 50.
 Röhm, Ernst : p. 22.
Rome : p. *181
 Rousseau, Jean-Jacques : pp. 116, *180.
Sadowa : pp. 8, 133, * 175.
 Sainte-Beuve, Charles Augustin : p. 116.
 Sand, Georges : p. 116.
 Scheier, Claus Arthur : pp. 40, 91, 92.
 Schieder, Theodor : pp. 1, 2, 29, 30, 31, 32, 38, 41, 69, 72, 90, 137, 139, 154, 168.
 Schiller, Friedrich von : pp. 11, 13, 88, 148.
 Schlechta, Karl : p. *179
Schleswig-Holstein : p. 60.
 Schmeitzner, Ernst : p. 7.
 Schober, Angelica : p. 58.
 Schopenhauer, Arthur : 13, 20, 39, 49, 50, 55, 80, 85, 86, 95-96, 97, 98-99, 100, 111, 112, 119, 134, 136, 138, 139, 140, 141, 144, 157, *175.
 Schutte, Ofelia : pp. 32, 40.
 Scott, Walter : p. 116.
 Shakespeare, William : pp. 11, 88, 164.
 Simmel, Georg : p. 148.
 Smith, Adam : p. 56.
 Socrate : p. 33.
 Sombart, Werner : p. 11.
 Spenlé, Jean-Edouard : p. 26, 27.
 Spinoza, Baruch : p. 95.
St Pétersbourg : p. 159.
 Stein, Heinrich von : p. 148.
 Steiner, Rudolf : p. 7.
 Stendhal, Henri Beyle, dit : pp. 85, 100.
 Stewart, Herbert Leslie : pp. 11, 12.
 Stirner, Max : pp. 67, 68.
 Stoecker, Adolf : p. 74.
 Strasser, Georg : p. 22.
 Strauss, David : pp. 6, 48, 49, 163, *176.
 Strinberg, August : p. *187.
 Strong, Tracy B. : pp. 32, 33.
 Stürmer, Michael : p. 36.
 Sybel, Heinrich von : pp. 13, 56.
 Talleyrand, Charles Maurice de : pp. 28, 117.
 Thucydide : p. 33.
 Tönnies, Ferdinand : p. 148.
 Tourgueniev, Ivan : p. *180.
 Treitschke, Heinrich von : pp. 6, 7, 11, 13, 56.
Tribtschen : pp. 86, 136.
Ulysse : p. 125.
 Valbert, Georges : p. 8.
 Van der Bruck, Moeller : p. 22.
Vienne : p. 159.
 Voltaire, François-Marie Arouet, dit : pp. 116, 157, 165.
 Vorberg, Max : p. 59.
 Wagner, Cosima : pp. 44, 86, 136, 164.
 Wagner, Richard : pp. 9, 13, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 33, 35, 38, 39, 40, 49, 55, 77, 85-100, 111, 114, 115, 116, 117, 118, 119-134, 136, 138, 142, 145, 146, 147, 148, 153, 157, 163, 164, 165, 168, 170, *175, *176, *181, *189.
 Wahl, Alfred : p. 22.
 Weber, Max : p. 148.
Weimar : pp. 11, 13, 22.
 Welschinger, Henry : pp. 12, 13.
Werther : p. 118.
 Westernhagen, Kurt von : pp. 24, 146.
 Westphal, Otto : pp. 18, 19, 89, *187, *190.
 Wittelsbach, Louis II : p. 87.
Wotan : pp. 18, 89, 90.
Zarathoustra : pp. 12, 15, 28, 31, 37, 53, 54, 113, 114, 128, 157, 170, *179.
 Zola, Emile : 148.

Bibliographie

Sources :

Bismarck :

Otto VON BISMARCK, *Mémoires authentiques du Prince de Bismarck : pensées et souvenirs*, Paris, 1899, 2 vol.

Otto VON BISMARCK, *Pensées et souvenirs*, extraits, Paris, 1984, 480 p.

Otto VON BISMARCK, *Die politischen Reden des Fürsten Bismarck: historisch-kritische gesammelt Ausgabe*, rassemblés par Horst KOHL, Stuttgart, 1892-1905, 14 vol.

Nietzsche :

Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres*, sous la direction de Jean LACOSTE et Jacques LE RIDER, Paris, Robert Laffont, 1993, 2 vol., 1369 p., 1750 p.

Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres complètes*, texte et variantes établis par Georgio COLLI et Mazimo MONTINARI, Paris, Gallimard, 1975-, 15 vol. parus.

Friedrich NIETZSCHE, *Werke : kritische Gesamtausgabe*, édité par Georgio COLLI et Mazimo MONTINARI, puis par Wolfgang MÜLLER-LAUTER et Karl PESTALOZZI, New York, Berlin, De Gruyter, 1963-, 40 vol. parus.

Friedrich NIETZSCHE, *Briefwechsel : Kritische Gesamtausgabe*, édité par Georgio COLLI et Mazimo MONTINARI, puis par Norbert MILLER et Annemarie PIEPER, New York, Berlin, De Gruyter, 1975-, 20 vol. parus.

Biographies :

Bismarck :

Lothar GALL, *Bismarck, le révolutionnaire blanc*, Paris, 1984, 843 p.

Sandrine KOTT, *Bismarck*, Paris, 2003, 357 p.

Nietzsche :

Daniel HALEVY, *Nietzsche*, Paris, 1977 (1945), 703 p.

Charles ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, 1979, (1958), 3 vol., 557p., 642p., 520 p.

Curt Paul JANZ, *Nietzsche*, Paris, 1984-1985, 3 vol., 848 p., 667 p., 462 p.

Témoignages :

Bismarck :

Tim KLEIN (éd), *Der Kanzler Otto von Bismarck in seinen Briefen, Reden und Erinnerungen, sowie in Berichten und Anekdoten seiner Zeit*, München, 1915, 391 p.

Hans-Joachim SCHOEPS, *Bismarck über Zeitgenossen, Zeitgenossen über Bismarck*, Francfort sur le Main, Berlin, Vienne, 1972, 418 p.

Nietzsche :

Franz OVERBECK, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, Paris, 2000 (1902), 110 p.

Lou SALOME, *Friedrich Nietzsche*, Paris, Londres, New York, 1989 (1932), 302 p.

Geneviève BIANQUIS (éd.), *Nietzsche devant ses contemporains*, Paris, 1959, 232 p.

Sander L. GILMAN (éd), *Conversations with Nietzsche: a life in the words of his contemporaries*, New York, Oxford, 1987, 276 p.

Outils de travail :

Richard OEHLER, *Nietzsche-Register : alphabetisch-systematische Übersicht über Friedrich Nietzsches Gedankenwelt*, Stuttgart, 1965, 533 p.

Karl SCHLECHTA, *Nietzsche-Index zu den Werken in drei Bänden*, München, 1976, 517 p.

Uwe BENNERT, Hervé DUPAS, *Lexique de civilisation germanique*, Paris, 1998, 554 p.

Ouvrages généraux sur la période :

Michael STÜRMER, *Die Reichsgründung : deutscher Nationalstaat und europäisches Gleichgewicht im Zeitalter Bismarcks*, München, 1984, 199 p.

Wulf WÜLFING, Karin BRUNS, Rolf PARR, *Historische Mythologie der Deutschen 1798-1918*, München, 1991, 276 p.

Alfred WAHL, *L'Allemagne de 1918 à 1945*, Paris, 1993, 175 p.

Sandrine KOTT, *L'Allemagne au XIXe siècle*, Paris, 1999, 254 p.

Etudes sur la réception des écrits de Nietzsche :

Richard Hinton THOMAS, *Nietzsche in German politics and society, 1890-1918*, Manchester, 1983, 146 p.

Sigrid BAUSCHINGER, Susan L. COCALIS et Sara LENNOX, *Nietzsche heute : die Rezeption seines Werks nach 1968*, Berne, 1988, 259 p.

Alfredo GUZZON (éd.), *100 Jahre philosophische Nietzsche-Rezeption*, Francfort sur le Main, 1991, 189 p.

Richard Frank KRUMMEL, *Nietzsche und der deutsche Geist*, en collaboration avec Evelyn S. Krummel ; T.1, *Ausbreitung und Wirkung des Nietzscheschen Werkes im deutschen Sprachraum bis zum Todesjahr : ein Schrifttumsverzeichnis der Jahre 1867-1900*, 737 p. ; T.2, *Ausbreitung und Wirkung des Nietzscheschen Werkes im deutschen Sprachraum vom Todesjahr bis zum Ende des Ersten Weltkrieges : ein Schrifttumsverzeichnis der Jahre 1901-1918*, 861 p. ; T.3, *Ausbreitung und Wirkung des Nietzscheschen Werkes im deutschen Sprachraum bis zum Ende des Zweiten Weltkrieges : ein Schrifttumsverzeichnis der Jahre 1919-1945*, 931 p ; Berlin, New York, 1998.

Jacques LE RIDER (éd.), *Nietzsche, cent ans de réception française*, Paris, 1999, 162 p.

Ouvrages et articles traitant de la politique de Nietzsche :

Livres :

Alfred BÄUMLER, *Nietzsche, der Philosoph und Politiker*, Leipzig, 1931, 184 p.

René-Jean DUPUY (éd.), *Politique de Nietzsche*, Paris, 1969, 352 p.

Subhash C. KASHYAPP, *The unknown Nietzsche: his socio-political thought and legacy*, Delhi, 1970, 248 p.

Tracy B. STRONG, *Nietzsche and the politics of transfiguration*, Berkeley, 1975, 357 p.

Simone GOYARD-FABRE, *Nietzsche et la question politique*, Paris, 1977, 198 p.

Ofelia SCHUTTE, *Nietzsche's politics*, Chicago, 1983, 172 p.

Henning Horst OTTMANN, *Philosophie und Politik bei Nietzsche*, New-York, Berlin, 1987, 418 p.

Jérôme GIMENEZ, *Nietzsche et la politique*, Aix-Marseille, 1988, 128 p.

Mark E. WARREN, *Nietzsche and political thought*, Cambridge, Mass., 1988, 311 p.

Urs MARTI, „Der große Pöbel -und Sklavenaufstand“ : *Nietzsches Auseinandersetzung mit Revolution und Demokratie*“, Weimar, 1993, 404 p.

Keith ANSELL-PEARSON, *An introduction to Nietzsche as political thinker: the perfect nihilist*, Cambridge, 1994, 243 p.

Christian LAGESTE, *Nietzsche contre l'état*, Aix-Marseille, 1994, 292 p.

David OWEN, *Nietzsche, Politics & Modernity*, Londres, New Dehli, 1995, 180 p.

Daniel W. CONWAY, *Nietzsche & the political*, Londres, New York, 1997, 163 p.

François LEROUX, *Figures de la souveraineté : Nietzsche et la question politique*, Québec, 1997, 341 p.

Tomasz Grzegorz PSZCZÓKOWSKI, *Zur Methodologie der Interpretation des Politischen bei Friedrich Nietzsche*, Frankfurt am Main, 1996.

Brigitte KRULIC, *Nietzsche penseur de la hiérarchie – Pour une lecture toquevilienne de Nietzsche*, Paris, 2002, 262 p.

Articles :

Raymond POLIN, „Nietzsche und der Staat oder die Politik eines Einsamen“, *Nietzsche : Werk und Wirkungen*, Göttingen, 1974, pp. 27-44.

Zvi ROSEN, „Friedrich Nietzsches politische Welt“, *Jahrbuch des Instituts für deutsche Geschichte*, Jahrgang 14, Tel Aviv, 1985, pp. 221-259.

Tomasz Grzegorz PSZCZÓKOWSKI, *Zur Methodologie der Interpretation des Politischen bei Friedrich Nietzsche*, Frankfurt am Main, 1996, pp 165-222.

Jacqueline SCOTT (éd.), *Spindel Conference : Nietzsche and politics* (1998), supplément de *The Southern Journal of Philosophy*, Vol. 37, Memphis, 1999.

Brigitte KRULIC, « Nietzsche et la critique de la modernité démocratique », *Archives de philosophie*, Paris, 2001, pp. 301-321.

Ouvrages consacrés à l'image de Bismarck :

Rolf PARR, „Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust“ : *Strukturen und Funktionen der Mythisierung Bismarcks (1860-1918)*, München, 1992, 247 p.

Jost DÜFFLER (éd.), *Otto von Bismarck : Person-Politik-Mythos*, Berlin, 1993, 295 p.

Lothar MACHTAN, *Bismarck und der deutsche National-Mythos*, Brême, 1994, 207 p.

Alan John Percivale TAYLOR, *Bismarck : the man and the statesman*, Londres, 1995 (1961), 286 p.

Etudes sur la philosophie de Nietzsche :

Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, 1999 (1962), 232 p.

Gilles DELEUZE, *Nietzsche*, Paris, 1999 (1965), 101 p.

Gianni VATTIMO, *Introduction à Nietzsche*, Paris, Bruxelles, 1991, 143 p.

Monographies et articles traitant d'un point précis :

Daniel HALEVY, « Nietzsche et l'empire allemand, 1870-1872 », *Revue de Paris*, Bruxelles, 1908, pp. 372-394.

August MÜLLER, *Bismarck, Nietzsche, Scheffel, Möricke. Der Einfluß nervöser Zustände auf ihr Leben und Schaffen. Vier Krankheitsgeschichten*, Bonn, 1921, 120 p.

Erich Friedrich PODACH, *L'effondrement de Nietzsche*, 1977 (1931), 183 p.

Theodor SCHIEDER, „Nietzsche und Bismarck“, *Historische Zeitschrift*, n°196, février-juin 1963, München, pp. 320-342.

Tarmo KUNNAS, *Nietzsche ou l'Esprit de contradiction : étude sur la vision du monde du poète philosophe*, Paris, 1980, 257 p.

Yves GUENEAU, « Prussianisme et conscience tragique », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, T. 19, Strasbourg, 1987, pp. 226-235.

Barbara VON REIBNITZ, „Von Nietzsches „Griechischer Staat“ und das Deutsche Kaiserreich“, *Zur Geschichte der klassischen Philologie und des altsprachlichen Unterrichts*, 3, Velber, 1987, pp. 76-89.

Jean-Pierre FAYE, *Nietzsche et la critique du socialisme*, sous la direction de Bernard Bourgeois, Lyon III, 1988, nombre de pages inconnu (tous les exemplaires ont brûlé).

Sarah KOFMAN, *Explosion I*, Paris, 1992, 387 p.

Herbert SCHNÄDELBACH, « Nietzsches Kritik der historischen Bildung », *Etudes Germaniques*, n°218, T.55, Paris, 2000, pp. 169-184

Angelika SCHOBER, « L'art de l'histoire selon Nietzsche », *Etudes Germaniques*, n°218, T.55, Paris, 2000, pp. 221-234.

Etudes annexes :

Bruno BAUER, *La Trompette du Jugement dernier contre Hegel, l'athée et l'antéchrist : un ultimatum*, Paris, 1972 (1841), 186 p.

Max NORDAU, *Entartung*, 2 vol., Leipzig, 1893, 2 vol..

Max GRAF, *Le Cas Nietzsche-Wagner*, Paris, 1990 (1901), 135 p.

Richard WAGNER, *Was ist deutsch ?*, Leipzig, 1915 (1865-1878), 106 p.

György LUKACS, *La destruction de la raison*, T. 1, *Les débuts de l'irrationalisme moderne de Schelling à Nietzsche*, Paris, 1958, 351 p.

Michel FOUCAULT, « Nietzsche, Marx, Freud », *Nietzsche*, Colloque de Royaumont de 1964, Paris, 1967, pp. 183-193.

Karl LÖWITH, *De Hegel à Nietzsche*, Paris, 1969, 467 p.

Monika FUNKE, *Ideologiekritik und ihre Ideologie bei Nietzsche*, Stuttgart, 1974, 295 p.

Barbro EBERAN, *Luther? Friedrich "der Große"? Wagner? Nietzsche? ...? ...? Wer war an Hitler schuld? : die Debatte um die Schuldfrage 1945 – 1949*, München, 1983, 281 p.

Theo MEYER, *Nietzsche und die Kunst*, Tübingen, 1993, 487 p.

Sandrine KOTT, *L'Etat social allemand au XIXe siècle : représentations et pratiques*, Paris, 1995, 413 p.

Mazzino MONTINARI, *La « Volonté de puissance » n'existe pas*, Paris, 1996, 191 p.

Ecrits présentant un intérêt historiographique :

Bruno BAUER, *Zur Orientierung über die Bismarck'sche Aera*, Chemnitz, 1880, 325 p.

Bruno DE CESSOLE et Jeanne CAUSSE (éd.), *Nietzsche : 1892-1914, Les Trésors retrouvés de la Revue des deux mondes*, Paris, 1997, 336 p.

Rudolf STEINER, *Nietzsche, ein Kämpfer gegen seine Zeit*, Weimar, 1895, 125 p.

Samuel LUBLINSKY, „Macchiavelli und Nietzsche“, *Die Zukunft*, n°9, Berlin, 1901, vol. 34, pp. 73-82.

Anon., „Nietzsche: The Lyrical Bismarck (On J.M.Kennedy's 'Quintessence of Nietzsche')“, *The New Age*, Vol. 6, N° 13, Londres, 27/01/1910, pp. 304-305.

Michael Georg CONRAD, *Bismarck der Künstler*, Leipzig, 1910, 110 p.

Julius BAB, „Friedrich Nietzsche und die deutsche Gegenwart“, *Die Hilfe, Wochenschrift für Politik, Literatur und Kunst*, n°53, 31/12/1914.

Ernest BARKER, *Nietzsche and Treitschke ; the worship of power in modern Germany*, Londres, 1914, 28 p.

P.E. MORE, *The lust of empire*, *The Nation*, n°99, New York, 1914, pp. 493-495

Anon., „Nietzsche as apostle of peace“, *The literary digest*, vol. 50, New York, 1915, p. 115.

Nelly MELIN, « La part de Nietzsche dans l'impérialisme allemand », *La Grande Revue*, n°87, Paris, 1915, pp. 395-400

Herbert Leslie STEWART, *Nietzsche and the ideals of modern Germany*, Londres, 1915, 235 p.

Rudolf LEHMANN, „Nietzsche und das Deutschtum“, *Zeitschrift für Politik*, n°10, Berlin, 1917, pp. 377-397.

André SUARES, *Commentaires sur la guerre des boches*, T.2 *La nation contre la race*, part. 2, *République et barbares*, « Nietzsche et l'empire », Paris, 1917, pp. 167-199.

Henry WELSCHINGER, « Ce que pensait Friedrich Nietzsche de la Kultur et de l'histoire allemande », *Revue des études historiques*, n°83, Paris, 1917, pp. 1-27.

Charles DE GAULLE, *La discorde chez l'ennemi*, Paris, 1971 (1924), 239 p.

Julius Binder, *Nietzsches Staatsauffassung*, Göttingen, 1925, 39 p.

Friedrich GUNDOLF, „Nietzsches Verhältnis zu Caesar“, *Caesar im XIX. Jahrhundert*, Berlin, 1928, 90 p.

Wilhelm LÜTGERT, *Das ende des Idealismus im Zeitalter Bismarcks*, Gütersloh, 1930, pp. 480 et sq.

Otto WESTPHAL, *Feinde Bismarcks : geistige Grundlagen der deutschen Opposition 1848-1918*, München, 1930, 300 p.

Hugo FISCHER, *Nietzsche Apostata oder Die Philosophie des Ärgernisses*, Erfurt, 1931, 313 p.

Hans F. MENCK, „Bismarck, Wagner, Nietzsche“, *Der Widerstand*, n°8, Berlin, 1933, pp. 362-368.

Moeller VAN DER BRUCK, *Das ewige Reich*, T. 2, *Die geistigen Kräfte*, Breslau, 1934, 526 p.

Kurt VON WESTERNHAGEN, „Napoleonismus oder Heldentum. Ein Beitrag zum Thema Wagner und Nietzsche“, *Bayreuther Blätter*, n°60, Bayreuth, 1937, pp. 87-95 & 132-140.

Werner LEMKE, *Entwicklung des deutschen Staatsgedankens bei Friedrich Nietzsche*, Leipzig, 1941, 64 p.

Jean-Edouard SPENLE, *Nietzsche et le problème européen*, Paris, 1943, 247 p.

Louis LEIBRICH, « Nietzsche et la politique », *Etudes Germaniques*, n°1, Paris, 1946, pp. 41-58.

Robert FARRE, *De l'influence de Nietzsche sur la pensée politique allemande*, Baden-Baden, 1947, 180 p.

Hasso HOFMANN, „Jacob Burckhardt und Friedrich Nietzsche als Kritiker des Bismarckreiches“, *Der Staat*, Band 10, n°4, Berlin, 1971, pp. 433-453.